

Histoires de Créatures

Collectif

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

LA GRANDE ANTHOLOGIE DE LA SCIENCE-FICTION

HISTOIRES

DE CREATURES



LA GRANDE ANTHOLOGIE DE LA SCIENCE-FICTION

Deuxième série

HISTOIRES DE CRÉATURES

Présentées par

DEMÈTRE IOAKIMIDIS

Jacques Goimard et Gérard Klein

(1984)

LE LIVRE DE POCHE

Table des matières

Table des matières

PRÉFACE

QUE SONT DEVENUS LES McGOWAN ?

WINSTON

ET VOUS VENEZ ME DIRE QUE VOUS AVEZ DES ENNUIS !

LA VIGNE

UNE FILLE QUI EN A

(La tache)

OUVRE-MOI, O MA SŒUR.

SONYA, CRANE WESSLEMAN ET KITTEE

LE VOL 216

SON OMBRE DANS LES EAUX PROFONDES

LE CONGRÈS DES ANIMAUX

SUJET D'ÉTUDE

LES CONSPIRATEURS

MOUNT CHARITY

DICTIONNAIRES DES AUTEURS

PRÉFACE

ASPECTS DE LA ZOOLOGIE IMAGINAIRE

Il est bien connu que le mot *créatures* a plusieurs sens. Il peut désigner des femmes « de mauvaise vie », des personnes qui bénéficient de la protection de quelque puissant haut placé, des êtres humains par opposition à la divinité, aussi bien que des êtres vivants en général. C'est la dernière de ces significations qui est considérée dans les pages qui suivent.

Dans ces nouvelles, il est question de créatures qui ont conscience de leur existence – du fait qu'elles sont vivantes – et qui se rendent aussi compte du fait que cette existence peut être perçue par des créatures différant d'elles-mêmes. Dans une rencontre entre humain et non-humain, le rôle de créature percevante peut être assumé par l'un et l'autre des êtres en présence. Dans la réalité, les possibilités de telles rencontres sont rares sur la Terre, puisque l'intelligence n'existe apparemment que chez un petit nombre d'espèces animales, et qu'elle n'est développée que chez l'homme. Mais les confrontations de ce genre peuvent être rêvées, et elles l'ont effectivement été, depuis qu'il a existé des conteurs. La création d'êtres imaginaires est le propre de l'homme.

Devant la diversité des créatures réelles, les inventeurs d'êtres imaginaires n'avaient, dès l'Antiquité, que l'embarras du choix : ainsi que l'a remarqué Jorge Luis Borges, un monstre – au sens d'être fantastique – n'est en principe qu'une combinaison de parties d'êtres réels, toute combinaison de ce type pouvant théoriquement devenir un monstre. Cependant, Borges a aussi relevé que le zoo du fantastique est moins peuplé que le zoo des créatures terrestres réelles ; l'étrangeté seule ne suffit pas à imposer durablement l'imaginaire. On peut l'affirmer en toute tranquillité : d'innombrables créatures bizarres n'ont vécu que le temps d'une improvisation de conteur ou d'une fabulation de voyageur.

Qu'ils soient nés d'un souvenir de rêve ou de cauchemar, de la déformation de l'apparence imparfaitement perçue de quelque

créature réelle mal connue, du simple désir d'impressionner un auditoire, ou de l'émergence confuse d'un archétype, beaucoup de ces êtres sont tombés dans l'oubli tout de suite après avoir été évoqués. Certains d'entre eux connurent néanmoins une survie partielle, en ce sens que l'une ou l'autre de leurs singularités était ultérieurement incorporée au signalement d'un monstre plus prestigieux.

Comme d'autres thèmes de la science-fiction, celui des formes de vie étrange peut être rattaché à des légendes mythologiques. L'origine et la descendance de ces êtres éclairent parfois d'intéressante manière le fonctionnement de l'imagination. Ainsi, le rêve de voler dans les airs a sans doute contribué à créer l'image de Pégase, le cheval ailé, qui est devenu le symbole des envolées de l'inspiration poétique. Pégase répond à la définition du monstre proposée par Borges, puisqu'il combine des éléments anatomiques empruntés à des animaux différents – le corps du cheval et les ailes de l'aigle. Le personnage d'Argus, au corps recouvert d'yeux, permettait d'attribuer une origine poétique au plumage du paon, sur lequel Héra transposa cette multitude d'organes oculaires. Les cyclopes n'avaient, au contraire, qu'un œil unique, et l'explication de cette singularité anatomique a fourni une autre illustration des manières dont peuvent naître les légendes. Il s'agit ici de l'interprétation incorrecte d'une réalité : vu de face, un crâne d'éléphant privé de ses défenses présente un seul large trou central ; nous savons que c'est là l'ouverture nasale, mais des paysans grecs de l'Antiquité, trouvant un tel reste et ignorant l'existence de l'éléphant, ont pu penser être en présence du crâne d'un géant qui n'avait possédé qu'un seul œil au milieu du front.

L'origine des espèces du bestiaire post-mythologique est elle aussi révélatrice. Virgile avait donné le croisement d'un cheval avec un griffon comme exemple d'impossibilité ; Arioste s'en est souvenu pour créer, dans son *Roland furieux*, l'hippogriffe. C'est là un monstre de la deuxième génération, puisque le griffon avait lui-même pour parents un aigle et une lionne. La licorne – dont les ancêtres furent probablement le *re'em* mentionné dans la Bible, au livre de Job, et le *monokeros* du médecin grec Ctésias – est remarquable par le symbolisme sexuel qui lui est rattaché, en particulier le fait qu'elle ne peut être apprivoisée que par une vierge. Le dragon, qui était simplement un gros serpent dans l'antiquité hellénique, devint au Moyen Âge un monstre éminemment composite, et souvent protéiforme. Un corps de crocodile, des ailes de chauve-souris, une tête rappelant celle d'un cheval ou celle d'un chameau, avec une bouche crachant du feu : d'innombrables peintres ont proposé des variations de cette image, dans un contexte souvent religieux, puisque le dragon en vint à personnifier le Mal.

Si ces créatures légendaires ne se rencontrent pas très fréquemment

dans la science-fiction, elles n'en sont pas totalement absentes non plus : il est sans doute à peine nécessaire de rappeler *The Dragon Masters* (1966, *Les Maîtres des Dragons*) de Jack Vance, le cycle de *Dragonrider* (commencé en 1968) de Anne McCaffrey, *The Dragon and the George* (1978) de Gordon R. Dickson, *The Last Unicorn* (1978) de Peter Beagle, *The Flight of the Horse* (1969) de Larry Niven – pour s'en tenir uniquement à quelques écrivains postérieurs à l'« âge d'or ». Thomas Burnett Swann a plus d'une fois réélaboré des motifs mythologiques, avec leurs créatures non humaines, dans des interprétations pseudoscientifiques dont *The Day of the Minotaur* (1966, *Au temps du Minotaure*) est chronologiquement la première. De son côté, Manly Wade Wellman a fait réapparaître certaines créatures fabuleuses des récits américains dans *The Desrick on Yandro* (1952), une des nouvelles mettant en scène John le chanteur de ballades.

*
* *

Les quelques récits de science-fiction qui viennent d'être mentionnés présentent des êtres non humains « tout prêts » en quelque sorte : ces dragons, cette licorne, ce minotaure, ces monstres de l'Amérique rurale, n'ont pas été conçus par des auteurs anglo-saxons contemporains. Ces derniers n'ont eu qu'à reprendre des formes de vie mythologiques ou légendaires, en les retouchant pour la cohérence du récit lorsqu'il y avait lieu de le faire.

Mais les romanciers ont toujours été libres de façonner leurs personnages comme bon leur semble, tout au moins dans les limites d'une certaine vraisemblance, et chacun sait que les auteurs de science-fiction ne s'en sont pas privés. Ainsi naquirent les innombrables monstres (au sens de créatures à la fois repoussantes et malfaisantes) dont les représentants les plus influents furent certainement les Martiens de *The War of the Worlds* (1898, *La Guerre des Mondes*), envoyés par H.G. Wells à la conquête de notre planète, sous la forme de pieuvres géantes munies d'un équipement militaire et scientifique apparemment invincible : à la fois familières par la forme, hideuses à cause de leur taille, effrayantes dans leur détachement meurtrier, ces créatures sont beaucoup plus impressionnantes que la majorité de celles qui les suivirent.

À dire vrai, ce que le lecteur retient en général de ces créatures-là, à part leur désignation anglaise *bug-eyed monster* (« bém ») ou française *monstre aux yeux pédonculés*, se résume à une impression graphique, une illustration qui a connu d'innombrables variantes : l'héroïne peu vêtue (mais portant au moins l'équivalent d'un bikini avant la lettre : ces images datent pour la plupart des années 30, lorsque la nudité était sévèrement interdite dans les magazines

américains non spécialisés) menacée par un insecte fortement hypertrophié ou quelque autre animal repoussant, et défendue par un beau jeune homme, fréquemment en tenue de pilote. Parfois, cependant, des créatures extraterrestres menaçantes s'avèrent mémorables, comme l'entité protéiforme de *Who goes there ?* (1938) de John W. Campbell Jr., et les êtres qui mettent en danger les astronautes de *The Voyage of the Space Beagle* (1950, *La Faune de l'espace*) d'A.E. van Vogt, mais elles représentent des exceptions. En fait, les jours de la créature simplement menaçante étaient comptés dans la science-fiction bien avant l'époque où van Vogt réordonnait plusieurs de ses nouvelles pour en faire le roman dont il vient d'être fait mention.

Cette situation était due dans une large mesure à l'influence d'un seul auteur, Stanley G. Weinbaum. Au cours d'une carrière prématurément interrompue par sa mort, Weinbaum s'imposa en quelque sorte comme un Lincoln des extraterrestres littéraires : il les émancipa de leur servitude d'objet-menace et leur conféra le droit d'être *autres* ; non pas simplement non-humains dans leur apparence (cela était fait depuis longtemps, rarement pour le meilleur et fréquemment pour le pire), mais bien différents de notre espèce dans leur manière de raisonner, dans leur intelligence et leur logique. Cela fut apparent déjà dans son premier récit, *A Martian Odyssey* (1934), où le thème de l'explorateur humain perdu sur un monde inconnu s'effaçait en importance devant celui du contact entre créatures incapables de communiquer complètement entre elles à cause des différences dans leurs modes de pensée.

Assurément, Weinbaum avait eu des devanciers et des émules. Parmi ceux-ci, Raymond Z. Gallun avait fondé son récit *Old Faithful* (1934) sur l'idée de la fraternité cosmique ressentie par un Terrien et un Martien malgré leurs différences biologiques. A.E. van Vogt devait revenir, dans *Co-operate or Else* (1942), sur cette notion, dans un éclairage différent : celui de l'entente, entre humain et extraterrestre, rendue nécessaire par le désir de survivre dans un environnement hostile. Et Murray Leinster, dans *First Contact* (1945, *Premier contact*), écrivit un récit devenu célèbre sur le motif de la confiance développée progressivement à partir d'un échange prudent et calculé d'informations : les différences, de structure, de physiologie, s'effaçaient ainsi devant une acceptation née de processus mentaux et de motivations mutuellement intelligibles. Depuis lors, le thème du conflit entre l'homme et les créatures non humaines a perdu en importance dans les récits de science-fiction. Il n'est plus qu'exceptionnellement question d'agressivité xénophobe (qu'elle soit le fait de l'humain ou du non humain) ou, lorsqu'elle se manifeste, elle est expliquée par des motifs qui ne relèvent pas de la simple hostilité

épidermique : *Deathworld I* (1960, *Les Trois Solutions*) de Harry Harrison propose un concept caractéristique de cette évolution. Les créatures ne sont plus simplement là pour haïr ou pour être haïes ; lorsqu'il leur arrive de subir, en tant que gibier, l'attaque humaine, comme dans *The doors of his face, the lamps of his mouth* (1965, *Son ombre dans les eaux profondes*) de Roger Zelazny, elles représentent par leur taille et par leurs pouvoirs un défi et une incarnation de menaces antiques, contre lesquelles l'homme peut se mesurer. Cette taille et ce pouvoir peuvent aussi devenir des termes de comparaison permettant aux hommes de s'évaluer indirectement, ainsi que Robert A. Heinlein l'a montré dans *The Star Beast* (1954, *Transfuge d'outre-ciel*). Si les créatures monstrueuses restent vivantes dans les univers de la science-fiction, leurs occasions de se comporter en simples monstres tendent à se raréfier.

D'autre part, elles n'ont plus besoin de se prétendre asexuées. Après que William Tenn eut évoqué des Vénusiens naïfs dont l'espèce comporte plus d'une demi-douzaine de sexes dans *Venus and the Seven Sexes* (1949) et que Philip José Farmer eut osé décrire des relations intimes entre un homme et un insecte extraterrestre ayant l'aspect d'une femme, dans *The Lovers* (1952, *Les Amants étrangers*), le tabou fut sérieusement ébranlé, puis bientôt renversé pour de bon. En 1974, lorsque Gardner Dozois revint à ce même thème dans *Strangers*, ce fut la sensibilité de son inspiration qui fut saluée, et non son audace. La xénobiologie littéraire inclut par voie de conséquence le thème de la reproduction non humaine par les sujets que les écrivains pouvaient aborder. Là encore, Philip José Farmer fit œuvre de pionnier : *Open to me, my sister* (1960, *Ouvre-moi, ô ma sœur*) pouvait, lors de sa première publication, choquer des lecteurs pour lesquels les relations sexuelles, avec tout ce qui s'y rapportait tant soit peu directement, ne devaient se dérouler qu'entre les lignes, et en tout cas pas à l'intérieur des paragraphes imprimés formant un récit.

Depuis lors, la sexualité a fréquemment été employée comme motif majeur, en tant qu'élément conditionnant des sociétés Futures, dérivées ou non des modèles humains. Parmi les représentants mémorables de telles sociétés figurent les androgynes d'Ursula K. LeGuin dans *The Left Hand of Darkness* (1969, *La Main gauche de la nuit*), l'espèce à trois sexes qui peuple l'univers parallèle d'Isaac Asimov dans *The Gods Themselves* (1972, *Les Dieux eux-mêmes*), les personnages changeant volontairement de sexe mis en scène par Samuel R. Delany dans *Triton* (1975). Dans de tels récits, ces particularités influencent le déroulement de l'action ainsi que les éléments du décor ; elles ne sont pas simplement jetées en appât « au voyeur qui lirait ces lignes ».

Parallèlement à cette émancipation sur le plan de l'emploi, les non-humains de la science-fiction ont gagné en subtilité, en cohérence, sur celui de l'aspect.

Quoi de plus simple, de prime abord, que la création – en imagination – de formes de vie nouvelles ? Il est certes possible de trouver des traces de végétaux extraordinaires dans l'histoire des sciences et dans celle des littératures : tel cet arbre – décrit notamment, au XVI^e siècle, par Konrad Gesner, naturaliste sérieux et habituellement sceptique – aux fruits donnant naissance à des sortes d'oies ; ou tel le tuba, « cet arbre si grand, qu'un cheval au galop met, toujours en courant, cent ans à sortir de son ombre », que Victor Hugo évoque dans *Les Orientales (L'enfant)*, pour n'en mentionner que deux. Dans le domaine proprement dit de la science-fiction, les végétaux extraordinaires sont rares ; l'effrayante fleur de *The Flowering of the Strange Orchid* (1894) de H.G. Wells et les plantes agressives et mobiles imaginées par John Wyndham dans *The Day of the Triffids* (1951, *Les Triffides*) font figure d'exceptions au milieu de créatures se rattachant dans leur grande majorité au règne animal.

Pendant longtemps, les voyageurs avaient eu les coudées absolument franches dans le domaine de la zoologie imaginaire. Après tout, ils étaient sur place – ou, plus précisément, ils s'étaient trouvés sur place : ils avaient vu des oies à deux têtes, des lions tout blancs, des escargots si immenses que leurs coquilles étaient utilisées comme maisons, des fourmis chercheuses d'or, des hommes de toutes variétés, géants, pygmées, à tête de chien, sans tête du tout, munis de cornes, de plumes...

Ces êtres merveilleux sont quelques-uns de ceux que décrit au XIV^e siècle Sir John de Mandeville, ce baron de Crac parmi les voyageurs médiévaux. Mandeville plaçait ses créatures dans une longue lignée dont Homère avait chanté des représentants devenus célèbres – cyclopes, sirènes, lestrygons, Charybde et Scylla. La différence, bien entendu, était que Homère narrait un voyage imaginaire, tandis que Mandeville affirmait avoir vu de ses yeux ces merveilles ; bon nombre de lecteurs cultivés crurent à l'existence de ces dernières pendant des siècles.

À la suite de Mandeville, mais cependant sans prétendre à la qualité de témoins oculaires, d'innombrables auteurs évoquèrent des êtres imaginaires, soit qu'ils les aient inventés pour le relief de leurs récits, soit qu'ils aient puisé dans le fonds des légendes et des contes populaires, en y apportant éventuellement la touche personnelle d'une greffe d'organes ou d'un détail physiologique. Il suffit de penser, pour trouver immédiatement toute une faune fantastique, à un auteur

classé depuis longtemps parmi les classiques, Gustave Flaubert. La dernière partie de *La Tentation de saint Antoine* met en scène, à côté de la chimère, du sphinx, du basilic, du griffon, des pygmées, des cynocéphales, les sciapodes (« nous végétons à l'ombre de nos pieds larges comme des parasols »), les blemmyes (« absolument privés de tête »), les niskas (qui « n'ont qu'une joue, qu'une main, qu'une jambe, qu'une moitié de corps... »), le sadhnzag (aux soixante-quatorze andouillers creux comme des flûtes), le martichoras (lion rouge colossal, à figure humaine), le catoblepas (décrit déjà par Plin l'Ancien, avec une tête si pesante qu'elle l'oblige à garder son regard fixé sur le sol, d'où son nom aux racines helléniques exprimant cette particularité) et les « bêtes de la mer » (rondes, plates et dentelées)...

Amusantes fantaisies zoologiques que tout cela, fiction qui ne se réclame aucunement de la science. Et, pendant longtemps, les auteurs de science-fiction ont fait à peine plus (ou mieux) que Flaubert. Ils ont puisé dans les récits populaires et la légende, parfois dans l'entomologie, pour décrire leurs monstres, et ils ont soumis leurs personnages à des périls divers, à défaut de leur faire connaître des tentations nouvelles.

Existe-t-il des lois à respecter pour celui qui se propose de « fabriquer » un extraterrestre ? Dans un article célèbre paru dans *Galaxy* (numéro d'avril 1956), *Let's build an Extraterrestrial !* Willy Ley a donné des conseils utiles aux auteurs s'engageant dans cette tâche, en même temps qu'il mettait en garde contre certaines erreurs tentantes. Ainsi le cerveau doit être bien protégé, notamment des vibrations provoquées par le mouvement de l'être sur le sol, et il doit donc se trouver plutôt haut placé dans le corps si celui-ci n'est pas plus ou moins « plat ». De même, l'animal doit avoir une certaine dimension minimale si on lui attribue un cerveau suffisamment vaste et suffisamment complexe pour avoir pu devenir le siège d'une pensée intelligente : cela affaiblit des récits par ailleurs bien construits traitant d'êtres microscopiques ayant atteint un haut niveau de civilisation, *The Fly* (1952) d'Arthur Porges, par exemple. À l'inverse, un insecte grossi jusqu'à la taille d'un homme ne serait pas viable. Dans *Science Fiction today and tomorrow*, recueil d'études publié en 1974 par Reginald Bretnor, Hal Clement a, plus minutieusement que Willy Ley, résumé l'essentiel des règles à suivre pour respecter la plausibilité en ce domaine, en un texte intitulé *The Création of Imaginary Beings*.

Pendant longtemps, conteurs et romanciers s'étaient sentis libres d'inventer toutes sortes de créatures sans se soucier de leur vraisemblance écologique (au sens véritable, originel, de ce dernier terme – c'est-à-dire sans se préoccuper de la vraisemblance des relations entre l'être et le milieu où il vit). Or, les ailes de Pégase

eussent été trop petites pour le porter dans les airs. Les anges de la tradition chrétienne se placent en marge de l'évolution ; les membres antérieurs d'un animal peuvent devenir soit des ailes, soit des bras, mais l'apparition des unes et des autres n'est pas admissible au point de vue scientifique. Dans le cadre de la science-fiction, un Edgar Rice Burroughs a décrit des animaux martiens à six ou huit pattes, alors qu'une telle multiplicité d'organes serait parfaitement inutile sur la planète rouge, à la surface de laquelle la pesanteur est nettement plus faible que sur notre Terre.

Quelques notables formes de justification d'invéraisemblances de ce genre ont été proposées par des auteurs contemporains, et elles méritent d'être relevées au passage. Murray Leinster a expliqué les insectes colossaux de *The Forgotten Planet* (version de 1954) en invoquant une erreur survenue lors de la préparation biologique du milieu planétaire en vue de la colonisation. Dans *The Furies* (1966, *Les Furies*), Keith Roberts présente ses guêpes géantes comme des créatures artificielles. Dans *The Maker of Universes* (1965, *Le Faiseur d'univers*), ainsi que dans les romans ultérieurs de ce cycle, Philip José Farmer attribue les créatures les plus étranges à l'imagination d'êtres qui ont maîtrisé les secrets ultimes de la biologie et de la manipulation génétique.

Il s'agit là de justifications raffinées, d'un type dont les écrivains ne s'étaient guère souciés pendant les époques précédentes de la science-fiction.

Les bestiaires de ces époques-là furent souvent colorés, pittoresques ou impressionnants, à défaut de présenter une irréprochable cohérence. On peut extraire de ces bestiaires trois espèces intelligentes qui illustrèrent avant la lettre les bienfaits d'une coexistence pacifique dépassant le niveau de la simple idéologie.

Dans *Out of the Silent Planet* (1938, *Le Silence de la Terre*), le premier roman de sa trilogie scientifico-métaphysique, C.S. Lewis a mis en scène trois espèces différentes de Martiens, suffisamment caractérisées pour faire passer sur le fait qu'elles ne sont en réalité là que comme éléments d'une parabole. Les hrossa, sortes d'otaries qui sont sensibles à la poésie et mènent une existence pastorale ; les pfifltriggi, à l'allure de grosses grenouilles, mineurs et artisans ; et les seroni, grandes créatures évoquant des oiseaux, intéressés par l'histoire et l'astronomie. En peuplant ainsi sa planète Mars, C.S. Lewis se préoccupait en premier lieu de montrer ce que pouvait être un monde où le mal n'existait pas, où l'entente entre espèces différentes était une chose allant de soi ; il a néanmoins laissé une image de Mars plus subtilement exotique que celle d'Edgar Rice Burroughs, tracée un quart de siècle plus tôt. Chez Burroughs, les éléments extraterrestres semblaient être là principalement pour fournir au protagoniste

l'occasion de se mettre en valeur tout au long d'une carrière qui devait faire finalement de lui le souverain suprême de la planète rouge. Il n'en reste pas moins que le lecteur se divertit plus en suivant les exploits de John Carter sous la plume de Burroughs que les méditations d'Elwin Ransom sous celle de Lewis.

Ce dernier laisse cependant pressentir l'évolution qu'allaient connaître, après la seconde guerre mondiale principalement, les espèces zoologiques de la science-fiction. On serait tenté d'écrire que cette évolution se caractérise à la fois par un rétrécissement et par un élargissement. Un rétrécissement pour ce qui est de la morphologie, car l'apparence et la structure de ces êtres perdaient en fantastique, en arbitraire. Un élargissement pour ce qui est des rôles tenus car ces êtres gagnaient en diversité d'emplois ; ils n'allaient plus jouer avant tout les menaces, les ennemis à affronter et à détruire. À cet égard, les espèces martiennes de C.S. Lewis se montrent en avance sur leur temps, même si le romancier ne s'est guère soucié de leur plausibilité écologique.

Cette plausibilité écologique allait devenir une caractéristique majeure d'une série de récits au moins, ceux de Hal Clement. Ce dernier s'est toujours préoccupé de rendre ses extraterrestres compatibles avec le milieu dans lequel il les plaçait, et vraisemblables par rapport à l'évolution qu'il postulait pour eux. Ainsi a-t-il notamment imaginé une espèce évoluée à partir de virus et dont seules les cellules de mémoire sont spécialisées, dans *Needle* (1951, *Le Microbe détective*), et les scolopendres capables de supporter une attraction planétaire colossale, dans *Mission of Gravity* (1954, *Mission gravité*). À d'autres occasions, Hal Clement confia à des extraterrestres le rôle de révélateurs : dans *Iceworld* (1953), il en fait les protagonistes d'une sorte de *space opera* à rebours, menant à la découverte de la Terre des êtres nés sur une planète où la température moyenne est de l'ordre de 200 degrés Celsius ; c'est pour eux que Terre est le « monde glacial » du titre.

D'autres aspects de ce rôle de révélateur peuvent être distingués dans le contexte de questions d'éthique et de morale. Les reptiles intelligents dépeints par James Blish dans *A Case of Conscience* (1953-1958, *Un cas de conscience*) ignorent la notion de divinité aussi bien que celle de péché originel : ils peuvent donc apparaître à un prêtre jésuite comme des créatures du démon. Dans *Little Fuzzy* (1962) et *The Other Human Race* (1964), H. Beam Piper met en scène des extraterrestres dont l'apparence est celle de petits mammifères évoquant le koala, le chat et l'écureuil – donc pouvant parfaitement convenir à l'emploi d'animaux domestiques d'agrément – mais qui possèdent indubitablement de l'intelligence. La question est de savoir si le sens de l'équité et de la fraternité cosmique pourra triompher face

à la cupidité et aux intérêts commerciaux, en reconnaissant à ces « bestioles » la qualité d'êtres pensants.

De toute évidence, des formes de vie extraterrestres peuvent servir à éclairer, par comparaison ou par confrontation, d'innombrables aspects du comportement humain. Les inventeurs de créatures étranges ont tout intérêt à être également psychologues, voire sociologues, s'ils veulent donner à leurs créatures les meilleures chances en matière de cohérence et de vraisemblance. L'évolution historique des formes de vie extraterrestre en science-fiction illustre cette prise de conscience. La zoologie imaginaire a gagné en complexité et en subtilité ce qu'elle a perdu en arbitraire ; elle a connu, à sa manière, l'équivalent d'une sélection naturelle.

Demètre Ioakimidis.

QUE SONT DEVENUS LES MCGOWAN ?

Par Michael G. Coney

Les êtres protéiformes, changeant d'apparence à leur gré, sont des créatures que les amateurs de science-fiction connaissent bien. Moins célèbres sont les êtres qui subissent une transformation sans l'avoir désirée, ceux qui deviennent autres malgré eux, et dont les sensations et les modes de pensée se modifient eux aussi au cours de cette transformation.

S

UR Jade, le printemps était étrangement beau, comme toutes les saisons. L'air était clair, lumineux et calme, avec le plus léger des voiles de brume sur l'azur du ciel ; les lointaines éminences des collines ressemblaient à une femme dorée étendue sur le lit vert tendre de la plaine.

Richard Nevis voyait tout cela de la banquette où il était assis dans l'embrasement de la fenêtre du chalet en bois, l'estomac agréablement plein, tandis que Sandra débarrassait le couvert du petit déjeuner. Au bout d'un moment, il abandonna sa contemplation du paysage pour la regarder qui allait et venait d'un air affairé et empilait des assiettes dans l'évier.

« L'herbe pousse bien », remarqua-t-il. Et il eut l'impression bizarre que sa voix constituait une intrusion dans le silence.

Debout près de lui, une main sur son épaule, Sandra contempla la plaine, vaste étendue couleur d'émeraude interrompue seulement par la demeure des McGowan, à près de trois kilomètres de là.

« On dirait qu'elle a poussé en une nuit. »

Quinze jours plus tôt, la plaine était un désert sablonneux, presque sans caractère. Belle avec ses rouges et ses jaunes flamboyant dans le soleil d'après-midi, mais néanmoins un désert. Les saisons s'installaient vite, sur Jade.

« Encore une année qui s'annonce mieux que bonne. » Les yeux de Richard parcouraient le paysage avec une expression possessive, s'arrêtant à la maison des McGowan. « Je me demande ce que sont devenus les McGowan.

— Repartis sur Terre, je suppose, dit Sandra. Il y a des gens comme ça. Ils s'enthousiasment à cause des prospectus, s'inscrivent et paient leur terrain. Quand ils arrivent ici, cela ne leur plaît pas. Le travail est dur... et c'est calme. Ils revendent à perte, soit à la société d'exploitation, soit à un acheteur privé.

— Tu trouves que c'est trop calme ? » demanda-t-il avec anxiété.

Il s'était réjoui, en s'inscrivant, de la perspective d'avoir des voisins et avait été déçu à son arrivée de constater que les McGowan promis n'étaient pas là.

Sandra rit.

« Nous sommes ici depuis plus d'un an. Si j'avais estimé que c'était

trop calme, je n'aurais pas attendu maintenant pour te le dire. »

Pourtant c'était calme. Sur Jade ne vivaient ni quadrupèdes ni oiseaux. Ni claquements de sabots ni cris stridents ne troublaient le silence vert. Quand on était dehors, on avait l'impression d'avoir les oreilles couvertes d'une douce fourrure. Il arrivait souvent à Richard de chanter en travaillant pour se prouver qu'une personne au moins existait sur cette planète.

Plusieurs centaines d'autres clients de la Société d'Exploitation de Jade, pensait-il, étaient éparpillés dans les vallées et le long de la côte de l'unique continent de la planète. Non que leur présence importât beaucoup – les distances séparant les concessions rendaient les visites impossibles. Chaque colon devait s'occuper de sa propre exploitation.

Il y avait la radio. Au début, pendant les longues soirées, Richard et Sandra s'asseyaient devant le poste pour écouter les gens d'au-delà les collines ou la mer, et leur parler parfois, en échangeant des nouvelles. Mais au bout de quelque temps, le passe-temps avait perdu de son intérêt. Pourquoi prétendre que l'on n'est pas seul alors que l'évidence de la solitude vous submerge de toutes parts ?

Sandra était enceinte et, dans deux mois, le médecin viendrait l'aider à la naissance de l'enfant. Il avait fait sa première visite trois mois auparavant, et Richard avait été stupéfait, puis vaguement irrité, de la façon dont la quiétude du domaine avait été troublée par l'approche bruyante de l'hélicoptère. Il se demandait maintenant comment Sandra et lui avaient pu vivre dans l'odeur épouvantable et le vacarme des mécaniques sur Terre.

Il se leva et effleura Sandra d'un baiser léger.

« Je vais aller voir Daisy. »

Il aurait bien pu rester assis toute la journée sur cette banquette devant la fenêtre. Il n'y avait pas grand-chose à faire au printemps une fois les graines semées.

Daisy se trouvait dans la grange derrière la maison. C'était un grand coffre métallique d'environ douze pieds carrés, peint du gris standard distribué dans la colonie. Sandra l'avait baptisé du nom d'une vache qu'elle avait connue. Daisy avait un air incongru dans la grange – anguleuse intrusion mécanique dans la douceur du bois et des balles de foin entassées. Même la faucheuse, rongée par les intempéries et rouillée à certains endroits, était plus en harmonie, plus rurale, que le coffre.

Richard cisaila les rubans métalliques d'une balle et, avec une longue fourche, enfourna le foin libéré dans la grande trémie qui débordait du haut de Daisy. Il mit en marche la machine, qui commença à ronronner à petit bruit, comme si elle digérait. Il continua à la charger régulièrement. Après un moment, une lampe

rouge brilla parmi les rangées de cadrans et de commutateurs sur le devant du coffre.

Richard posa la fourche contre le mur. Il déconnecta la commande d'alimentation de la machine et tourna les cadrans pour commander le déjeuner du jour – soupe, jambon et œufs brouillés, de la compote d'abricots et un demi-litre de lait pour Sandra. Il appuya sur le bouton de distribution et obtint un gobelet en plastique plein de jus d'orange pour lui-même, en souhaitant une fois de plus que la machine pût fabriquer de la bière. Apparemment, le temps de préparation était trop long pour que fût réalisable une donnée de ce genre, encore que Sandra eût obtenu du vin en faisant fermenter le jus de raisin synthétique de Daisy.

Il examina ensuite la faucheuse, compléta le niveau d'huile, graissa les éléments mobiles en utilisant avec méthode une pompe à graisse. La faucheuse devait être bien entretenue, c'était essentiel parce que, comme Daisy, elle était fournie en location-vente par la Société d'Exploitation de Jade. S'ils se décidaient un jour à quitter Jade, ils voudraient revendre la machine à un prix raisonnable, et Richard se doutait bien que la société ne reprendrait pas volontiers des objets abîmés. D'autre part, les pièces détachées étaient coûteuses.

« Richard, qu'est-ce que tu fais donc ? »

Sandra était à la porte de la grange et ses cheveux bruns lui faisaient comme une auréole dans le soleil. Mais son expression était de mauvais augure.

« Je m'occupais de la faucheuse. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Tu sais l'heure qu'il est ?

— Environ onze heures et demie.

— Il est deux heures passées et nous n'avons pas déjeuné. Que faisais-tu ? »

Ébahi, Richard remonta sa manche avec le dos de sa main pour ne pas tacher d'huile son pull-over. Il consulta sa montre. Sandra avait raison. Les aiguilles marquaient deux heures quinze. S'était-il endormi, assoupi ? Avait-il rêvassé, flâné entre deux tâches ? Il ne se rappelait rien de tel.

« Excuse-moi, chérie. »

Il ferma Daisy et prit le plateau de nourriture sous le tuyau de distribution.

« Tu ne pourras pas tirer ta flemme comme ça au temps de la fenaison. »

Richard soupira. Elle allait être dans un de ses mauvais jours. C'est ce qui arrive chez les femmes enceintes. Au beau fixe une minute, à l'orage l'instant d'après. On ne savait jamais où l'on en était.

Pendant le déjeuner, Sandra se monta tant et si bien qu'elle se mit

dans tous ses états, en contradiction radicale avec son humeur du matin.

« Au fond, quel est l'intérêt de tout cela ? Pourquoi sommes-nous ici ? Parfois je regrette que nous ne soyons pas restés sur Terre, où sont nos amis. Je n'ai pas d'amis ici. Je suis cloîtrée dans la maison toute la journée. Qu'est-il arrivé aux McGowan, j'aimerais le savoir ! » Elle pointa le doigt d'un geste dramatique en direction de la demeure des McGowan. « Elle n'a pas pu s'y faire, voilà. Elle l'a obligé à la ramener sur Terre. À quoi ça sert que nous soyons venus ici ? Nous végétons, nous cultivons l'herbe de Jade et nous la mangeons reconstituée. Comme du bétail. Où cela, nous mène-t-il ? »

Sagement, Richard avait gardé bouche cousue pendant la tirade, mais la question finale de Sandra, suivie d'une pause significative, exigeait une réponse.

« Nous sommes en train d'accumuler un joli compte en banque grâce à l'herbe de Jade que nous vendons à la Société d'Exploitation, fit-il remarquer.

— À quoi bon ? Nous n'avons aucune raison de dépenser de l'argent. »

Richard la laissa continuer dans cette nouvelle veine de mécontentement pendant un temps, et bientôt elle commença à s'apaiser. Elle finissait toujours par se calmer, à condition qu'il ne discute aucun des points qu'elle soulevait. Comme d'habitude, elle en vint à se moquer d'elle-même.

« Excuse-moi, Dick, conclut-elle en souriant. C'est la faute de mon état.

— Aucune importance. Cela *te* fait du bien de te soulager de ce qui te pèse sur le cœur. »

Elle rit.

« Moi-même, je ne me suis pas rendu compte que le temps avait passé si vite ce matin. J'ai dû m'assoupir. Quand j'ai regardé ma montre, il était deux heures. J'ai pensé : *la matinée est finie et je n'ai rien fait...* alors j'ai cherché un bouc émissaire et je t'ai trouvé. Navrée, chéri. »

C'est drôle comme le temps s'envole, pensa Richard en marchant dans l'herbe nouvelle ce même après-midi. Deux années écoulées, quelques milliers d'économies de plus... et deux ans de moins à vivre. Rien que cette pensée était déjà un signe de vieillissement.

À partir de maintenant, je vais vivre chaque seconde, chaque minute de ma vie.

Il aspira l'air profondément, décida une fois de plus – à ou hors de propos – de renoncer à fumer, et se mit en route dans la direction de la propriété des McGowan.

La clôture métallique séparant son domaine de celui des McGowan

était abattue. Le fil inoxydable traçait une sinueuse ligne argentée à travers l'herbe. Comme les McGowan n'étaient plus là, il ne s'était pas soucié de réparer la clôture et il remarqua, avec un agréable frémissement de malhonnêteté, que l'herbe poussait même mieux de l'autre côté. Au moment de la fenaison, il ramasserait leur herbe en même temps que la sienne et en tirerait bénéfice – cela éviterait que la récolte fût perdue. Si les McGowan revenaient un jour, il pourrait toujours la leur payer, moins une compensation pour son travail.

Devant la demeure des McGowan, un petit bouquet d'arbres offrait un coin sombre frais et tentant. Il s'assit, le dos contre le plus gros tronc et regarda la maison. Elle était plus grande que la sienne et en bon état, malgré deux ans au moins d'abandon.

Peut-être qu'un jour mon fils reprendra ce domaine et nous exploiterons les deux propriétés réunies...

Il se sourit à lui-même. Autre signe de l'âge que de regarder si loin dans le futur. Il se leva et se dirigea vers le sud, longeant le bornage des terres McGowan, puis des siennes, en retournant chez lui. À l'extérieur de sa clôture, le terrain était sablonneux avec seulement quelques touffes d'herbes clairsemées... le vaste espace jusqu'aux collines n'avait pas étéensemencé avec l'herbe spéciale mise au point par la Société d'Exploitation.

L'herbage des McGowan attendant au sien avait étéensemencé deux ans ou plus auparavant. Il s'était ressemé et fertilisé tout seul sans avoir été récolté pendant ce temps-là. Cela vaudrait la peine de ramasser cette herbe.

Son sourire s'évanouit quand il regarda sa montre. Il était déjà sept heures – le ciel s'assombrissait. Sandra allait de nouveau être fâchée contre lui.

L'hélicoptère du médecin tournoya au-dessus de la plaine et atterrit devant la maison avec une rapidité qu'apprécia même Richard, qui guettait anxieusement sur le porche. Le médecin sauta à terre et s'avança dans l'herbe en se hâtant d'une curieuse allure sautillante. Il serra vivement la main de Richard.

« Comment va-t-elle ? » questionna-t-il brièvement d'une voix aiguë.

Richard le regarda avec inquiétude. Le médecin semblait avoir baissé depuis la dernière fois qu'il l'avait vu – il s'agitait presque aussi nerveusement qu'un encéphalographe. L'idée que ce cinglé mette au monde l'enfant de Sandra ne lui plaisait guère.

Il dit : « Elle est dans la chambre à coucher. Voulez-vous boire quelque chose ? Nous avons du vin fait à la maison. Cela pourrait vous remonter. »

Le médecin lui jeta un coup d'œil bizarre.

« Non, merci beaucoup, répliqua-t-il. Pas maintenant. Après, peut-être. Je me sens tout à fait en forme. »

Il partit au pas gymnastique vers la chambre à coucher.

Richard se versa un grand verre de vin et s'assit pour attendre les événements. Il ne croyait pas à la nécessité pour les maris d'assister à la naissance de leurs bébés – il se sentait parfaitement prêt à admettre, quand on lui présenterait l'enfant, que l'événement avait bien eu lieu. Il n'avait pas besoin d'autre preuve.

Les dernières semaines s'étaient écoulées sans incident : les herbages avaient continué à prospérer et, une ou deux fois, il avait fait tourner le moteur de la faucheuse pour s'assurer que la mécanique était en ordre. Il comptait commencer la fenaison dans un mois environ. Avec le supplément d'herbe des McGowan, il calculait qu'il serait à même de vendre au moins soixante-quinze pour cent de la récolte de cette saison, ce qui représenterait une jolie augmentation de son avoir en banque.

Les choses marchaient.

Le moment de satisfaction s'écoula et la crainte revint. Qu'est-ce qu'il se passait dans la chambre à coucher ? Est-ce que tout allait bien ? Il se leva, fit les cent pas, s'avisa tristement que son comportement était d'une banalité comique. Il sortit et resta au soleil à contempler le parfait tapis d'émeraude qui s'étendait jusqu'aux collines.

Il planterait quelques arbres pour commémorer l'événement, décida-t-il. Il n'y avait que trop peu d'arbres sur Jade. Cette plantation procurerait à Sandra un agréable endroit ombragé où elle pourrait s'asseoir les jours de chaleur. Il regarda d'un air méditatif les arbres devant la demeure des McGowan, à mi-distance, puis repoussa la tentation fugitive de les voler. Ils étaient beaucoup trop gros pour être transplantés. Il importerait de la Terre deux pommiers – ce serait bien mieux. De vrais fruits et de l'ombre en même temps qu'une dépense qu'ils pouvaient se permettre. L'été promettait d'être bon.

Il entendit la porte de la chambre s'ouvrir, se fermer, et se précipita à l'intérieur en clignant des yeux dans la soudaine pénombre.

Le médecin était sorti de la chambre à coucher.

« Comment va-t-elle ? » s'écria Richard.

Le médecin lui tapota l'épaule.

« Elle va très bien, dit-il d'une voix aiguë, avec un rapide clignotement des paupières. Tout à fait bien.

— Le bébé ?

— Un beau et solide petit gars. Félicitations. » Il secoua la main de Richard. « Je boirai bien ce verre maintenant, merci.

— Oui, naturellement. Là-bas. »

Richard fit un geste, entra en hâte dans la chambre, laissant le médecin se servir lui-même.

Sandra était adossée à ses oreillers, ses cheveux bruns tombant sur ses épaules, le bébé dans les bras.

« Salut, Dick », dit-elle en souriant d'un petit air suffisant comme si elle essayait – sans y réussir – de dissimuler une grande fierté.

Richard l'embrassa.

« Est-ce que tu ne regardes pas le bébé ? » questionna Sandra.

— Heu... si. » Il tendit un index timide vers le visage ridé émergeant, telle une larve en train de se métamorphoser en chrysalide, du cocon des couvertures. « Superbe ! murmura-t-il, consterné. Absolument superbe ! Je suis fier de toi, chérie ! »

Soudain les rides s'effacèrent et le rouge vif pâlit, le bébé ayant finalement décidé de ne pas pleurer. Richard se pencha davantage.

« Il est d'une bien drôle de couleur, commenta-t-il avec anxiété.

— Quoi ? » Sandra regarda de plus près. « Oh ! je ne pense pas que ce soit grand-chose !

— Docteur ! » appela Richard.

Le médecin entra rapidement, verre en main, sa langue passant sur ses lèvres aussi vite que celle d'un serpent.

« Qu'y a-t-il ?

— Il me semble d'une drôle de couleur, dit Richard d'un ton de reproche. Il est presque jaune, comme un Chinois. Est-ce qu'il doit être

de cette couleur ? Il va bien, n'est-ce pas ? »

Le médecin eut un bref sourire après tout juste un coup d'œil au bébé.

« Ce n'est pas grave... probablement une jaunisse légère. Le cas se rencontre souvent chez les nouveau-nés. Cela disparaît généralement au bout d'un jour ou deux. Appelez-moi par radio si cela ne s'améliore pas dans la semaine, et je ferai un saut pour l'examiner. »

Il bondit hors de la chambre. Ses pas rapides s'éloignèrent vers la porte, la franchirent. Un rugissement de mécanique s'éleva, diminua rapidement d'intensité comme l'hélicoptère filait au loin à toute allure.

« Il est parti, remarqua inutilement Sandra. Quel drôle d'homme.

— J'espère du fond du cœur qu'il connaît son métier. » Richard tâta la chair du bébé comme s'il palpait un morceau de viande. « Mon Dieu, nous sommes un peu isolés ici – nous pouvons difficilement demander l'avis de quelqu'un d'autre et il n'y a même pas une infirmière visiteuse dans le secteur.

— Il ira très bien, prédit Sandra avec confiance en serrant le bébé contre elle. Stephen ira très bien, n'est-ce pas, mon amour ? chuchota-t-elle tendrement.

— Stephen ? Stephen. » Il savoura le son. « Joli nom. D'où le sors-tu ? Un de tes anciens bégueins ?

— Pour l'amour du Ciel, Dick ! on dirait que tu as encore bu avec l'estomac vide. C'est le nom de papa. Cela ne t'ennuie pas, hein ?

— Bien sûr que non. Mon Dieu ! J'avais oublié. » Il se frappa le front, rit. « Nous n'avons rien mangé aujourd'hui. Jésus, je suis navré, chérie. Qu'est-ce que je peux te donner ? Du bouillon de poule ? Du bœuf haché ? Un bon verre de lait ? »

Il s'efforça de ne pas grimacer à cette idée. « Je ne suis pas malade, Dick. Le même menu que d'habitude ira très bien. Du rôti de porc ou quelque chose de ce genre, des petits pois et le reste... tu sais. Mais pas trop, s'il te plaît.

— D'accord. »

Il sortit de la maison ; le tourbillon de poussière en train de s'abattre qui témoignait encore du récent départ de l'hélicoptère lui fit plisser les paupières, et il se dirigea vers la grange et Daisy.

« Cela ne me dit rien, déclara Sandra d'un ton catégorique un peu plus tard, en regardant avec répugnance le plateau de nourriture. Cela ne me dit vraiment rien. Qu'est-ce qui m'a pris de vouloir du rôti de porc, je me le demande. Miséricorde, je viens tout juste d'accoucher. En vérité, la seule chose qui me fasse envie, c'est de rester au soleil et de ne pas me fatiguer.

— Bonne idée. Je vais te préparer un endroit dehors. »

Prenant le plateau, il gagna la cuisine à grandes enjambées et versa son contenu dans la poubelle automatique. Il prit le matelas du lit d'amis, le porta dehors et le déposa sur l'herbe. Il alla chercher deux couvertures et un oreiller, aida Sandra à sortir. Elle s'étendit sur le lit improvisé avec un soupir de satisfaction et lui reprit Stephen.

Cela paraissait bizarre soudain de voir Sandra couchée au soleil dans sa chemise de nuit transparente. Richard s'apprêta à poser sur elle les couvertures.

« Mais non », dit-elle en souriant placidement.

Il rentra dans la maison. Le plateau était sur la table de la cuisine, où il l'avait laissé. Depuis combien de temps n'avait-il pas mangé ?

Trois jours ? Quatre jours. Il ne s'en souvenait plus. Cet écoulement du temps le préoccupait. Décidant que, de toute façon, il aurait un bon dîner substantiel plus tard dans la soirée, il but le reste de son verre de vin fait à la maison, puis il fit suivre d'un verre d'eau fraîche. Bientôt il commença à avoir faim, mais un peu seulement.

« Je ne sais pas ce que c'est, remarqua Sandra, mais on dirait que ça s'attrape. »

Ils étaient étendus au soleil, deux semaines plus tard. Entre-temps, ils s'étaient habitués à l'idée de se mettre nus pour prendre des bains de soleil. Somme toute, les passants étaient rares. Stephen, gras et satisfait, était couché entre ses parents. La journée était chaude et agréable.

« On peut presque voir bouger le soleil, remarqua Richard en contemplant le ciel bleu entre ses paupières presque closes.

— À ton avis, est-ce que nous avons un bronzage d'un genre nouveau ? demanda Sandra. Nous passons un temps fou couchés ici dehors, en ce moment.

— C'est ce qu'il y a de mieux pour nous », la rassura-t-il, en se remettant sur son séant pour s'examiner la peau du ventre. La couleur était bizarre, c'était certain, un jaune pâle, bilieux, complètement différent du brun foncé du hâle terrestre. La peau de Sandra était d'une couleur similaire, de même que celle de Stephen. Mais Stephen avait toujours été comme ça. « Ce ne peut pas être du bronzage, fit-il remarquer. Stephen est né de cette teinte. Peut-être est-ce lui qui nous a transmis ça.

— C'est cette nourriture artificielle de Daisy, déclara Sandra avec une brusque décision, sans tenir compte de la supposition de Richard. Une sorte de teinture en suspension dans l'herbe qui n'est pas extraite lors du processus de transformation.

— Ça se peut, dit Richard d'un ton rêveur, cela expliquerait sans doute aussi Stephen. En tout cas, cela ne paraît pas nous faire de mal.

— Vraiment ? Et notre perte d'appétit ? » L'inquiétude la gagnait.

« Et cette sensation continuelle de lassitude. Je l'éprouve... tu t'en plains. Je t'assure, Dick, cela me tracasse. J'ai presque envie de faire venir le médecin. En tout cas, il faut que nous soyons en forme pour quand maman et papa viendront. »

Richard gémit doucement en son for intérieur. Il avait tenté d'oublier la prochaine visite des parents de Sandra. Cela avait été une condition – quasiment – de leur émigration que Mr. et Mrs. Roberts viennent séjourner avec eux pendant quelque temps une fois qu'ils seraient installés.

Sandra avait été inflexible.

Sinon nous ne partirons pas. Je ne peux pas supporter l'idée de ne plus jamais les revoir...

Richard, lui, n'avait aucune difficulté à endurer une séparation permanente d'avec ses beaux-parents. Il l'avait imprudemment avoué. Sandra avait réagi aussitôt.

Je ne comprends pas pourquoi tu ne les aimes pas. Ils ont de l'affection pour toi et ils ont été très bons à ton égard. Tu leur dois beaucoup.

Exact, mais l'idée d'un séjour pour une durée indéterminée était maintenant – comme à ce moment-là – difficile pour lui à affronter. Il se les représentait visitant le domaine. Le beau-père, bourru et cordial à l'excès.

Très agréable. Retour à la nature et tout ce qui s'ensuit. Louable. Je présume qu'il y a sur place une bonne école pour Stephen – le moment venu ?

La belle-mère, amidon et talons hauts.

Il y a un réseau d'égouts, je suppose, Sandra chérie ?

Oh ! Dieu ! Et ils seraient là dans quelques mois, à ses frais. Cela ferait un trou dans les économies.

Il se mit debout brusquement.

« Écoute, chérie, je crois que nous ne devrions pas courir de risques. Il ne faut pas donner à tes parents une raison de poser des questions sans fin – ni qu'ils nous trouvent malades. Cessons ces bains de soleil, à tout hasard. Nous sommes obligés de consommer la nourriture, mais du moins évitons autant que possible de nous mettre au soleil, en particulier Stephen. Puis, si l'état de notre peau, de quoi qu'il s'agisse, ne change pas, nous appellerons le médecin. »

Sandra ramassa Stephen.

« Tu as peut-être raison.

— Cela paraît étrange d'être à l'intérieur comme ça, dit-elle rêveusement quelques minutes plus tard. Anormal en quelque sorte quand la journée est si belle. On a l'impression d'être désœuvré. Quand vas-tu commencer la fenaison, Dick ?

— J'avais envie d'essayer la machine après déjeuner. Puis de commencer pour de bon demain, ou peut-être le jour suivant. »

Il ne voyait pas de raisons de se hâter.

« Déjeuner ? répéta-t-elle d'une voix hésitante. Je suppose que nous devons essayer de manger quelque chose. »

Plus tard, se sentant tout alourdi par la nourriture, Richard ouvrit en grand les portes de la grange et prit place sur la faucheuse. Il appuya sur le démarreur, le moteur toussa et se mit en marche, rugissant entre les quatre murs. Se souriant à lui-même, il repéra les vitesses. Il avait plaisir à conduire la grosse machine. Perché sur son siège à quelque trois mètres du sol, il se sentait le maître de la planète entière. Il était impatient d'arriver dans l'herbe, de la voir entraînée dans le ventre de la presse à balles par les lames géantes, comprimée, liée par des rubans métalliques et éjectée dans son sillage comme des bouteilles lancées d'un transatlantique.

Il s'immobilisa pour écouter, la main sur le changement de vitesse. Le ronronnement du moteur ne sonnait pas juste. Il était trop aigu, comme si le niveau d'huile était trop bas et les pistons sur le point de gripper. Il coupa en hâte le contact.

Il descendit, sortit la jauge du carter, l'examina, la remit en place, perplexe. Le niveau d'huile était haut. Il vérifia la boîte de vitesses : le niveau était normal, là aussi.

Haussant les épaules, il remonta sur le siège et remit le moteur en marche : il semblait tourner à peu près rond – aucun danger de caler ; peut-être était-il un peu emballé. Appuyant sur la pédale, il embraya.

Il se rendit compte de son erreur aussitôt qu'il releva le pied. Il avait, semble-t-il, mis en quatrième. L'engin démarra, prit de la vitesse et franchit en trombe les portes de la grange, tandis qu'il s'efforçait d'en rester maître.

Il aperçut le visage stupéfait de Sandra à la fenêtre quand il passa comme une flèche près de la maison. Puis il se trouva en rase campagne.

Il commença bientôt à se réjouir, car la faucheuse avançait rapidement dans l'herbe à ce qui était en fait sa vitesse normale de fonctionnement, les balles tombant régulièrement dans son sillage. Le problème des vitesses pouvait attendre son retour à la grange. Entre-temps, il prit la direction du domaine des McGowan en sifflant tout bas, tandis que les lames tourbillonnantes étincelaient au soleil.

Au bout d'un moment, les arbres des McGowan apparurent. Il empoigna le levier du changement de vitesse, décidé à rétrograder avant de tourner. Ce serait dommage de caler ici à des kilomètres de chez lui, dans l'impossibilité de faire repartir le moteur en quatrième et dans l'incapacité de trouver la première.

Le moteur tourna un moment au ralenti quand il débraya. Il appuya à petits coups sur l'accélérateur et manœuvra le levier en douceur,

passant sans difficulté à la vitesse inférieure. Surpris, il étudia un instant le diagramme sur le tableau de bord. La position des vitesses avait l'air complètement erronée. Il relâcha la pédale.

La faucheuse fit un bond en avant à une vitesse incroyable. Les arbres se précipitèrent à sa rencontre. Il se jeta à bas du siège et s'abattit lourdement sur le sol tandis que la faucheuse emballée se fracassait contre un arbre et s'arrêtait net, moteur silencieux.

Il gisait sur le dos, étourdi, les yeux pleins de l'azur du ciel. Le globe doré du soleil glissait à travers la voûte bleutée, et il le vit nettement se déplacer.

« Je vais appeler le médecin, dit Sandra, avec une soudaine décision dans la voix.

Je n'ai rien, protesta Richard en clopinant vers son fauteuil, où il s'affala lourdement, content de ne plus être pour un moment sur ses pieds.

— Il ne s'agit pas seulement de toi. Est-ce que tu as vu Stephen, aujourd'hui ? »

Avec un sentiment de culpabilité, Richard se remit debout. Il avait été si occupé dernièrement qu'il n'avait guère eu de temps à consacrer aux problèmes domestiques de la famille. Trois semaines s'étaient écoulées depuis son accident avec la faucheuse. La première de ces semaines avait été entièrement absorbée par la réparation de l'appareil avec les quelques outils dont il disposait. Ensuite, il s'était remis à la fenaison en retard de son herbe et de celle des McGowan. Les travaux avaient été encore ralentis par le fait que ses pieds avaient commencé à le faire souffrir.

Il entra maintenant en boitant péniblement dans la chambre et examina Stephen qui reposait tranquillement dans son berceau.

« Je suis sûre qu'il ne va pas bien, dit Sandra. Il reste étendu, inerte, ne pleurant un peu que de temps à autre – et il ne veut rien manger. Tu sais, il n'a cessé de décliner depuis que nous le gardons à l'intérieur. C'est comme s'il y avait quelque chose de malsain dans cette maison.

— C'est stupide. » Mais Richard était soucieux.

Stephen avait très bien poussé depuis trois semaines malgré sa couleur bilieuse. Du moins avait-il visiblement pris du poids. À présent, il semblait dépérir. « D'accord, fais venir le médecin. Il pourra examiner mes pieds en même temps. »

Sandra s'éclipsa. Elle revint bientôt, l'air effrayé. « Je ne peux pas obtenir le médecin, dit-elle. Je n'arrive à obtenir personne. La radio s'est détraquée. Tout ce que j'entends, c'est un drôle de bruit de parasites. »

C'était grave. Sans radio, ils étaient complètement privés d'aide

extérieure en cas de besoin. Richard alla en hâte dans le living-room et s'assit devant l'appareil, tournant lentement le bouton de réglage, écoutant attentivement.

Le crépitement de friture s'éteignit quand fut atteinte la longueur d'onde du bulletin d'information quotidien. Une espèce de musique sortit du haut-parleur – un battement bizarre, rythmé, tel le tic-tac rapide d'une montre accompagné de paroles fiévreuses prononcées d'une voix aiguë. Ou bien ce qu'il prenait pour des voix n'était-il que les sons stridents d'un instrument ?

« On dirait presque un de ces anciens orchestres de la Trinité[1], hasarda Sandra.

— Elle ne marche pas. »

Richard eut subitement l'impression d'avoir un trou à la place de l'estomac. Ses poumons pesaient sur son cœur. Le miaulement surnaturel de la radio était issu d'un autre monde. Aucun enregistrement terrestre ne faisait ce bruit.

Brusquement le son cessa. Mais au lieu des intonations égales d'un annonceur, un gazouillis aigu émergea du poste, s'élevant et s'abaissant dans le plus haut registre.

« Il leur est arrivé quelque chose, dit lentement Richard.

— Tu veux dire une... invasion ? »

Sandra éprouvait une sainte terreur des êtres d'un autre monde, bien qu'il n'y eût aucune planète hostile à de nombreuses années-lumière de Jade.

« Je ne sais pas. Non, ce ne peut pas être ça. Il y aurait eu un avertissement quelconque, sûrement. Combien de fois écoutes-tu la radio ? Souvent ?

— Presque jamais. Il y a des siècles que je n'ai pas tourné le bouton. Je n'arrive jamais à en trouver le temps.

Ainsi il aurait pu arriver n'importe quoi sans que nous soyons avertis. Sapristi ! » Il resta silencieux, réfléchissant. « Je vais essayer encore les ondes courtes », dit-il enfin, en tournant le bouton.

Il trouva la fréquence du médecin, émit le signal d'appel et attendit.

La radio gazouilla, se tut, se remit à gazouiller.

« Ça, c'est une voix, dit-il sombrement. Une voix quelconque, qui parle. Et je ne comprends fichtrement rien à ce qu'elle dit. Jésus ! qu'est-il arrivé, Sandy ? »

Il mit les coudes sur la table et regarda fixement la radio, concentrant sa volonté pour qu'elle devienne intelligible.

Ils restèrent longtemps assis, à méditer avec inquiétude. Finalement, Richard se leva, en grimaçant de douleur quand il fut sur ses pieds.

« Il va falloir que j'aille me renseigner sur ce qui se passe et voir si je peux trouver quelqu'un qui examine Stephen.

— Mais il y a des kilomètres jusqu'à la prochaine exploitation.

— Je prendrai la faucheuse. Je devrais pouvoir m'en tirer en six heures environ. » Il jeta un coup d'œil par la fenêtre. Le soleil se couchait sur les collines, la demeure des McGowan était un point noir dans le lointain. « Je partirai dès l'aube.

— Regardons tes pieds. » À présent qu'une décision avait été prise, Sandra devenait soudain pratique. « S'il arrivait quoi que ce soit à la faucheuse, tu ne pourrais pas marcher. »

Elle se leva et traversa la pièce en clopinant jusqu'à l'armoire à pharmacie.

« Toi aussi ? demanda Richard. Tes pieds te font mal ?

— Je ne voulais pas t'inquiéter, Dick. Tu avais assez de soucis avec la faucheuse. Mais enfin... (elle eut un bref sourire) je vais soigner tes pieds et tu soigneras les miens. Puis je m'occuperai de ceux de Stephen.

— Il a mal aux pieds ?

— Ce matin, ils avaient l'air douloureux. Je lui mettrai une pommade dessus. Enlevons ces chaussures. »

Renversé dans un fauteuil, Richard laissa Sandra lui ôter ses chaussures, puis ses chaussettes.

« Doucement », dit-il quand elle commença à défaire le bandage qu'il avait enroulé le matin autour de ses pieds. Pendant qu'elle s'affairait, il repassa en esprit les événements des dernières semaines, méditant avec perplexité sur leurs diverses bizarreries.

Une explication simple s'imposait, terriblement simple. La raison lui disait que c'était impossible. Il se rappela qu'il n'avait pas fait part à Sandra de cette idée qu'il avait eue précisément à cause de son impossibilité – mais le véritable motif de son silence était que cette pensée le rendait malade de peur et il ne voyait, même maintenant, aucun intérêt à effrayer aussi Sandra.

Il était impossible, n'est-ce pas, que plusieurs régions d'une planète fonctionnent sur des rythmes de temps différents ? Cependant, tout indiquait que leurs mouvements devenaient lents et leurs appareils trop rapides pour eux. Néanmoins, se dit-il, il est impossible que le temps varie de nature dans les zones d'un même plan particulier. L'idée présentait une contradiction en soi.

Et pourtant, ces voix à la radio... il aurait juré que c'étaient des voix humaines, accélérées.

Lentement, Sandra défit la fine mousseline, dénudant le tampon de charpie sur la plante de son pied gauche. Avec précaution, elle retira le tissu.

En gémissant faiblement, Richard serra les bras de son fauteuil, les

jointures blanchies, le visage crispé par la douleur, essayant de parler. Puis il s'effondra en arrière, sans connaissance.

« Désolée... oh ! je suis désolée, Dick !... »

Sandra regardait avec horreur la plante du pied gauche de Richard. La peau avait pelé avec la charpie... la chair luisait, sombre et à vif – et, jaillissant de cette humidité pourpre, il y avait des milliers de minuscules vrilles blanches semblables à des filaments.

Et malgré son horreur, malgré la vue de son mari gisant inconscient devant elle et la terrible pensée que se multipliaient sous sa propre chair de semblables abominations, son sentiment dominant était de soulagement à l'idée qu'aucun d'eux ne serait capable de quitter cet endroit. Elle, Richard et Stephen pourraient satisfaire le besoin de son être – qui avait pris possession d'elle ces dernières semaines comme une drogue impérieusement dominatrice.

Elle avait envie d'ôter ses vêtements, de sortir et de sentir les doigts chauds du soleil sur son corps affamé.

Les journées s'écoulaient vite. Ils étaient assis alternativement dans la clarté et l'obscurité devant la maison, la fénaison oubliée, ne pénétrant jamais à l'intérieur sinon pour chercher sans cesse des verres d'eau. Le soleil dardait ses rayons brûlants sur le jaune de plus en plus foncé de leur corps ; l'air froid de la nuit les rafraîchissait pendant de brefs moments avant que revienne le soleil, qui traçait un arc à travers le ciel dans une course de plus en plus rapide.

Stephen progressait à pas de géant. Il était couché, tranquille, sur une couverture à leurs pieds, et devenait de plus en plus fort avec chaque jour qui passait. Il était satisfait, ne réclamait jamais, acceptant des gorgées d'eau à de fréquents intervalles – pourtant son corps s'étoffait, ses membres devenaient fermes et forts.

Une étrange euphorie enveloppait la famille sur l'herbe. Le trio bougeait rarement – chacun trouvait même à peine nécessaire de respirer. Les pensées lentes de Richard étaient de plus en plus occupées par sa sensation de voluptueux bien-être à l'exclusion de toute idée abstraite. Un jour, alors que le soleil était particulièrement chaud et agréable après une nuit fraîche qui avait laissé leurs corps parsemés de gouttes de rosée semblables à des diamants, il avait commencé à dire quelque chose à Sandra, qui s'était tournée vers lui pour écouter. Il avait prononcé peut-être deux mots quand il s'était rendu compte que ses paroles n'avaient pas d'importance, que Sandra devrait faire un effort pour comprendre où il voulait en venir – que, de toute façon, la nuit était de nouveau là, et que la rosée fraîche tombait.

Il avait eu l'intention de parler de l'amélioration de ses pieds, qui n'étaient plus à vif et douloureux. Il s'était même levé avec lourdeur

pendant que les ombres tournaient doucement autour des deux chaises longues, et, au crépuscule, il s'était assuré que la chair s'était cicatrisée bien que les vrilles fussent toujours là, un millier de longs filaments qui pendaient sous la plante de son pied.

Il avait conscience d'une vague langueur qu'il était incapable d'exprimer en mots, et il regarda Sandra, profitant de la brève durée du jour – elle lui rendit son regard et il sut qu'elle avait compris.

Mais, maintenant, il ne pouvait contraindre son corps à accomplir les mouvements de marche nécessaires pour le porter à l'intérieur de la maison et en ressortir avec de l'eau ; alors il resta dans le fauteuil, tandis que la langueur augmentait – et avec elle vint lentement la conscience qu'il y avait un autre moyen, meilleur, de satisfaire ce besoin obsédant.

Stephen fut le premier à bouger. Son esprit infantile était moins bridé par l'habitude des années, il pouvait plus facilement s'adapter aux circonstances nouvelles et reconnaître le besoin pour ce qu'il était. Il roula lentement vers le bord de sa couverture tandis que ses parents l'observaient, perplexes, avec des yeux qui ne cillaient pas. Son petit corps, maintenant sur l'herbe, prit la position du fœtus et, les genoux repliés sous le menton, il se remit à rouler, s'agenouilla et s'assit finalement à croupetons, les pieds à plat contre le sol, étreignant ses genoux dans ses petits bras.

Ce fut Richard qui bougea ensuite, repoussant de ses mains le montant de sa chaise longue, arrachant son corps inerte à sa position de repos. Dans son cas aussi, l'instinct prenait le dessus. Son corps se plia, sa poitrine et sa tête s'avancèrent si bien que, pendant un long moment, il fut assis courbé en deux sur le bord de la chaise longue, les cheveux tombant sur ses yeux. Il se redressa graduellement, quitta la chaise longue et se mit debout.

Ses pieds lui semblèrent d'abord spongieux et mal équilibrés. Il les frotta par terre, les changea de place, les enfonça à travers l'herbe dans le sol doux et parvint à se tenir debout, encerclé par son ombre mouvante.

Finalement, les vrilles de ses pieds sondèrent l'humidité sous la surface, et le liquide monta dans son corps, assouvissant un besoin qui le tenaillait depuis longtemps. Une fois de plus, le contentement envahit ses sens et il sentit son cœur ralentir au point de n'être plus qu'un battement spasmodique intermittent.

Sandra se tenait en face de lui. Elle le regardait avec calme.

Au bout d'un long moment, il ferma les yeux. Son dernier souvenir conscient fut celui du vent dans la chevelure de Sandra, et il conserva ce souvenir en lui tandis qu'il glissait doucement dans le demi-sommeil de l'immortalité de Jade.

Lentement, très lentement, il prit conscience qu'il était en position horizontale entre des draps de toile, le corps vêtu d'une sorte de pyjama. Il se sentait mortellement fatigué, mais quelque chose en lui le contraignait à être artificiellement sur le qui-vive alors que tout ce qu'il voulait c'était dormir.

« Réveille-toi, Richard ! »

La voix venait de tout autour de lui, si proche qu'elle aurait pu être à l'intérieur de sa propre tête. La voix, comme l'incitation agaçante à se réveiller logée dans son corps, était artificielle. Elle ne venait pas d'une volonté de sa propre conscience, elle lui imposait sa présence, mécanique et métallique, depuis une source extérieure. Il ne voulait pas de cette voix, aussi garda-t-il les yeux fermés et banda-t-il sa volonté pour qu'elle s'éloigne – mais graduellement la forme même de sa volonté s'intensifia, la vigilance monta en lui comme une sève. Il se retrouva haïssant la voix avec une violence qui rendait impossible le sommeil. Il ouvrit les yeux.

« Réveille-toi, Richard ! »

La voix qui s'exprimait avec une vigueur dynamique émergeait d'une ouverture masquée par des lamelles dans un coffret près de ses yeux. Pendant un moment, il examina le coffret, remarquant les contours vaguement familiers, les deux rouleaux dans le creux du plateau du dessus.

Il finit par se rendre compte qu'il était couché sur le côté et qu'il regardait un magnétophone à côté du lit. Il étendit son champ de vision et vit des murs et un plafond blancs et une porte qui scintillait bizarrement. Il tourna les yeux, suivant la courbe du plafond, aperçut un dispositif anguleux presque directement au-dessus de lui. À cet appareil était suspendue une bouteille de liquide rouge foncé. Du sang. Un tube fin pendait du col de la bouteille, qui était placée sens dessus dessous et disparaissait sous les couvertures de son lit. Pendant qu'il observait, le niveau du sang descendit rapidement, beaucoup trop rapidement, jusqu'à ce que la bouteille fût vide. Il eut conscience d'un curieux clignotement, accompagné d'un bruit si vite interrompu qu'il ne s'en souvint qu'à moitié, et la bouteille se trouva de nouveau pleine de sang. Brusquement, la chambre devint obscure et il ne vit plus rien.

La lumière revint bientôt ; la position du magnétophone était modifiée. La voix venait du haut-parleur, et elle avait dû changer car son diapason était légèrement différent.

« Je suis content de voir que vous êtes réveillé. Alors, en premier lieu, je veux que vous sachiez que votre femme et votre enfant sont en bonne santé. Vous êtes dans le Centre de réadaptation de la Terre et je vous parle à travers cet appareil parce que, pour le moment, vous ne comprendriez pas une voix normale. Je m'appelle Dr. Svenson et, de temps en temps, je m'assieds près de vous sur la chaise que vous

pouvez voir à côté de votre lit. »

Richard vit la chaise et vit aussi qu'elle subissait presque constamment de petites secousses. De temps à autre, il croyait distinguer une silhouette assise, semi-transparente.

« Je ne vous vois pas nettement », dit Richard au fantôme.

Un sentiment de peur commençait à affleurer en lui, chassant sa léthargie.

« C'est parce que je ne suis pas toujours là, répondit la voix du magnétophone. Le temps s'est accéléré pour vous. Quand vous avez parlé, j'ai eu le temps de repasser votre remarque à grande vitesse, puis d'enregistrer ma réponse et de vous la retransmettre à vitesse réduite – mais je ne pense pas que vous ayez remarqué de décalage.

— Est-ce que je vais rester couché ici longtemps comme ça ? »

Il se sentait complètement retranché de l'humanité, terriblement seul.

« Pas longtemps d'après vos critères, répondit évasivement la voix. Ces choses-là sont relatives. Vous avez eu un sérieux à-coup. Actuellement, vous êtes sous traitement intensif et vous vous sentirez encore très faible pendant un moment. Vous avez eu de la chance. Vous avez été pris à temps. D'autres n'ont pas été aussi heureux. Oh ! Bon après-midi, Mr. Roberts ! (*À voix faible.*) Bon après-midi, docteur. Comment vont les malades ? (*De nouveau à haute voix.*) Ils vont très bien ! »

Le magnétophone avait l'air de tenir une conversation avec lui-même.

Puis la voix changea et Richard reconnut le timbre chaleureux du père de Sandra.

« Comment vous sentez-vous, Richard ? Une bonne chose que nous soyons allés vous voir sur votre satanée planète, hein ? Nous vous avons trouvés juste à temps. Ça nous a fichu un coup, je vous prie de le croire, de vous voir tous debout là comme de lugubres statues. J'ai toujours dit qu'il y avait quelque chose d'étrange dans cet endroit. En tout cas, je vous ai tous sortis de là drôlement vite, je vous le garantis. Et j'ai déposé une plainte contre la Société d'Exploitation de Jade. Je leur ai fait passer un mauvais quart d'heure... »

Richard cessa d'écouter.

Mon Dieu ! je n'en ai pas fini. Tout le reste de mon existence, il ne va cesser de me répéter comment il m'a sauvé la vie et celle de Sandra...

Il éprouva une brusque envie de revenir sur Jade, de rester tranquillement au soleil avec Sandra et Stephen, sans problèmes. Ses sens captèrent une fois encore la voix de son beau-père.

« Vous vous rendez compte, tromper le monde comme ça ! Les gens déposaient un acompte et achetaient leur ferme sans se douter que la planète était incapable d'entretenir la vie animale. Ah ! bah, il faut

regarder avant de sauter, c'est ce que je dis toujours... »

La voix du Dr. Svenson intervint miséricordieusement, et Richard, qui avait de nouveau glissé dans un état défensif d'apathie, fit un grand effort pour communiquer.

« Qu'est-ce qui n'allait pas avec Jade ? Que s'est-il passé ? demanda-t-il.

— Vous avez entendu votre beau-père vous dire que Jade ne peut pas entretenir de vie animale ? C'est parfaitement exact et ç'aurait dû être évident pour la Société d'Exploitation – on aurait été fondé à penser que l'absence d'animaux quand ils ont exploré le terrain au début aurait suffi pour les amener au moins à enquêter plus à fond. Je ne suis pas bio-écologiste, mais j'ai entendu dire que le problème de Jade a quelque chose à voir avec la composition rigide des molécules organiques de base, qui ne sont pas décomposées quand elles sont ingérées par le système humain. L'absorption de ces molécules sous forme de nourriture a provoqué le remplacement graduel des cellules de votre corps par des cellules du type Jade, de construction fondamentalement semblable à celle des plantes. Vos mouvements se sont ralentis, votre pensée s'est ralentie, vos machines ont semblé aller trop vite pour vous. Vers la fin, ces effets ont été en s'accroissant rapidement. Mais l'effet le plus intéressant s'est produit dans les derniers stades, lorsque vous avez commencé progressivement à absorber de la nourriture par photosynthèse.

« Pendant des laps de temps qui allaient en augmentant, vous êtes restés au soleil, mangeant moins et obtenant des rayons solaires une plus grande partie de ce qui vous était nécessaire, pour en arriver au point où votre structure physique a commencé à changer et où des racines ciliées sont apparues sur vos pieds, exigeant d'être enterrées dans un sol humide... »

Richard lutta avec ses muscles mous, faisant des efforts désespérés pour bouger.

« Je veux voir ma femme et mon enfant, dit-il d'une voix faible.

— Bravo ! dit le Dr. Svenson. Continuez à penser. Continuez à parler. Et surtout continuez à essayer de bouger un peu. Nous ne pouvons pas vous faire vous exercer suffisamment – des exercices ordinaires ne donneraient aucun résultat avec vos muscles – vous seul pouvez vous aider. Ce que nous sommes à même de faire, c'est de remplacer votre flot sanguin par du sang neuf, vous injecter des anticoagulants et laisser le temps faire le reste. Votre femme et votre enfant ? Tournez-vous tout seul. »

Il bougea son corps centimètre par centimètre, se roulant très lentement sur lui-même pour se mettre sur le dos. Il tourna péniblement la tête, les muscles de son cou s'étant ankylosés par l'immobilité et, en moins d'une journée, il parvint à se trouver dans la

direction opposée. Sandra, du lit voisin, l'observait.

« Salut, Dick ! » dit-elle prudemment avec un sourire mal assuré.

Il la comprit sans machine à traduire. Il lui parla et ne se sentit plus seul. La nuit vint et prit fin – une autre et une autre encore se succédèrent rapidement – la chevelure de Sandra redevint brune et la teinte jaunâtre de sa peau pâlit.

En la regardant étendue sur le lit métallique de la chambre rectangulaire au mobilier sévère, il se rappela avec une netteté parfaite la dernière fois qu'il l'avait vue, debout en face de lui sur Jade, Stephen tapi sans bouger à ses pieds. De nouveau, il contemplait la forme élancée de son corps, l'immuable expression sereine de son visage, l'envol de sa chevelure émeraude quand soufflait une petite brise – et au souvenir douloureux de cette vision d'éternité, il ressentit une impression de perte.

Mais, derrière le vert soyeux des cheveux de Sandra, il voyait les panaches verts, doux et légers comme de la plume, des quatre arbres près de la ferme avoisinante, et il sut, sans doute possible, ce que les McGowan était devenus.

Et le sourire enjoué sur le visage de Sandra étendue sur le lit d'hôpital lui fit comprendre que l'immortalité a ses inconvénients.

Traduit par Arlette Rosenblum.
Whatever became of the McGowans ?
© Galaxy Publishing Corp., 1970.
© Éditions Opta, pour la traduction.

WINSTON

Par Kit Reed

Au centre de cette nouvelle, il y a un être humain – un enfant qui est cependant déshumanisé. On a souvent évoqué, dans des contextes divers, le droit d'être différent. Et si c'était un calvaire, que d'être différent ? Un quotient intellectuel élevé ne constitue pas nécessairement une protection contre les assauts de la médiocrité.

P

endant tout le temps où il lui fallut attendre que le leur arrive, Edna Waziki fut hors de ses gonds. Après avoir passé leur commande, elle ne parla de rien d'autre pendant des mois et restait assise près de la fenêtre des heures durant. Le jour où, finalement, le camion entra dans l'allée, elle poussa un tel cri qu'elle ameuta toute la maisonnée. Le livreur s'avança vers la porte, tenant à bout de bras une petite caisse avec une poignée sur le dessus et des trous percés sur le côté. Edna se mit à glousser et les enfants à rire, à danser, à sauter tout autour, pendant qu'Artie, le mari d'Edna, payait le camionneur. Et pendant tout le temps où il s'activa avec le cadenas, ils n'arrêtèrent pas de s'agiter. « C'est marqué ici : il s'appelle Winston, dit Edna en tournant la carte pour que Margie et Petit Art puissent lire le nom.

— Allez ! maintenant, reculez-vous, qu'on ne l'effraie pas d'un seul coup... »

L'air renfrogné, Artie scrutait le fond de la caisse.

« Alors, où est-il, ce petit bâtard ?

— Artie, je t'en prie ! »

Edna se pencha.

« Viens, Winston, appela-t-elle doucement, viens !

— Papa, dit Margie, Papa, je le vois ! »

Petit Art enfonçait un bâton dans l'ouverture. « Papa, Papa, le voilà !

— Quelle sottise ! » prononça Artie, mais il se rapprocha de la boîte avec sa femme et ses enfants et ils regardèrent Winston émerger au

grand jour en clignant des yeux.

« Oh ! Papa, s'exclama Margie, il est tout petit !

— Oh ! Artie, qu'il est mignon, qu'il est mignon ! »

Artie renifla.

« Pour sûr qu'il a l'air de pas grand-chose !

— Tu ne peux pas dire, quand ils sont petits comme ça, répondit Edna. Mais attends un peu qu'il grandisse...

— Oh ! regarde, s'exclama Margie, il a fait une mare !

— Bien sûr ! Il est énervé. » Edna saisit Winston dans ses bras et le pressa sur son cœur. « Pauvre petite chose, pauvre petit minet !

— Rabougri comme il l'est, fit Artie, il n'arrivera jamais à rien.

— Mais, mon chéri, tu n'as pas vu son pedigree ?

— Oh ! Maman, il a l'air d'un singe !

— Chut ! Tu vas lui faire de la peine.

— Tiens, Winston, regarde, tiens, Winston. » Petit Art essayait de lui faire prendre le bâton.

« Mais laisse-le tranquille ! » Edna serrait Winston sur son cœur d'un air protecteur. Winston pleurait.

« Il ne veut même pas prendre le bâton.

— Il le prendra, dit Art d'un air menaçant, il aura intérêt à le prendre. Dieu sait que je l'ai payé assez cher... »

Edna berçait Winston avec sollicitude. « Il est tout bouleversé. Il se sentira mieux quand je l'aurai changé.

— Tu m'as dit, proféra Artie d'un air accusateur, qu'il était sous garantie.

— Mais il est sous garantie », affirma Edna, en emportant Winston dans sa chambre à coucher. Dans l'embrasure, elle se retourna et dit d'un air défensif :

« Il faudra bien que tu attendes, il y a temps pour tout. »

Elle passa environ une heure avec lui et, quand elle ressortit, il était plus calme, beaucoup plus détendu, et il avait cessé de pleurer. Il s'assit même à table avec eux, porté à hauteur adulte par une pile d'annuaires téléphoniques. Il avait environ quatre ans, des cheveux blonds, des os menus, une petite barboteuse bleue boutonnée devant et derrière, et de grands yeux bruns pétillants d'intelligence.

Il les regarda tous à tour de rôle, mais refusa de toucher à son assiette.

« Tu vois ça, dit Artie exaspéré. Cinq mille dollars et il ne veut même pas toucher à son assiette !

— Il mangera, dit Edna, mais c'est parce qu'il ne nous connaît pas encore.

— Eh bien, il fera *bien* de nous connaître. Cinq mille dollars dans le caniveau !

— Ils ne *sont pas* dans le caniveau, rétorqua Edna, qui commençait

à être trop inquiète pour avoir envie de discuter. Il nous rendra fiers de lui, attends un peu. »

À ce moment précis, apparut Freddy Kramer qui venait chercher Artie pour jouer aux boules.

« Alors ? C'est ça ? fit-il en jetant un rapide coup d'œil à Winston.

— On est la première famille du bloc d'immeubles à en avoir un, dit Artie avec une fierté naissante. Je pense que tu peux appeler ça un symbole de standing.

— Ça n'en a pas tellement l'air !

— Faudrait que tu voies son pedigree. » Regardant Freddy qui ne pourrait jamais s'en offrir un, Artie se permettait d'être expansif. « Une femme écrivain et un professeur de collège. Quotient intellectuel cent soixante garanti. »

Edna caressait les fins cheveux blonds de Winston.

« Il ira au collège, Winston. » Elle était contente de voir Artie sourire.

« Le gosse va faire son doctorat de philo. »

Edna prit la main d'Artie sous la table et lui dit à voix basse :

« Oh ! Artie, tu es content. Je savais bien que tu le serais ! »

Freddy Kramer était en train de contempler Winston avec un regard très proche de la plus évidente jalousie.

« Qu'est-ce qui vous a donné cette idée ?

— C'est Edna qui a vu l'annonce. » Artie était tout excité.

Edna lui caressait le genou. « Et tout ce que ma chérie désire...

— Tu ne le regretteras pas, Artie. Winston va sortir major en physique. Il pourrait bien inventer la prochaine bombe atomique. »

Les lèvres de Freddy remuaient, comme s'il faisait des comptes en silence.

« Combien est-ce qu'ils demandent comme premier versement ?

— Ça dépend du produit, fit Edna.

— Eh bien, celui-ci, dit Artie en tapant sur l'épaule de Winston, celui-ci sera le soutien de nos vieux jours. Docteur en philosophie et universitaire garanti. Si l'on en croit l'annonce, il pourrait bien mettre notre nom dans les journaux.

— Il y a quelque chose à propos d'un Guggenheim », dit Edna d'un air vague.

Winston se mit à pleurer.

« Pourquoi tu pleures, Winston ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— C'est Petit Art qui lui a donné un coup de pied sous la table, dit Margie.

— Eh bien, les enfants, vous allez le laisser tranquille jusqu'à ce que vous appreniez à jouer avec lui gentiment.

— Tu ne peux plus en avoir des comme ça, dit Artie à Freddy Kramer. Les parents en ont eu dix comme ça, et avec le prix qu'ils en

ont retiré, ils sont partis s'installer en Europe. »

Freddy se frottait le nez.

« Peut-être que si Flo et moi vendions la voiture... »

Artie présenta un morceau de pain à Winston. Winston le regarda avec répugnance mais il le prit.

« Tu vois, chérie, il m'aime bien. Dis, chérie, il m'aime bien, hein ?

— Mais bien sûr ! dit Edna avec fierté. C'est notre fils. »

Winston lui jeta soudain un regard aigu qui l'embarrassa sans raison. Puis il finit son pain et se racla la gorge. Artie était en train de dire à Freddy :

« Et si on ne peut pas les faire entrer à Exeter², ils sont garantis au moins pour Culver[2].

— Chut, chéri, il va dire quelque chose...

— C'est pas n'importe quel installateur d'appareils à vapeur qui peut avoir un gosse à Culver, tu sais !

— Chut... » Winston se mit à parler.

« Wi -yam Buckwey est un ..éactionnaire.

— Hey, Freddy, t'as entendu ça ?

— Vraiment, dit Freddy, je te tire mon chapeau ! »

Finalement, ils n'allèrent pas jouer aux boules ce soir-là. Ils restèrent tous assis en rond dans la salle de séjour et, d'abord, Winston leur lut les journaux du jour, même les éditoriaux, et quand il eut terminé, ils l'écoutèrent analyser la situation politique et, ensuite, Edna leur apporta à tous du gâteau et ils firent prédire à Winston les moyennes des parties de cricket pour la saison prochaine, pendant qu'Artie les notait par écrit, et ensuite, Winston écrivit un poème sur l'automne, et ensuite, il se mit à sucer son pouce. Edna envoya les autres enfants se coucher et ils partirent en grognant, parce que Winston avait le droit de rester et qu'ils savaient qu'il allait sûrement finir le reste du gâteau. Les grandes personnes écoutèrent encore un peu Winston et puis, Winston et Artie s'embarquèrent dans une sorte de débat politique et Artie dut froisser tant soit peu les sentiments de Winston en l'appelant « petit merdeux, trop jeune pour savoir quoi que ce soit sur quoi que ce soit ». Toujours est-il que Winston se mit à renifler et Edna déclara qu'ils devaient la laisser le mettre au lit, parce qu'il avait l'air mort de fatigue. Elle l'emporta dans la chambre du devant, où ils avaient mis à son intention les œuvres complètes de Bulwer Lytton et la onzième édition de l'Encyclopédie Britannica. Elle lui montra le globe et l'autoclave et la règle à calcul et la planche à dessin, en pensant qu'il allait pousser de petits cris de joie et peut-être se mettre à son bureau tout de suite et composer quelque chose sur le clavier silencieux qu'ils avaient acheté pour lui. Mais, au lieu de cela, il s'accrocha à son épaule et ne voulut même pas regarder. Finalement, elle lui dit :

« Pourquoi, mon chéri, qu'est-ce qu'il y a ?

— Veux mon nounours », dit Winston.

Elle finit par le trouver, un vieux bout de couverture en loques, fourré dans un coin de la valise, et une fois qu'elle le lui eut rendu, Winston la laissa lui donner un bain et lui mettre son pyjama avec les pattes de lapin. Même en pyjama, il avait encore son air racé : ses chevilles et ses poignets étaient minces et ses doigts longs. Elle se surprit à souhaiter qu'il soit juste un tout petit peu plus câlin, juste un peu plus comme l'un de ses propres bébés. Mais elle chassa cette pensée rapidement.

Une fois couchée, elle dit à Artie :

« Tu t'imagines un peu ! L'avoir ici, chez nous, notre petit docteur en philo à nous. » Elle le serra dans ses bras. « Ce n'est pas merveilleux, ça ?

— Je ne sais pas trop. » Artie regardait le plafond. « Je me demande s'il n'est pas un peu impertinent... »

Les Waziki furent réveillés par un vacarme dans l'arrière-cour. Artie trouva Petit Art et quelques-uns de ses copains en pleine mêlée dans la boue du petit matin. Quand il les eut séparés, il trouva Winston, pâle et tremblant, se mordant la lèvre pour ne pas pleurer devant les autres gosses. Il l'extirpa de là et rassit sur la véranda. Puis il se tourna vers Petit Art et Margie. Ils ricanaient sans vouloir le regarder en face.

« Qu'est-ce qu'il se passe, Winston ? »

Mais Winston refusa de répondre. Il restait assis là avec ce que Artie devait appeler « son air Hamlet ». Petit Art donna un coup de coude à Artie avec un vilain petit rire sournois :

« T'as été floué !

— Je... quoi ?

— Le crétin, là, il sait même pas attraper la balle ! »

Winston s'était arrêté de trembler.

« Mon père non plus ne savait pas attraper la balle, dit-il d'un ton très froid, et il était favori pour le Prix Nobel. »

Quelque chose dans l'attitude de Winston déplut à Artie. Il n'en donna pas moins une paire de claques à Petit Art.

« Nous ne l'avons pas payé pour qu'il attrape la balle, idiot ! lui dit-il. Ôte tes mains de dessus la marchandise, compris ?

— S'il est tellement formidable, pourquoi il sait pas attraper la balle ?

— Tais-toi et rentre à la maison ! »

Au petit déjeuner, Margie apporta son devoir de géographie ; Winston et Artie eurent une petite prise de bec au sujet de la capitale du Cameroun. Naturellement, c'est Winston qui avait raison et Edna obligea Artie à s'excuser. Ensuite, il fallut qu'elle arrange les choses,

car il était évident pour tout le monde que cette histoire avait mis Artie à cran.

« Un gosse de quatre ans. Un gosse de quatre ans...!

— Je suis ...ésolé, dit Winston qui, en plus de son Q.I. de 160, n'était l'idiot de personne. Ils me faisaient étudier tout le temps.

— En tout cas, ils t'ont pas appris les manières.

— Allons, allons, dit Margie en essayant de lisser les sourcils froncés de son père. Attends un peu jusqu'à ce que tu voies le terrarium. »

Il repoussa ses doigts :

« Du diable si je sais ce que c'est qu'un terrarium ?

— Je ne sais pas, mais Winston et moi, on va en fabriquer un.

— Je ne veux pas que ce gosse joue avec des explosifs, si c'est ça que ça veut dire... »

Winston avait son « air Hamlet ». « Comme vous voudrez, monsieur Waziki. » Artie décida que ce gosse était fatigant. « Tu peux m'appeler Papa.

— O.K., monsieur Waziki. »

En arrivant à son travail, Artie s'aperçut que Freddy Kramer avait répandu la bonne nouvelle. À l'atelier, il était devenu une sorte de célébrité. À l'heure du déjeuner, il baignait dans ce halo.

« Cent soixante, dit-il, face à leurs doutes et à leur envie, et il m'appelle Papa ! »

Quoi qu'il en soit, il était plus satisfait qu'il n'aurait dû l'être. Quand il rentra de son travail, ce fut pour trouver Petit Art et Margie repartis en guerre contre Winston.

Petit Art avait la Britannica ouverte sur ses genoux et aboyait littéralement :

« *Qui* était à la Diète de Worms ? »

Winston fit quelques tentatives et sombra dans un mutisme embarrassé.

« Hey, Pop, t'as été roulé !

— Ça va, petit, protesta Artie faiblement, arrête !

— Cent soixante et il ne sait même pas *qui* était à la Diète de Worms ! »

Winston regardait ses mains avec un air de s'excuser.

« Je suis tout nouveau.

— Eh bien, mon bonhomme, il faut trouver. C'est ton affaire de le savoir. »

Edna prit Winston dans ses bras, remarquant avec un certain malaise qu'il était tout pointu des coudes et des genoux.

« Vous allez le laisser tranquille, oui...? »

Winston enfonça son menton dans son épaule.

« Veux mon Nounours », dit-il.

Même Edna fut obligée d'admettre que Winston était trop intelligent pour s'accrocher à un stupide morceau de couverture. Ce n'était pas sain. Elle obligea donc Winston à l'emballer avec elle. Ensuite, ils l'envoyèrent dans sa chambre pour apprendre tout ce qu'il pouvait sur les chiens de *Weimar* et, quand il ressortit, Artie piqua une rage, car il n'avait rien appris du tout, bien qu'il ait eu tout le volume des *V* de la *Britannica*. Parce qu'enfin, malgré tout ce que cet enfant savant tenta de leur expliquer, lui, Artie, savait bien que cela s'écrivait comme cela se prononce.

Et, en plus, comme s'il n'y avait pas eu le fait qu'il n'avait *pas* appris sa leçon, Winston eut le front de disputer Artie sur une question d'installations à la vapeur. La chose, vraiment, qu'Artie connaissait le mieux et, quand ils vérifièrent, il s'avéra que c'était Winston qui avait raison. Après cela, Petit Art voulut que Winston luttât avec lui, et malgré son prix élevé, Artie le laissa faire parce qu'après tout, lui, Artie, était le chef de la famille et si Winston devait vivre avec les Waziki, il faudrait bien qu'il se mette au diapason.

Le lendemain, Edna avait son « jour » de bridge. Elle mit à Winston sa petite barboteuse beige pâle, celle qui avait un petit lapin sur la poche, et elle le fit asseoir à la bonne hauteur avec son Spinoza de poche.

Ces dames firent des tas de chichis avec lui, lui tapotant le menton, lui faisant manger des bonbons, et réciter des choses, jusqu'à ce que, à la fin, il s'énervât ou Dieu sait quoi, et rendît en plein sur la housse de cretonne, celle qu'Edna préférait. Elle épongea le malheur, et ramena Winston dans sa barboteuse bleue mais, après cet incident, il eut moins de succès.

« Est-ce qu'il n'est pas *très* sensible, demanda Maud Wilson.

— Il a été élevé surtout en vue de son cerveau, dit Edna patiemment. Quand ils ont reçu ce genre d'éducation, il faut accepter pas mal de choses. »

Melinda Patterson eut un sourire tout sucre et tout miel.

« Je ne sais pas, vraiment, si en fin de compte cela vaut la peine d'accepter tous ces désagréments ?

— Winston aura son doctorat en philosophie. » Edna voyait qu'elle perdait du terrain et elle ajouta, très vite :

« Et la semaine prochaine, il va gagner le concours Bonanza. Attendez un peu et vous allez voir. »

Tout de suite, elle regretta ses paroles. Le concours Bonanza était une sorte de problème de mots croisés et elle ignorait si Winston avait été entraîné à ce genre de choses. Mais elle l'avait mis sur les rails et il faudrait bien qu'il suive.

Peut-être gagnerait-il, et l'argent du prix compenserait tout le mal

qu'il leur avait donné. Si Winston était le gagnant, ils seraient tous photographiés dans les journaux et, après, ce serait beaucoup plus facile d'être *amis* avec Winston. Peut-être même qu'ils lui rendraient son nounours.

Dès que ses amies furent parties, elle parla du concours à Winston et, quand il se mit à pleurer, elle essaya de le câliner. Mais il refusa de l'embrasser et elle fut obligée de lui donner la fessée. Après, elle prit huit dictionnaires, une encyclopédie, et le problème Bonanza de la semaine et elle l'envoya dans sa chambre.

Il essaya. Il essaya pendant des jours et quand, à la fin de la semaine, ils vinrent pour vérifier, il leur déclara :

« C'est sans espoir. Désespérant ! »

Artie le regarda d'un air menaçant :

« Tu ne vas pas me dire que c'est sans espoir ? »

— Regardez. » Il leur fit lire une des réponses de la semaine précédente. « Il n'y a pas de lieu semblable à... et un mot de quatre lettres. La réponse est ROME parce que, s'il y a plusieurs "HOMES", il n'y a qu'une seule ROME[3]. »

— Vous voyez, dit-il. C'est une tricherie entièrement fabriquée, et arbitraire.

— Winston, tu vas faire ce problème !

— Mais c'est uniquement une question de chance ! »

Artie le secoua : « C'est pas toi qui vas me dire ce que c'est que la chance, non ? »

Evelyn Cartwright fut la première à téléphoner, quand Winston ne figura pas parmi les gagnants.

« Je pensais simplement qu'il n'avait pas concouru », dit-elle d'un ton mielleux. Edna était furieuse.

« Il a essayé cinq cent soixante-dix-huit fois ! »

— Q.I. cent soixante, fit Evelyn Cartwright avec un petit rire mélodieux. Tout cet argent fichu ! »

Les gars de l'atelier se moquèrent tellement de lui qu'Artie rentra de bonne heure.

« Ce gosse, il ne connaît pas sa place. Je vais lui apprendre, moi, où elle est, sa place ! »

Edna pensa que, peut-être, si elle diminuait les rations de Winston, cela aiguiserait ses facultés intellectuelles. Elle le mit donc au pain et à l'eau, avec un peu de poisson ; nourriture cérébrale, s'il faut en croire les livres. Était-ce sa faute si une part d'elle-même insistait pour servir en même temps de succulents ragoûts à Artie et aux gosses ? Était-ce sa faute si sa détermination durcit son cœur au point de ne pas remarquer le petit visage torturé de Winston pendant que les autres dévoraient devant lui des glaces et des biscuits, se jetaient sur d'énormes miches de pain, et se bâfraient de tartes à la crème de noix

de coco ?

Artie décida qu'un peu de travail en plein air mettrait Winston en forme et lui forgerait le caractère ; de sorte que, chaque après-midi, il le livra pendant quelques heures à Petit Art et à Margie. Ils essayèrent de lui faire attraper la balle, de lui faire faire de la course à pied et de l'entraîner au saut en longueur. Artie faisait toujours durer le plaisir un peu plus longtemps puisque, aussi bien, le gosse devait devenir un universitaire, c'était garanti.

Ce qui vraiment leur coupait les jambes à tous, après tout ce qu'ils avaient payé pour lui, c'est qu'il pleurnichait tout le temps, même après qu'Edna lui eut permis d'accrocher la photo de son père le professeur et de sa mère l'écrivain, en train de se bronzer au soleil à Biarritz. Ils avaient envoyé une lettre, rappelant aux Waziki que les parents naturels avaient droit à la moitié des gains futurs de Winston. Artie en fut tellement contrarié qu'il déchira la lettre et en piétina les morceaux, sans même montrer à Winston le passage où ils lui envoyaient leurs tendresses. Tout cet argent alors que Winston parvenait à peine à fixer son esprit sur les questions les plus stupides.

Quand Edna eut son second « jour » de bridge, ce fut une véritable catastrophe. Winston n'arrêta pas de pleurer et toutes les bonnes femmes ne firent que parler de son air souffreteux.

« Peut-être, se dit Artie, peut-être un esprit sain dans un corps sain... » et à partir de ce moment-là, pour fortifier sa santé, Winston coucha sous le porche. Ils allèrent même jusqu'à lui donner une couverture, parce qu'il faisait plutôt froid.

L'anniversaire d'Artie approchait et il avait encaissé tellement de moqueries de la part de Freddy Kramer et des gars de l'atelier qu'il sentait qu'il fallait leur en mettre plein la vue. Il décida donc de leur offrir une grande fête de la bière. D'ici là, grâce à la nourriture cérébrale et à ses nuits sous le porche, Winston aurait repris ses esprits. Voilà : il aurait donc une grande fête de la bière pour son anniversaire, il les cajolerait tous et puis, il ferait entrer Winston et lui ferait faire son numéro.

En fait, ils burent probablement trop, peut-être qu'Artie oublia que Winston était dehors pour sa constitution, et peut-être qu'il neigeait, jusqu'au moment où quelqu'un y pensa et qu'ils le firent entrer. Et peut-être que, pour cette raison, tout ce qu'il put faire, ce fut de rester piqué là dans sa barboteuse, ses genoux s'entrechoquant et sa mâchoire serrée avec son air Hamlet.

Ou peut-être n'était-ce simplement que de l'obstination. Quoi qu'il en soit, Artie lui donna une taloche et lui dit :

« Okay, Winston, tu expliques aux gars ce que c'était que la Diète de Worms.

— Oui, monsieur Waziki. »

Artie lui donna un coup de ceinture : « Et appelle-moi Papa.

— Oui, monsieur Waziki. »

Artie lui donna un autre coup de ceinture et Winston démarra sur la Diète de Worms. Mais il ne put sortir que quelques lignes avant que son esprit ne se mît à travailler. Il fixa un point dans le coin de la pièce et quand Artie lui donna une bourrade, il se tourna vers lui, le visage en feu, avec un regard qui semblait s'excuser.

« Je suis ...ésolé, dit-il. Ai oublié.

— Comment, oublié ? » Artie le poussa plus rudement, parce que tous les gars riaient. « Comment ? Oublié ? »

Winston tremblait très fort, ses genoux s'entrechoquaient. Les nerfs, probablement, décida Artie. Winston dit :

« Je... Je... J'ai juste...

— Bon, bon », dit Artie, parce que les gars le pressaient et que Winston avait *intérêt* à faire quelque chose. Il essaya de l'orienter vers un terrain plus familier.

« Parle-leur du chien de Weimar !

— Au diable ! dit Freddy Kramer, excitant les autres gars. Je te parie qu'il ne sait même pas compter.

— Oui, dit quelqu'un. T'as fait une bonne affaire, Artie ! Qu'est-ce que t'as apporté d'autre ? »

Artie saisit Winston par les épaules. Les autres gars commençaient à être mauvais et il fallait qu'il fasse quelque chose rapidement. Il secoua Winston durement.

« Allez ! lui dit-il d'une voix sifflante, les tables de multiplication. Récite les tables de multiplication. »

Winston prit un air agonisant et roula des yeux implorants. Ses dents claquaient tellement qu'il ne pouvait même plus parler. Il commença tout de même courageusement : « U... u... une...

— Vous voyez, dit Artie, il va vous les réciter, les tables de multiplication.

— Tu parles qu'il va le faire ! Regarde-le ! »

Le visage de Winston était devenu écarlate, ses yeux fiévreux, et quand Artie le pressa davantage, il ne put même plus articuler une parole. Les gars commençaient à devenir désagréables. Si d'ici une minute, Winston n'avait pas « *produit* » quelque chose, ils allaient tous le planter là avec sa fête d'anniversaire et lui, Artie, serait la risée de l'atelier.

« Il va vous réciter les tables de multiplication, dit Artie d'un air menaçant en continuant à secouer Winston.

— Allez, Artie, laisse tomber !

— Que le diable m'emporte si je laisse tomber ! »

Ils étaient tous là à tourner et râler et il fallait qu'il agisse vite. Il attrapa Winston par son col marin.

« Attendez-moi ! Je reviens dans une minute. Je vais lui apprendre. Je vais lui apprendre une bonne fois pour toutes. »

Il emporta Winston au premier, saisit la brosse à cheveux en argent d'Edna, et le coucha sur ses genoux. « Je vais lui donner une leçon », marmonnait-il. Quand il eut fini de le fesser, il le remit debout. Mais ses jambes plièrent et ses yeux se révoltèrent au point qu'Artie n'en vit plus que les blancs. Pendant quelques minutes, il essaya de le faire tenir sur ses pieds ou de lui faire répondre quelque chose, mais au bout d'un moment, il prit peur. Il descendit et appela Edna, remarquant simplement en passant que les gars avaient dû être impressionnés par les cris de Winston, car tout le monde était parti.

« Je crois que je lui ai fait mal », dit-il.

Edna passa devant lui en courant.

« Tu l'as esquiné, oui ! Tu l'as démoli ! »

Edna pleurait sur le corps recroquevillé de Winston.

« Cinq mille dollars de foutus », dit Artie.

Winston se mit à gémir, de sorte qu'ils appelèrent le médecin de la compagnie ; après tout, c'était dans le contrat.

Il en résulta que Winston était dans le coma, ou quelque chose d'analogue. Il brûlait de fièvre et pendant plusieurs jours, ils durent le veiller avec des compresses humides et un tas de trucs. Quand Winston commença à émerger, ils remarquèrent quelque chose d'anormal et appelèrent le docteur de nouveau. Après être resté pendant plusieurs minutes auprès de Winston, il ressortit et Edna l'agrippa par le coude :

« Il va bien ? Il va aller bien ? »

Le médecin avait l'air indescriptiblement las.

« Oui, avec beaucoup de soins, il ira bien... »

Rusé, Artie enchaîna :

« Cent soixante et tout ? »

— Il ira bien, mais plus jamais il ne pourra penser...

— Alors ? On va récupérer notre argent...

— Lisez votre contrat, dit le médecin, comme s'il avait déjà vécu tout cela auparavant. Vous verrez que vos bébés intellectuels ne sont garantis que contre des défaillances...

— Des défaillances ? Je vais vous en parler, moi, de défaillances ! »

Mais le médecin se dirigeait vers la porte :

« Pas contre des dommages personnels ou des actes de Dieu. »

Artie avait saisi le docteur par les épaules et ils se battaient dans l'encadrement de la porte. Mais Edna n'y prêta pas attention. Elle prit un bol de bouillon de poule et monta subrepticement dans la chambre de Winston.

Il était pâle et ratatiné sous ses couvertures, mais il n'avait pas l'air mal. Quand elle entra, il la reconnut et se mit à gémir. Elle lui caressa

le front. « Ça va mieux, mon bébé, tu vas aller mieux.

— Malade, bredouilla Winston, malade...

— Maman va te guérir... » Comme il n'arrêtait pas de pleurer, elle pensa subitement : « Nounours ? Winston veut son Nounours ?

— Nounours ! »

Quand elle le lui donna enfin, il le serra sur son cœur avec un air de bonheur indicible.

« Voilà mon grand garçon ! »

Winston arrêta de se caresser la joue avec son nounours et ses yeux firent le tour de la pièce pour s'arrêter enfin sur le globe. Il essaya de s'asseoir.

« Balle ?

— Oui, Winston, balle.

— Ba-balle...

— Oui, mon bébé, baballe. Voilà, c'est mon bébé, mon petit bébé.

— Baballe – baballe !

— Oh ! c'était un mignon petit garçon, ça ! » Quand il souriait ainsi, il avait l'air exactement comme Margie ou Petit Art. Elle le prit dans ses bras et le serra contre son cœur : « Il peut être mon petit bébé à moi.

— Bé – bé ? »

Elle avait une tarte aux pommes dans le four. Elle la lui donnerait tout entière.

« Mon bébé, mon pauvre petit bébé. » Elle lui caressa le front et lui lissa les cheveux.

« C'était pas bon pour lui, de penser comme ça tout le temps... »

Traduit par Dorothée Tiocca.

Winston.

© Kit Reed, 1959.

© Librairie Générale Française, 1982, pour la traduction.

ET VOUS VENEZ ME DIRE QUE VOUS AVEZ DES ENNUIS !

Par Carol Carr

Les histoires d'amour entre des astronautes terriens et de belles indigènes (nées sur Mars, ou plus loin) ont agrémenté de nombreux space operas. On rencontre moins souvent des idylles entre Terriennes et Martiens. Et plus rares encore sont les cas où de telles idylles sont considérées selon l'optique xénophobe, raciste et conservatrice du futur beau-papa.

J

E ne vous cache pas qu'au bon vieux temps, on aurait fait *shivah*, un deuil d'au moins une semaine. Celle qui se prétend ma fille s'est mariée, la chair de ma chair, et non seulement il n'a pas l'air juif, mais en plus il n'est même pas humain.

« Papa, m'a-t-elle dit deux secondes après que j'ai juré de ne plus lui adresser la parole de ma vie. Si tu le connaissais, je suis sûre que tu l'aimerais. »

Qu'aurais-je pu répondre à cela, si ce n'est la vérité, comme toujours :

« Si je le connaissais, il me ferait vomir. Voilà ce que j'éprouve à son égard. Ce n'est pas ma faute s'il me donne envie de lui dégueuler dessus. »

Cette fille, elle est comme sa mère, il faut toujours prendre des gants avec elle. Je lui dis du fond du cœur ce que je ressens et aussitôt elle me fait le coup des grandes eaux et transforme sa robe de papier en véritable serpillière. Voilà l'image que je garde d'elle six mois plus tard, une fille debout devant moi, dégoulinante de larmes et qui essaie de me faire passer pour un monstre. Moi un monstre ? Alors que c'est son... son mari, si vous me pardonnez l'expression, qui est un monstre.

Maintenant qu'elle est partie vivre avec lui (Village du Nouvel Horizon, Le Rocher, Mars), je ne cesse, de me répéter qu'après tout ce

n'est pas moi qui... comment dire ?... qui ai à subir son... son intimité. Finalement, puisqu'elle le supporte, je ne vois pas pourquoi je me plaindrais. Ce n'est pas comme si j'avais besoin de quelqu'un pour me succéder dans mes affaires ; les seules affaires qui me restent, c'est de profiter de ma retraite. Mais je me demande bien comment je pourrais en profiter. Sadie ne me laisse pas une seconde de répit. Elle n'arrête pas de me traiter de criminel, de bon à rien, de père indigne qui a une pierre à la place du cœur.

« Hector, mais tu as vraiment perdu la tête ! » finit-elle par me dire, renonçant à faire appel à mes sentiments.

Je n'ai rien à répondre. J'ai perdu ma fille et je ne vois pas pourquoi je me ferais aussi bien des soucis pour ma tête. Je me tiens silencieux comme une tombe. Je ne mange plus rien. Je suis vide. Un peu comme si j'attendais quelque chose sans bien savoir quoi. Je reste assis dans un fauteuil qui se referme autour de moi comme une fleur autour d'une abeille et qui me berce de ses rythmes électroniques quand j'ai envie de dormir. Mais qui pourrait bien avoir envie de dormir ? Je regarde ma femme et je vois Lady Macbeth. Une fois, je l'ai surprise à siffler en appuyant sur le bouton de son bain. Je lui ai lancé un regard aussi meurtrier qu'un glaçon trempé dans de l'arsenic.

« Et qu'est-ce qui te rend de si bonne humeur ? La pensée d'avoir des petits-enfants avec douze doigts de pieds ? »

Elle n'a même pas bronché. Une femme de fer.

Quand il m'arrive de fermer les yeux, ce qui est bien rare, je me rappelle notre fille quand elle avait quatorze ans avec son visage boutonneux et inexpressif. Je la revois demander à Sadie ce qu'elle allait bien pouvoir faire maintenant qu'elle était enceinte. Et je revois Sadie, ma tendre compagne, la femme de ma vie, lui répondre qu'elle n'avait qu'à épouser un monstre quelconque, qu'il fallait être jolie pour se trouver un homme ici, mais que sur Mars ils n'étaient même pas fichus de faire la différence. « Je savais que je pouvais compter sur toi, maman », avait dit ma fille qui avait aussitôt suivi ce conseil pour épouser une espèce de légume à pattes.

Les choses ont continué ainsi pendant des mois. J'ai perdu dix kilos, mon équilibre, trois dents, et je suis aussi sur le point de perdre Sadie quand un jour la boîte aux lettres sonne. C'est une lettre de mon ex-fille. Je la prends du bout des doigts et l'apporte à ma femme qui est occupée à presser différents boutons pour préparer le dîner que de toute façon je ne mangerai pas.

« C'est une communication de l'une de tes parentes.

— Oh ! oh ! »

Ma femme tend une main vers la lettre tandis que de l'autre elle appuie sur RESTES CREME-TOMATE-SAUCE-BŒUF. Pas étonnant que je n'aie pas d'appétit.

« Je ne te la donne qu'à une condition, dis-je en écartant ses doigts tremblant d'impatience. C'est que tu ailles la lire en silence dans la chambre. Et je t'interdis de remuer seulement les lèvres. Je ne veux rien savoir. Si par malheur elle était morte, j'enverrais mes condoléances à l'autre. »

Sadie possède un vaste répertoire d'expressions qui ont toutes en commun de me vouer aux pires malheurs tant pour ma vie présente que pour la future.

Pendant qu'elle est en train de lire la lettre, je me rends compte tout à coup que je n'ai rien à faire. Les magazines, je les ai déjà lus. Le déjeuner, je l'ai déjà pris (vous vous doutez bien que j'ai mangé avec un appétit d'oiseau). Je suis habillé et je pourrais sortir, mais il n'y a rien dehors que je n'aie à l'intérieur. Franchement, je ne me sens pas bien, un peu nerveux peut-être. Je dis un tas de choses à tort et à travers et cette lettre est peut-être la rançon de ma mesquinerie. Qui sait si elle n'est pas malade, là-bas ? Et Dieu seul sait ce qu'ils mangent, ce qu'ils boivent et quelles sont les créatures qu'ils fréquentent. Pour éviter de trop y penser, je retourne dans mon fauteuil et le règle sur massage vigoureux. Peu de temps après, je me mets à rêver (par intermittence, bien entendu).

Je me trouve dans un endroit avec du sable partout et je suis assis dans un berceau à faire sauter sur mes genoux un kangourou portant des langes. Il gazouille et m'appelle grand-père. Je ne sais vraiment pas quelle attitude adopter. Je ne tiens pas à le vexer, mais si je suis le grand-père d'un kangourou, je n'y suis absolument pour rien. Je veux qu'il s'en aille. Je sors une pièce de mon porte-monnaie et la glisse dans sa poche. La poche est pleine de petits insectes qui me piquent les doigts. Je me réveille en nage.

« Sadie ! Alors, tu as fini de lire ou tu l'apprends par cœur, cette lettre ? Apporte-moi ça ici que je voie ce qu'elle veut. Si c'est pour un divorce, je connais un très bon avocat. »

Sadie entre dans la pièce en se dandinant, comme d'habitude, et elle me dépose un petit baiser mouillé sur la joue, ma récompense. Je commence donc à lire la lettre d'une voix forte et monocorde pour que Sadie n'aille pas s'imaginer que j'éprouve un sentiment quelconque :

« Cher Papa, j'espère que tu m'excuseras de ne pas avoir écrit plus tôt. Je suppose que je voulais te laisser le temps de te calmer. » (L'ingrate ! Est-ce que le soleil se calme, lui ?) « Je sais qu'il aurait été gênant pour toi d'assister à notre mariage, mais Mor et moi espérons que tu voudras bien nous envoyer quelques mots pour dire que tu vas bien et qu'en dépit de tout tu m'aimes toujours. »

À cet instant, je sens dans ma nuque un souffle chaud et humide suivi d'un gémissement bref mais déchirant.

« Sadie, arrête de te coller à moi. Je te préviens... »

Ses petits yeux, par-dessus mon épaule, essaient de suivre mot à mot ce que je suis en train de lire.

« D'accord, très bien, comme tu veux, me fait-elle comme si elle s'adressait à un enfant. Moi, je l'ai déjà lue et je sais ce qu'il y a dedans. Maintenant, tu vas apprendre quel père indigne tu es. »

Et elle retourne dans sa chambre en se dandinant, refermant la porte avec autant de précautions que s'il s'agissait d'une précieuse tenture de satin blanc et immaculé.

J'attends d'être sûr qu'elle est bien partie et je vais réinstaller sur l'espèce de siège de dentiste que ma femme appelle un fauteuil-relax. J'appuie sur le bouton marqué SEMI-CL. : DE FELDMAN À FRIML, et la musique jaillit du haut-parleur situé sous mon aisselle gauche. Le haut-parleur de droite est mort depuis longtemps et celui logé aux pieds a péri il y a quelques années, noyé par le pipi du chien qui jusqu'à ce jour n'a toujours pas appris à se contrôler quand il entend « Le chant du désert ».

Cette fois-ci, j'ai de la chance, c'est un morceau de Feldman. Je continue ma lecture, apaisé par la musique.

« Je ferais bien d'en venir tout de suite au principal, papa, parce que tel que je te connais, tu es tellement furieux après moi que tu risques de déchirer cette lettre avant de la finir. Alors voilà, Mor et moi, nous allons avoir un bébé. Je t'en supplie, ne jette pas la lettre dans le désintégrateur. S'il te plaît. C'est prévu pour juillet, ce qui te laisse plus de trois mois pour préparer votre voyage. Nous avons une jolie maison avec une chambre d'amis que Maman et toi pouvez utiliser aussi longtemps que vous le voudrez. »

Là, il faut que je m'arrête pour poser quelques questions car ma fille n'a jamais été portée sur la logique, au contraire de moi.

Si elle se trouvait en ce moment en face de moi, je commencerais par lui demander ce que signifie : « Mor et moi allons avoir un bébé. » Qui donc va avoir un bébé. Elle, lui, ou tous les deux ? Ensuite, je m'interrogerais sur cette petite phrase : « C'est prévu pour juillet. » Qu'est-ce qui est prévu pour juillet ? La conception ? La naissance ? Le bébé ? Et quel bébé ? Maintenant, encore une chose et j'en aurai terminé : comment une maison peut-elle être « jolie » quand il faut amener de l'air à l'intérieur et qu'on ne peut pas voir le ciel, ni même aller se promener dans l'herbe, pour la bonne raison qu'il n'y a pas d'herbe et que tout est factice ?

Cela posé, je reprends ma lecture :

« À propos, Papa, il y a quelque chose que je voudrais bien que tu comprennes. Mor, que tu le saches ou non, est aussi humain que toi et moi sur presque tous les plans et, pour être franche, il est également un peu plus intelligent. »

Je dois reposer cette lettre pendant une minute ou deux pour

laisser le temps à mes ulcères de se calmer avant d'en terminer par les habituels « je vous embrasse et j'espère vous voir bientôt, signé Lorinda ».

Je ne sais pas comment elle se débrouille, mais à l'instant même où je termine, Sadie sort de sa chambre et, haletante, elle me demande :

« Alors, je fais les valises tout de suite ? Et je les fais pour nous deux ou pour moi toute seule ?

— Jamais. Plutôt mourir de mille morts toutes plus atroces les unes que les autres. »

C'est une honte qu'une compagnie comme Air Interplanétaire avec les tarifs qu'ils pratiquent ne soit même pas capable d'offrir des sièges confortables. D'abord, inutile de me demander ce que je fais là. Adressez-vous plutôt à ma femme, c'est elle la grande gueule. Pour commencer, on a tout juste droit à un kilo et demi de bagages par personne, ce qui est plus que suffisant quand on n'emporte que des vêtements, mais nous, nous avons aussi quelques petits cadeaux. Nous avons prévu de ne rester que quelques jours et ce n'est pas moi mais Sadie qui a eu l'idée de sous-louer la maison.

Le voyage dure un mois à l'aller et un mois au retour et Sadie a estimé qu'il n'était vraiment pas très pratique de ne passer là-bas qu'un week-end, condition que j'avais posée pour venir.

Maintenant que nous sommes en route, je pense que je ferais aussi bien de me détendre. Je ferme donc les yeux et essaie d'imaginer à quoi va ressembler notre première rencontre.

« Ave. » Je lève la main droite en signe de paix et d'amitié, puis je fouille dans ma poche et en sors un collier de perles que je lui tends.

Mais, même dans mon esprit, il me fixe d'un air idiot avec ses antennes roses qui s'agitent sous la brise comme des sous-vêtements pour ver de terre. Puis je me rappelle tout à coup qu'il n'y a pas de vent où nous allons. Les antennes cessent donc de s'agiter et se ratatinent.

Je regarde autour de moi. Nous sommes seuls, tous les deux, au milieu d'une vaste plaine, moi dans mon complet et lui avec sa peau verte pour tout vêtement. La scène me semble vaguement familière, comme si c'était quelque chose que j'avais déjà vécu, ou déjà lu... « Rendez-vous à la bataille de Philippes », me dis-je intérieurement et je lui plonge mon épée à travers le corps.

Ce n'est qu'à partir de ce moment-là que j'arrive à somnoler un peu.

Le mois s'écoule et je commence à me dire que je n'arriverai jamais à me souvenir de la façon dont on se sert d'une fourchette, quand une voix douce, aseptisée, la voix rassurante d'une psychiatre en train de sucer de la glycérine, vient nous informer que c'est presque terminé et

qu'il faut nous attendre à une petite secousse avant de nous poser.

La petite secousse en question fait défiler ma vie passée devant mes yeux à une telle vitesse que je rate pratiquement tout. Mais le vaisseau finit par s'immobiliser et on n'entend plus que les gémissements et les soupirs des moteurs, des sons qui me rappellent Sadie après chacune de nos disputes. Je regarde autour de moi. Tout le monde est très pâle. Les cinq doigts de Sadie sont incrustés dans mon avant-bras comme un garrot.

« Et voilà, dis-je. Maintenant, est-ce qu'il faut que j'aille chercher une scie à métaux ou pourras-tu te débrouiller toute seule ?

— Oh ! mon Dieu. »

Elle relâche sa prise. Quel triste spectacle ! Les yeux fixes, livide, elle en oublie même de faire des remarques.

Je la prends par le coude et je la pilote vers la douane. J'ai l'impression de trimbaler un gros colis que j'essaie de passer en fraude. Ses jambes ne m'obéissent pas et ses yeux s'arrêtent sur chaque détail.

« Sadie, voyons, reprends-toi !

— Si tu étais un peu plus curieux de ce qui t'entoure, tu serais sans doute meilleur que tu ne l'es », me dit-elle avec une expression indulgente.

Pendant qu'une créature habillée comme nous, et qui me surprend en parlant notre langue, s'occupe de nous, je glisse un regard furtif autour de moi.

C'est drôle. Si je ne savais où nous sommes, je croirais être dans un jardin. Le sol est d'un très beau vert tendre, mais le prospectus qu'on nous a distribué à bord du vaisseau pour nous occuper et éviter qu'on ne se laisse gagner par la panique, précise bien que ce n'est pas de l'herbe mais de l'Acrispan à 100 p. 100. L'air dont on nous gratifie sent bon lui aussi, un peu comme des fleurs fraîchement coupées, mais pas trop douceâtres.

Le temps que je jette un coup d'œil et que je respire un bon coup, et machin nous rend déjà nos passeports en même temps qu'un badge nous invitant à garder Mars propre et à jeter nos papiers dans les poubelles disposées à cet effet.

Je ne vous parlerai pas de tous les problèmes que nous avons rencontrés pour arriver jusqu'à la maison, ni du malentendu au sujet du pourboire, car en toute franchise je ne faisais pas attention. Toujours est-il que nous réussissons à trouver la bonne porte ; comme notre visite est une surprise, je ne m'étais pas vraiment attendu à ce qu'ils viennent nous chercher à l'aéroport. Mais ma fille devait malgré tout nous guetter, parce qu'elle est devant nous avant même que nous ayons eu le temps de frapper.

« Maman ! » s'écrie-t-elle.

Elle est déjà bien ronde. Elle étreint et embrasse Sadie qui commence à brailler. Cinq minutes plus tard, quand elles en ont enfin terminé, Lorinda se tourne vers moi, un peu mal à l'aise.

On peut raconter un tas de choses sur moi, mais je suis un être fondamentalement chaleureux ; par ailleurs, je n'oublie pas que nous sommes des invités dans cette maison même si son propriétaire reste un parfait étranger à mes yeux. Je serre donc la main de Lorinda.

« Il est là, ou il est dans le jardin à se faire pousser de nouvelles feuilles ? »

Le visage de Lorinda (du moins ce que j'en distingue à travers l'adaptateur climatique) s'affaisse un peu, mais elle se reprend et pose sa main sur mon épaule.

« Mor a dû s'absenter, Papa. Un problème urgent, mais il sera de retour d'ici une heure. Venez, entrez. »

À vrai dire, il n'y a rien d'extraordinaire dans cette maison, ni rien d'intéressant. Je suis heureux de constater qu'elle a des murs, un plancher, un toit, et même quelques fauteuils-relax ; et après le voyage qu'on vient de faire, je m'empresse de m'asseoir et de me détendre. Je remarque que ma fille hésite à me regarder droit dans les yeux, ce qui n'est somme toute que normal, et il ne faut pas longtemps pour que Sadie et elle se mettent à parler grossesse, exercices gravitationnels, salles de travail, hôpital, mélanges pour biberons et apprentissage de la propreté par hypnose. Dès que j'estime en savoir assez sur ce sujet, je décide d'aller dans la cuisine et de me préparer quelque chose à manger. Il est vrai que je pourrais leur demander de s'en occuper, mais je ne veux pas troubler leur première conversation. Sadie est lancée à fond et interrompt Lorinda à peu près quatre fois par phrase, exactement le genre de jeu auquel elles se livraient chez nous à la maison, l'objectif de ma fille étant de réussir à exprimer une seule pensée cohérente à voix haute. Si Sadie, prise par surprise, ne la coupe pas, c'est Lorinda qui gagne la manche. Par contre, c'est Sadie qui est sacrée championne par K.O. si ma fille n'arrive pas à placer une phrase entière de toute la semaine. Parfois, je crois comprendre pourquoi elle est partie sur Mars.

Enfin, toujours est-il qu'au moment où elles sont totalement plongées dans leur double monologue, je me lève et vais discrètement dans la cuisine voir ce que je peux dénicher. (Des morceaux bien mûrs de Mor enveloppés dans du plastique ?) Je me demande si c'est bien vrai qu'il se régénère. Est-ce que Lorinda sait comment il fonctionne ou bien est-ce qu'un jour elle ne va pas faire une omelette aux asperges avec l'un de ses appendices pour apprendre que c'est justement une partie qui ne repousse pas ? « Oh ! mon chéri, je suis tellement désolée. Me le pardonneras-tu un jour ? »

Le réfrigérateur, une antiquité sur Terre, est bien garni ; des sortes

de fruits, des trucs qui ressemblent à des steaks et des petites bestioles style poulets, peut-être des pigeons atrophiés. Il y a aussi un bol avec un machin brunâtre et gélatineux que je n'arrive même pas à me décider à sentir. Et puis, qui pourrait bien avoir faim, me dis-je. Le grondement de mon estomac n'est que le symptôme d'un amour paternel qui tourne à l'aigre.

Je vais dans la chambre. Il y a un grand portrait de Mor, à moins que ce ne soit l'un de ses ancêtres, accroché au mur. Est-ce exact qu'à la place du cœur les Martiens ont un gros noyau d'avocat ? Sur Terre, la rumeur prétend que lorsque les Martiens commencent à vieillir, ils se mettent à foncer et à se faner sur les bords, comme de la laitue.

Il y a un petit objet par terre. Je me baisse pour le ramasser. On croirait un morceau de tissu ; chez nous, je dirais que c'est un mouchoir d'homme. Après tout, c'est peut-être un mouchoir. Qui sait s'ils n'attrapent pas des rhumes, comme nous. Ils chopent un germe, la sève monte pour combattre l'infection et ils mouchent leurs étamines. J'ouvre un tiroir pour ranger le morceau de tissu (j'aime bien l'ordre) mais quand je veux le refermer, il y a quelque chose qui coince. Un truc que je ne parviens pas à identifier. C'est petit, rond et convexe, ou concave, selon le côté que l'on regarde. C'est fabriqué dans un matériau noir et brillant. Un bol en tissu ? Qu'est-ce qu'un légume pourrait faire d'un bol en tissu ? Il y a des mystères qui sont trop profonds pour moi, mais ce que je ne sais pas, je finis toujours par l'apprendre, sans avoir d'ailleurs besoin de poser de questions.

Je retourne dans le living.

« Tu as trouvé quelque chose à manger ? me demande Lorinda. Tu veux que j'aide... »

— Surtout reste assise, intervient Sadie. Je peux très bien me débrouiller. Je m'y retrouve toujours dans une cuisine même quand je ne la connais pas.

— Je n'ai pas faim. Le voyage a été terrible. J'ai cru que je ne m'en sortirais jamais entier. À propos, j'ai entendu une bonne blague sur le vaisseau, une énigme. Qu'est-ce qui est rond, noir, convexe ou concave selon le côté que l'on regarde, et qui est fabriqué dans une matière brillante ? »

Lorinda devient toute rouge : « Une calotte ? Mais je ne vois pas ce qu'il y a de drôle.

— Qui a dit que c'était drôle. Est-ce qu'une énigme a besoin de déclencher un fou rire d'une heure ? Tu crois qu'après avoir rencontré le Sphinx Œdipe a rigolé jusque chez lui ?

— Écoute, Papa, je crois qu'il vaudrait mieux que je te dise quelque chose.

— Il y a un tas de choses qu'il vaudrait mieux que tu me dises.

— Papa, c'est au sujet de Mor.

— Et à qui croyais-tu que je pensais, au livreur ? Tu fiches le camp avec un concombre venu de l'espace et tu voudrais que je sois ravi parce qu'il est humain sur presque tous les plans ? Ça veut dire quoi, presque tous les plans... qu'il éternue et qu'il a le hoquet ? Est-ce que je dois me pâmer d'extase si tu me dis qu'il ronfle ? Peut-être qu'il éternue quand il est content, qu'il a le hoquet en faisant l'amour et qu'il ronfle parce que ça l'aide à réfléchir. Est-ce que c'est pour ça qu'il est humain ?

— Papa ! Je t'en prie.

— Très bien, je ne dirai plus rien. (En réalité je commence à éprouver un peu de remords. Et si elle faisait une fausse couche maintenant ? Un homme comme moi ne torture pas de gaieté de cœur une femme enceinte, même s'il s'agit de sa propre fille.) Qu'est-ce que tu as donc à me dire qui ne peut pas attendre ?

— Rien, rien. Tu veux un peu de foie haché ? Je viens d'en faire.

— Du quoi ?

— Du foie haché, tu sais bien... du foie haché. »

Ah ! oui, cet horrible magma dans le frigo.

« C'est toi qui l'as fait, ce machin dans le bol ?

— Bien sûr, Papa. Tu sais, il faut absolument que je te dise quelque chose. »

Mais elle ne devait jamais me le dire parce qu'à cet instant précis, avec une impudence rare, son... son mari entre dans le living.

Je ne veux même pas vous décrire à quoi il ressemble. Laissez-moi juste vous préciser qu'il a l'air d'un cauchemar sorti de l'imagination de Mary Shelley. Je ne tiens pas à entrer dans les détails, mais pour vous donner une petite idée, disons que sa tête a la forme d'un gland posé sur un brocoli. Il a aussi d'énormes yeux bleus, une peau verte et pas de cheveux du tout à l'exception d'une petite touffe bleue circulaire au sommet de ce qui lui sert de tête. Ses oreilles sont adorables. Vous vous souvenez de Dumbo l'Éléphant ? Eh bien, elles sont juste un peu plus petites, et je n'ai pas pour habitude d'exagérer, même pour impressionner. Et il semble tout désossé, comme une méduse.

Quant à ma femme, que Dieu la bénisse, je n'ai pas à m'inquiéter. Dans les situations de crise, elle se montre toujours à la hauteur. Un seul regard sur son gendre, et elle s'évanouit. Si je ne la connaissais pas comme je la connais, et si je n'étais pas absolument certain que son esprit simple fût incapable de tout calcul, j'aurais juré qu'elle l'avait fait exprès pour créer une diversion. Avant même de comprendre ce qui se passe, nous voilà tous les trois lancés dans une discussion frénétique sur la meilleure façon de la faire revenir à elle. Pendant que ma fille et son... son mari vont dans la salle de bain chercher un quelconque médicament, probablement mortel, Sadie,

allongée par terre, ouvre les yeux et me regarde.

« J'ai raté quelque chose ?

— Mais non, tu n'as rien raté. Tu es restée inconsciente à peine quelques secondes. C'était un évanouissement, pas un coma.

— Dis bonjour, Hector. Dis-lui bonjour ou je te jure que je ferme définitivement les yeux.

— Je suis ravi de faire votre connaissance, monsieur Trumbnick », me dit-il.

Je suis content qu'il m'ait épargné l'humiliation d'avoir à faire le premier geste, mais je n'en feins pas moins d'ignorer la tige qu'il me tend.

« D'mmm, fais-je.

— Pardon ?

— D'même. Comment allez-vous ? Vous êtes bien mieux qu'en photo. »

Et c'est la vérité. Bien que sa peau soit verte, vue de près elle ressemble assez à de la vraie peau. Mais sa lèvre supérieure vibre quand il parle et je ne supporte pas de le regarder, sauf à la rigueur de profil.

« Je croyais que vous étiez pris par vos affaires cet après-midi. Ma fille ne m'a pas dit dans quelle branche vous étiez, euh..., Morton.

— Papa, il s'appelle Mor, pas Morton.

— Je préfère Morton. Quand nous nous connaissons mieux, je pourrai utiliser un diminutif moins formel. Ne me bouscule pas, Lorinda ; je ne me suis pas encore fait au foie haché. »

Là-dessus, mon gendre se met à pouffer et sa lèvre supérieure s'affole tellement que je crois qu'elle va se décrocher.

« Vous avez été surpris ? Vous savez, la viande importée n'est pas rare ici. Tenez, l'autre jour, l'un de mes clients m'a dit avoir fait servir chez lui un repas exclusivement terrien.

— Un de vos clients ? demande Sadie. Vous ne seriez pas avocat, par hasard ? »

Ma femme, décidément, me surprendra toujours par la façon dont elle s'adapte à n'importe quelle situation. Elle arriverait à vivre en parfaite harmonie avec un tyrannosaure. Elle commence par s'évanouir et pendant qu'elle est dans les pommes, tout ce qui pour elle était bizarre devient soudain normal et quand elle reprend connaissance elle est devenue une autre femme.

« Non, madame Trumbnick, je suis un...

— Un rabbin, naturellement, finit-elle à sa place. Je le savais. Je l'ai su à l'instant même où Hector a trouvé cette calotte. Lui et ses énigmes. Une calotte est une calotte, et personne d'autre qu'un juif n'irait en porter une, pas même un martien. (Elle se mord la lèvre mais réussit à réparer sa gaffe en véritable professionnelle.) Et je parie

que vous étiez sorti pour une Bar Mitzvah, c'est bien ça ?

— Non, en fait...

— Alors une circoncision. J'en étais sûre. » Elle se frotte les mains, lève sur lui un visage rayonnant et poursuit :

« Une circoncision, comme c'est charmant. Mais pourquoi tu ne nous l'as pas dit, Lorinda ? Pourquoi avoir gardé le secret ? »

Lorinda s'approche de moi et m'embrasse sur la joue ; j'aurais préféré qu'elle ne le fasse pas parce que je sens que je m'adoucis et je ne voudrais pas que cela se remarque.

« Mor n'est pas seulement rabbin, Papa. Il s'est converti à cause de moi et il a ensuite découvert que d'autres colons juifs pouvaient avoir besoin de lui, mais il n'a jamais renié ses propres croyances et une partie de son travail consiste à desservir la communauté de Kopchopees qui campe à l'extérieur du village. C'est là qu'il était cet après-midi, pour célébrer le rite kopchopee de la ménopause.

— Le quoi ?

— Écoute, Hector, chacun est libre », dit ma femme avec son esprit de tolérance.

Mais moi, il me faut des faits et tout cela me paraît de plus en plus bizarre.

« Kopchopee. Alors c'est un prêtre kopchopee pour ceux de sa race et un rabbin pour la nôtre ? Et c'est comme ça qu'il gagne sa vie ? Vous ne trouvez pas qu'il y a quelques contradictions entre ces deux religions, Morton ?

— C'est juste. Mais toutes deux prient un dieu puissant et silencieux, chacune à sa façon, naturellement. Par exemple, la manière dont ma race adore...

— Il faut de tout pour faire un monde, intervient Sadie.

— Et le bébé, enfin quoi que ce soit... est-ce qu'il sera Kopchopee ou Juif ?

— Quelle importance ? s'écrie alors Sadie en éliminant le problème d'un geste de la main. Te voilà devenu tout d'un coup Hector le Pieux. Faire tant d'histoires pour si peu de chose. (Elle se détourne de moi et s'adresse aux autres comme si j'avais cessé d'exister.) Il n'est pas entré dans une synagogue depuis notre mariage, qu'est-ce qu'il pleuvait ce jour-là, et maintenant voilà qu'il ne peut pas se déchausser dans une maison avant de savoir quelle est la race, la couleur et la religion de ses occupants. » Avec une expression de colère, elle daigne se souvenir à nouveau que je suis là et ajoute : « Mais enfin, espèce de crétin, qu'est-ce que tu as dans le crâne ? »

Je me lève, bien droit pour préserver ma dignité et je déclare :

« Si vous voulez bien m'excuser, je crois que mes affaires commencent à se froisser dans ma valise. »

Assis sur mon lit (sans avoir ôté mes chaussures), je dois

maintenant admettre que je me sens d'un avis un peu différent. Non que Sadie m'ait fait changer d'idée. Loin de là ; depuis des années sa voix n'est plus qu'un murmure qui m'aide à me plonger dans mes propres pensées. Non, en réalité, je commence à réaliser que dans une pareille situation, ma fille a besoin de son père ; et un homme serait-il encore un homme s'il ne pouvait sacrifier ses sentiments personnels au bonheur de sa fille unique ? Quand elle sortait avec Herbie l'Hémophile et qu'elle rentrait à la maison en pleurant, disant qu'il fallait que cela cesse parce qu'elle avait peur de le toucher de crainte de le faire saigner, ne lui ai-je pas aussitôt ordonné de faire sa valise car nous partions pour trois semaines à Grossinger Vénus ? Et quand mon frère jumeau Max s'est lancé dans les évier, qui donc l'a aidé à s'en sortir à seulement 4 p. 100 ? Je suis toujours prêt à aider les membres de ma famille. Et si Lorinda a besoin de moi, c'est bien en ce moment qu'elle est enceinte d'une espèce de maniaque religieux. Bon, d'accord, il me donne envie de vomir, mais je lui parlerai avec un mouchoir sur la bouche. Après tout, dans un monde qui devient de plus en plus petit, ce sont les gens comme moi qui doivent se montrer de plus en plus grands pour compenser, non ?

Je retourne donc dans le salon et je tends la main à mon gendre le chou-fleur. (Beurk.)

Traduit par Michel Lederer.

Look, you think you've got troubles.

Tous droits réservés.

© Librairie Générale Française, 1982 pour la traduction.

LA VIGNE

Par Kit Reed

Dans la religion de la Grèce antique, la vigne était le symbole de Dionysos, et elle a été associée à diverses divinités d'autres religions. La nouvelle qui suit peut être lue à deux niveaux au moins, celui de l'allégorie n'étant pas moins clair que celui du compte rendu d'anthropologie culturelle. Les humains mis en scène vivent par la vigne, et pour elle ; et c'est elle, dans son impassibilité apparente, qui domine ce récit.

T

OUS les jours que Dieu faisait, été comme hiver, à travers le feu, l'eau, les calamités et les siècles, la famille des Baskin avait entretenu la vigne. Personne ne savait au juste quel âge avait cette vigne, ni qui l'avait plantée et avait chargé le premier des Baskin de s'en occuper. Quand les premiers colons arrivèrent dans la vallée, la vigne était déjà là. Personne ne savait qui avait construit la serre gigantesque qui l'abritait, ni qui envoyait les camions venant, chaque automne, ramasser les fruits.

Les Baskin eux-mêmes l'ignoraient. Cependant, ils avaient pris soin de la vigne depuis le début, élaguant, taillant, récoltant, arrosant à des moments où personne d'autre n'avait de l'eau, la nourrissant même quand il n'y avait rien à manger. Ils vivaient dans une petite maison à l'ombre du grand tronc, lui consacrant toutes leurs journées, le dos courbé, la peau rendue pâle et molle par toute une vie passée dans la moiteur de la serre.

Quand ils mouraient, ils étaient enterrés dans une parcelle de terre familiale, juste au-dehors de l'immense serre, à même la terre, sans linceul ni cercueil, afin que leurs corps continuent à nourrir la vigne.

Le fils aîné était le seul à se marier. Généralement, il allait faire sa cour en dehors de la vallée, afin que la fiancée ignore, jusqu'au moment où il la ramènerait chez lui, que son destin serait désormais de porter des fils et des filles pour prendre soin de la vigne. Bien qu'on

n'en ait pas eu de preuves, on chuchotait qu'il y avait eu des cérémonies rituelles au cours desquelles, quatre fois l'an, les Baskin donnaient leur sang pour enrichir leur terre.

Même enserrée comme elle l'était par des parois de verre à multiples panneaux, la vigne jetait son ombre sur toute la vallée. Aux périodes les plus fastes, quand les cultivateurs contemplaient leurs plus beaux fruits, ils savaient qu'ils ne pourraient se mesurer aux grappes qui pendaient à l'intérieur de la serre. Quand le gel arrivait trop tôt, ou que la sécheresse craquelait le sol, ils en blâmaient la vigne. Cependant, tout en la haïssant, ils éprouvaient pour elle une étrange attirance. Été comme hiver, une procession ininterrompue venait des coins les plus reculés de la vallée et quelquefois même, de la région au-delà. Tous se dirigeaient vers la grande serre, attendant en silence leur tour d'y pénétrer. À l'extérieur, l'herbe ne poussait pas. Sur des centaines de mètres alentour, le sol était sec et nu. Les visiteurs approchaient par un unique passage surélevé, conscients de l'immense et puissant réseau qui s'étendait sous leurs pieds : les racines de la vigne. Celle-ci obscurcissait la serre devant eux, chaque panneau de verre masqué par un feuillage bourgeonnant et des fruits lourds et envahissants. À l'entrée, ils donnaient la pièce à la plus jeune fille des Baskin et passaient dans le tourniquet pour regarder le tronc nouveau par-dessus la balustrade. Leurs yeux le suivaient jusqu'au pied et contemplaient la terre soigneusement remuée qui le supportait. La plupart refusaient de comprendre comment cette « chose » pouvait mesurer vingt pieds de travers.

La terre était divisée par une série de caillebotis, que les Baskin suivaient avec leurs sécateurs, leurs houes et leur raphia, prêts à briser une motte de terre ou à rattacher une branche qui aurait pu se détacher du tronc énorme et se mettre à pendre.

Au-dessus, l'arbre étendait sa ramure, enguirlandé et presque caché par les innombrables torsades, souples et nerveuses, de la vigne géante. La serre tout entière était remplie par les branches et les fruits de ce seul plant, de sorte que les visiteurs, debout sur un balcon, juste à gauche du cottage des Baskin, pouvaient contempler des mètres et des mètres d'espace libre, quadrillé par les caillebotis et coiffé de vert feuillage. De ce toit de verdure pendait, masse après masse de grappes parfaites, le fruit pourpre et opulent de la vigne. Scrutant la pénombre glauque, les visiteurs pouvaient voir les Baskin allant et venant le long des sentiers, sortes d'ectoplasmes permanents dans leurs vieilles chemises délavées. Certains prétendaient que la vigne tirait sa vie des Baskin. D'autres, au contraire, affirmaient que c'étaient les Baskin qui tiraient leur vie de la vigne.

Quelle qu'ait pu être la vérité, le visiteur sentait dans leurs mouvements une hâte, une sorte de précipitation effrayante et,

l'instant d'après, il se sentait lui-même pris à la gorge, comme si la vigne le menaçait lui aussi, drainant l'air qu'il respirait ; il se détournait alors hâtivement pour s'enfuir vers le soleil, remarquant à peine les autres qui se pressaient vers la balustrade pour prendre sa place.

Mais, malgré son effroi, le visiteur reviendrait. De retour dans sa propre maison, loin de là, en quelque autre saison, il fermerait les yeux et reverrait cet obscur réseau de feuillage. Quelque chose l'attirerait et c'est pourquoi un jour il reviendrait, peut-être avec une fiancée, peut-être un fils aîné, et il leur dirait : « J'ai essayé de vous la décrire... mais, voyez, il n'y a pas de mots pour la vigne. » C'était la raison aussi pour laquelle les foules attirées vers la vallée allaient en augmentant. Le temps passant, il avait fallu de nouvelles routes et des endroits pour se restaurer. Comme certains venaient de si loin qu'ils avaient besoin de se reposer avant de continuer, les gens de la vallée construisirent des auberges. L'un après l'autre, les cultivateurs restreignirent leur propre production, abandonnant leurs vignes pour placer leur argent dans des restaurants et des motels. Des cinémas surgirent et quelqu'un construisit une terrasse dominant la serre, l'agrémentant de parasols et de piscines. Un autre créa de petites grappes de joaillerie que les visiteurs pouvaient acheter, et un autre encore mit en bouteilles un vin qu'il prétendit venir de la vigne. Les gens dans la vallée devinrent raffinés et prospères et, bien que vivant toujours à l'ombre de la vigne, ils ne la maudirent plus. Ils disaient au contraire, en regardant le ciel : « Espérons qu'il va pleuvoir ! La vigne a besoin d'eau ! » ou bien « S'il tombe de la grêle, espérons qu'elle ne va pas casser le verre et endommager la vigne ! ». Au bout de quelque temps, ils abandonnèrent complètement la culture et, à partir de ce moment-là, leur existence dépendit entièrement du flot régulier des visiteurs qui venaient voir la vigne.

C'est ainsi que Charles Baskin vint au monde pendant une période de prospérité où les gens de la vallée n'évitaient déjà plus les Baskin. Ils disaient, au contraire : « Toujours occupée, la famille ? » ou, tapant sur l'épaule de Charles :

« Alors, Charlie, ça va, la vigne ? »

— Très bien ! » répondait-il distraitement, car il allait sur ses vingt ans, il était l'aîné, et le temps était venu pour lui de prendre femme. Autrefois, c'eût été plus difficile ; dans l'ancien temps, un Baskin qui allait faire sa cour devait prendre une carriole ou une charrette, passer les montagnes et voyager jusqu'à ce qu'il atteigne une ville où personne n'avait jamais entendu parler de la vigne.

La mère de Charles était venue de l'une de ces villes.

Elle était arrivée, les yeux éblouis d'amour et les oreilles pleines des mensonges et promesses de son père, ne comprenant qu'au moment

d'entrer dans la serre qu'elle passerait le reste de sa vie à s'occuper de la vigne. Charles l'avait vue languir tout au long de son enfance, s'asseyant sur une racine pour pleurer et, nuit après nuit, il avait écouté ses histoires sur la vie du dehors.

Cependant, durant la brève période de ces vingt années qui s'étaient écoulées depuis sa naissance, le climat et l'ambiance de la vie dans la vallée avaient changé. Les parents de sa mère vinrent leur rendre visite et au lieu de protester, ils se déclarèrent enchantés. Le maire les amena, gonflé d'orgueil, et le vieux couple admira la serre, s'exclama sur le cottage et alla même jusqu'à tapoter le tronc de la vigne. La mère de Charles protestait encore, essayant de leur expliquer, mais ils lui dirent : « Tu dois être heureuse, chérie ! » et repartirent...

Charles, qui les observait, pensa : « Pourquoi ne le serait-elle pas ? » Car la vigne, à cette époque, suait la prospérité et même si les visiteurs étaient impressionnés, ils étaient aussi pleins de sollicitude : « Il faut davantage d'engrais », disaient-ils, ou « Davantage de nourriture » ou « Nous ne pouvons permettre qu'il arrive quelque chose à la vigne ! »

C'est pourquoi quand Charles atteignit l'âge d'homme, n'importe quelle fille de la vallée eût été fière d'entrer par mariage dans la famille qui s'occupait de la vigne. Plusieurs d'entre elles cherchèrent à capter son attention. Mais Charles aimait depuis toujours Maïda Freemont, dont le père tenait le palace de luxe sur la colline.

Debout dans le soleil couchant, ils regardaient tous deux, au-dessous d'eux, les derniers rayons briller sur le toit de verre de la serre.

« Viens, dit Charles, descends dans la vallée pour vivre avec moi.

— Je ne sais pas... » Par-dessus son épaule, Maïda regardait l'étincelant toit de verre. « Cet endroit me donne la chair de poule.

— Quelle sottise ! intervint son père qui n'était pas censé écouter. Il faut bien quelqu'un pour prendre soin de la vigne.

— Oui, dit Charles, avec un frisson de soudaine prémonition. Mais je t'aime, Maïda, je prendrai soin de toi. »

Il s'accrochait à elle, pensant que s'il pouvait seulement l'épouser, tout irait bien. « Maïda ?

— Oui. »

Il l'emmena en voyage de noces jusqu'à l'Océan, quelques jours de liberté avant d'entrer dans la serre pour y vivre. Ils revinrent bronzés et en pleine forme et Charles la conduisit à travers les foules alignées le long des caillebotis attendant de voir la vigne. Non sans ostentation, il la souleva et l'emporta à travers le portillon.

« Et voilà ! dit-il, en la posant à terre à l'intérieur, sur le balcon.

Nous y voilà ! »

Elle enfouit la tête dans son cou.

« Oui, nous y voilà ! »

Une fois qu'ils se furent embrassés, il se sentit mal à l'aise. Il lui sembla qu'il y avait comme un subtil changement dans la teinte de la lumière et que l'air était différent aussi, plus lourd, avec une infime odeur de fermentation. Troublé, il prit Maïda par la main et se hâta de la faire entrer dans la maison.

Le reste de la famille était assis en rond dans le salon, Papa, Maman, Sally et Sue. Ils avaient enlevé leurs bleus de travail, Maman et les filles avaient mis des robes lavande, Papa portait sa chemise lie-de-vin. Ils entourèrent les jeunes mariés et il s'écoula une minute ou deux avant que Charles ne réalisât que quelqu'un manquait.

« Où est grand-père ?

— Parti... répondit sa mère évasivement.

— Parti...

— Où ? »

Papa secoua la tête :

« Quelque chose l'a pris et il est mort.

— Il était temps », ajouta Sue tranquillement. La mère s'empressa de faciliter les choses.

« Je vous ai installés dans sa chambre un très joli salon. Ainsi, vous aurez vraiment tout un appartement à vous. »

Dehors, on entendit une rumeur, comme si la vigne entière bougeait. Maïda se serra contre Charles et il l'étreignit tendrement :

« Merveilleux, Maman ! C'est merveilleux !

— Oh ! Charles, murmurait Maïda, emmène-moi hors d'ici ! »

Charles hésita. La famille les regardait avec des yeux violets. Ils attendaient. Il hocha la tête et entraîna Maïda :

« Viens, ma chérie ! »

Et sur le palier, il lui murmura :

« Fais-moi confiance. Fais confiance à la vigne. »

Ils montèrent chez eux. Dehors, il y eut un son, comme un gigantesque soupir.

Charles se leva de bonne heure, mais la famille était déjà au travail, Sally au tourniquet, ramassant de l'argent, Sue accroupie sur un caillebotis, tirant distraitemment sur une mauvaise herbe. La mère était sur une échelle à l'autre bout de la serre, attachant une vrille de la vigne. Charles s'approcha d'elle :

« Maman, il y a quelque chose de changé... »

Mais elle se contenta de froncer les sourcils sur son nœud et refusa de lui parler.

À midi, lorsqu'ils rentrèrent à la maison, Maïda avait repris ses esprits. Elle était dans la cuisine, les cheveux relevés, et elle sifflait.

« J'ai fait un gâteau », annonça-t-elle.

Le déjeuner s'acheva gaiement. Sally ne cessait de parler d'un garçon qu'elle avait vu et qui avait passé deux fois le tourniquet sans jamais aller voir la vue du haut du balcon. Il avait payé juste pour pouvoir lui parler. La mère souriait, donnant à Maïda une foule de conseils parfaitement inutiles pour le ménage. Le père était un peu pâle et absent.

« Le gâteau », annonça Maïda, en y plantant un couteau.

Ce fut la consternation !

« Du raisin ! »

Une fois qu'ils eurent fini de lui parler, Charles la conduisit dans leur chambre, essayant de la calmer :

« Je t'en prie, chérie, cesse de pleurer. Tu n'as pas compris...

— Mais tout ce que je voulais, c'était...

— Je sais. Mais tu as blessé la vigne. Aucun de nous n'a le droit, jamais, jamais, de faire du mal à la vigne. »

Baskin resta dans la serre une heure de plus ce soir-là, pensant peut-être faire amende honorable pour les grappes coupées par sa femme. Il suivit les caillebotis extérieurs, élaguant et nettoyant, lorsque, dans l'étrange et silencieux instant qui précède le coucher du soleil, il tomba sur son père. Celui-ci était couché sur le sol contre la paroi extérieure, la face contre terre, en une sorte d'inquiétante communion. Quand Charles l'appela, il ne bougea pas. En le tirant et le traînant, Charles réussit à le ramener sur le passage :

« Père, tu n'es pas censé te coucher comme ça dans la boue ! »

Le vieil homme le regarda comme vidé :

« Il le fallait. Je devais le faire.

Mais pourquoi, père, pourquoi ?

— Tu ne comprendrais pas...

— Père, est-ce que tu te sens bien ? » Le vieil homme le repoussa.

« Allons ! Viens. Il est temps d'arroser la vigne. »

Les derniers visiteurs étaient partis et ils ouvrirent les robinets des lances d'arrosage. Ils dînèrent au son de ce doux bruissement d'eau. Cette nuit-là, Charles et Maïda, couchés l'un près de l'autre, furent bercés par cette incessante pluie artificielle.

Le père ne redevint jamais tout à fait le même. Il mourut dans les deux mois, d'un mal mystérieux qui le détruisit sous leurs yeux. Pendant qu'il dépérissait, la vigne prospérait, lourde de fruits, s'étendant et s'élargissant à un point tel que Charles craignit pour les dimensions de la serre. Il travaillait pendant de longues heures, taillant et émondant, cherchant à lui fixer des limites, et plus il travaillait, moins il semblait avoir de forces. Sa mère et les filles semblaient touchées, elles aussi, se traînant avec effort, diminuant sous ses yeux.

Seule, Maïda semblait aller bien, occupée par une vie qui paraissait ne rien avoir à faire avec la serre ou la vigne. Elle était enceinte et dans leurs projets d'avenir, ni elle ni Charles ne la mentionnaient jamais.

Seule, Sally semblait hostile à la venue du bébé, harcelant Maïda parce qu'elle n'aidait pas comme les autres, bien qu'elle-même passât de moins en moins de son propre temps à travailler. À la place, elle était pendue au portillon à bavarder avec un garçon.

« Tu ferais mieux de lui dire de ne plus venir ici, lui dit Charles, un soir.

— Et pourquoi lui dirais-je ? J'ai ma propre vie à vivre ! »

Charles fronça les sourcils en la regardant :

« Ta vie, c'est la vigne ! »

Le lendemain, elle était partie. Elle avait mis ses vêtements dans une valise de carton et fui avec ce garçon. Ils reçurent une carte postale envoyée d'une ville lointaine. « Sortez-vous de là avant qu'il ne soit trop tard ! » Il n'y avait pas d'adresse pour la réponse.

Sue secoua la tête en la lisant.

« Il nous faudra travailler plus dur pour la remplacer.

Cela ne servira à rien », lui dit sa mère, de son coin. Sa voix tremblait de désespoir. « Il n'y a rien à faire.

— Ne dis pas cela, coupa Charles sèchement. Il faut que nous prenions soin de la vigne.

— Au diable, ta vigne ! » interrompit Maïda, aux derniers jours de sa grossesse.

Comme Charles ne put trouver sa mère pour l'aider quand son fils vint au monde, Sue et lui durent jouer les sages-femmes. Quand tout fut terminé, Charles suivit les caillebotis et appela la vieille femme pour lui annoncer la nouvelle. Finalement, il la trouva face contre terre, comme son père, et il lui fallut la tirer pour la libérer. Il lui sembla entendre un craquement lorsqu'il l'arracha au sol. Effrayé, il la ramena à la maison et la mit au lit. Même lorsqu'elle reprit des forces, il ne voulut plus la laisser sortir. Lui et Sue continuèrent seuls, parce qu'il le fallait bien. De toute façon, sa mère mourut. Ils l'enterrèrent dans le carré familial où elle pourrait nourrir la vigne.

Maintenant, ils étaient quatre à la maison, Charles, Maïda, le bébé, et Sue qui dépérissait à vue d'œil. Charles aurait désespéré, il aurait fui, s'il n'y avait pas eu le bébé. C'était lui son avenir et son espoir. Il grandirait, fort et prospère, et continuerait la tradition des Baskin en prenant soin de la vigne.

« Nous allons avoir une petite fille bientôt », annonça Maïda, rayonnante.

De l'autre côté de la cheminée, Sue porta les mains à ses lèvres et

passa des doigts tremblants sur son visage. Quand Charles sortit sous le porche, il entendit ses pas, rapides, désespérés. Mais il faisait nuit et la grande vigne craquait au-dessus de lui. Il eut un frisson et rentra.

Ils ne revirent jamais Sue, de sorte que Maïda fut obligée d'attacher le bébé dans son parc et de sortir pour aider son mari dans la vigne. Elle était rapide et capable, et maintenant qu'elle avait mis un enfant au monde, elle semblait étrangement réconciliée avec la vie à l'intérieur de la serre, faisant corps avec ceux qui avaient œuvré là. Ils travaillaient bien tous les deux, mais Charles commença à remarquer un changement en elle. Il la retrouvait sur le caillebotis le plus éloigné, la joue appuyée contre la paroi de verre. Ce fut à peu près à cette époque que Charles découvrit le squelette de Sue, pendu dans un cocon de verdure. Il le décrocha et l'enterra rapidement pour que Maïda ne le voie pas. La terre semblait vivante de vrilles entortillées et il recula, effrayé.

« On va s'en aller, se dit-il en mordillant sa lèvre inférieure. Je vais les emmener, elle et le bébé, et les sortir d'ici. » Mais il était déjà trop tard. Ses appels angoissés restèrent sans réponse et, finalement, il trouva Maïda pressée contre le sol, juste devant la porte du cottage. Lorsqu'il la souleva, elle sourit, aveugle, mais tendre encore et pleine d'amour. Aux endroits où sa peau avait touché la terre, elle était marbrée de minuscules veines éclatées. Il la prit dans ses bras et s'enfuit, s'effondrant sur la route au-dehors. Lorsque la police les eut emmenés à l'hôpital, Charles appela le père de Maïda.

« Monsieur Freemont, Maïda et moi, nous nous en irons d'ici dès qu'elle sera assez bien pour voyager.

— Vous allez vous remettre, répondit Freemont, qui n'écoutait pas. Je m'occuperai de Maïda ici. Il vaut mieux que vous retourniez chez vous et que vous vous occupiez de la vigne.

— Vous ne comprenez pas ! Il faut que nous partions d'ici. »

Le vieil homme se tourna vers la serre.

« Allons, fils ! Elle va aller mieux. Allez, retournez au travail ! »

Comme il n'y avait pas autre chose à faire, il y alla, mais son esprit bouillonnait de projets. Quand Maïda irait mieux, il l'emmènerait, elle et le bébé, au besoin il volerait une voiture et ils rouleraient et rouleraient jusqu'à ce qu'ils soient en sécurité.

« Elle est morte, dit le père au portillon, en pleurant.

— C'est la vigne qui l'a tuée », s'écria Baskin sauvagement.

Le vieil homme lui tapota l'épaule. « Là ! Là ! La vendange est proche. Vous savez combien les visiteurs aiment ça...

— Mais il faut que je...

— Il faut continuer pour Maïda. Pour la vallée. Nous dépendons tous de vous. »

Avant qu'il ne puisse protester, le vieillard lui mit un râteau dans la

main. Une équipe commençait à installer un portillon automatique.

« Je vais vous dire quoi, dit Freemont. On va mettre une pancarte : Pas de visiteurs. Pour vous donner le temps de porter le deuil.

— Mais il n'y en a pas, protesta Baskin s'adressant à la serre vide. Il n'y a pas de temps pour le deuil ! Il n'y a de temps que pour prendre soin de la vigne ! »

Ces exigences lui prirent toutes ses heures éveillées. Il attachait le bébé dans son parc sous le porche, là où il pouvait le surveiller, et si, la dernière nuit, il le laissa sans surveillance, ce fut à peine sa faute. Il entendit un coup sec et un gémissement dans le lointain et se précipita pour voir ce qui se passait. La vigne avait cassé un panneau de verre. Il s'apprêtait à retourner vers la maison et le bébé, lorsqu'une liane s'enroula autour de son bras, le retenant comme pour lui dire : Écoute !

Il se libéra avec impatience. Pris d'une panique grandissante, il se mit à courir.

Il n'aurait pu y arriver. Personne n'en aurait eu le temps. Le bébé avait grimpé ou avait été sorti de son parc et il jouait dans la boue devant la maison. Baskin cria, à s'en faire éclater la gorge, mais avant que le bébé n'entendît ou essayât de répondre, une racine surgit du sol, s'enroula autour de son cou et l'entraîna sous terre.

Charles crut entendre une érucation cosmique.

Se jetant à plat ventre dans la boue, il se mit à la gratter avec fureur, mais il n'y avait pas signe de l'enfant, ni de son bonnet, ni de son hochet, rien, pas même un ossement. Dans sa peine et sa rage, Baskin creusa profondément, coupant les racines, creusant la terre. Le sol était vivant, se battant contre lui et il ne se libéra qu'à grand-peine.

Il battit en retraite vers le porche, respirant avec difficulté. En entrant dans la maison, il rassembla des papiers, des bouts de bois, des chiffons, et il suivit les caillebotis jusqu'au tronc de la vigne. Là, il fit un bûcher, l'imbiba d'essence et y mit le feu.

Et c'est ainsi que Charles Baskin déclara la guerre à la vigne. Sautant en arrière pour éviter la chaleur, il jura, pensant que tout allait être fini bientôt. Mais pendant qu'il regardait le feu, le mécanisme des lances d'arrosage se mit en marche, actionné sans doute par un tentacule de la vigne. Quand la fumée se fut dissipée, il s'aperçut que la vigne avait à peine souffert, que le feu était éteint, arrosé de l'intérieur, et que le tronc blessé baignait dans sa propre sève.

Ensuite, Baskin l'attaqua à la tronçonneuse. Mais avant qu'il ait pu aller plus loin, de toutes les ramures de l'arbre, la vigne lâcha des pampres et des vrilles, et chaque vrille se mit à prendre racine. De jeunes pousses se saisirent de la scie et tentèrent de la retourner

contre lui. Il lui fallut se frayer un chemin pour se libérer et s'enfuir de la serre dans un désespoir grandissant. Il pensa à renverser un cuveau de lessive sur le sol, mais avant qu'il ait pu s'en approcher suffisamment, des racines se mirent à surgir de terre au-dehors de la serre, s'enroulant autour de la cuve et se tendant vers Baskin lui-même. Il aurait attaqué le tronc une seconde fois, mais la serre était déjà impénétrable. La chose s'était entourée d'une épaisse armature de vrilles et de lanières fibreuses et il ne réussit jamais à s'en approcher assez pour lui faire du mal : c'est lui qui eût été pris d'abord.

Désespéré, il décida de tenter un dernier effort. S'il ne pouvait détruire le plant, il pouvait au moins détruire la serre et la première gelée ferait périr la vigne.

Il n'avait cassé que trois panneaux quand le plant, furieux, jeta ses lanières au-dehors et le prit au piège. Il se débattait encore faiblement quand le premier camion se profila à l'horizon. Ils arrivaient de la ville pour voir ce qui se passait.

« Dieu merci ! dit le premier sauveteur. Oh ! Dieu merci ! »

L'homme le regarda, à travers la verdure.

« Qu'est-il arrivé ? »

— Il faut la tuer, répondit Baskin, en pensant : maintenant, ils vont voir. Il faut qu'ils voient. Il faut que nous la possédions avant qu'elle ne nous possède.

— Il essayait de lui faire du mal, dit l'homme à quelqu'un derrière lui. On dirait que nous sommes arrivés juste à temps. »

Baskin sursauta, ne comprenant pas encore :

« Juste à temps ! »

Ils reculèrent et laissèrent la vigne finir ce qu'elle était en train de faire. Puis ils tirèrent au sort, pour choisir sur-le-champ un nouveau gardien. L'heureux gagnant envoya un ami en ville pour en informer sa femme et puis il s'avança, ouvrant les doubles portes de la serre. Lorsqu'il approcha, la vigne retira ses vrilles et les enroula soigneusement sur l'arbre.

À peine inquiet, le nouveau gardien se pencha vers la pénombre et murmura :

« Vous allez bien, là-dedans ? »

Traduit par Dorothée Tiocca.

The Vine.

© Kit Reed, 1967

© Librairie Générale Française, 1982 pour la traduction.

UNE FILLE QUI EN A

Par Théodore Sturgeon

Dès le commencement de l'exploration spatiale, la possibilité de contagion fut envisagée : l'homme et ses engins ne risquaient-ils pas de polluer les milieux planétaires étudiés ? Et, réciproquement, ces milieux ne pouvaient-ils pas abriter des formes de vie dangereuses pour celles qu'héberge notre planète ? Jusqu'à présent, ces craintes se sont avérées sans fondement. Mais il n'est pas inconcevable que des astronautes de l'avenir ramènent sur la Terre des types de virus effrayants, comme celui dont il est question ici : ses manifestations ont pour cause (et non pour effet) un état de tension extrême chez ses victimes.

L

E chauffeur de taxi ne voulut pas être payé (« Moi, accepter un sou du Capitaine Gargan ? Pas question ! ») et le portier m'accueillit si chaleureusement que je pardonnai presque à Sue d'avoir emménagé dans un immeuble avec portier. Puis ce fut l'ascenseur, et puis Sue. Il faut être absent depuis longtemps, très longtemps, pour qu'une personne vous manque à ce point – et j'avais été plus éloigné qu'il n'est permis, pendant trop longtemps *plus* six semaines. Je l'embrassai à l'étouffer jusqu'à ce qu'elle demandât grâce, et en reprenant mes sens je m'aperçus que nous étions sur la terrasse, ayant traversé tout l'appartement. Je crois que j'étais quelque peu enthousiaste mais, comme je l'ai dit... bah, comment peut-on expliquer cela ? J'étais heureux de revoir ma femme, voilà tout.

Elle parvint enfin à me calmer, me fit enlever ma veste d'uniforme et mes chaussures, plaça un pot de bière dans ma dextre, et je m'affalai dans le fauteuil en la contemplant ainsi que j'en avais coutume lorsque je revenais autrefois de la Base – ou comme je rêvais d'elle à chaque instant de liberté depuis notre décollage, de nombreux mois auparavant. Message spécial à quiconque n'a jamais quitté la Terre : regardez autour de vous. Regardez *bien*. Vous êtes dans le

meilleur endroit qui existe. Chouette d'endroit.

Je le déclarai à Sue ; elle se mit à rire et demanda :

« Même pendant ces six semaines ? » Et je dis :

« Ces six semaines de quarantaine dans un sale hôpital terrestre étaient formidables, comparées à un séjour *ailleurs*. Mais ces six semaines furent bien les plus longues de ma vie, je te l'accorde. » Je l'attirai contre moi et l'embrassai. « Deux fois plus longues que le reste du voyage. »

Elle se dégagea et me tapota le crâne, de la manière que je n'aime pas.

« C'était vraiment si moche ?

— Ce fut moche. Ce fut triste, dangereux et... écoeurant, je crois que c'est le mot.

— Cette épidémie ? » Je grognai :

« Ce n'était pas une épidémie.

— Évidemment je n'en sais rien, dit-elle. Mais les rumeurs... le fait que tu rappelles l'équipage après douze heures de permission pour le mettre six semaines en quarantaine...

— Oui, cela a dû provoquer des commérages. » Fermant les yeux, je ris avec amertume. « Laissons jaser. On n'inventera jamais rien d'aussi abominable que la réalité. Donne-moi encore une bière. » Ce qu'elle fit, et je lui embrassai la main au passage. Elle retira aussitôt sa main, et je me mis à rire.

« Peur de moi, ou quoi ?

— Oh ! Seigneur, non. J'ai besoin de m'adapter, c'est tout. Tu as tant fait... de millions de millions de kilomètres, pendant des mois et des mois... et je sais seulement que tu es rentré, rien d'autre.

— J'ai ramené l'Amant Infernal sain et sauf », plaisantai-je.

Elle rougit.

« Ne parle pas comme ça. »

L'Amant Infernal était Purcell, mon second. Purcell était de ces types qui ne savent que se conduire comme le cerf à l'époque des amours, bramant aux étoiles et frappant ses bois contre les rochers. Il était venu chez nous à deux ou trois reprises, et avait prononcé sur Sue des paroles si flatteuses que j'avais dû lui suggérer de se taire s'il ne voulait pas récolter une raclée. Malgré cela, il avait plu à Sue ; elle était ainsi : toujours à se mettre en frais pour un animal de ce genre. Et je suppose que je devais en être un, moi aussi. En tout cas, c'est moi qu'elle avait épousé. Je dis :

« J'ai idée que Purcell est blasé, ou alors qu'il ne faisait pas honneur à sa réputation quand nous avons recherché les hommes d'équipage pour les ramener à la Base. Nous avons ramassé les uns dans des bouges et des boîtes de strip ; nous avons récupéré les autres dans le sein de leurs familles, se comportant comme des hommes

normaux après un long voyage ; mais Purcell, nous l'avons trouvé au King George Hôtel... (je levai l'index pour souligner le fait) *tout seul*, et dormant profondément ; il nous a dit qu'il était là depuis son retour sur Terre. Qu'il voulait se prélasser dans un bain chaud et s'offrir 24 heures de sommeil dans un véritable lit avec des draps. Tu parles d'un matelot, pour sa première bordée à terre ! »

Elle s'était levée pour me verser encore de la bière.

« Je n'ai pas fini celle-ci ! » dis-je.

Elle dit *oh* ! et se rassit.

« Tu devais me raconter le voyage.

— Je devais...? Dans ce cas, je vais te le raconter. Mais écoute bien, car c'est un voyage que j'oublierai le plus rapidement possible... et ensuite je ne veux même plus y penser. »

*
* *
*

Je n'ai pas à te parler du départ – de nos jours, tous les longs trajets partent des satellites placés sur l'Orbite Extérieure, au-delà de la Lune – ni du saute-espace grâce auquel nous nous trouvons propulsés plus rapidement que la lumière, plus étourdis qu'un gosse de cinq ans sur un tabouret de drugstore, et en éprouvant plus de malaises qu'une vieille dame à son réveil. Je t'ai déjà expliqué tout cela.

Je commence donc au moment de notre arrivée sur Mullygantz II, la meilleure découverte de la Terre jusqu'alors en tant que planète de colonisation, cinq neuvièmes de la norme terrienne, et le plus beau morceau de caillou qui ait jamais gravité autour d'un soleil. Nous mîmes l'astronef en orbite fixe et, Purcell et moi, nous descendîmes dans un superpatrouilleur avec les vivres et l'équipement destinés à la station d'observation écologique. Nous pensions y trouver une ambiance de ruche, cinq individus affairés et des piles de rapports complets – et nous espérions en ramener la bonne nouvelle selon laquelle l'engin suivant serait l'astronef colonisateur. Au lieu de cela nous trouvâmes trois morts et deux malades, et sûmes aussitôt que les nouvelles que nous rapporterions couperaient court aux préparatifs des colons.

Clément était le seul que j'avais connu personnellement. Chef de la station, médecin, écologiste, et expert dans ces deux spécialités... c'était l'un des morts. Joe et Katherine Flent étaient morts, eux aussi. Amy Segal, l'archiviste (une des meilleures du Service), était malade d'une façon que je décrirai bientôt. Et Glenda Spooner, la biologiste de la station, était... eh bien, disons *repliée*. Retirée en elle-même. Quelque chose l'avait effrayée à un tel point qu'elle se contentait de rester assise, bras et jambes croisées, les yeux béants, à se balancer sans fin, sur son siège.

Ceux qui fabriquent les médailles pour héros devraient en frapper une grosse comme une assiette pour Amy Segal. Comme je viens de te le dire, elle était malade. Sa température était terriblement irrégulière, passant de 40 à 36 et vice versa. Elle était tout au bord de la dépression et avait dû rester dans cet état pendant des semaines, passant le seuil durant des minutes entières puis se ressaisissant avant d'y replonger. Mais elle savait que Glenda était impuissante, bien qu'en parfaite condition physique ; elle savait aussi que même un appareillage automatique a besoin d'être surveillé. Non seulement se traînait-elle pour recharger l'encre et remplacer les feuilles des sismographes, hygromètres et aérosondes enregistreurs, mais encore nourrissait-elle Glenda ; qui plus est, elle s'alimentait elle-même.

Elle absorbait *près de quinze mille calories par jour*. Et elle avait maigri de vingt kilos. Elle présentait le spectacle le plus sinistre qu'on ait jamais vu : visage assez replet, mais abdomen – des fausses côtes au pubis – presque appliqué sur la colonne vertébrale. On ne pourrait pas croire qu'un organisme puisse consommer autant d'aliments... du moins, sans l'avoir vue manger. Elle utilisait un hachoir du labo, parce qu'elle n'avait absolument pas le temps de mâcher. Elle déversait dans l'entonnoir tous les vivres qui lui tombaient sous la main, posait son menton devant la sortie de l'engin, et enfournait tout ce hachis dans sa bouche ouverte, à l'aide des deux mains. Si elle avait pu dormir, elle aurait moins souffert – mais la faim la réveillait au bout de vingt minutes et elle devait aussitôt recommencer : hacher, enfourner, lamper et ingurgiter. Si Glenda avait été capable de l'aider... Mais non, elle devait tout faire elle-même et, quand nous eûmes reconstitué tout le drame, nous sûmes que cela durait depuis bientôt trois semaines. Encore trois semaines et elles auraient épuisé les vivres (de quoi nourrir en principe cinq personnes pendant deux mois).

Nous avions un hypno portatif dans la boîte de secours du superpatrouilleur ; nous le branchâmes sur Glenda Spooner avec une bande magnétique de réconfort et un inducteur de sommeil normal, et nous la mîmes au lit. Nous couchâmes aussi Amy, mais elle piqua une telle crise que nous dûmes lui expliquer, à travers son délire, que l'un de nous resterait en permanence à son chevet avec des rations prémastiquées. Lorsqu'elle nous eut enfin compris, elle dormit comme un cadavre – mais un cadavre peu agréable à voir, qui mangeait dans sa léthargie.

Ce fut un gros travail imprévu et, lorsque nous en eûmes terminé, Purcell s'épongea le visage en déclarant :

« Cinq neuvièmes de la norme terrienne, ah ! oui ? Pas de virus ou de bactéries nocifs. Pas de plantes, pas de fungi toxiques. Venez tous sur Mullygantz II, pays du bonheur et de la santé !

— Personne n'a jamais prétendu cela, lui rappelai-je. Les rapports

disent simplement qu'il n'y a ici rien de nuisible à *notre connaissance*. Bon sang, les plus grands cerveaux du monde tuaient bien les patients A et B en leur transfusant du sang du groupe AB. Le ciel nous vienne en aide le jour où nous penserons tout connaître dans l'univers ! »

Ce n'est pas à ce moment que nous apprîmes tout le drame ; ou plutôt, tous les éléments étaient présents, mais dans un ordre incompréhensible. La clef en résidait dans le livre de bord personnel d'Amy Segal, qu'elle appelait un « journal » et rédigeait en pattes de mouches dénommées « sténographie » ; il fallut une semaine à trois historiens et un philosophe pour le déchiffrer après notre retour sur Terre. Ce fut ce journal qui nous révéla ce qui s'était passé, nous montra le courage de ces gens... et comment ils explosèrent les uns sur les autres. Je vais donc te conter, non pas la façon dont nous l'apprîmes, mais la manière dont cela se déroula.

Pour commencer, précisons que c'était une bonne équipe. Clément était un bon chef, un de ces types décontractés qui écoutent toujours les autres. Il pouvait obtenir une fantastique somme de travail d'une équipe – et de lui-même, sans que cela fût apparent. Son art du commandement était en quelque sorte une arme secrète.

Glenda Spooner et Amy Segal étaient folles de lui, d'une façon chaleureuse et pleine de respect qui n'intervenait jamais dans le travail. Je pense que Glenda était la plus mordue ou, en tout cas, la plus démonstrative. Amy, elle, était la petite souris aux grands yeux qui éprouve de la joie tout en conservant son calme lorsque sa grande passion pénètre dans la salle, et qui travaille sans doute encore plus arduement pour lui plaire. Clément couchait avec les deux, comme cela se pratique généralement quand il y a un nombre impair de célibataires dans une équipe. C'est normal, et le chef avisé veille à ce qu'il en reste ainsi, sans avoir de préférée... du moins avant l'achèvement de la mission.

Les Flent, Katherine et Joe, étaient mariés depuis longtemps lorsqu'ils partirent dans l'Espace, Les spécialités de Joe étaient la géologie et la minéralogie ; Katherine était chimiste, et leurs personnalités se complétaient à l'image de leurs sciences. Une des premières mentions du journal d'Amy précise qu'ils se connaissaient au point d'être à deux doigts de la télépathie ; ils travaillaient côte à côte pendant des heures en communiquant par battements de cils et grognements.

Il est difficile de dire avec certitude ce qui détruisit cette stabilité. Ce *n'était pas* un équilibre précaire ; à voir les choses, on eût dit que l'arrangement pouvait supporter bien des chocs et des frictions. Ce fut, à n'en pas douter, une malheureuse combinaison de petits faits, tous insignifiants par eux-mêmes mais n'en possédant pas moins une masse

critique que nul ne soupçonnait. C'est peut-être la maladie de Clément qui mit le feu aux poudres ; peut-être les Flent traversèrent-ils une de ces crises du genre « Seigneur-qu'ai-je-bien-pu-voir-en-toi » qui saisissent les gens mariés n'ayant jamais été séparés ; ou ce fut peut-être l'absurde engouement subit d'Amy pour Joe Flent, suivi de son désarroi. Le pire fut probablement que Joe Flent dut percevoir ce qu'elle ressentait et s'enflammer à son tour. Je ne sais pas. Je pense, comme je te le disais, que tout arriva en même temps.

Cette maladie de Clément, d'abord. Étant sorti pour chercher des spécimens biologiques, il repéra un primate. Vilains grands diables d'un mètre cinquante, mais si lourds qu'ils pèsent deux fois plus que l'homme, ils sont relativement rares sur Mullygantz II Ils sont tachetés de mauve et de gris, entièrement glabres, et ils ont un visage qui évoque, au repos, celui d'un gorille en fureur ; au lieu de crocs, ils possèdent une ridicule rangée de petites dents acérées. Ils se déplacent fort convenablement dans les arbres mais sont faciles à poursuivre au sol, car ils n'ont jamais su se servir de leurs bras et de leurs phalanges comme les grands singes, et se dandinent sur le terrain, levant les bras pour ne pas en être encombrés. C'est trompeur : ils ont une allure tellement amusante qu'on oublie qu'ils pourraient être dangereux.

Donc, Clément en surprit un au sol et le pourchassa en direction d'un espace découvert avant que l'animal eût réalisé. Il l'amena à s'arrêter, s'interposant entre les arbres et la bête et s'approchant de celle-ci. Seul le primate courait : Clément se contenta de le manœuvrer jusqu'à ce qu'il fût totalement épuisé et s'assît pour subir son sort. Ledit sort aurait dû être le suivant : Clément l'aurait étourdi, insensibilisé par une injection, examiné puis relâché ; mais l'animal ne pouvait évidemment pas le savoir. Assis dans l'herbe, l'air abruti, grotesque et impuissant, il ne bougea plus ; lorsque Clément avança la main pour lui caresser la nuque, il ne fit que tressaillir. Clément écartait lentement sa main pour empoigner son pistolet-choqueur, quand il dit quelque chose ou se mit à rire... quoi qu'il en soit il fit du bruit, et la bête alors le mordit.

Or, ces petites dents pointues n'étaient pas ce qu'elles paraissaient. Les gencives étaient rétractiles et les dents n'étaient pas véritablement des dents, mais chacune d'elles était *un os dentelé* dont toutes les petites aiguilles étaient tournées vers l'intérieur, comme chez le requin. Heureusement, les muscles de la mâchoire étaient peu puissants sinon Clément eût perdu l'avant-bras – mais malgré tout, c'était une vilaine morsure. Clément ne pouvait se dégager ni atteindre son choqueur ; il sortit son pistolet-brûleur, le régla d'un doigt sur « Faible », et roussit la gorge du primate avec la flamme. Cela, c'était bien Clément : ne jamais faire plus de dégâts qu'il n'était nécessaire. Le primate ouvrit la bouche pour protéger sa gorge, et

Clément fut libre. Il sauta en arrière, se tordit la cheville, perdit l'équilibre et quelque chose lui brûla violemment la joue. S'écartant vivement, il se remit sur pied. Le primate galopait vers les bois sur ses petites pattes torses en levant ses longs bras au-dessus de sa tête ; même dans ces circonstances, Clément le trouva drôle. À ce moment une chose se jeta sur lui dans les hautes herbes et il fit un bond pour s'en écarter.

Plus tard, il écrivit un compte rendu très détaillé sur l'incident. Cette chose était humide, affreuse, indescritiblement nauséabonde. Il affirma que longtemps après, il put reconnaître et séparer dans sa mémoire les diverses odeurs, comme on différencie les instruments de l'orchestre. Cela sentait le mercaptan, le céleri pourri, l'excrément, l'acide formique, la viande gâtée et cette odeur qui évoque le goût de certains cuivres. Sur sa joue, la brûlure sentait l'acide chlorhydrique réagissant sur un hydrocarbure (ce qui en fait était le cas).

La chose était irrégulièrement sphérique ou ovoïde, mais molle ou spongieuse. Divers fluides en suintaient çà et là – des liquides incolores et aqueux d'apparence, ou striés de jaune comme des œufs écrasés, ainsi que du sang. Cela saignait à flots par des ouvertures disséminées, et aussi en gouttelettes cutanées qui se formaient superficiellement comme celles de la buée à l'extérieur d'un verre d'eau glacée. Cutanées, ai-je dit ? Ce n'est pas le mot propre. Clément signala que la chose était dépourvue de peau – il employa le terme « écorché ». Une grande partie de sa surface était du muscle strié, apparemment sans protection. En deux endroits, il put voir un tissu brun dénudé semblable à celui d'un foie, dégorgeant ses propres sécrétions.

Et cette chose, qui mesurait environ quarante centimètres sur cinquante et devait peser dans les quinze kilos, s'agitait et sautillait spasmodiquement, sans paraître se soucier d'être sens dessus dessous (si toutefois elle avait un dessus), mais toujours en direction de Clément.

Clément fit un pas de côté – un grand pas, car la vive douleur de sa joue brûlée lui rappelait que la chose, quel que fût l'endroit d'où elle avait surgi, était alors dans les airs... et il ne souhaitait pas la voir s'envoler de nouveau.

La chose se retourna, le suivit, laissant derrière elle une traînée visqueuse dans l'herbe écrasée, un immonde sillage incurvé, comme si elle reconnaissait Clément et *le voulait*.

Il avoua qu'il ne se souvenait ni d'avoir réglé l'intensité du pistolet-brûleur ni du moment où il pressa la détente. Il se rappelait avoir fait le tour de la chose en y déversant du feu, tandis qu'elle se tordait en suintant, jusqu'à ce que son arme et lui-même fussent épuisés, et qu'il ne restât à ses pieds qu'une masse humide et carbonisée dont l'odeur

de chair calcinée s'ajoutait aux précédentes. Il dit, dans son rapport impitoyable, qu'il piétina longuement autour de la chose pour éteindre les herbes enflammées, tout en frissonnant de répulsion. Puis il se laissa tomber avec lassitude dans l'herbe en pleurant sous l'effet de la réaction... et il ne songea qu'ensuite à ses blessures. Il brisa son ampoule spectrale de pionnier et en étala généreusement le contenu sur morsure et brûlure. Il resta sur place jusqu'à ce que l'analgésique eût endormi la douleur, et qu'il fût certain que la grande variété d'antibiotiques utilisés eût commencé d'agir ; enfin il s'obligea à regagner la base.

Et puis ce fut la maladie. Elle ne dura que huit jours environ, et ne fut guère le type d'indisposition qui suit habituellement ce genre d'aventure. Son bras, sa figure se cicatrisaient vite et bien, son appétit était bon mais pas excessif, et ses idées étaient assez nettes. Mais pendant ce délai, ainsi qu'il l'exposa dans ses notes précises enregistrées au magnéto, il éprouva des choses jamais ressenties jusqu'alors et très difficiles à décrire. Rien que des choses qu'il avait lues ou dont on lui avait parlé, mais qui lui étaient personnellement inconnues. Il avait de petits élancements douloureux dans l'abdomen et le dos, une série de pulsations en un point où il n'aurait jamais dû en sentir... comme dans un os qui se ressoude, mais cela puisait dans des tissus tendres. Tout cela était supportable. Il avait une diarrhée noire incoercible mais, à l'instar des douleurs, elle ne franchit jamais le stade de l'inconfort. Il répéta à quatre reprises une phrase vague : qu'en se réveillant chaque matin il se sentait différent de la veille, sans pouvoir dire précisément en quoi cette différence consistait. Différent, un point c'est tout.

Ces symptômes disparurent un jour, et il retrouva son état normal. Voilà le plus gros handicap de toute cette affaire : Clément était une force de la nature et, s'il avait été un peu plus secoué par son aventure, il se fût attaché à *savoir*. Mais comme il n'y avait pas été induit, il se contenta de reprendre son travail quotidien, abattant comme d'habitude la besogne d'un homme et demi. Vis-à-vis des autres il était anormalement calme mais, si toutefois ils s'en aperçurent, cela n'éveilla pas leur attention. N'oublie pas qu'ils travaillaient dur, eux aussi. Clément dormit seul pendant ces huit ou neuf jours ; cela n'avait rien de remarquable non plus, c'était tout juste un peu inaccoutumé, mais cela ne mérita nul commentaire de Glenda ou d'Amy, qui étaient des femmes comblées, en sécurité et très occupées.

À ce moment survinrent ces nouveaux contretemps, petits riens se greffant sur d'autres petits riens. Ce fut l'heure des ennuis pour cette pauvre Amy Segal. Cela commença par une broutille, dans le labo de chimie, où elle s'adonnait à la routine à la fois hâtive et peu pressée

d'un tirage de longue haleine. Joe Flent vint voir comment elle s'en tirait, resta toute la journée, effectua quelques réglages dans l'appareillage. Il lui fallut passer devant la table de travail d'Amy et, absorbé par ce qu'il faisait, il posa la main sur elle en la contournant et poursuivit sa tâche.

Elle l'inscrivit textuellement dans son journal, en gros caractères parmi ses petits hiéroglyphes habituels. « Il m'a *touchée*. » Souligné. D'accord, ce n'était rien, je l'ai dit. Un incident. Mais cet incident l'avait agitée, et elle se trouva tout à coup faite de fulminate de mercure. Elle resta en place et manqua défaillir. Qu'est-ce qui provoque ces choses...? Peu importe. La chose eut lieu. Amy contempla Joe comme si elle ne l'avait jamais regardé, vit la lumière jouant dans ses cheveux, la coupe de ses oreilles, la forme de sa mâchoire... et tout le reste. Peut-être émit-elle un son et Joe l'entendit-il... Ils se dévisagèrent dans une sorte d'hypnose réciproque en échangeant Dieu sait quels effluves. Puis Joe poussa un bizarre petit grognement ébahi et fit mieux que sortir : il s'enfuit littéralement.

Cela n'a l'air de rien, n'est-ce pas ? Cependant, cela suffit pour plonger la petite Amy Segal dans un désarroi total et lui faire perdre la boussole. J'ai lu, un jour, qu'il y avait autrefois quantité de heurts et de frictions entre les êtres à cause des questions sexuelles.

Nous avons, quant à nous, fort bien résolu le problème... à la façon dont les humains résolvent les problèmes, c'est-à-dire par des procédés extrêmes. Le célibataire est absolument libre. L'individu marié est absolument ligoté. Si, étant marié, l'individu ressent une attirance extérieure, il a le choix : ou il reste marié sans s'abandonner à cette attirance, ou il rompt le mariage pour s'abandonner. S'il est célibataire il doit respecter les liens du mariage comme tout un chacun (il ne le fait pas, mais il ne brise pas la coque des autres pour autant).

Tout cela va sans dire ; pour Amy Segal, en tout cas. Mais, comme nombre de parfaites idiotes avant elle, elle mélangea ce qu'elle ressentait avec ce qu'elle *devait* ressentir. Peut-être y eut-il en elle un retour au primitivisme, à l'époque où le concave de l'un était de bonne prise pour le convexe de tout autre. Quoi qu'il en soit, cela prit chez elle la forme d'une auto-accusation. Elle évoluait entre ses compagnons en se répétant : « Je ne vaux rien. Joe est marié, et moi, comment puis-je éprouver ce sentiment pour lui, je dois être un monstre, je ne mérite pas de vivre parmi ces gens convenables », et ainsi de suite. Et personne à qui le dire. Peut-être, si Clément n'avait pas été malade, ou si elle avait eu le courage de se confier à l'une des deux autres femmes... mais à quoi servent les peut-être ? Elle était à demi folle de tourment.

Par la suite, en lisant la transcription du journal, je regrettai de ne

pouvoir retourner dans le passé en même temps que dans l'espace, de ne pouvoir lui dire : « Viens par ici, petite », l'emmener dans un coin et lui déclarer : « Écoute, tête de nœud, dénoue-toi, veux-tu ? Tu as le béguin, peu importe, ça passera. Mais tant qu'il dure, n'en aie pas honte. » Bon sang, c'était tout ce qu'il lui fallait, une parole comme ça...

Puis Clément fut rétabli et, un soir, lui fit signe. Elle sauta sur l'occasion – et c'est cela le plus terrible, car lorsque ce fut terminé elle éclata en sanglots et lui dit que c'était la dernière fois, jamais plus. Il ne dut pas se frapper. Là, il manqua le coche. Il aurait pu apprendre toute l'histoire s'il l'avait voulu – mais il n'essaya même pas. Peut-être... peut-être était-il un peu transformé par ce qui lui était arrivé, après tout. Voilà pourquoi Amy toucha le fond. Elle écrivit des pages entières à ce sujet dans son cahier. Elle venait de découvrir qu'elle réagissait comme d'habitude au contact de Clément – ce qui lui prouvait qu'elle ne pouvait donc aimer Joe, que son amour n'était donc pas sincère, qu'elle ne méritait donc pas d'être aimée, que Joe ne l'aimerait donc jamais... Petite cervelle d'oiseau ! Et le seul moyen de libération qu'elle entrevoyait était de se forcer à être fidèle envers un autre, elle allait « purifier ses sentiments » (c'est ce qu'elle écrivait) en étant fidèle à Joe – donc, plus de Clément et, bien sûr, pas de Joe. Et par cette décision, elle mit son cerveau sous la coupe directe de ses glandes engorgées. Peux-tu imaginer que l'on puisse, à notre époque, conserver un tel enfer sous son crâne ?

À ce moment, Amy Segal se trouva dans un tourbillon. Apparemment, personne n'en parla, mais on ne crée pas d'incandescence dans un coin sombre sans que quelqu'un le remarque. Katherine Flent dut s'en rendre compte assez tôt, comme l'eût fait la majorité des femmes, et ne dit probablement rien, comme toutes ne le font pas. Finalement Joe Flent s'en aperçut – et ce qu'il endura, nul ne le saura jamais. *Je sais* qu'il s'en aperçut – et qu'il souffrit, étant donné ce qui advint. Oh ! mon Dieu, ce qui advint...!

Ce dut être alors qu'Amy eut la même semi-maladie singulière qui avait terrassé Clément. Les vagues pulsations et soubresauts dans le ventre, les élancements, et aussi cette bizarre sensation d'avoir subi une transformation chaque matin sans savoir pourquoi. Et quand elle fut au milieu de la période de huit jours, c'est Glenda Spooner qui parut atteinte à son tour. C'est Clément qui rédigea le rapport à son sujet ; il voyait Glenda beaucoup plus souvent désormais, et était à même de l'observer. Remarquant la similitude avec sa propre maladie, bien que celle de Glenda fût plus bénigne, il décida d'examiner tout le monde. Amy, sans doute Glenda, et Clément l'avaient eue ; les Flent n'en présentèrent jamais les symptômes. Clément décida finalement que c'était une de ces affections qu'ont les gens sans que nul sache

pourquoi, comme le vulgaire rhume avant que Billipp eût découvert qu'il s'agissait d'une allergie à une fraction infinitésimale du gluten. Et le fait que Glenda Spooner avait eu une crise si légère permettait de penser que même les Flent avaient pu être contaminés sans le savoir... encore un élément que nous ne pourrions jamais établir.

Un beau jour, Clément s'en alla prospector les collines schisteuses au nord, pour y chercher du pétrole et, s'il n'en trouvait pas, n'importe quoi d'intéressant. Clément était excellent observateur. L'ennui avec lui, c'est qu'il était écologiste, c'est-à-dire en grande partie biologiste... et que les biologistes, dans leur genre, sont piqués.

Trois heures après son départ, le beau ciel creva et il se mit à tomber des hallebardes ; personne ne s'en inquiéta, car chacun savait que la pluie n'inquiéterait pas Clément.

Mais il ne revint pas.

Cette nuit fut longue à la station. Par deux fois des chercheurs sortirent ; ils durent revenir au bout de trois cents mètres. La pluie était capable de tomber ainsi quand il lui en prend fantaisie mais elle ne devrait pas le faire aussi longuement. Le petit matin n'y changea rien – cependant, dès qu'il fit à peine jour au-dehors, les Flent et les deux femmes abandonnèrent tout pour se rendre aux collines. Amy et Glenda partirent vers l'ouest, se séparèrent et explorèrent les ravins jusqu'au milieu de l'après-midi. Tout était donc fini lorsqu'elles revinrent. Les Flent allèrent au nord, et ce fut Joe qui découvrit Clément.

Ce fou de Clément avait aperçu un nid d'oiseau. Il le vit parce qu'il pleuvait, et que la cigogne-tête de poisson niche toujours pendant la pluie ; si elle n'agissait pas de la sorte, son nid grossièrement maçonné se décollerait. C'est un gros oiseau, plus grand que la cigogne terrienne, blanc comme la neige, de grande envergure et aisément repérable, surtout devant une falaise de schiste noir. Clément voulut voir de près comment il protégeait son nid, lequel ressemble à la moitié d'une pomme de pin grosse comme la moitié d'un tonneau – on dirait qu'il est trop grand pour que l'oiseau puisse rester au sec. Aussi Clément grimpa-t-il... pour découvrir que le cou flasque de la cigogne-tête de poisson cache trois ou quatre replis en S sous cette peau molle. Il se trouvait à trois mètres du nid, accroché à la roche pourrie, quand il s'en aperçut à ses dépens. La tête du volatile jaillit comme un projectile, le frappa en plein sternum, et il dégringola – et je crois que le schiste imbibé d'eau n'attendait que cela pour provoquer un véritable glissement de terrain. Il eut la jambe brisée et fut enseveli jusqu'aux omoplates. Il faisait face à l'escarpement, sous la pluie qui martelait ses paupières. Il n'avait pas autre chose à contempler que le dessous du nid dénudé par l'avalanche de rocs, et j'ai idée qu'à force

de le regarder, il comprit que ce nid était *tout ce qui retenait* la roche au-dessus ; et il passa la nuit dans cette position, attendant que les infiltrations descendent le mortier retenant le nid et lui envoient ces tonnes de rocher sur la tête. Sa jambe était en fort mauvais point et il dut s'évanouir deux ou trois fois, mais pas assez longtemps à son gré... *Bon sang !* Je pourrais t'énumérer une liste longue comme ça de gens à qui cette catastrophe aurait dû arriver. Et il a fallu que cela arrive à Clément !

Il pleuvait encore le matin quand Joe le trouva. Joe poussa un rugissement vers l'occident où sa femme cherchait parmi les roches, mais n'attendit pas de savoir si elle l'avait entendu. Et si elle *n'avait pas* entendu, il existait peut-être, effectivement, une espèce de télépathie entre eux, comme l'écrivait Amy dans son journal. Car elle arriva juste à temps pour tout voir – mais pas assez tôt pour empêcher quoi que ce soit.

Elle vit Joe se pencher sur la tête et les épaules de Clément pris sous l'amas de pierres, et entendit alors un cri aigu, bref. C'est Clément qui dut crier, car il était tourné vers la falaise et dut voir descendre le nid et le reste. Katherine hurla et se précipita vers eux, puis la nouvelle avalanche parvint au fond, et ce fut la fin de Clément.

Mais pas pour Joe. Une autre chose atteignit Joe.

Elle parut jaillir de la roche un dixième de seconde avant l'arrivée de l'avalanche. Elle frappa Joe si violemment qu'il fut soulevé et projeté à quelque distance des cailloux qui tombaient. Katherine cria encore tout en courant, car ce qui avait renversé son mari avançait par bonds irréguliers en direction de Joe inanimé, et elle reconnut, d'après la description qu'en avait fait Clément, la chose qui avait attaqué celui-ci le jour où le primate l'avait mordu.

Elle fit son rapport sur l'enregistreur vocal ; j'ai entendu la bande. J'aimerais que celle-ci soit transcrite, puis effacée. On ne devrait pas entendre une personne liée par le devoir, frappée d'horreur à ce point, raconter un tel drame. Le lire, passe encore. Mais cette voix monocorde, déchirante, Seigneur ! Elle subissait neuf agonies à la fois – ses mains détruites, ce qui était arrivé à Joe, ce qu'il avait dit... pouah ! Je ne peux pas te le répéter sans entendre cette voix dans ma tête.

Cette infection épouvantable sauta sur Joe, le renversant, et elle sauta encore pour choir sur son visage et y demeurer, palpitante, sanguinolente, dégoulinante d'eau et d'acide. Joe se débattit si frénétiquement que ses pieds se dressèrent ; il parut accroché en l'air, en appui sur sa nuque et ses omoplates, tandis que ses bras et ses jambes s'agitaient désespérément comme ceux d'une marionnette. Puis il retomba avec cette monstruosité installée sur sa figure, son cou, sa tête ; il sursauta encore une fois, et ne bougea plus – c'est alors que

Katherine arriva à lui.

Katherine se jeta sur la chose avec ses mains nues. Même sous cette pluie, un contact d'une demi-seconde suffit à boursoufler et craqueler sa peau, et elle dut avoir la sensation de plonger ses mains dans de l'huile bouillante. Elle n'en parle pas. Elle dit seulement que lorsqu'elle empoigna la chose pour l'arracher du visage de Joe, elle se détacha en petites parcelles glissantes. Elle la frappa à coups de talon : son pied passa au travers. Elle se jeta de nouveau sur la chose, et ce fut sans doute à ce moment qu'elle abîma tout à fait ses mains. Puis elle eut une idée au milieu de ce cauchemar, recula, saisit Joe par les pieds et l'entraîna cinq mètres plus loin (ne me demande pas comment), le tournant sur le ventre pour que le reste de cette abomination tombât de sa figure. Elle se dépouilla de sa chemisette, s'agenouilla, retourna Joe et le fit asseoir. Elle voulut lui essuyer le visage avec la chemise mais s'aperçut qu'elle ne pouvait la tenir, aussi crispa-t-elle sa main perdue sous le vêtement, et elle put l'éponger ; mais ce qu'elle épongea n'était plus un visage. Sur la bande, elle déclara de cette voix effroyablement neutre : « Je ne m'en rendis pas compte sur le moment. »

Passant ses bras autour de Joe, elle le berça en répétant : « Joe, c'est Katherine. Tout va bien, chéri. Katherine est là. » Il exhala un soupir, un long soupir frémissant, et se redressa, la tête en lambeaux. Il prononça : « Amy ? », puis tout à coup se débattit aveuglément contre Katherine. Elle perdit l'équilibre et son bras ne soutint plus Joe. Il tomba à la renverse. Il poussa un grand cri qui se répercuta longtemps dans la crevasse : « A... miiii... » et mourut une ou deux minutes après.

Katherine resta hébétée jusqu'à ce qu'elle fût prête à partir, et elle couvrit la figure de Joe avec la chemisette. Elle regarda la chose qui l'avait tué. Celle-ci était morte, éparpillée en petits fragments parmi les rocs de l'avalanche. Katherine revint à la base. Elle ne se souvint pas du trajet. Elle devait être trempée et glacée jusqu'à la moelle. Il semble qu'elle alla droit à l'enregistreur vocal et fit son rapport, puis attendit trois ou quatre heures le retour des autres.

Si seulement il y avait eu là quelqu'un pour... Je ne sais pas. Après tout ce qu'elle avait enduré, elle n'eût peut-être pas écouté. Qui sait ce qu'elle évoqua dans sa tête, assise devant l'appareil, avec ses mains en charpie ? Je pense que c'était le dernier cri de Joe, en raison de ce qui arriva lorsque Glenda et Amy rentrèrent. Cet appel devait vibrer si fort sous son crâne qu'aucune autre voix n'y put pénétrer. Mais je regrette qu'il n'y eût personne, là-bas, qui puisse comprendre ce que disent les gens lorsqu'ils sont sur le point de mourir. Quelquefois, ils sont comme déjà morts au moment où ils prononcent ces choses ; elles ne signifient rien. Moi, j'ai vu un mécano faire ça après l'explosion d'un

générateur. Il gémissait : « Trois huitièmes... trois huitièmes... » Ce que je veux dire, c'est que cela n'avait pas *nécessairement* une signification... Bah, quelle différence à présent ?

Elles entrèrent, lasses et en sueur, en appelant. Katherine Flent ne répondit pas. Elles pénétrèrent dans la salle des archives, Amy en tête. Amy fut au centre de la pièce avant d'apercevoir Katherine. Glenda était encore sur le seuil. Amy hurla, et je crois que n'importe qui aurait fait de même en voyant Katherine avec ses cheveux collés au visage, tout ce sang sur ses vêtements, et sans chemise. Elle fixa Amy de ses yeux déments et se leva avec lenteur. Amy prononça deux fois son nom mais Katherine continua d'avancer posément, régulièrement, inflexiblement. Entre les paumes de ses pauvres mains, elle tenait un couteau à écorcher. Elle ne pouvait certainement pas le tenir de manière dangereuse, mais Amy ne dut pas y songer.

Amy recula vers la porte mais, d'une grande enjambée, Katherine lui coupa la retraite et la repoussa dans l'autre angle, d'où elle ne pouvait s'échapper. Amy jeta un coup d'œil derrière elle, vit le piège, se cacha les yeux avec ses mains, fit un pas de côté, abaissa les bras.

« Katherine ! cria-t-elle. Qu'y a-t-il ? Qu'y a-t-il ? Avez-vous retrouvé Clément ?... Vite ! poursuivit-elle à l'adresse de Glenda pétrifiée. Va chercher Joe. »

À l'évocation du nom de Joe, Katherine gémit faiblement et se rua. Mais elle fut heurtée à mi-chemin par cette même sorte de chose qui avait tué son mari.

Le choc de l'horrible masse molle jeta Katherine à la renverse. Sa tête frappa l'angle d'un casier métallique...

Dans la petite pièce, la puanteur était indicible, insupportable. Amy tituba jusqu'à la porte, poussant devant elle une Glenda passive...

Et c'est ainsi que nous les trouvâmes, Purcell et moi : une anormale fiévreuse qui dévorait plus que six hommes, et une catatonique.

*
* *

J'envoyai Purcell à la falaise de schiste pour voir si les restes de Clément et de Joe Flent pouvaient faire l'objet d'un examen. Mais les animaux avaient consciencieusement éparpillé les débris de Joe – et Purcell ne put retrouver Clément, bien qu'il se fût écorché les mains jusqu'au sang en déplaçant les rochers. De nouvelles avalanches avaient dû se produire après cette pluie. Au cours de ces dernières semaines, tout en entretenant le matériel de première importance, Amy avait réussi – je ne sais comment – à traîner dehors le corps de Katherine et à l'enterrer, ainsi qu'à nettoyer la salle des archives dont, pourtant, seul un incendie aurait pu chasser la puanteur.

Nous laissâmes tout sur place, sauf les bandes et les rapports écrits.

Le superpatrouilleur étant conçu pour transporter deux hommes et leur bagage, le faire décoller avec quatre personnes ne fut guère facile. Je fus bougrement content de retrouver le pont de l'astronef et de m'éloigner de cet enfer. Nous plaçâmes les deux femmes dans une cabine voisine de l'infirmerie, et les mîmes en quarantaine par mesure de prudence ; puis je me mis à étudier les rapports : j'y lus l'histoire à peu près telle que je viens de te l'exposer.

Et quand je la connus, je ne pus rien faire de plus. Amy était perpétuellement en train de délirer, manger ou dormir ; on ne pouvait pratiquement rien tirer d'elle, et le peu que nous en obtînmes était sujet à caution. De Glenda, nous ne tirâmes rien. Elle restait immobile, avec ce gentil demi-sourire, et laissait l'univers tourner sans elle. Sur un astronef comme le nôtre, le corps médical est représenté par nous autres, commandants et officiers, et nous ne pûmes que les nourrir et veiller à leur confort ; à part cela, nous oubliâmes presque qu'elles se trouvaient à notre bord. Ce qui fut une erreur.

Donc, *statu quo* pour autant que je pouvais savoir, depuis notre départ de la planète jusqu'à l'arrivée dans la zone de gravité terrestre : l'équipage vaquait à ses travaux, les deux jeunes femmes étaient en quarantaine et Purcell les nourrissait, l'une à la cuiller et l'autre avec le concours d'un hachoir ; quant à moi, enfermé avec les documents, je comparais, j'additionnais, je supputais, j'essayais en un mot de donner un sens à la présence de cette monstruosité invertébrée qui, apparemment, pouvait surgir de nulle part en pleine atmosphère, même dans un local fermé (comme celle qui avait tué Katherine Fient) ; qui apparemment *ne pouvait* survivre et pourtant demeurer capable d'attaquer et de tuer. Je n'arrivai à rien. J'échafaudai quantité de théories dans le détail desquelles je n'entrerais pas, dont certaines étaient bien tirées par les cheveux, comme par exemple une créature quadridimensionnelle qui... Mais il est vrai que la Nature peut être invraisemblable *elle aussi*, comme en témoignera quiconque a vu l'arrière-train d'un mandrill.

Et, comme autre exemple écoeurant, connais-tu les concombres de mer ?

*
* *
*

Nous quittâmes le champ du saute-espace en temps prévu, et la vue de la Lune nous réconforta. Nous fûmes transférés dans une ferry-fusée sur l'Orbite Extérieure et atterrîmes doucement pour être mis, ferry et le reste, en quarantaine à la base. Les femmes furent enfin placées entre des mains compétentes, et l'équipage subit l'examen habituel. Usuel ou pas, c'est un examen des plus méticuleux ; quand tous les hommes eurent été reconnus indemnes, ils purent dormir six heures,

après quoi l'examen fut recommencé. Les hommes furent de nouveau « reconnus bons », je leur donnai une permission de soixante-douze heures renouvelable, et ils furent libres.

J'étais plus que pressé de filer à mon tour mais à ce moment j'étais plongé jusqu'au cou, avec spécialistes et théoriciens, dans certaines spécialités et théories qui devenaient peu à peu trop fascinantes pour qu'un mécréant, fût-il comme moi avide de rentrer au bercail, pût les ignorer. C'est alors que je t'ai téléphoné pour t'apprendre combien j'étais occupé, et te jurer que je serais libre dès le jour suivant. Tu as bien pris la chose. Naturellement je ne pouvais prévoir que ce ne serait pas le lendemain, mais six semaines plus tard.

Juste après le départ de l'équipage, on me pria de passer de la section de sémantique, où nous faisions le collationnement de toutes les notes et comptes rendus, à la section psychiatrique.

Ils en avaient une chez eux ! Une de ces... de ces choses.

Je dois le dire à la louange de ces types : ils durent être aussi tentés que Clément, lorsqu'il vit la première, de la réduire en cendres le plus hâtivement possible. Je la vis, et telle fut ma première impulsion. Grand dieu ! Aucun rapport, fût-il aussi clinique que celui de Clément, ne peut te donner une idée de l'aspect répugnant de cette chose.

Ils venaient de s'occuper de Glenda Spooner. Il est malaisé de tirer quelque chose d'une catatonie ; mais, à l'aide de puissantes narcosynthèses et de champs d'induction, ils provoquèrent une régression. Ils déterminèrent le type de catatonie de Glenda. Certains individus, tu dois le savoir, se replient de la sorte à la suite d'un choc terrible. C'est une évasion. Mais d'autres opèrent ce repli une fraction de seconde *avant* le choc. Ce n'est alors plus une évasion, mais une défense. Tel était le cas de notre Glenda.

Ils la firent rétrograder jusqu'au moment où elle cherchait Clément dans les collines. De là, ils repartirent en avant dans le temps : jusqu'au moment où elle rejoignait Amy et revenait à la station en sa compagnie, pataugeant sous la pluie. Ils en arrivèrent à la minute où Amy pénétrait dans la salle des archives et hurlait en voyant l'expression de Katherine Flent. *C'est là* qu'ils retrouvèrent l'instant précis du traumatisme, l'instant où s'était produit un événement si terrible que Glenda s'était repliée en elle-même pour ne point le voir.

Encore un peu de drogue, encore une application du champ au moyen du casque dont on l'avait coiffée. Ils l'obligèrent à rétrograder de quelques minutes, puis la firent aborder à nouveau cet instant. Ils recommencèrent plusieurs fois en faisant à chaque reprise de légères modifications : ils savaient que tôt ou tard ils découvriraient l'exacte et subtile impulsion qui lui ferait franchir cette barrière mentale, la forcerait enfin à affronter cet événement qu'elle avait si peur de connaître.

Ils y parvinrent – et c'est alors qu'apparut, jaillie en avant, *la chose* molle et viscérale ; elle catapulte un technicien à cinq mètres, le heurtant si durement qu'elle l'assomma et l'envoya rouler contre la paroi. C'était un jeune homme du nom de Pétri et il fut tué. Comme Katherine Flent, il mourut certainement avant de sentir les brûlures d'acide : il tomba dans la cage d'un transformateur et périt dans une gerbe d'étincelles.

Comme je te le disais, ces gaillards ne manquaient pas de présence d'esprit. Automatiquement, quelqu'un se jeta au secours de Pétri (quoique trop tard) et un autre courut chercher un pistolet-brûleur. Trop tard aussi, car lorsqu'il revint avec l'arme, Shellaburger et Li Kyu avaient empoigné la cloche de verre d'une pompe à vide et y avaient emprisonné l'immonde apparition. Après avoir glissé dessous une plaque inattaquable, ils placèrent un Branchement au sommet et emplirent la cloche d'argon liquide.

Il n'y eut, cette fois, ni masse carbonisée ni amas de débris déchiquetés à coups de pied et imbibés de pluie. Ils se trouvaient en possession d'un parfait spécimen, si l'on peut qualifier de parfait un être de cette nature, congelé au moment où il était en pleine vie et tentait de bondir sur quelqu'un pour l'arroser de ses acides nauséabonds. Ils pouvaient le conserver, le découper au microtome, et même le ranimer s'ils en avaient le courage.

Glenda fit la preuve éclatante qu'en fonction de son métabolisme psychique personnel, elle avait choisi la défense qui lui convenait le mieux : car, en apercevant *la chose*, elle mourut de frayeur. C'était cela, rien que cela, qu'elle avait voulu éviter en se plongeant en catatonie. Et les psychiatres admirent qu'elle avait eu raison. Mais au moins, elle n'était pas morte inutilement comme Joe Flent, Clément et la pauvre Katherine. Car c'est l'autopsie de Glenda qui fit toute la lumière.

Une des choses qu'ils découvrirent était extrêmement subtile. C'était une disposition moléculaire du tissu conjonctif totalement différente de ce qu'ils connaissaient. Ils trouvèrent la même chose sur Amy Segal, mais rien de tel sur moi. C'est à ce moment que je fis rappeler tout mon équipage. Je ne pensais pas qu'un de mes hommes fût atteint, mais il était préférable de s'en assurer. Si cela se propageait sur Terre...

En fait, les membres de l'équipage étaient indemnes... tous à l'exception d'un seul, et celui-ci était peu touché.

L'autre chose révélée par l'autopsie de Glenda était rien moins que subtile.

Son abdomen était vide.

Son foie, ses reins, la plus grande partie de l'intestin grêle et la totalité du gros intestin avaient disparu, ainsi que rate, vessie et autres

viscères de cet acabit. Restaient : l'utérus avec les trompes de Fallope enroulées différemment et les ovaires fixés directement sur l'utérus lui-même ; l'estomac ; un petit morceau de ce qui avait été l'intestin grêle, soudé en une douzaine de points au péritoine. Ce morceau aboutissait immédiatement dans un segment rectal, sans aucun système urinaire distinct, tout à fait comme l'équipement primitif de l'oiseau.

Tout ce qui manquait se trouvait sous la cloche de verre.

Nous savions désormais ce qui avait frappé Katherine Flent, et pourquoi Amy était *vide* et affamée lorsque nous la trouvâmes. Joe Flent avait été tué par... heu, par une chose qui avait sauté sur lui alors qu'il se tournait vers le pauvre Clément pris au piège. Clément lui-même avait été frappé à la joue par une chose semblable – mais à qui appartenait celle-ci ?

Eh bien, au primate. Le primate qu'il avait soumis, puis caressé, et enfin effrayé.

La bête l'avait mordu dans une réaction de panique. Joe Flent fut aussi tué dans un instant de panique... non la sienne, mais celle de Clément voyant venir l'avalanche de pierres. Katherine Flent périt dans un moment de frayeur : non la sienne, mais celle d'Amy la voyant avancer sur elle avec un couteau. Et la monstruosité jaillie dans le labo de psychiatrie avait eu besoin de la même impulsion pour surgir, lorsque les spécialistes *avaient obligé* Glenda Spooner à franchir la barrière mentale – au prix de sa vie.

Nous avions à présent tous les éléments si ce n'est le mécanisme de la chose, et nous connûmes ce dernier grâce à Amy, la femme la plus courageuse qui soit. Quand nous en eûmes terminé avec elle, tous les témoins admiraient sa bravoure. Elle fut scrutée, stimulée, sondée, contrôlée, et subit pour finir toute une série d'examens très poussés. À l'époque où débutèrent ces examens, six semaines s'étaient écoulées depuis le trépas de Katherine Flent, et Amy était presque revenue à l'état normal ; elle ne se gavait plus de calories, son abdomen avait repris un volume acceptable, sa température était régulière et elle était pratiquement rétablie. Ce que je veux dire, c'est qu'elle avait des intestins que nous pouvions examiner... car *ils avaient repoussé*.

Et il n'y avait rien de défectueux dans les nouveaux. Lors du premier examen, tout fonctionnait sauf les reins ; leur fonction était tenue par une sorte de filtre très simpliste, attaché à la paroi ventrale du péritoine. Nous trouvâmes un organe identique en autopsiant la pauvre Glenda Spooner. À proximité se trouvaient les capsules surrénales, apparemment transférées de leur emplacement sur les reins disparus. Et en effet, nous trouvâmes les capsules surrénales d'Amy situées au même endroit, et non sur ses nouveaux reins. Au cours d'une passionnante période de trois jours, nous vîmes ces nouveaux

reins s'achever et commencer d'agir, tandis que l'organe de remplacement qui avait joué leur rôle s'atrophiait et se mettait au repos.

Mais il restait en place, prêt à toute éventualité.

Le moment crucial de l'examen fut celui où nous lui fîmes éprouver une terreur panique, en l'obligeant à revivre les instants passés dans la salle des archives le jour où Katherine était morte. Brave Amy, quand nous le lui proposâmes, elle dit en souriant : « Naturellement ! »

Mais cette fois, tout se déroula dans les conditions du laboratoire, sous l'œil d'une caméra ultrarapide.

Le film montra l'agréable frimousse ronde d'Amy sous l'auréole métallique du casque à induction psychique, qui entraînait son subconscient vers ce moment terrible dans la salle d'archives. Nous sûmes que le moment arrivait en lisant l'anxiété, la tension, la surprise et le choc sur son visage. « Glenda ! s'écria-t-elle. Va chercher Joe ! » Puis...

Il sembla à première vue qu'elle faisait la grimace en tirant la langue. Il s'agissait bien d'une grimace – ou plutôt du masque de la frayeur la plus pure, la plus absolue, mais ce n'était pas une langue. Cela continua à surgir, à une vitesse incroyable malgré la projection ultra-ralentie du film. Dans sa partie la plus épaisse, le diamètre n'excédait pas cinq centimètres ; quant à la longueur... elle était de trois mètres. La chose jaillit de sa bouche et, en l'air, se contracta pour prendre cette forme vaguement sphérique que nous lui connaissions. Elle heurta le filet que les médecins avaient installé en prévision, et tomba dans un récipient de plastique pour y bondir, sautiller, frémir, suinter, saigner et mourir. On essaya de la maintenir en vie, mais elle n'était pas faite pour vivre plus de quelques minutes.

À la dissection, on s'aperçut qu'elle était constituée par tout le nouvel appareil d'Amy, en fort mauvais état. Tous les organes abdominaux peuvent être comprimés, réduits à moins de cinq centimètres de diamètre, mais pas s'ils sont destinés à fonctionner de nouveau. Ceux-ci ne l'étaient pas.

La chose était enveloppée d'une couche de tissu musculaire et parsemée de deux espèces de ganglions : les uns moteurs, les autres sensitifs. Elle devait continuer ses soubresauts tant qu'il lui restait de quoi bondir, et le système moteur était chargé de cette fonction. Par géotropisme, la chose devait modifier ses spasmes musculaires pour se diriger vers tout ce qui vivait alentour et possédait un sang chaud, et c'était l'attribution du système sensoriel.

Et en définitive, nous pûmes abandonner cinquante ou soixante théories formulées, pour adopter celle-ci : les primates de Mullygantz II avaient la propriété, comme le concombre de mer, d'éjecter leurs organes internes quand ils étaient effrayés, et d'en faire

repousser de nouveaux ; chez une créature primitive c'était là une caractéristique de l'instinct de survie ; et plus la matière rejetée est organisée, plus les chances de survie de l'animal sont importantes. Partant sans doute d'un principe aussi simple que celui du lézard abandonnant sa queue frétilante pour détourner l'attention de l'ennemi, le primate avait évolué de l'action de « détourner » à celle d'« attirer » puis, enfin, à « attaquer ». Il est vrai qu'il fallait une quantité phénoménale de provende pour que l'animal pût reconstituer ses entrailles, mais sur la fertile Mullygantz II, cela ne posait aucun problème aux primates végétariens.

Le seul problème qui restait était de déterminer exactement comment les Terriens avaient été infectés, et les archives éclairèrent ce point. Clément avait été contaminé par la morsure du primate originel. Amy et Glenda l'avaient été par Clément. Les Flent n'avaient sans doute pas subi d'atteinte. Cela signifiait-il que Clément avait mordu les deux femmes ? Amy déclara que non, et l'expérimentation démontra que le facteur agissant passait sans difficulté d'un tissu muqueux à un autre. Une morsure était contagieuse... mais un baiser aussi. Cela n'expliquait pas comment notre homme d'équipage avait « contracté » cet état. Ni quelle sorte de caractéristique d'instinct de survie peut se transmettre comme un virus infectieux, fût-ce à des espèces différentes...

Au cours des six semaines de quarantaine, nous trouvâmes même cette explication. Par un effort d'imagination, on peut appeler cela un virus. Du moins, c'est un organisme filtrable qui, comme la mosaïque du tabac ou la moisissure du terreau, possède un facteur d'organisation. On pourrait l'appeler forme de vie, ou action complexe biochimique non-vivante par définition. On pourrait le dénommer symbiote. Souvent, les symbiotes feront n'importe quoi pour s'assurer la survie de leur hôte.

Après avoir pénétré dans un corps, ils se multiplient jusqu'à être en mesure de s'organiser et se mettent alors au travail sur l'hôte. Ils agissent principalement sur les tissus conjonctifs et les fibres musculaires. Ils séparent ces fibres musculaires sur toute la paroi interne du péritoine et du diaphragme, n'en conservant qu'une couche autour des entrailles et abandonnant le reste à l'extérieur. Ils montent un duplicata des fonctions organiques avec leurs primitifs mais efficaces petits organes et glandes succédanés. Ils greffent l'ilium à la paroi stomacale et au rectum, ainsi qu'en une douzaine de points aux nouvelles structures organiques qu'ils ont mises en place. Ensuite, apparemment, ils attendent.

Lorsque survient un danger, tous les muscles de l'abdomen et de la gorge concourent à provoquer un unique spasme synchronisé et les entrailles, entourées d'une gaine de fibre musculaire et parsemées de

ganglions nerveux, sont comprimées en un long tube et éjectées à la vitesse d'un boulet de canon. Instantanément, l'abdomen revu et corrigé se met en action, perce le nouveau pylore de l'estomac et scelle l'ancien, et fait fonctionner le système remplaçant. Tant que l'apport de matériaux se fait en quantité et rapidité suffisantes, un travail de reconstruction extrêmement rapide s'accomplit, Dieu sait comment et d'après Dieu sait quelle espèce de mémoire cellulaire... et en moins de deux mois, le contenu abdominal originel, avec les modifications, est reproduit et le tout est paré pour le prochain danger.

Nous découvrîmes ensuite qu'en dépit de son incroyable et complexe emprise sur la vie de ses hôtes, le virus n'avait aucune défense devant l'une des plus anciennes méthodes thérapeutiques de l'humanité : la pyréthérapie.

Une fièvre de 42° provoquée par la haute fréquence, et maintenue quelques minutes, l'éliminait comme s'il n'avait jamais existé : et nous reconnûmes que l'intérieur « révisé » de l'abdomen était en tous points aussi bon que l'original, sinon meilleur (étant donné que les organes endommagés, s'il en restait suffisamment pour indiquer leur structure initiale, étaient remplacés par des organes sains). Nous nous aperçûmes aussi qu'en conservant une culture de « virus » de Mulligantz II, nous tenions le traitement définitif d'une quarantaine de formes de cancer abdominal – y compris deux formes contre lesquelles nous n'avions encore aucun remède !

Ainsi nous avons perdu la planète, pour la reconquérir avec bénédiction. Nous pouvions provoquer cette affection, la guérir, la diagnostiquer et l'utiliser ; et le nouveau monde nous était ouvert une seconde fois. Cette partie de l'histoire, comme tu le sais certainement, ayant été répandue par les audiobulletins et les télécrans, voilà pourquoi chauffeurs de taxis et portiers me saluent avec empressement.

*
* *

« Mais le télécran avait annoncé que tu ne quittais pas la base avant demain midi ! » fit Sue lorsque je lui eus dévidé tout cela et fut enfin délivré de ce lourd fardeau que j'avais sur le cœur.

« Oui. C'est moi qui l'avais annoncé. J'avais entendu parler d'un défilé, de discours et de Dieu sait quoi encore, et j'avais tellement hâte de revenir auprès de ma jolie petite poupée qui fait risette.

— Que tu es bête.

— Viens là. »

La sonnette vibra dans l'entrée.

« Je vais le flanquer dehors, dis-je. C'est sans doute un journaliste. »

Mais Sue était déjà debout.

« Laisse-moi y aller. Reste ici et finis ton verre. » Avant que je pusse l'en empêcher, elle avait quitté la terrasse et se précipitait dans le long couloir menant à l'entrée.

J'éclatai de rire, bus ma bière et me levai pour voir qui venait nous déranger. Comme j'avais enlevé mes chaussures, je ne dus faire aucun bruit. Et j'entendis Purcell rugir de sa plus belle voix de paillard : « Remettons ça en vitesse, Susie, avant que le Boy-Scout de l'Espace revienne de son défilé officiel ! – Je t'ai manqué, chérie ? »... tandis que Sue, d'un air suppliant, tentait de lui couvrir la bouche de ses mains.

Je courus peut-être ; je ne sais plus. En tout cas je fus là, sur les talons de ma femme. Je ne dis rien. Purcell me vit et devint pâle.

« Mon Commandant... »

Et dans le miroir de l'entrée, derrière Purcell, ma femme aperçut mon expression. Ce qu'elle vit dans mes yeux, je ne puis le dire, mais dans les siens je lus la terreur.

Alors, dans le petit espace qui séparait Purcell et Sue, une chose apparut. Elle catapulta Purcell dans le miroir, et il s'effondra dans un mélange de sang et de glace brisée. Le recul projeta Sue entre mes bras. Je la maintins pour qu'elle vît la chose sautiller sur le carrelage et s'installer sur le premier objet chaud et vivant qu'elle sentit : le visage de Purcell.

J'abandonnai Sue à sa contemplation, traversai l'entrée et téléphonai au colonel.

« Ici Gargan, dis-je en la surveillant. Écoutez, Joe, j'ai découvert que Purcell a menti quant à l'emploi de sa première permission. Et je sais aussi *pourquoi* il mentait. » Pendant quelques secondes, j'eus du mal à retrouver mon souffle. « Envoyez-moi le corbillard et l'ambulance, et dites à Harry de se préparer à recevoir un autre ventre creux... et un macchabée... Oui, Purcell, bon dieu. Vous voulez un dessin ? » criai-je, et je raccrochai.

Je dis à Sue, qui étreignait son ventre éviscéré :

« Ce Purcell, il fallait qu'il s'amuse à les avoir toutes sous son nez. D'abord cette catatonie sans défense, Glenda, pendant le voyage de retour ; *et ensuite toi*. J'espère que tu as pris du bon temps, mon chou. »

Comme cela sentait très mauvais, je partis. Je regagnai la base à pied. Il me fallut environ dix heures. Une fois arrivé, j'allai dans l'aile médicale pour me soumettre moi-même au traitement par la fièvre et pour songer aux filles qui n'ont pas de tripes au ventre – et à celles qui en ont. Et je me mis à attendre. On allait rouvrir Mullygantz II, et pour y retourner avec moi, il fallait une fille qui en ait. Ce que je devais chercher, c'était une fille comme Amy.

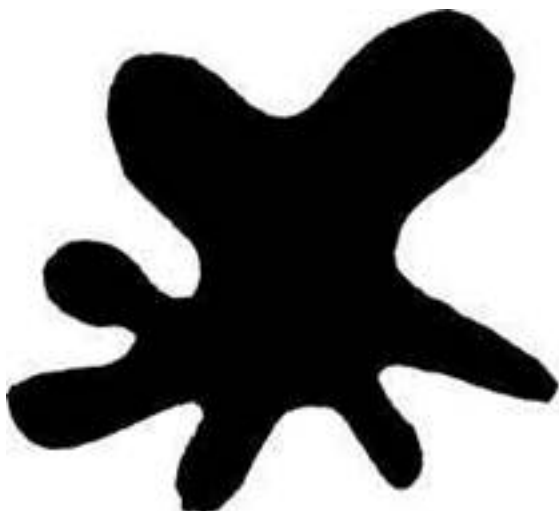
Ou peut-être Amy.

Traduit par P.J. Izabelle.

The girl had guts.

© Mercury Press Inc., 1957.

© Éditions Opta, pour la traduction.



Par Gahan Wilson

Étrange fusion que celle de l'absurde et de l'inquiétant. Les lignes qui suivent en offrent un échantillon. Après les avoir lues, on s'interrogera peut-être pour chercher à savoir ce qui, de l'absurde ou de l'inquiétant, persiste le plus dans la mémoire.

Q

UAND Reginald Archer vit la chose pour la première fois, celle-ci était, de par sa simplicité même, l'image de la perfection. Elle ne s'embarrassait d'aucune complication ni d'aucune fioriture. Elle était dépourvue de la moindre, de la plus infime, de la plus insignifiante trace d'ornementation. Elle ressemblait à ceci :



Une tache. Rien de plus. Noire, comme vous le voyez, l'air un peu penché, comme vous le voyez... une modeste tache sans prétention.

Elle se trouvait sur l'é�incelante nappe blanche de Reginald Archer, sur la table de son petit d'jeuner, à dix centimètres et demi du bord de son coquetier. Reginald Archer s'apprêtait à ouvrir l'œuf dans son coquetier quand il aperçut la tache.

Il s'arrêta et fronça les sourcils. Reginald Archer était célibataire, l'avait toujours été pendant ses quarante-trois années, et il aimait que les affaires du ménage fussent réglées diligemment et sans heurts. Les taches noires sur les nappes, entre autres, lui étaient très désagréables, peut-être plus que de raison. Il sonna Faulks, son maître d'hôtel.

L'excellent homme entra et, apercevant la sombre expression du visage de son maître, il s'approcha avec précaution. Il s'éclaircit la gorge, s'inclina d'un rien, très exactement le degré d'inclinaison qui convenait, puis regardant dans la direction du mince doigt blanc que pointait son maître, il observa à son tour.

« Qu'est-ce que *ceci* fait ici ? » demanda Archer.

Au bout d'un moment de grave considération, Faulks avoua qu'il n'avait pas la moindre idée de comment la tache était arrivée là, puis il s'excusa et promit de la faire disparaître immédiatement et définitivement. L'appétit tout à fait coupé, Archer se leva et quitta la pièce, laissant l'œuf intact dans son coquetier.

Archer avait pour habitude de se retirer tous les matins dans son étude afin d'y vaquer à toutes les petites corvées de correspondance et de comptabilité qui s'étaient accumulées. Sa manière de procéder, en cela comme en toute chose, était précise au point d'en être devenue un rite ; il aimait organiser ses journées selon un modèle bien établi et sans surprise. Il venait de prendre place à son bureau, une charmante chose en acajou poli, et avançait la main vers la pile de courrier qui avait été soigneusement rangée pour qu'il en prit connaissance, quand sur le buvard vert qui recouvrait presque entièrement la surface de travail du bureau, il vit :



Il pâlit, je n'exagère pas, et sonna une nouvelle fois son maître d'hôtel. Un moment s'écoula, plus long que d'habitude, avant que le dévoué Faulks ne réponde à l'appel de son maître. Une confusion évidente se lisait sur le visage du maître d'hôtel.

« Monsieur, la tache... », commença à dire Faulks mais Archer coupa court :

« Au diable la tache, fit-il sèchement en montrant du doigt l'offense qui se trouvait sur le buvard. Qu'est-ce que *ceci* ? »



Au comble de la perplexité, Faulks examina la

« Je ne sais pas, monsieur, répondit-il. Je n'ai jamais rien vu de semblable.

— Moi non plus, dit Archer. Et je ne tiens pas à revoir quoi que ce soit de ce genre. Faites-la-moi disparaître. »

Sous le regard glacial d'Archer, Faulks commença à enlever le buvard en le retirant des coins de cuir qui le fixaient au bureau. C'est à ce moment qu'Archer remarqua pour la première fois l'air très bizarre qu'avait son vieux serviteur. Les paroles interrompues de Faulks lui revinrent à l'esprit.

« Eh bien, qu'est-ce donc que vous vouliez me dire ? » demanda-t-il.

Le maître d'hôtel leva la tête, hésita, et finalement parla :

« C'est au sujet de la tache, monsieur, dit-il. Celle sur la nappe. Je suis allé la regarder après que vous êtes parti, monsieur, et, je n'arrive pas à comprendre, monsieur, elle avait *disparu* !

— Disparu ? répéta Archer.

— Disparu », dit Faulks.

Le maître d'hôtel baissa les yeux sur le buvard qu'il tenait devant lui à présent et sursauta.

« Et *celle-ci* aussi, monsieur ! » dit-il, s'étranglant presque en retournant le buvard qui se révéla être vierge de la moindre trace de



Conscient désormais que quelque chose tout à fait hors de l'ordinaire se passait, Archer regarda pensivement dans le vide. Faulks, qui l'observait, vit soudain son regard se durcir et se concentrer sur un point précis.

« Faulks, regardez là-bas, dit Archer à voix basse. Là-bas, sur le mur. »

Faulks s'exécuta en se demandant ce que signifiait l'ordre de son maître. L'explication commença alors à se faire jour dans son esprit car là-bas, sur la tapisserie, juste en dessous d'une marine médiocre, se trouvait :



Archer se leva et les deux hommes traversèrent la pièce.

« Qu'est-ce que cela peut bien être, monsieur ? demanda Faulks.

— Je n'en ai pas la moindre idée », dit Archer.

Il se tourna pour lui parler mais, quand il vit le regard de son maître d'hôtel venir à la rencontre du sien, il se retourna



précipitamment vers le mur. Trop tard... La tache avait disparu.

« Il faut la surveiller constamment », murmura Archer, puis à voix haute : « Cherchez-la, Faulks. Cherchez-la. Et quand vous la verrez, *ne la quittez pas des yeux une seconde !* »

Ils firent le tour de la pièce en cherchant intensément. Ils avaient à peine commencé que Faulks laissa échapper une exclamation :

« Là, monsieur ! s'écria-t-il. Sur le rebord de la fenêtre ! »
Archer se précipita à ses côtés et vit :



« Ne la quittez pas des yeux ! » siffla-t-il entre ses dents.

Tandis que le maître d'hôtel restait pétrifié, la bouche grande ouverte, son maître, lui, se mordait furieusement les phalanges de la main gauche. Quoi que la chose pût être, il fallait s'en occuper, et vite. Il ne supporterait pas plus longtemps une telle perturbation chez lui.

Mais comment s'en débarrasser ? Il s'en prit aux phalanges de l'autre main et réfléchit. La chose avait, bien qu'il détestât l'admettre, une résonance surnaturelle. Peut-être s'agissait-il d'une monstrueuse espèce de fantôme.

Il enfonça ses deux mains, avec leurs phalanges respectives, dans les poches de son pantalon. Cela indiquait l'extrême intensité de son agitation, car rien n'était plus laid à ses yeux que des poches déformées dans un costume bien coupé. Qui pouvait bien être au courant de ce genre de chose ? Qui était susceptible de pouvoir s'en occuper ?

La réponse lui traversa l'esprit comme un éclair... Sir Harry Mandifer ! Bien sûr ! Il le connaissait depuis l'école, à l'époque, bien entendu, c'était Harry tout court, et à présent ils appartenaient aux mêmes clubs. Harry s'était lancé dans la littérature où il avait très bien réussi, et à présent qu'il avait une montagne d'argent avec lequel s'amuser il s'était lancé dans le spiritisme et était devenu sans doute l'autorité la plus compétente en la matière... Sir Harry était l'homme qu'il fallait ! Si seulement il parvenait à le persuader.

Le visage sombre et déterminé, Archer se dirigea vers son téléphone et composa le numéro de Sir Harry. Il n'était plus aussi facile de le joindre qu'autrefois. À présent il avait des secrétaires soupçonneuses et cachottières. Mais lui, on le connaissait, cela faisait toute la différence, et bientôt lui et Sir Harry furent en ligne.

Après les salutations et les banalités d'usage, Archer amena la conversation sur l'affaire en question. D'un ton vif et avec une grande économie de paroles, Archer décrivit les événements de la matinée. Serait-il possible à Sir Harry de venir ? Il estimait que le temps pouvait représenter un facteur capital. Sir Harry viendrait ! Archer le remercia aussi chaleureusement que le lui permettait sa personnalité quelque peu pincée, enfin, avec un soupir de soulagement non feint il reposa le combiné.

Il venait tout juste de raccrocher qu'il entendit Faulks pousser un petit cri de détresse. Il se retourna et vit le vieil homme qui se tordait pitoyablement les mains de désespoir.

« J'ai à peine cligné des yeux, monsieur ! dit-il d'une voix

tremblante. Tout juste cligné des yeux ! »

Cela avait suffi, Une fraction de seconde d'inattention et la



avait disparu du rebord de la fenêtre.
Résignés, ils reprirent leur recherche.

Sir Harry Mandifer s'enfonça confortablement dans les sièges moelleux de sa limousine et se félicita d'avoir réglé la veille au soir l'affaire du presbytère de Marston. Il n'aurait pas été convenable de laisser choir cette dangereuse affaire, mais finalement les ossements de la Nonne Miaulante avaient été retrouvés, et désormais elle pourrait reposer en paix dans une sépulture consacrée. Le paysage de Cornouailles ne serait plus jamais agrémenté d'enfants sans tête, plus jamais les nuits ne seraient traversées par les lamentations des mères. Il avait fait ce qu'il devait faire et l'avait bien fait, et maintenant il avait toute liberté d'aller enquêter sur ce qui paraissait être un mystère tout à fait charmant.

Satisfait, le gros homme alluma un cigare et regarda défiler les rues par la fenêtre. Il trouvait délicieux qu'un homme aussi prudent et organisé que ce pauvre vieux Archer se trouvât confronté avec quelque chose d'aussi indigne. Cela ne faisait que prouver une fois de plus que même les vies les plus rangées n'ont pour fondations que du sable mouvant. Le nid le plus douillet est plein de trappes et de panneaux coulissants, de combles insoupçonnés et de chambres découvertes par hasard. Pourquoi le prudent Archer y échapperait-il ? Et il n'y avait pas échappé.

La limousine vint s'arrêter en douceur devant la maison d'Archer et, émergeant de la voiture, Mandifer contempla le bâtiment avec plaisir. Il s'agissait d'un gracieux édifice d'époque géorgienne qui était dans la famille d'Archer depuis sa construction. Mandifer monta les marches et s'apprêtait à saisir le heurtoir quand la porte s'ouvrit brusquement et il se retrouva en face d'un Faulks au comble de l'agitation et du désespoir.

« Oh ! monsieur, hoqueta pitoyablement le maître d'hôtel, je suis si heureux que vous soyez venu ! Nous ne savons plus que faire et nous arrivons tout juste à la suivre, elle se déplace si vite !

— Allons, Faulks, allons, fit Sir Harry de sa voix caverneuse en entrant dans le vestibule avec la majestueuse assurance d'un grand coursier des mers toutes voiles dehors. Allons, cela ne peut pas être aussi terrible que ça, n'est-ce pas ?

— Oh ! que si, monsieur, oh ! que si, dit Faulks en traversant le vestibule dans le sillage de Mandifer. Il n'y a pas moyen de mettre la main dessus, quoi que cela puisse être, et à chaque fois qu'elle réapparaît elle est plus grosse, monsieur !

— Dans l'étude, dites-vous ? » dit Sir Harry, ouvrant la porte de celle-ci et regardant à l'intérieur.

Il s'immobilisa et écarquilla un tantinet les yeux tant le spectacle qui s'offrait à sa vue, même pour quelqu'un d'aussi habitué que lui aux visions insolites, était surprenant.

Imaginez une pièce magnifique, délicieusement meublée et irréfutablement entretenue. Imaginez que l'occupant de cette pièce est un gentleman mince et plutôt grand, vêtu avec la plus parfaite élégance et sans la moindre faute de goût. Représentez-vous l'ensemble, l'homme et la pièce combinés comme étant un parfait exemple de cette sorte de classe absolue que seules savent produire des fortunes considérables ayant traversé des générations de privilégiés sûrs de leur droit.

À présent voyez ce même homme à quatre pattes dans un des coins de ladite pièce, en train de fixer le mur avec des yeux exorbités, et sur le mur représentez-vous :



« Remarquable, dit Sir Harry Mandifer.

— N'est-ce pas, monsieur ? gémit Faulks. Oh ! n'est-ce pas ?

— Je suis très heureux que vous ayez pu venir, Sir Harry », dit Archer, toujours agenouillé dans son coin. Il était difficile de comprendre ce qu'il disait car il parlait entre ses dents serrées.

« Pardonnez-moi de ne pas me lever, mais si je quitte cette chose du regard ou si même je cligne des yeux, elle... oh ! sacré bon sang ! »

Instantanément,

la



disparut du mur.
Archer laissa exploser un soupir, se couvrit le visage de ses mains et se laissa retomber lourdement sur le sol.

« Ne me dites pas où elle est passée maintenant, Faulks, dit-il. Je ne veux pas le savoir, je ne veux pas en entendre parler. »

Faulks ne dit rien, il se contenta d'effleurer l'épaule de Sir Harry d'une main tremblante et de lui montrer le plafond du doigt. Car là, pratiquement en son centre se trouvait :



Sir Harry pencha sa tête vers celle de Faulks et lui souffla : « Regardez-la aussi longtemps que vous pourrez, mon vieux. Essayez de ne pas la laisser échapper. » Puis de sa voix normale et sur le ton de la conversation, qui consistait en une sorte de grondement enjoué, il s'adressa à Archer : « On dirait que vous avez un petit problème assez délicat, quoi. »

Entre ses doigts, Archer leva vers lui un regard sombre. Puis il baissa calmement les bras et se releva. Il s'épousseta, remit un peu d'ordre dans son veston et sa cravate, et dit :

« Je suis désolé, Sir Harry. Je crois bien que je me laisse démoraliser quelque peu.

— Pas du tout ! tonna Sir Harry Mandifer en donnant une grande claque dans le dos d'Archer. D'ailleurs, il y a de quoi ébranler n'importe qui. Moi-même, cela m'a causé un choc, et je suis habitué à ce genre d'absurdités ! »

Sir Harry avait mis au point une vigoureuse technique pour rassurer les gens au cours de ses nombreuses campagnes dans les châteaux hantés et les landes peuplées de fantômes, et elle ne manqua pas de faire une fois de plus son effet. Archer retrouva son calme presque instantanément. Satisfait de ce rétablissement, Sir Harry leva les yeux au plafond.

« Vous dites qu'au début il s'agissait d'une sorte de tache ? demanda-t-il en regardant attentivement la chose noire qui s'étalait au-dessus de leurs têtes.

— À peu près de la taille d'un penny, répondit Archer.

— Et à quoi ont ressemblé les différents stades jusqu'à maintenant ?

— De petites excroissances se sont mises à sortir puis elles ont grossi en même temps qu'apparaissaient d'autres excroissances, et comme si cela ne suffisait pas, l'abominable chose n'arrête pas d'enfler comme un satané ballon.

— Sale affaire, dit Sir Harry.

— Elle doit faire un mètre de large, d'après moi, dit Archer.

— Au moins.

— Que dites-vous de tout cela, Sir Harry ?

— Pour moi il s'agit d'une sorte de plante. » Le maître d'hôtel et

Archer le regardèrent bouche bée. La



disparut instantanément.

« Je m'excuse, monsieur, fit le maître d'hôtel mortifié.

— Que voulez-vous dire, *une plante* ? demanda Archer. Il ne peut s'agir d'une plante, Sir Harry. D'ailleurs elle est parfaitement plate.

— L'avez-vous touchée ? »

Archer renifla.

« Sûrement pas », dit-il.

Le maître d'hôtel s'éclaircit discrètement la gorge.

« Elle est sur le sol, messieurs », annonça-t-il.



Ils regardèrent la chose tous les trois d'un air méditatif.

« Vous remarquerez, dit Sir Harry, que la texture du tapis n'apparaît pas à travers le noir, donc il ne s'agit pas d'encre ou d'une autre sorte de tache. Elle possède son épaisseur propre. »

Il s'accroupit avec une aisance surprenante pour un homme de sa corpulence, puis tirant un crayon de sa poche il piqua la chose avec la pointe. Le crayon s'enfonça d'à peu près un demi-centimètre et s'arrêta. Il essaya à un autre endroit et le crayon s'enfonça cette fois de trois bons centimètres.

« Vous voyez, fit Sir Harry en se relevant. Elle a effectivement une structure complexe. Nos yeux n'arrivent à la percevoir que sous deux dimensions mais le sens du toucher en fait apparaître une troisième. La signification évidente de toute cette affaire de longueur, de largeur et d'épaisseur est que votre plante vient d'un autre espace, d'une autre dimension, me suivez-vous ? Je suppose qu'à l'origine la tache était sa graine. Tout cela est-il bien clair ? Est-ce que vous comprenez ? »

Archer ne comprenait pas vraiment mais il parvint à faire celui qui avait compris, et de manière assez convaincante.

« Mais pourquoi la maudite chose est-elle venue ici ? » demanda-t-il.

Sir Harry semblait avoir une explication à cela aussi mais Faulks l'interrompit et nous ne la connaissons jamais, quelle qu'elle ait pu être.

« Oh ! monsieur, s'écria-t-il. Elle a encore disparu ! »

Effectivement, sous les pieds des trois hommes le tapis était vierge de toute tache. Ils cherchèrent dans toute la pièce, avec à présent une certaine angoisse, mais ils ne trouvèrent pas la moindre trace de l'envahisseur.

« Elle est peut-être retournée dans la salle à manger », dit Sir Harry, mais l'investigation prouva que non.

« Il n'y a aucune raison de supposer qu'elle reste confinée dans une de ces deux pièces, dit Sir Harry en se mordant pensivement la lèvre. Ni même dans cette maison. »

Faulks qui se tenait plus près de la porte du couloir que les autres tituba légèrement et émit un son étranglé. Les deux autres se retournèrent et regardèrent dans la direction qu'indiquait le vieil homme. Et là, en face de la porte, s'étendant sur la tapisserie à rayures du couloir, ils virent :



« En voilà *vraiment* assez, Sir Harry, dit Archer d'une voix étouffée. Il faut absolument faire quelque chose ou bien cette damnée saloperie va envahir toute la maison !

— Gardez les yeux fixés dessus, Faulks, dit Sir Harry, à tout prix. » Il se tourna vers Archer. « Elle a une certaine consistance, et cela je

l'ai prouvé. On peut donc l'attaquer. Auriez-vous quelque part un grand instrument tranchant ? Une machette ? Quelque chose de ce genre ? »

Archer réfléchit, puis ses yeux s'allumèrent d'un éclat mauvais.

« J'ai un kriss, dit-il.

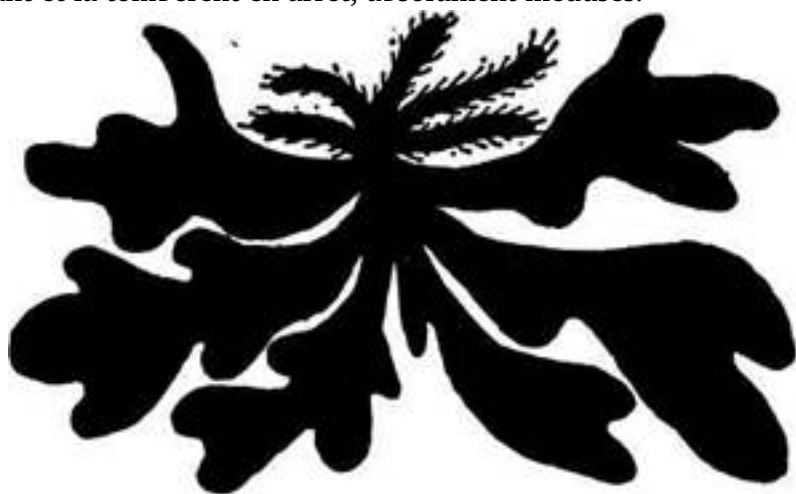
— Allez le chercher », fit Sir Harry.

Archer sortit de la pièce à grandes enjambées en serrant et desserrant les poings. Un moment un peu long s'écoula, puis sa voix se fit enfin entendre, venant d'une autre pièce :

« Je n'arrive pas à enlever ce satané machin de sa fixation !

— Je viens vous aider », répondit Sir Harry. Il se tourna vers Faulks qui était en arrêt devant la chose sur le mur tel un fidèle chien de chasse. « Ne mollissez pas, mon vieux, lui dit-il. Que votre regard soit d'airain ! »

Le kriss, un vieux souvenir de guerre que le grand-père d'Archer avait rapporté, était attaché à son présentoir par un ensemble compliqué de fils de fer entortillés et il fallut deux bonnes minutes à Sir Harry et à Archer pour le détacher. Ils retournèrent dans le couloir en se hâtant et là tombèrent en arrêt, absolument médusés.



La s'était envolée, mais bien pire que cela le maître d'hôtel, Faulks, avait disparu ! Archer et Sir Harry échangèrent des regards alarmés puis ils appelèrent et appelèrent encore le serviteur, mais en vain.

« De quoi peut-il s'agir, Sir Harry ? demanda Archer. Au nom du Ciel, qu'a-t-il pu se passer ? »

Sir Harry Mandifer ne répondit pas. Il empoigna le kriss qui était devant lui en jetant des regards de-ci de-là, et à sa grande horreur Archer s'aperçut qu'il tremblait sur place. Faisant alors visiblement un effort sur lui-même, Sir Harry se ressaisit et reprit son air inébranlable.

« Il faut la retrouver, Archer, dit-il en avançant le menton. Nous

devons absolument la retrouver et la tuer. Nous n'aurons peut-être pas d'autre occasion si elle disparaît une nouvelle fois. »

Sir Harry prenant les devants, ils inspectèrent le rez-de-chaussée, visitant une pièce après l'autre mais ne trouvant rien. La fouille du premier étage se révéla tout aussi vaine.

« Prions Dieu pour que la créature n'ait pas quitté la maison », dit Sir Harry en montant à l'étage au-dessus.

Archer qui à présent avait le souffle court, de peur tout simplement, monta à sa suite d'un pas mal assuré.

« Elle est peut-être repartie là d'où elle est venue, Sir Harry, dit-il.

— Plus maintenant, répondit Sir Harry d'un ton lugubre. Pas après Faulks. J'ai l'impression qu'elle commence à bien aimer notre petit monde.

— Mais qu'est-ce que *c'est* ? demanda Archer.

— C'est ce que j'ai dit que c'était... une plante, répliqua le gros homme en ouvrant une porte et en jetant un coup d'œil à l'intérieur. Une sorte de plante bien particulière. Elles existent aussi dans notre dimension. »

À ce moment, Archer comprit. Sir Harry ouvrit une autre porte, puis une autre encore mais sans succès. Il restait le grenier. Ils escaladèrent l'étroit escalier, Sir Harry en tête, le kriss levé haut devant lui. Archer parvenait tout juste à se traîner en se cramponnant à la rampe. Sa respiration n'était plus qu'une suite de petits gémissements plaintifs.

« Une mangeuse de viande, n'est-ce pas ? souffla-t-il. N'est-ce pas, Sir Harry ? »

Sir Harry lâcha la poignée de la petite porte et se retourna pour regarder son compagnon.

« C'est exact, Archer », dit-il tandis que, sans qu'il s'en aperçoive, la porte s'ouvrait en silence dans son dos. « La chose est Carnivore. »

Traduit par Bernard Raison.

Tous droits réservés.

© Librairie Générale Française, 1982, pour la traduction.

OUVRE-MOI, O MA SŒUR.

Par Philip José Farmer

Pendant longtemps, la physiologie des extraterrestres était un sujet exclu de la science-fiction. Or, il est certain que le problème de sa connaissance se posera lorsqu'une forme quelconque de vie originaire d'une autre planète aura été découverte. Et il est probable que son étude déroutera l'observateur d'autant plus fortement que celui-ci restera attaché à une optique anthropocentriste.

À

sa sixième nuit sur Mars, Lane pleura. Il sanglota bruyamment et des larmes coulèrent sur ses joues. Il martela de son poing droit la paume de sa main gauche jusqu'à en avoir mal. L'angoisse de la solitude le fit hurler. Il lâcha les jurons les plus obscènes et les plus blasphématoires qu'il connût, et il en connaissait beaucoup après dix ans passés dans l'Armée Spatiale de l'U.N.

Au bout d'un moment, il s'arrêta de pleurer. Il se sécha les yeux, avala une gorgée de scotch et se sentit beaucoup mieux.

Il n'était pas honteux d'avoir braillé comme une femme. Après tout, il avait existé un Homme qui n'avait pas eu honte de pleurer. D'ailleurs, une des raisons de sa sélection pour faire partie du premier groupe de débarquement sur Mars était justement cette capacité de pleurer. Personne n'aurait pu l'appeler un homme faible de caractère ou un poltron. Un homme sans courage n'aurait pas franchi avec succès le barrage de tests et d'appareils de contrôle de l'école spatiale terrestre, sans parler des nombreux alunissages qu'il avait faits. Mais, tout viril et masculin qu'il fût, il avait une soupape de sûreté féminine. Il pouvait dissoudre en larmes les meules de sa tension intérieure ; il était le roseau qui plie sous le vent, non le chêne qui s'écroule, arraché jusqu'aux racines.

Ensuite, le cœur libéré de son poids et de sa douleur, se sentant presque gai, il envoya sur l'émetteur-récepteur son rapport périodique au navire circummartien, à huit cent quinze kilomètres au-dessus de

sa tête. Puis il s'allongea sur sa couchette et ouvrit le seul livre personnel qu'on lui avait permis d'emporter, une anthologie des plus grands poètes du monde.

Il lut de-ci de-là, parcourant, s'arrêtant seulement sur un ou deux vers, pour compléter ensuite de mémoire ceux qu'il avait mille fois murmurés. De-ci, de-là, il lut, comme une abeille goûtant à la quintessence du nectar...

*C'est la voix de ma bien-aimée qui frappe, et elle dit :
Ouvre-moi, ô ma sœur, mon amour, ma colombe, mon immaculée...*

*Nous avons une petite sœur,
Et elle n'a point de seins ;
Que ferons-nous pour notre sœur
Le jour où elle sera fiancée ?...*

*Certes, quoique je marche dans la vallée de l'ombre de la mort,
Je ne crains aucun mal ; car tu es avec moi...
Viens vivre auprès de moi et de mon amour,
Et nous éprouverons tous les plaisirs...
Il n'est pas encore en notre pouvoir d'aimer ou de haïr...
Car en nous la volonté est dominée par le destin...
À deviser avec toi j'oublie toute notion du temps,
Toutes les saisons et leurs changements me plaisent également...*

Il continua de lire sur l'amour, sur l'homme et la femme, jusqu'à ce qu'il eût presque oublié ses soucis. Ses paupières se fermaient ; le livre lui tomba des mains. Mais il se redressa, descendit de la couchette, se mit à genoux et pria. Il implora la compréhension et le pardon de ses blasphèmes et de son désespoir. Et il pria pour que ses quatre camarades perdus fussent retrouvés sains et saufs. Puis il grimpa à nouveau sur la couchette et s'endormit.

À l'aube, la sonnerie de son réveille-matin le réveilla à contrecœur. Néanmoins il ne se rendormit pas mais se leva, alluma l'émetteur-récepteur, remplit une tasse d'eau et de café instantané, et y jeta une pilule calorique. Son café à peine fini, il entendit la voix du Capitaine Stroyansky dans le récepteur. Stroyansky parlait avec tout juste un soupçon d'accent slave.

« Cardigan Lane ? Réveillé ?

— Plus ou moins. Comment allez-vous ?

— Tout irait bien si nous n'étions pas inquiets au sujet de tout votre groupe.

— Je sais bien. Alors, quels sont les ordres du capitaine ?

— Il n'y a qu'une chose à faire, Lane. Vous devez aller à la

recherche des autres. Sinon, vous ne pourrez pas remonter jusqu'à nous. Il faut au moins deux hommes de plus pour piloter la fusée.

— Théoriquement un seul homme peut piloter la bête, répondit Lane. Mais c'est risqué. Enfin, ça ne fait rien. Je pars tout de suite à la recherche des autres. Je le ferais même si vous me donniez d'autres ordres. »

Stroyansky eut un rire étouffé. Puis il aboya comme un phoque : « Le succès de l'expédition est plus important que le sort de quatre hommes. Mais si j'étais dans votre peau – et je suis content de ne pas y être – je ferais comme vous. Alors, bonne chance, Lane.

— Merci, dit Lane. Il me faudra plus que de la chance. Il me faudra aussi l'aide de Dieu. Je suppose qu'il est là, bien que l'endroit ait l'air abandonné de Dieu et des hommes. »

Il contempla d'un œil évaluateur ce qui était visible à travers les doubles murs de plastique transparent du dôme.

« Le vent souffle à environ quarante kilomètres à l'heure, dit-il, la poussière est en train de recouvrir les traces des chars. Il faut que je me mette en route avant qu'elles soient complètement effacées. Mes provisions sont emballées ; j'ai de la nourriture, de l'air et de l'eau pour six jours. Ça fait un gros paquet ; les réservoirs à air et la tente de couchage prennent aussi beaucoup de place. Il y en a pour plus de cinquante kilos terrestres, mais seulement une vingtaine ici. J'emporte aussi une demi-douzaine de fusées. Et un émetteur-récepteur portatif.

« Je devrais en avoir pour deux jours à faire à pied les quarante-cinq kilomètres jusqu'au point où les chars se sont signalés pour la dernière fois. Deux jours de recherches. Deux jours pour le retour.

— Vous serez de retour dans cinq jours ! cria Stroyansky. C'est un ordre ! Ça ne devrait pas vous prendre plus d'un jour pour prospecter. Ne prenez pas de risques. Cinq jours ! Sinon, le conseil de guerre, Lane ! »

Et, sur un ton radouci, il ajouta : « Bonne chance et, s'il y a un Dieu, qu'il vous protège ! »

Lane essaya de trouver quelque chose à dire, une chose qui pût figurer dans les annales, du genre « *Docteur Livingstone, je présume ?* ». Mais tout ce qu'il put dire fut : « À bientôt. »

Vingt minutes après, il ferma derrière lui la porte donnant accès au sas du dôme. Il endossa son énorme paquetage et se mit à marcher. Mais, arrivé à une cinquantaine de mètres de la base, il éprouva le besoin de se retourner pour jeter un regard à ce qu'il ne verrait peut-être plus jamais. La bulle pressurisée était là, posée sur la pleine de feldspath ocrée. Telle était l'habitation prévue pour les cinq hommes pendant un an. Le planeur qui les avait amenés était tapi auprès d'elle, ses ailes immenses largement étalées, ses patins couverts de la poussière éternellement soulevée par le vent.

En face de lui il y avait la fusée, posée toute droite sur ses ailerons, pointée vers le ciel bleu noir, qui brillait sous le soleil martien et rayonnait une promesse de puissance, d'évasion de Mars et de retour au navire en orbite. Le planeur l'avait apportée sur son dos en atterrissant à deux cents kilomètres à l'heure. Après qu'on eut déchargé les deux chars à chenilles de six tonnes juchés sur elle, on l'avait amenée au sol, puis redressée sur sa queue au moyen de treuils actionnés par ces mêmes chars. Maintenant, elle attendait Lane ainsi que les quatre autres hommes.

« Je reviendrai, lui murmura-t-il. Et si c'est nécessaire, je te prendrai seul. »

Il se mit à marcher en suivant les larges traces doubles laissées par le char. Elles étaient faibles parce qu'elles dataient de deux jours et que la poussière de silicate amenée par le vent les avait presque comblées. Quant à celle du premier char, parti trois jours plus tôt, elles étaient complètement invisibles.

La piste menait au nord-ouest. Elle quittait la plaine de cinq kilomètres de large, bordée par deux collines de roche nue, et pénétrait dans un couloir d'une largeur de quatre cents mètres, encadré d'une double rangée de végétation. Ces rangées s'élançaient rectilignes et parallèles d'un horizon à l'autre, à des kilomètres et des kilomètres devant et derrière lui. Un observateur aérien aurait constaté qu'il y avait beaucoup de lignes semblables cheminant côte à côte. Pour ceux du navire en orbite, les centaines de rangées paraissaient une seule ligne homogène. Cette ligne était un des prétendus canaux de Mars.

Étant au sol et près d'une des rangées, Lane la voyait telle qu'elle était. Sa base était constituée par un tube interminable, émergeant d'un mètre, dont la masse principale, comme celle d'un iceberg, se trouvait sous la surface. Les bords incurvés étaient recouverts de ces lichénoïdes bleu vert qui poussaient sur tous les rochers. De la partie médiane du tube et régulièrement espacés, s'élançaient des troncs de plantes. Ces troncs étaient des colonnes bleu-vert lisses et brillantes, d'un diamètre de soixante-dix centimètres et d'une hauteur de deux mètres. À leur sommet, s'irradiaient de nombreuses branches minces comme des rayons, semblables à des doigts de chauves-souris. Entre les doigts, une membrane bleu-vert était tendue, l'unique feuille gigantesque de l'arbre-parapluie.

Lorsque Lane les avait vus pour la première fois, lors du passage en trombe du planeur, il les avait comparés à une armée de mains géantes tendues vers le soleil pour le capter. Et géantes, elles l'étaient, car chaque feuille, supportée par ses nervures, mesurait trente mètres d'envergure. Et c'étaient bien des mains – des mains pour mendier et saisir l'or parcimonieux du minuscule soleil. Pendant le jour, les

nervures situées le plus près de la course du soleil s'inclinaient vers le sol, et les plus éloignées se redressaient. De toute évidence, cette incessante manœuvre diurne était destinée à exposer à la lumière la surface entière de la membrane, à éviter qu'un seul pouce en demeurât à l'ombre.

Les Terriens s'étaient bien attendus à trouver ici d'étranges formes de vie végétale, mais point de constructions dues à la vie animale. Or, en fait, de telles constructions recouvraient un huitième de la planète.

Ces constructions étaient les tubes d'où s'élevaient les troncs des arbres-parapluies. Lane avait-essayé de forer dans le côté d'apparence rocheuse d'un des tubes. Il était si dur qu'il avait émoussé un foret et en avait endommagé un autre avant de pouvoir en détacher une parcelle. Il s'en était contenté pour le moment, l'avait rapportée au dôme pour l'examiner au microscope. Il avait poussé un sifflement de stupéfaction. Des cellules végétales étaient noyées dans la masse, dure comme du ciment. Certaines étaient partiellement détruites ; d'autres, encore intactes.

Un examen plus poussé lui avait montré que cette substance était composée de cellulose, d'un corps ligneux, de divers acides nucléiques et de matériaux inconnus.

Il avait fait au navire en orbite un rapport sur sa découverte ainsi que sur sa conjecture. Quelque forme de vie animale avait dû, à un moment donné, avaler et partiellement digérer du bois, puis le régurgiter sous forme de ciment. C'était avec ce ciment que les tubes avaient été façonnés.

Le jour suivant, il avait eu l'intention de retourner au tube et d'y percer un trou au moyen d'explosifs. Mais deux des hommes étaient partis en char pour explorer la région. Lane, dont c'était le tour de faire fonction d'opérateur-radio, était resté dans le dôme. Il devait rester en contact avec les deux hommes qui, eux, devaient lui faire un compte rendu tous les quarts d'heure.

Le char était parti depuis deux heures et devait s'être éloigné d'environ cinquante kilomètres quand il cessa d'appeler. Quelques heures plus tard, l'autre char emportait deux autres hommes sur les traces du premier. Ils étaient allés à environ cinquante kilomètres de la base, restant en liaison radio permanente avec Lane.

« Il y a un léger obstacle devant nous, avait alors dit Greenberg. C'est un tube qui part à angle droit de celui que nous avons longé. Aucune plante ne pousse dessus. Il n'est pas très haut et là retombée de l'autre côté ne sera pas grand-chose. Ce sera facile. »

Puis il avait hurlé.

Et ce fut tout.

Maintenant, c'était le surlendemain, et Lane suivait à pied la piste évanescence.

La base, derrière lui, se trouvait près de la jonction des deux *canaux* connus sous les noms d'Avernus et de Tartarus, et il se dirigeait vers le nord-ouest, en direction de Sirenum Mare, la prétendue Mer des Sirènes. Il supposait que cette mer serait un groupe beaucoup plus étendu de tubes arborifères.

Il marchait d'un pas régulier tandis que le soleil s'élevait et que l'air se réchauffait. Il avait depuis longtemps coupé le chauffage de sa combinaison. On était en été et près de l'équateur. À midi, la température serait d'environ vingt et un degrés.

Mais au crépuscule, une fois que l'air sec eut ramené la température à moins trente-deux, Lane était dans sa tente de couchage. Elle ressemblait à un cocon par sa forme de saucisse et sa dimension guère plus grande que son corps. Elle était gonflée afin qu'il pût enlever son casque et respirer en se réchauffant au radiateur à pile, tout en mangeant et buvant. La tente était aussi très flexible ; sa forme de cocon se mua en triangle lorsque Lane s'assit sur un pliant d'où pendait un sac en plastique, pour faire ce que tout homme doit faire, quel que soit son ennui et sa répugnance.

Pendant le jour, il n'avait pas à entrer dans la tente pour cette opération. Son vêtement était ingénieusement agencé de façon à lui permettre de rabattre un pan arrière et de n'exposer que la surface nécessaire sans perdre de la pression d'air répartie dans le reste du costume. Naturellement il n'était pas question de tenter le froid de la nuit martienne. À minuit, soixante secondes suffisaient à geler grièvement la partie postérieure d'un individu.

Lane dormit jusqu'à une demi-heure après l'aube, mangea, dégonfla la tente, la plia, la rangea dans son packaging ainsi que la batterie, le radiateur, la boîte aux aliments et le pliant, jeta le sac en plastique, endossa le packaging et se mit en route.

À midi, les traces avaient disparu complètement. Cela n'avait guère d'importance parce que les chars n'avaient pu prendre qu'un seul chemin : le couloir entre les tubes et les arbres.

Il vit alors un détail que les deux chars avaient signalé. Sur sa droite, les arbres commençaient à paraître morts. Les troncs et les feuilles étaient marron et les nervures s'affaissaient.

Il hâta le pas, son cœur battit plus fort. Au bout d'une heure, la ligne d'arbres morts s'allongeait toujours à perte de vue.

« Ce doit être par ici », se dit-il tout haut.

Alors il s'arrêta. Il y avait un obstacle devant lui. C'était le tube dont Greenberg avait parlé, celui qui partait perpendiculairement aux deux autres et les reliait.

Lane le regarda et crut entendre à nouveau le cri de désespoir de Greenberg. Cette pensée agit en lui comme l'ouverture d'une soupape, de sorte que l'immense pression de la solitude, qu'il avait réussi à

endiguer jusque-là, l'envahit. Le bleu-noir du ciel devint la noirceur et l'infini de l'espace même, et lui-même devint une parcelle de chair dans une immensité comparable à la surface de la Terre, une parcelle qui ne savait rien de plus de ce monde qu'un nouveau-né ne savait du sien.

Minuscule et impuissant comme un bébé...

Non, se murmura-t-il à lui-même, pas un bébé. Minuscule, oui. Impuissant, non. Je ne suis pas un bébé. Je suis un homme, un homme, un Terrien.

Terrien : Cardigan Lane. Citoyen des U.S.A. Né à Hawaii, le cinquantième État. D'ascendance allemande, hollandaise, chinoise, japonaise, mélano-africaine, cherokee, polynésienne, portugaise, juive russe, irlandaise, écossaise, norvégienne, finnoise, tchèque, anglaise et galloise. Trente et un ans. Un mètre soixante-quinze. Soixante-dix-huit kilos. Cheveux châtons. Yeux bleus. Profil aquilin. Docteur en médecine et en philosophie. Marié. Sans enfants. Méthodiste. Sociable, mésomorphe, moyennement extraverti. Radio amateur. Éleveur de chiens. Chasseur de cerfs. Chasseur sous-marin. Écrivant une poésie de bonne qualité mais loin d'être un grand poète. Tout cela contenu dans sa peau et son costume pressurisé, plus le goût de la camaraderie et de la vie, une ardente curiosité et du courage. Et présentement très inquiet de tout perdre sauf sa solitude.

Pendant un moment il se tint droit comme une statue devant le mur, haut d'un mètre, du tube. Finalement il secoua violemment la tête, et avec elle sa peur comme un chien secoue son eau après un bain. Malgré le paquetage massif accroché à son dos, il sauta avec légèreté sur le dessus du tube et regarda de l'autre côté, bien qu'il n'y eût là rien qu'il n'eût déjà vu avant de sauter.

Le spectacle qui s'étendait devant lui ne différait qu'en un point de celui auquel il tournait le dos. C'était le nombre de petites plantes qui couvraient le sol. À seconde vue, d'ailleurs, il s'aperçut qu'il n'avait pas encore rencontré de ces plantes dans ce format. Elles étaient les répliques, hautes de trente centimètres, des énormes arbres-parapluies qui poussaient sur les tubes. Et elles n'étaient pas disséminées au hasard, comme il eût été normal de s'y attendre si elles avaient jailli de graines apportées par le vent. Elles croissaient au contraire en rangs réguliers, les bords extérieurs de chaque rangée étant séparés de ceux de la rangée voisine par un espace d'environ soixante centimètres.

Son cœur battit encore plus vite. Cet espacement régulier devait signifier qu'elles avaient été plantées par des êtres intelligents. Cependant de tels êtres paraissaient très improbables étant donné le milieu martien ambiant.

Peut-être quelque condition naturelle était-elle la cause de

l'apparente artificialité de ce jardin. Il fallait qu'il étudie la question.

Toujours avec précaution, toutefois. Tant de choses reposaient sur lui : la vie de quatre hommes, le succès de l'expédition. Si celle-ci échouait, ce serait peut-être la dernière. Tant de Terriens exprimaient bruyamment leur mécontentement du coût de l'Armée Spatiale et demandaient à grands cris des résultats se traduisant en argent et en puissance.

Ce champ, ou ce jardin, s'étendait sur environ trois cents mètres. À son extrémité, il y avait un second tube perpendiculaire aux tubes parallèles. Et, au-delà, les parapluies géants réapparaissaient avec leur couleur bleu-vert vivante et luisante.

La disposition de l'ensemble avait tout l'air d'un jardin enclos, aux yeux de Lane. Le carré formé par les tubes le préservait du vent et des flocons de feldspath. Les murs maintenaient également la chaleur dans le carré.

Lane inspecta le haut du tube, en quête d'éraflures faites par les chenilles des chars sur les lichénoïdes. Il n'en trouva pas mais n'en fut pas surpris. Les lichénoïdes poussaient à une vitesse phénoménale sous le soleil d'été.

Il examina le sol du côté du jardin, là où les chars étaient vraisemblablement retombés. Il n'y avait aucun signe de leur passage, car les petits parapluies plantés à soixante centimètres du bord du tube étaient intacts.

Il ne trouva pas davantage de traces aux extrémités du tube, aux points de jonction avec les rangées parallèles.

Il s'arrêta, réfléchissant à ce qu'il allait faire, et fut surpris de constater qu'il haletait. Un contrôle rapide de son niveau d'air lui montra que cela ne provenait pas d'un réservoir presque vide. Non, c'était l'appréhension, le sentiment d'un mystère inquiétant, de quelque chose de *mauvais* qui faisait battre son cœur aussi vite et lui faisait pomper plus d'oxygène.

Où pouvaient bien être passés deux chars et quatre hommes ? Et quelle pouvait être la cause de leur disparition ?

Avaient-ils pu être attaqués par des êtres vivants ? Si tel était le cas, ou bien les créatures inconnues avaient emporté les chars de six tonnes, ou bien elles les avaient conduits ailleurs, ou encore elles avaient obligé les hommes à les conduire ailleurs.

Où ? Comment ? Par qui ? Ses cheveux se dressèrent sur sa nuque.

« C'est ici que ça a dû se passer, marmonna-t-il. Le premier char a signalé qu'il voyait ce tube lui barrer le chemin et a dit qu'il ferait un nouveau rapport dans dix minutes. Ce fut son dernier appel. Le deuxième char a interrompu le contact au moment où il se trouvait sur le tube. Qu'est-il donc arrivé ? Il n'y a pas de ville sur le sol de Mars et aucun indice d'une civilisation souterraine. Le navire en orbite

aurait vu des voies d'accès par ses télescopes... »

Il hurla si fort que l'écho de sa voix contre les parois de son casque l'assourdit. Puis il se tut et observa, à l'autre bout du jardin, l'envol d'une rangée de globes bleus, montant rapidement dans le ciel.

Il renversa la tête autant que le lui permit son casque et regarda s'envoler les globes. Ils étaient de la taille d'un ballon de basket à leur apparition au sol, et gonflaient ensuite jusqu'à un diamètre d'une cinquantaine de mètres. Tout à coup, comme une bulle de savon, le plus élevé disparut.

Le deuxième éclata également à l'altitude du premier. Et les autres suivirent.

Ils étaient transparents. Il put voir des cirrus blancs à travers le bleu des bulles.

Lane ne bougea pas mais observa la ligne ininterrompue de globes qui sortaient du terrain. Bien qu'abasourdi, il n'oublia pas ses instructions. Il nota que les globes, outre qu'ils étaient semi-transparents, s'élevaient du sol à angle droit et qu'ils ne déviaient pas dans le vent. Il les compta et arriva à quarante-neuf quand ils cessèrent d'apparaître.

Il attendit un quart d'heure. Quand il lui sembla que rien d'autre ne se produirait, il décida d'aller inspecter le lieu où les globes paraissaient avoir jailli du sol. Il prit une inspiration profonde, plia les genoux et sauta dans le jardin. Il se posa légèrement, à environ trois mètres cinquante du bord du tube, entre deux rangées de plantes.

Pendant une seconde, il ne sut pas ce qui lui arrivait, bien qu'il se rendît compte que quelque chose n'allait pas. Puis il pirouetta, ou tout au moins essaya de le faire. Un pied remonta mais l'autre s'enfonça plus profondément. Il fit un pas en avant et le pied qu'il avançait disparut également dans la matière meuble cachée sous la poussière ocrée. Quant à l'autre pied, il était maintenant trop enfoncé pour qu'il pût le ressortir.

Bientôt il était enseveli jusqu'à la hanche et s'accrochait aux tiges des plantes de chaque côté de lui.

Il les déracina facilement et se retrouva avec une plante dans chaque main.

Il les lâcha et se rejeta en arrière dans l'espoir de libérer ses jambes et de s'allonger sur le sol gélatineux. Si son corps offrait une surface suffisante, il pourrait peut-être l'empêcher de sombrer. Et, au bout d'un moment, il parviendrait à atteindre la terre ferme au moyen du tube. En espérant trouver une terre ferme.

Son violent effort réussit. Ses jambes sortirent du demi-liquide collant. Étallé sur le dos, il regarda le ciel à travers le dôme transparent de son casque. Il avait le soleil à sa gauche ; quand il tournait la tête à l'intérieur du casque, il voyait le soleil décliner sur sa courbe depuis le

zénith. Il descendait un peu plus lentement qu'il ne l'eût fait sur Terre parce que la journée martienne était plus longue d'environ quarante minutes. Il espérait que, s'il ne pouvait regagner un terrain solide, il pourrait rester à sa surface jusqu'au soir. Alors, ce bournier serait suffisamment gelé pour lui permettre de se lever et de marcher dessus – à condition qu'il se levât avant d'être lui-même complètement gelé.

Entre-temps, il appliquerait la méthode de sauvetage recommandée lorsqu'on est pris dans des sables mouvants. Il ferait un tour rapide sur lui-même et s'étalerait de nouveau. En répétant cette manœuvre, il réussirait peut-être finalement à atteindre la bande de sol vierge proche du tube.

Son paquetage collé à son dos l'empêchait de rouler. Il lui fallait relâcher les bretelles enserrant ses épaules.

Il le fit, et au même moment sentit ses jambes s'enfoncer. Leur poids les entraînait vers le fond, alors que les réservoirs d'air du paquetage, ceux qui étaient fixés à sa poitrine, et la bulle que constituait son casque permettaient au haut de son corps de flotter.

Il se tourna sur le côté, attrapa le paquetage et se hissa dessus. Naturellement le paquetage s'enfonça. Mais ses jambes étaient libres, bien que gluantes et empoussiérées, et il se tint debout au sommet de l'île étroite constituée par le paquetage.

La gelée épaisse monta jusqu'à ses chevilles tandis qu'il examinait ce qu'il pourrait faire.

Il pouvait s'accroupir sur le paquetage en espérant qu'il ne sombrerait pas trop loin avant d'être arrêté par la couche de glace perpétuelle qui devait exister...

À quelle profondeur ? Il s'était enfoncé jusqu'à la hanche et n'avait rien senti prendre consistance sous ses pieds. Et... Il gémit. Les chars ! Maintenant il comprenait ce qui leur était arrivé. Ils étaient passés par-dessus le tube et étaient retombés dans le jardin, sans que leurs occupants se doutent un seul instant que cette surface d'apparence solide recouvrait un marécage. Ils avaient fait le plongeon et le cri de Greenberg avait été un cri d'horreur en s'apercevant de ce qu'il y avait sous la poussière ; puis la glu s'était refermée sur le char et sur son antenne, et naturellement l'émetteur avait été coupé.

Il devait donc renoncer à cette solution. Mais il ne lui servirait à rien non plus d'atteindre la bande de sol vierge près du tube. Elle devait être aussi mouvante que le reste du jardin, puisque c'était à cet endroit que les chars avaient dû sombrer.

Il lui vint une autre idée ; les chars avaient dû déranger l'ordonnance de ceux des petits parapluies qui étaient le plus près du tube. Toutefois il n'y avait pas trace d'un tel dérangement. En conséquence, quelqu'un avait dû secourir les plantes et les remettre

d'aplomb. Cela signifiait que quelqu'un pouvait venir à temps pour le secourir.

Ou pour le tuer, pensa-t-il. Dans l'un et l'autre cas, son problème serait résolu.

En attendant, il savait qu'il était inutile de sauter du paquetage à la bande de sol jouxtant le tube. La seule chose à faire était de rester perché sur le paquetage en espérant qu'il ne s'enfoncerait pas trop profondément.

Cependant le paquetage s'enfonça effectivement. La gélatine lui monta vite aux genoux, puis l'enlissement commença à ralentir. Il pria, non pour un miracle, mais pour que la flottabilité du paquetage additionnée à celle de son réservoir thoracique l'empêchât de sombrer complètement.

Avant la fin de sa prière, il cessa de s'enfoncer. L'espèce de glu n'avait pas dépassé sa poitrine, laissant ses bras libres.

Il eut un soupir de soulagement mais ne fut pas, pour autant, au comble de la joie. Dans moins de quatre heures, il ne resterait plus d'air dans son réservoir. À moins de pouvoir extirper du paquetage un autre réservoir, il était perdu.

Il appuya de toute sa force sur le paquetage puis lança les bras en l'air vers l'arrière dans l'espoir de faire remonter ses jambes et de pouvoir s'étaler sur le dos. S'il y réussissait, alors le paquetage, libéré de son poids, remonterait à la surface et il pourrait y prendre un autre réservoir.

Mais ses jambes, gênées par la viscosité, ne remontèrent pas assez haut, et son corps, déplacé par la détente, se retrouva un peu à l'écart du paquetage ; juste assez pour que les jambes, dans leur inévitable retombée, ne trouvent plus de plateforme sur laquelle prendre appui. Désormais, il dépendait entièrement du support de son réservoir d'air.

Celui-ci ne lui en donna pas assez pour le maintenir à son niveau antérieur ; cette fois-ci il s'enfonça jusqu'à ce que bras et épaules eussent disparu et que seul émergeât son casque.

Il était réduit à l'impuissance.

D'ici quelques années, la seconde expédition, si elle avait lieu, verrait peut-être l'éclat du soleil sur son casque, et trouverait son corps collé comme une mouche dans de la glu. « Si cela arrive, pensa-t-il, j'aurai au moins eu mon utilité ; ma mort les préviendra de ce piège.

« Mais je doute qu'ils me trouvent. Je pense que Quelqu'un ou Quelque Chose m'aura enlevé et caché. »

Puis, sentant un afflux de désespoir, il ferma les yeux et murmura quelques-uns des vers lus cette dernière nuit à la base, quoiqu'il les sût tellement bien que le fait de les avoir lus récemment ou non était sans importance.

Certes, quoique je marche dans la vallée de l'ombre de la mort, je ne crains aucun mal ; car tu es avec moi.

Répéter cela n'allégeait pas le fardeau de son désespoir. Il se sentait absolument seul, abandonné de tous y compris de son Créateur. Telle était la désolation de Mars.

Mais quand il ouvrit les yeux, il s'aperçut qu'il n'était pas seul. Il voyait un Martien.

Un trou était apparu dans la paroi du tube à sa gauche. C'était un disque d'environ un mètre vingt de diamètre qui s'était enfoncé vers l'intérieur comme un bouchon que l'on retire, ce qui était bien le cas.

Un instant après, une tête sortit tout à coup du trou. De la taille d'un melon d'eau, elle avait la forme d'un ballon de football et était aussi rose qu'un derrière de bébé. Ses deux yeux étaient grands comme des tasses à café et chacun d'eux était pourvu de deux paupières verticales. La créature ouvrit une espèce de bec de perroquet, en sortit une langue tubulaire très longue, reentra la langue et ferma le bec d'un coup sec. Puis elle se faufila hors du trou pour révéler un corps, lui aussi en forme de ballon de football, et seulement trois fois plus grand qu'elle-même. Le corps rosâtre était supporté, à quatre-vingt-dix centimètres du sol, par dix pattes fuselées d'araignée, cinq de chaque côté.

Ces pattes étaient terminées par de larges coussinets ronds, grâce auxquels l'animal courait sur la surface du marécage gélatineux en enfonçant à peine. Derrière lui une cinquantaine de ses congénères pour le moins déferlèrent.

Ceux-ci ramassèrent les petites plantes que Lane avait bousculées en se débattant et les nettoyèrent à coups de leurs langues rondes et étroites, qui avaient bien soixante centimètres de long. Ils semblaient aussi communiquer entre eux par des attouchements de langue, comme font les insectes avec leurs antennes.

Se trouvant dans l'intervalle entre deux rangées, Lane n'était pas mêlé à la restauration des plantes délogées. Plusieurs des créatures léchèrent son casque, mais elles furent les seules à lui prêter quelque attention. Ce fut alors qu'il cessa de craindre de se voir attaqué par leurs becs d'apparence formidable. Par contre il fut saisi d'une sueur froide à l'idée qu'elles pourraient ne tenir aucun compte de son existence.

Ce fut précisément le cas. Après avoir délicatement enfoncé les racines minces des petites plantes dans la substance gluante, elles retournèrent en courant vers le trou dans le tube.

Lane, accablé de désespoir, les appela en hurlant, bien qu'il sût qu'elles ne pouvaient l'entendre à travers son casque et l'air raréfié, à supposer qu'elles eussent une ouïe.

« Ne me laissez pas mourir ici ! »

Cependant, c'étaient ce qu'elles faisaient. La dernière bondit dans le trou, et l'ouverture se mit à le fixer comme l'œil noir et rond de la Mort elle-même.

Il fit des efforts furieux pour se hisser hors du marécage, indifférent au fait qu'il ne faisait que s'épuiser.

Tout d'un coup, il cessa de lutter et regarda fixement le trou. Une silhouette venait d'en sortir en rampant, vêtue d'un costume pressurisé.

Il cria de joie. Que le personnage fût martien ou non, il était bâti comme un membre de la famille *homo sapiens*. On pouvait supposer qu'il était intelligent et, par conséquent, curieux.

Il ne fut pas déçu. L'être costumé, se tenant sur deux hémisphères de métal rouge luisant, s'avança vers lui d'une démarche glissante. Arrivé à lui, il lui tendit le bout d'une corde en plastique qu'il portait sous le bras.

Il faillit la lâcher. Le costume de son sauveteur était transparent. C'était déjà un choc suffisant de voir clairement les détails du corps du personnage, mais la vue de deux têtes à l'intérieur du casque le fit pâlir.

Le Martien retourna en glissant au tube du haut duquel Lane avait sauté. Il quitta d'un bond léger les deux supports sur lesquels il se tenait et se posa sur le haut du tube, d'où il commença à haler Lane. Celui-ci émergea lentement mais régulièrement et bientôt se mit à avancer en s'accrochant à la corde. Quand il atteignit la base du tube, il fut hissé jusqu'à ce qu'il pût poser les pieds sur les deux supports. De là, il était facile de sauter à côté du bipède.

Celui-ci détacha deux autres supports de son dos, les donna à Lane, puis se laissa descendre sur ceux qui étaient restés dans le jardin. Lane le suivit à travers le marécage. En entrant par le trou, il se retrouva dans une pièce si basse qu'il dut s'accroupir. De toute évidence, elle avait été construite par les décapodes et non par son compagnon, car lui aussi devait plier dos et jambes.

Lane fut poussé de côté par quelques décapodes. Ils ramassèrent le bouchon épais, de la même substance grise que les murs du tube, et bouchèrent l'entrée. Puis ils dévidèrent de leurs bouches des fils grisâtres, du genre d'une toile d'araignée, afin de sceller le bouchon.

Le bipède fit signe à Lane de le suivre et se laissa glisser dans un tunnel qui plongeait dans la terre, selon un angle de quarante-cinq degrés. Il éclaira le passage à l'aide d'une torche qu'il avait décrochée de sa ceinture. Ils arrivèrent dans une pièce qui contenait les cinquante décapodes au complet. Ceux-ci, immobiles, semblaient attendre quelque chose. Le bipède, comme s'il devinait la curiosité de Lane, retira son gant et le tint devant plusieurs petits orifices dans le mur. Lane enleva son gant et sentit de l'air chaud venir par les trous.

C'était évidemment une chambre pressurisée construite par les animaux à dix pattes. Mais une telle preuve d'intelligente ingéniosité ne signifiait pas que ces êtres eussent l'intelligence individuelle d'un homme. Il pouvait s'agir d'intelligence collective comme en possèdent les insectes terrestres.

Au bout d'un moment la pièce fut remplie d'air. On retira un autre bouchon ; Lane suivit les décapodes et son sauveteur vers le haut d'un second tunnel à quarante-cinq degrés. Il estima qu'il devait se retrouver dans le tube d'où le bipède était sorti tout d'abord. Il avait raison. Il y pénétra en rampant par un autre trou.

Et il sentit le claquement d'un bec qui mordait son casque !

Automatiquement, il écarta la bête. Sous la force de son geste, le décapode lâcha prise et roula par terre, paquet de pattes se contorsionnant.

Lane ne se soucia pas s'il lui avait fait mal. Il ne pesait guère, mais son corps devait être résistant pour être capable de plonger sans dommage de l'air lourd de l'intérieur du tube dans les conditions quasi stratosphériques de l'extérieur.

Pendant il porta la main à son couteau accroché à sa ceinture. Mais le bipède posa une main sur son bras et secoua une de ses deux têtes. Plus tard, Lane devait s'apercevoir que la morsure n'avait été qu'un accident. Jamais – à une exception près – les êtres à pattes ne devaient faire attention à lui.

Il devait découvrir aussi qu'il avait eu de la chance. Les bêtes à pattes étaient sorties inspecter le jardin parce que, grâce à quelque système de détection inconnu, elles savaient que les petites plantes avaient été dérangées. Normalement le bipède ne les aurait pas accompagnées. Néanmoins, aujourd'hui, sa curiosité avait été mise en éveil du fait que les bêtes étaient sorties trois fois en quelques jours, et il avait décidé d'enquêter.

Le bipède éteignit sa torche et fit signe à Lane de le suivre. Il obéit maladroitement. Il y avait de la lumière, mais faible comme au crépuscule. Elle était produite par de nombreuses créatures qui pendaient du plafond du tube. Elles mesuraient un mètre de long et quinze centimètres d'épaisseur, étaient cylindriques, rosés de peau et aveugles. Une douzaine d'appendices se balançaient continuellement et leur mouvement maintenait la circulation d'air dans le tunnel.

Leur froide lueur de lucioles provenait de deux organes globulaires palpitants, qui pendaient des deux côtés de la bouche molle et ronde située à l'extrémité libre de l'animal. De la bave dégoulinait de la bouche et tombait goutte à goutte dans une rigole étroite, qui courait le long de la partie la plus basse du sol en pente. De l'eau coulait dans cette rigole profonde de quinze centimètres, la première eau indigène qu'il eût vue. L'eau collectait la bave et l'emportait sur une certaine

distance avant qu'elle fût avalée par un autre animal couché dans le fond de la rigole.

Les yeux de Lane s'accoutumèrent au demi-jour jusqu'à pouvoir discerner cet habitant de l'eau : il était en forme de torpille et dénué d'yeux et de nageoires. Son corps comportait deux orifices ; l'un, visiblement, absorbait l'eau, l'autre la rejetait.

Il comprit tout de suite ce que cela signifiait. Les glaces du pôle Nord fondaient l'été et l'eau coulait dans l'extrémité correspondante du système tubulaire. Aidée par la pesanteur et par le pompage des animaux disposés en file dans la rigole, l'eau était transportée des pourtours du pôle à l'équateur.

Des bêtes à pattes le frôlaient, lancées dans de mystérieuses courses. Quelques-unes, toutefois, faisaient halte sous les animaux pendants. Elles se dressaient sur leurs cinq pattes de derrière et dardaient leur langue dans les bouches ouvertes entre les globes luminescents. Aussitôt, le ver luisant géant s'étirait à deux fois sa longueur primitive dans une frénétique vibration de cils. Sa bouche rencontrait celle du décapode et un échange de substances s'opérait entre eux.

Le bipède tira impatiemment le bras de Lane. Il le suivit le long du tube. Ils arrivèrent bientôt dans une région où des racines pâles sortaient de trous du plafond ; elles s'épalaient sur les murs courbes en s'y accrochant, puis devenaient un réseau de multiples radicelles minces comme des fils, rampant sur le sol et allant plonger dans l'eau de la rigole.

Ici et là, un décapode mâchonnait une racine et courait en porter un morceau aux bouches des vers luisants.

Après une marche de plusieurs minutes, le bipède enjamba le ruisseau et progressa en se tenant aussi près que possible du mur, tout en jetant des regards anxieux à la paroi opposée du tunnel, celle à côté de laquelle ils marchaient précédemment.

Lane regarda aussi mais ne vit rien d'alarmant. Il y avait une grande ouverture à la base du mur ; elle conduisait certainement à un tunnel. Lane supposa que ce tunnel aboutissait souterrainement à une ou plusieurs pièces, car de nombreuses bêtes à pattes y entraient ou en sortaient. Une douzaine d'entre elles, d'une taille au-dessus de la moyenne, faisaient les cent pas devant le trou comme des sentinelles ou des gardiens.

Lorsqu'ils eurent dépassé l'ouverture d'une cinquantaine de mètres, le bipède se détendit. Il entraîna Lane pendant encore dix minutes et s'arrêta. Puis il toucha le mur de sa main nue.

Pour la première fois, Lane s'aperçut que cette main était petite et fine comme celle d'une femme.

Une portion du mur bascula. Le bipède se courba pour entrer en

rampant dans le trou, présentant des fesses et des jambes d'un galbe arrondi et féminin. Ce fut à partir de ce moment que Lane pensa à la créature comme à un être femelle. Toutefois les hanches, bien que bardées de tissu grassex, n'étaient pas larges. L'ossature n'offrait pas la place nécessaire au port d'un enfant. Malgré leur arrondi, ces hanches étaient proportionnellement aussi étroites que celles d'un homme.

Derrière eux, le bouchon de l'ouverture se rabattit. La créature n'alluma pas sa torche, car il venait de la lumière du bout du tunnel. Le sol et les murs n'étaient pas constitués de la dure substance grise ni de terre battue. Ils paraissaient vitrifiés comme par une haute température.

Lane se laissa tomber d'un rebord d'un mètre de haut dans une vaste pièce où la créature l'attendait. Pendant une minute, il fut aveuglé par la vive lumière. Quand ses yeux furent habitués, il chercha la source lumineuse mais ne la trouva pas. Il remarqua qu'il n'y avait pas d'ombres dans la pièce.

La bipède enleva son casque et son vêtement et les suspendit dans un réduit. La porte coulisssa d'elle-même quand elle s'en approcha et se referma de même quand elle s'en éloigna.

Elle lui fit signe de retirer son costume. Il n'hésita pas. L'air pouvait bien être empoisonné, il n'avait pas le choix. Son réservoir serait bientôt vide. D'ailleurs, il était probable que l'atmosphère contenait assez d'oxygène. Il avait déjà émis l'idée que les feuilles des arbres-parapluies croissant au sommet des tubes absorbaient la lumière du soleil et des traces d'anhydride carbonique. À l'intérieur des tunnels, les racines pompaient de l'eau de la rigole et absorbaient la grande quantité d'anhydride carbonique dégagée par les décapodes. L'énergie de la lumière solaire transformait le gaz et le liquide en glucose et oxygène, qui étaient restitués dans les tunnels.

Même ici, dans cette pièce profonde située sous le tube et sur le côté de celui-ci, une racine épaisse traversait le plafond et étalait ses fines radicelles blanches sur les murs. Il se tenait juste sous la protubérance charnue lorsqu'il retira son casque et prit sa première bouffée d'air martien.

Aussitôt il sursauta. Une goutte venait de lui tomber sur le front. Il regarda en l'air et vit que la racine sécrétait du liquide par un large pore.

Il essuya la goutte du doigt et la goûta. Elle était collante et sucrée. Eh bien, pensa-t-il, c'était un arbre qui laissait normalement tomber des gouttes d'un liquide sucré. Mais il semblait le faire à une cadence anormalement rapide.

Puis il lui vint à l'esprit que c'était peut-être dû au fait que la nuit venait au-dehors, et avec elle le froid. Il se pouvait que les arbres-

parapluies pompent dans leurs troncs l'eau des tunnels chauds. Ainsi, pendant la nuit glaciale, évitaient-ils de geler, de se gonfler et d'éclater.

Cela paraissait être une théorie plausible.

Il jeta un regard circulaire. La pièce était moitié appartement d'habitation, moitié laboratoire biologique. Il y avait des lits, des tables, des chaises et divers objets non identifiables. L'un d'eux était une grande boîte de métal noir dans un coin. Il en sortait, à intervalles réguliers, un chapelet de minuscules bulles bleues. Elles montaient au plafond tout en augmentant de volume. En atteignant le plafond, elles ne s'arrêtaient pas et n'éclataient pas non plus, mais pénétraient dans la paroi vitrifiée comme si celle-ci n'existait pas.

Lane connaissait désormais l'origine des globes bleus qu'il avait vus apparaître à la surface du jardin. Mais leur destination lui restait cachée.

Il n'eut pas beaucoup de temps pour regarder les globes. La bipède prit dans un placard un grand bol de céramique vert et le posa sur une table. Lane la regarda avec curiosité, se demandant ce qu'elle allait faire. Il s'était déjà aperçu que la seconde tête appartenait en fait à une créature totalement distincte : une espèce de mince serpent rose d'un mètre cinquante de long, pareil à un ver géant, enroulé autour du cou et du torse de la bipède. Sa tête plate se tourna vers Lane ; ses yeux bleu clair d'ophidien brillèrent. Soudain, sa bouche s'ouvrit, révélant des gencives édentées, et sa langue d'un rouge vif, qui était celle d'un mammifère et nullement celle d'un reptile, se darda vers lui.

La bipède, sans prêter la moindre attention aux gestes du ver, s'en débarrassa. Doucement, en le berçant de quelques mots d'une langue douce aux nombreuses voyelles, elle le plaça dans le bol. Il s'y installa et se lova le long des parois comme un serpent dans une jarre.

La bipède prit une cruche posée sur une boîte de plastique rouge. Bien que la boîte ne fût pas reliée à une quelconque source d'énergie, elle semblait être un fourneau. La cruche contenait de l'eau chaude qu'elle versa dans le bol, le remplissant à moitié. Sous la douche, le ver ferma les yeux comme s'il ronronnait.

Puis la bipède fit une chose qui inquiéta Lane.

Elle se pencha sur le bol et y vomit.

Il fit un pas vers elle. Indifférent au fait qu'elle ne pouvait pas le comprendre, il lui dit : « Êtes-vous malade ? »

Elle découvrit des dents d'apparence humaine en un sourire destiné à le rassurer, et s'éloigna du bol. Il regarda le ver qui avait plongé sa tête dans la pâtée. Il eut un haut-le-cœur parce qu'il était sûr que l'animal était en train de se nourrir du mélange. Et tout aussi sûr qu'elle le nourrissait régulièrement d'aliments régurgités.

Son dégoût ne se dissipa pas en réfléchissant au fait que ses

réactions envers elle ne devaient pas être les mêmes que vis-à-vis d'une créature terrestre. Il savait qu'elle lui était totalement étrangère et qu'il était fatal que certaines de ses mœurs fussent pour lui un sujet de répulsion, voire de scandale. Rationnellement, il savait cela. Mais si son cerveau lui disait de comprendre et de tolérer, son ventre lui disait de détester et de rejeter.

Son aversion ne fut pas sensiblement diminuée par un examen attentif de sa personne en train de prendre une douche dans une cabine murale. Elle mesurait environ un mètre cinquante, était mince comme une femme mince, avec une ossature fine sous une chair galbée. Ses jambes étaient humaines ; en bas nylon et talons hauts, elles auraient été excitantes – toutes choses égales d'ailleurs. Toutefois, si elle avait porté des chaussures ouvertes du bout, ses pieds eussent attiré des commentaires nombreux. Ils avaient quatre doigts.

Ses longues et belles mains avaient cinq doigts. Ceux-ci paraissaient dénués d'ongles ainsi que ceux des pieds, quoiqu'un examen ultérieur plus serré dût lui démontrer qu'ils portaient des ongles rudimentaires.

Elle sortit de la cabine et se mit à s'essuyer, non sans lui avoir fait signe d'ôter son costume et de prendre une douche, lui aussi. Il la regarda, fasciné, jusqu'à ce qu'elle eût un petit rire embarrassé. C'était un rire féminin, sans aucune gravité d'intonation. Puis elle parla.

Il ferma les yeux et entendit ce qu'il ne pensait pas entendre à nouveau pendant des années : une voix de femme. Celle-ci était extraordinaire : à la fois rauque et suave.

Mais quand il rouvrit les yeux, il la vit telle qu'elle était. Ni femme ni homme. Pourtant, l'envie de penser « *elle* » était trop forte.

Ceci, malgré son absence de mamelles. Elle avait bien un thorax mais aucun téton, fût-il rudimentaire. C'était un thorax d'homme, musclé sous la couche de graisse qui s'incurvait subtilement pour donner l'impression que, dessous... des seins naissants ?

Non, pas cette créature-ci. Jamais elle n'allaiterait ses petits. Elle ne les porterait même pas vivants, *si tant est qu'elle portât*. Son ventre était lisse, sans la fossette d'un nombril.

Lisse également l'intersection de ses jambes, imberbe, sans faille, aussi vierge que si elle eût été une nymphe peinte pour quelque livre d'enfants victorien.

C'était cette jonction asexuée des jambes qui était si horrible. Comme le ventre blanc d'une grenouille, pensa Lane en frissonnant.

En même temps, sa curiosité devint encore plus forte. Comment cette créature faisait-elle pour s'accoupler et se reproduire ?

De nouveau elle rit et sourit de ses lèvres d'un rouge pâle dont le dessin était humain, elle fronça son nez court et légèrement retroussé et passa la main dans son épaisse fourrure raide d'or rouge. C'était de la fourrure et non une chevelure, et elle avait un lustre légèrement

huileux comme celle d'un animal aquatique.

Quant à la figure, elle aurait pu passer, bien qu'étrange, pour humaine, mais de justesse. Ses pommettes, très hautes, saillaient vers les tempes d'une façon inhumaine. Sous les sourcils à l'arc en V, les yeux étaient bleu foncé et tout à fait humains. Mais cela ne signifiait rien. On pouvait en dire autant des yeux d'une pieuvre.

Elle alla à un autre placard et, la regardant s'éloigner, il remarqua de nouveau que les hanches, malgré leur arrondi féminin, ne se balançaient pas selon le mouvement pelvien d'une femme humaine.

L'ouverture momentanée de la porte découvrit les carcasses de plusieurs décapodes amputés de leurs pattes, pendus à des crochets. Elle en retira un, le mit sur une table métallique, prit dans un placard une scie et plusieurs couteaux et commença à découper.

Impatient de voir l'anatomie du décapode, Lane s'approcha de la table. Elle lui fit signe encore une fois de prendre une douche. Il retira son costume. Quand il en vint au couteau et à la hache, il hésita ; mais, craignant qu'elle pût le croire méfiant, il accrocha la ceinture contenant ses armes à côté du costume. Cependant, il n'enleva pas ses autres vêtements parce qu'il était bien décidé à voir les organes internes de l'animal. Il prendrait sa douche plus tard.

La bête à pattes n'était pas un insecte en dépit de son apparence d'arachnide. En tout cas pas au sens terrestre du mot. Ce n'était pas davantage un vertébré. Sa peau lisse et sans poils était celle d'un animal, aussi peu pigmentée que celle d'un Suédois blond. Mais, bien que possédant un squelette interne, il n'avait pas de colonne vertébrale. À sa place, les os du corps formaient une cage ronde. Ses côtes minces rayonnaient à partir d'un col cartilagineux jouxtant le dos de la tête. Les côtes s'incurvaient vers l'extérieur puis vers l'intérieur, se rejoignant presque au postérieur.

À l'intérieur de la cage, se trouvaient des poumons ventraux, un cœur assez grand, et des organes du genre foie et reins. Trois artères partaient du cœur, au lieu des deux artères des mammifères. Il lui sembla, bien que son examen fût trop précipité pour qu'il pût en être sûr, que l'aorte dorsale charriait à la fois le sang pur et l'impur, comme chez certains reptiles terrestres.

Il y avait d'autres particularités notables. La plus extraordinaire, dans la mesure où il pouvait s'y reconnaître, était que le décapode n'avait pas d'appareil digestif. Il paraissait dépourvu aussi bien d'intestins que d'anus, à moins qu'on n'appelât intestin un sac reliant directement la gorge au milieu du corps. De plus, il n'existait rien qu'il pût identifier comme organes reproducteurs, bien que cela ne signifiait pas que l'animal en fût dépourvu. La longue langue tubulaire, ouverte au couteau par la bipède, révélait un canal longitudinal allant de l'ouverture du bout à une vessie située à la base de la langue. Ces

organes devaient faire partir du système excrétoire.

Lane se demanda ce qui permettait au décapode de supporter les grandes différences de pression entre l'intérieur du tube et la surface. Dans le même temps, il réfléchit que cette capacité n'était pas plus extraordinaire que le mécanisme biologique permettant aux baleines et aux phoques de supporter d'énormes pressions à près de mille mètres sous la mer.

La bipède le regarda de ses très jolis yeux bleus tout ronds, rit et extirpa du crâne ouvert d'un coup de hachoir une cervelle minuscule.

« Hauaimi », dit-elle lentement. Elle indiqua sa propre tête, répéta : « *Hauaimi* » puis sa tête à lui. « *Hauaimi*. »

Lui faisant écho, il indiqua sa propre tête. « *Hauaimi*. Cerveau.

— Cerveau », dit-elle, et elle rit de nouveau. Elle se mit en devoir d'énoncer les organes de l'animal qui correspondaient aux siens propres. De cette manière, la préparation du repas passa rapidement, d'autant qu'il élargit le procédé à d'autres objets de la pièce. Lorsqu'elle eut frit la viande, bouilli des lamelles de la feuille membraneuse de la plante-parapluie et ajouté quelques conserves exotiques, elle avait échangé au moins quarante mots avec lui. Une heure après, il s'en rappelait vingt.

Il y avait encore une chose à apprendre. Il se montra du doigt et dit : « Lane. »

Puis il pointa son doigt vers elle avec une expression interrogative.

« Mahrseeya, dit-elle.

— Martia ? » répéta-t-il. Elle le corrigea, mais il était tellement frappé par la ressemblance qu'il l'appela toujours ainsi par la suite. Elle finit par renoncer à essayer de lui enseigner la prononciation exacte.

Martia se lava les mains et lui versa un plein bol d'eau. Il se servit du savon et de la serviette qu'elle lui tendit, puis alla à la table devant laquelle elle l'attendait debout. Il y avait dessus un bol de soupe épaisse, une assiette de cervelles frites, une salade de feuilles bouillies et de légumes non identifiables, un plat de côtelettes de viande de décapode épaisse et noire, des œufs durs et des petits pains.

Martia lui fit signe de s'asseoir. Apparemment son code de bienséance ne lui permettait pas de s'attabler avant son hôte. Il feignit de ne pas voir sa chaise, passa derrière elle, mit une main sur son épaule, appuya et de l'autre main avança la chaise sous ses jambes. Elle tourna la tête et leva les yeux vers lui en souriant. Sa fourrure glissa de côté, révélant une oreille pointue sans lobe. Il la remarqua à peine, tant il était absorbé par la sensation, mi-repoussante mi-excitante, du contact de sa peau. Celle-ci n'en était pas elle-même la cause, car elle était douce et chaude comme celle d'une jeune fille. C'avait été *l'idée* de la toucher.

Une part de cet émoi, pensa-t-il en s'asseyant, venait de sa nudité. Parce que celle-ci révélait, non son sexe, mais bien plutôt son absence de sexe. Pas de seins, pas de tétons, pas de nombril, pas de repli ou de relief pubien. Cette absence paraissait anormale, très anormale, et déroutante. C'était une *honte* qu'elle n'eût rien à cacher.

Drôle d'idée, pensa-t-il. Et il rougit sans raison.

Martia, qui ne remarquait rien, prit une haute bouteille et lui versa un plein verre d'un vin sombre. Il le goûta. Il était exquis, pas meilleur que celui que la Terre pouvait offrir de meilleur, mais aussi bon.

Martia saisit un des petits pains, le cassa en deux morceaux et lui en tendit un. Tenant le verre de vin d'une main et le pain de l'autre, elle baissa la tête, ferma les yeux et se mit à chanter.

Il la regarda, médusé. C'était une prière, une action de grâces. Était-ce le prélude à une sorte de communion, si semblable à celle de la Terre que c'en était bouleversant ?

Si tel était le cas, il n'avait pas de quoi en être surpris. Chair et sang, pain et vin : le symbolisme était simple, logique, et pouvait même être universel. Cependant, il se pouvait qu'il fût en train d'établir des parallèles qui n'existaient pas. Elle accomplissait peut-être un rite dont l'origine et le sens n'avaient rien de commun avec tout ce qu'il pouvait imaginer.

Si cela était, son geste suivant pouvait également être mal interprété. Elle grignota un peu de pain, but une gorgée de vin, puis l'invita clairement à en faire autant. Ce qu'il fit. Martia prit une troisième coupe vide, cracha dedans un morceau de pain humecté de vin et lui fit signe de l'imiter.

Lorsqu'il l'eut fait, il eut un haut-le-cœur. Car elle mélangea du doigt le produit de leurs bouches et lui présenta ce doigt. De toute évidence, il devait le sucer.

Le geste était donc à la fois physique et métaphysique ! Le pain et le vin étaient la chair et le sang de la divinité inconnue qu'elle adorait. Il y avait plus : étant imprégnée du corps et de l'esprit du dieu, elle voulait maintenant les mélanger ainsi que les siens à ceux de Lane.

Ce que je mange du dieu, je le deviens. Ce que tu manges de moi, tu le deviens. Ce que je mange de toi, je le deviens. Et maintenant nous trois sommes devenus un.

Lane, loin d'être repoussé par cette idée, la trouvait exaltante. Il savait que de nombreux chrétiens auraient probablement refusé de participer à cette communion, parce que le rituel n'avait pas les mêmes origines que le leur ou ne s'y conformait pas. Peut-être même auraient-ils pensé qu'en communiant ainsi, ils donnaient leur adhésion à un dieu étranger. Lane considérait une telle idée non seulement comme étroite et intolérante, mais encore comme illogique, peu charitable et ridicule. Il ne pouvait y avoir qu'un seul Créateur ; les

noms que la créature donnait au Créateur importaient peu.

Lane croyait sincèrement en un dieu personnel, un dieu qui le reconnaissait en tant qu'individu. Il croyait aussi que l'humanité avait besoin de rédemption et qu'un rédempteur avait été envoyé sur Terre. Et que si d'autres mondes avaient besoin de rédemption, eux aussi avaient reçu ou recevraient un rédempteur. Peut-être allait-il plus loin que la plupart de ses coreligionnaires, car il faisait réellement un effort pour mettre en pratique l'amour de l'humanité. Cela lui avait donné un peu une réputation de fanatique parmi ses amis et relations. Toutefois, il s'était montré suffisamment réservé pour ne pas se rendre insupportable, et sa chaleur de cœur l'avait fait bien accueillir de tous. Six ans plus tôt, il était agnostique. Son premier voyage spatial avait été le point de départ de sa conversion. Cette expérience écrasante lui avait fait prendre conscience brutalement de l'être insignifiant qu'il était, de la complexité et de l'immensité accablantes de l'univers, et de l'extrême nécessité pour lui d'avoir une ligne à suivre pour parvenir à un but.

L'aspect le plus curieux de sa conversion, il s'en aperçut plus tard, fut que l'un de ses compagnons dans ce baptême de l'espace avait été un fervent croyant qui, à son retour sur Terre, renonça à sa secte et à sa foi et devint un parfait athée.

Il pensait à cela en mettant dans sa bouche le doigt qu'elle lui offrait et en suçant la bouillie de pain et de vin. Ensuite, obéissant à ses gestes, il plongea à son tour un doigt dans le bol et le glissa entre les lèvres de Martia.

Elle ferma les yeux et prit délicatement son doigt dans sa bouche. Quand il essaya de le retirer, elle l'arrêta en lui saisissant le poignet. Il n'insista pas pour retirer le doigt, car il voulait éviter de l'offenser. Peut-être le rite devait-il être prolongé un certain temps.

Mais l'expression de Martia paraissait si intense et en même temps si extatique, semblable à celle d'un bébé affamé à qui on a donné le sein, qu'il se sentit gêné. Au bout d'une minute, voyant qu'elle ne donnait aucun signe de lassitude, il libéra son doigt lentement mais fermement. Elle ouvrit les yeux et soupira, mais ne fit aucun commentaire. Puis elle se mit à lui servir à dîner.

La soupe, chaude et épaisse, était délicieuse et revigorante. Sa consistance rappelait celle de la soupe au plancton qui était en train de se populariser sur la Terre affamée, mais elle n'avait pas goût de poisson. Le pain brun lui rappela le seigle.

La viande du décapode était comme du lapin de garenne, bien que plus sucrée, avec une saveur indéfinissable. Il ne prit qu'une bouchée de la salade de feuilles et s'empressa d'avaler quelques gorgées de vin pour rincer sa gorge en feu.

Des larmes lui vinrent aux yeux et il toussa jusqu'à ce qu'elle lui

parlât d'un ton inquiet. Il lui sourit mais refusa de toucher de nouveau à la salade. Non seulement le vin lui rafraîchit la bouche, mais il fit chanter ses veines. Il se dit qu'il ne fallait pas qu'il en reboive. Néanmoins, il finit sa seconde coupe avant de se rappeler sa résolution de tempérance.

Mais alors, il était trop tard. La boisson forte lui monta droit à la tête ; il se sentit étourdi et eut envie de rire. Les événements de la journée, le danger de mort auquel il avait échappé de justesse, sa prise de conscience de la mort de ses camarades, celle de sa situation présente, la tension qu'avaient suscitée en lui ses rencontres avec les décapodes, sa curiosité insatisfaite concernant les origines de Martia et l'habitat de ceux de sa race, toutes ces choses combinées le plongeaient dans un état moitié d'hébétude, moitié d'exubérance.

Il se leva et offrit à Martia de l'aider pour la vaisselle. Elle secoua la tête et mit les assiettes dans une laveuse sonique. Entre-temps il décida qu'il avait besoin de laver la sueur, la crasse collante et l'odeur corporelle accumulées en deux jours de voyage. En ouvrant la porte du placard de douche, il s'aperçut qu'il n'y avait pas assez de place pour y accrocher ses vêtements. Alors, décontracté par la fatigue et le vin, se souvenant aussi du fait que Martia, après tout, *n'était pas* un être féminin, il se déshabilla.

Martia l'observait et ses yeux s'agrandissaient à chaque pièce de vêtement qu'il enlevait. Finalement elle suffoqua, recula et pâlit.

« Ce n'est pas si grave, grogna-t-il, se demandant ce qui avait provoqué sa réaction. Après tout, certaines choses que j'ai vues ici ne sont pas si faciles à avaler. »

Elle pointa vers lui un doigt tremblant et lui posa une question d'une voix chevrotante.

Était-ce l'effet de son imagination, mais il aurait juré qu'elle avait eu des intonations britanniques devant quelque chose de *shocking* :

« Êtes-vous malade ? Ces excroissances sont-elles des tumeurs malignes ? »

Il n'avait pas de mots pour expliquer, et n'avait pas non plus l'intention de prouver la fonction par l'action. Au lieu de cela, il referma sur lui la porte du placard et fit couler l'eau. La chaleur de la douche et le contact du savon, la sensation de propreté naissante, l'apaisèrent quelque peu, de sorte qu'il put penser à des questions qu'il n'avait pas eu le temps d'envisager.

D'abord, il faudrait qu'il apprît la langue de Martia ou qu'il lui enseignât la sienne. Les deux choses se feraient sans doute simultanément. Il était sûr d'une chose : ses intentions envers lui étaient pacifiques, au moins jusqu'ici. Lorsqu'elle avait communiqué avec lui, elle avait été sincère. Il n'avait pas l'impression que partager le pain et le vin avec une personne qu'elle eût l'intention de tuer fût

partie de ses principes d'éducation.

Se sentant mieux, quoique encore fatigué et un peu ivre, il sortit de la douche. Il se dirigea avec répugnance vers ses sous-vêtements sales. Alors il sourit. Ils avaient été nettoyés pendant qu'il était sous la douche. Martia, cependant, ne fit aucune attention à son sourire d'agréable surprise mais, le visage morose, lui fit signe de se coucher sur le lit et de dormir. Elle-même, par contre, au lieu de s'allonger, prit un seau et se mit à remonter le tunnel. Il décida de la suivre et, quand elle le vit, elle haussa simplement les épaules.

En émergeant dans le tube, Martia alluma sa torche. Le tunnel était plongé dans l'obscurité. Le rayon de la torche, en courant sur le plafond, montra que les vers luisants s'étaient éteints. Il n'y avait pas de bêtes à pattes en vue.

Elle dirigea la lumière sur la rigole et il put voir que les poissons-torpilles continuaient d'absorber et de rejeter l'eau. Avant qu'elle ait pu déplacer le rayon, il lui immobilisa le poignet et, de son autre main, ramassa un poisson. Il dut faire effort pour l'arracher. Il comprit pourquoi lorsqu'il retourna l'animal et vit l'appendice charnu qui lui pendait au ventre. Il sut alors pourquoi ces poissons n'étaient pas rejetés en arrière par la poussée de l'eau. Le pied ventral leur servait de ventouse pour se maintenir au fond de la rigole.

Martia s'écarta de lui avec un peu d'impatience et commença à remonter rapidement le tunnel. Il la suivit jusqu'à ce qu'elle arrivât à l'ouverture murale devant laquelle elle avait manifesté tant d'appréhension auparavant. Elle y pénétra en s'accroupissant, mais elle dut bien vite repousser sur le côté un amas enchevêtré de bêtes à pattes. Celles-ci appartenaient à la grande espèce au bec puissant et c'étaient elles qu'il avait vues précédemment garder l'entrée. Maintenant elles dormaient à leur poste. Il en déduisit que la chose dont elles défendaient l'accès devait dormir elle aussi.

Et Martia ? Quel était son rôle en tout ceci ? Peut-être ne jouait-elle aucun rôle. Peut-être était-elle absolument étrangère, un être auquel leur instinct n'était pas préparé et dont, par conséquent, ils ne tenaient pas compte. Cela expliquerait pourquoi ils n'avaient fait aucune attention à lui quand il était embourbé dans le jardin.

Toutefois, il devait y avoir une exception à cette règle, puisque Martia avait cherché à ne pas attirer l'attention des sentinelles lors de son premier passage devant l'entrée.

Un instant après, il comprit pourquoi. Ils entrèrent dans une immense pièce qui faisait bien soixante mètres de côté. Il y faisait aussi noir que dans le tube mais, pendant la période de veille, elle devait être très éclairée, à en juger par l'abondance des vers luisants plafonniers.

Martia promena la lumière de sa torche autour de la pièce, lui

montrant les piles de décapodes endormis. Puis soudain, elle s'immobilisa. Il jeta un regard et son cœur bondit. Il sentit ses cheveux se dresser sur sa tête.

Devant lui, s'étalait un animal haut de près d'un mètre et long de six !

Instinctivement il empoigna Martia pour l'empêcher de s'en approcher. Mais il laissa aussitôt retomber sa main. Elle devait savoir ce qu'elle faisait.

Martia dirigea le faisceau de lumière sur son propre visage et sourit comme pour lui dire de ne pas s'alarmer. Et elle lui toucha le bras d'un geste timidement affectueux. Tout d'abord, il ne comprit pas pourquoi. Puis il lui vint à l'idée qu'elle était contente parce qu'il avait pensé à la protéger. De plus, sa réaction prouvait qu'elle s'était remise du choc qu'elle avait eu en le voyant nu.

Il s'écarta d'elle pour examiner le monstre. Il était allongé sur le sol et dormait, ses yeux énormes fermés par des fentes verticales. Il avait une grosse tête en forme de ballon de football comme celles des petits décapodes autour de lui. La bouche était immense mais le bec très petit, comme deux verrues cornées sur les lèvres. Le corps était celui d'une chenille, moins les poils. Dix petites jambes atrophiées sortaient des flancs, trop courtes même pour atteindre le sol. Les flancs étaient ballonnés comme s'ils étaient gonflés de gaz.

Martia passa le long du monstre et s'arrêta devant son postérieur. Là, elle releva un pli de peau. Il y avait en dessous un tas d'une douzaine d'œufs à la peau pareille à du cuir, maintenus ensemble par une sécrétion gluante.

« Maintenant j'ai compris, marmonna Lane. Parbleu ! C'est la reine pondeuse. Elle est spécialisée dans la reproduction. Voilà pourquoi les autres n'ont pas d'organes reproducteurs, ou si rudimentaires que je n'ai pas pu les détecter. Les décapodes sont bien des animaux mais, par certains aspects, ils ressemblent aux insectes terrestres.

« Cependant ça n'explique pas l'absence de système digestif. »

Martia mit les œufs dans son seau et fit un pas en direction de la sortie. Il l'arrêta et lui fit comprendre qu'il voulait inspecter encore un peu. Elle haussa les épaules et se mit à le conduire autour de la pièce. Ils devaient tous deux faire attention à ne pas marcher sur les décapodes couchés partout.

Ils arrivèrent près d'un coffre ouvert, fait de la même substance grise que les murs. À l'intérieur on voyait de nombreuses étagères sur lesquelles des centaines d'œufs étaient posés. Les espèces de fils d'araignée les empêchaient de rouler en bas. Au-dessus du coffre se trouvait un autre, rempli d'eau, sur le fond duquel d'autres œufs étaient posés. Au-dessus d'eux, des poissons-torpilles miniatures, de la taille de vairons, allaient et venaient sans bruit dans l'eau.

Les yeux de Lane s'agrandirent à cette vue. Ainsi, ces poissons n'étaient pas des spécimens d'une autre espèce mais bien les larves des bêtes à pattes. Et si on les plaçait dans la rigole, c'était non seulement pour pomper l'eau qui descendait du pôle Nord, mais aussi pour qu'ils grandissent et se métamorphosent finalement en décapodes adultes.

Cependant Martia lui montra un autre coffre qui lui fit réviser partiellement sa théorie première. Celui-ci était sec et les œufs étaient posés sur le sol. Martia en ramassa un, ouvrit sa peau épaisse avec son couteau et en renversa le contenu dans une main.

Alors les yeux de Lane s'agrandirent pour de bon, car l'embryon avait un minuscule corps cylindrique, une ventouse à un bout, une bouche ronde à l'autre bout, et deux organes globuleux pendant de la bouche. Un jeune ver luisant...

Martia le regarda pour voir s'il comprenait. Lane écarta les bras et vouïta ses épaules d'un air perplexe. Elle l'entraîna d'un signe vers un autre coffre où se trouvaient d'autres œufs. Certains d'entre eux avaient été brisés de l'intérieur et les bestioles aux becs durs qui avaient éclos titubaient faiblement alentour sur leurs dix pattes.

Martia se lança courageusement dans une série de pantomimes. En la regardant, il commença à comprendre.

Les embryons qui restaient dans les œufs jusqu'à leur développement complet passaient par trois métamorphoses principales : le stade du poisson-torpille, le stade du ver luisant et, enfin, le stade du bébé décapode. Mais, si les œufs étaient ouverts par les infirmiers adultes à l'un ou l'autre des deux premiers stades, l'embryon restait fixé dans cette forme. Toutefois, il grandissait.

Comment se comportait la reine ? demanda-t-il en indiquant le corps monstrueusement gonflé d'œufs.

Pour toute réponse, Martia ramassa un des nouveau-nés. Il agita ses nombreuses pattes mais ne protesta pas d'autre manière, étant, comme tous ceux de son espèce, muet. Martia le retourna sur le dos et montra un petit pli dans son postérieur. Puis elle lui montra le même endroit chez un adulte endormi. Le derrière de l'adulte était lisse et dénué de pli.

Martia fit les gestes de manger. Il fit oui de la tête. Ces créatures naissaient pourvues d'organes sexuels rudimentaires, mais ceux-ci ne se développaient jamais. En fait, ils s'atrophiaient complètement – à moins que l'on ne donnât aux jeunes un régime spécial pour les faire devenir des pondeurs.

Mais il manquait quelque chose au tableau. S'il y avait des femelles, il fallait qu'il y eût des mâles. Il était douteux que des animaux aussi évolués fussent auto-fécondateurs ou se reproduisissent par parthénogenèse.

Alors il se rappela Martia et des doutes naquirent en lui. Elle ne

paraissait pas avoir d'organes reproducteurs. Son espèce était-elle auto-reproductrice ? Ou était-elle neutralisée, et ses fonctions naturelles déviées par un régime spécial ?

Cela ne paraissait pas probable, mais il ne pouvait pas être sûr qu'une telle chose fût impossible.

Lane voulait assouvir sa curiosité, aussi, feignant d'ignorer le désir de Martia de quitter la pièce, il examina chacun des cinq bébés décapodes. Tous étaient des femelles en puissance.

Brusquement Martia, qui venait de l'observer d'un air sérieux, sourit et, lui prenant la main, le conduisit vers le fond de la pièce. Là, comme ils approchaient d'un autre objet, il sentit une forte odeur chlorée.

L'objet se révéla être, non pas un coffre, mais une cage hémisphérique. Ses barreaux, constitués de la dure substance grise, partaient du sol en s'arrondissant vers un point central. Il n'y avait pas de porte. La cage avait évidemment été construite *autour* de son occupant, et ce dernier devait y rester jusqu'à sa mort.

Martia montra bientôt à Lane pourquoi cet être n'avait pas droit à la liberté. Il dormait, mais Martia passa un bras entre les barreaux et lui donna un coup de poing sur la tête. L'être ne réagit que lorsqu'il eut reçu cinq autres coups de poing. Alors, il ouvrit lentement ses paupières verticales, dévoilant de grands yeux fixes, aussi rouges que du sang artériel.

Martia lui lança un des œufs à la tête. Il ouvrit promptement le bec, engloutit l'œuf, et referma son bec avec un bruit de déglutition.

La nourriture le réveilla. Il se leva sur ses dix longues pattes, fit claquer son bec et se jeta plusieurs fois sur les barreaux.

Bien qu'elle ne fût pas en danger, Martia eut un mouvement de recul devant la convoitise des yeux écarlates du tueur. Lane n'avait pas de peine à comprendre sa réaction. C'était un géant, plus grand que les sentinelles de l'entrée d'au moins soixante centimètres. Son dos était au même niveau que celui de Martia ; il aurait pu lui saisir la tête dans son bec.

Lane fit le tour de la cage pour bien le voir par-derrière. Intrigué, il fit un second tour sans trouver quoi que ce soit de mâle chez la bête hormis sa rage féroce, comme celle d'un étalon enfermé dans une grange à la saison du rut. À part sa taille et ses yeux rouges, il ressemblait aux gardiens de l'entrée.

Lane essaya de faire part à Martia de sa perplexité. Elle commençait à savoir devancer ses désirs. Elle se livra à une nouvelle série de pantomimes, dont certaines si énergiques et si comiques qu'il ne put s'empêcher de sourire.

D'abord elle lui montra deux œufs sur une étagère voisine. Ils étaient plus gros que les autres et tachetés de rouge. Il supposa qu'ils

contenaient des embryons de mâles.

Ensuite elle lui montra ce qu'il adviendrait si le mâle adulte s'échappait. Par une mimique qui se voulait féroce mais ne fit que l'amuser, claquant des dents et contrefaisant de ses mains les pattes griffues, elle imita la folie furieuse du mâle. Il tuerait tous ceux qu'il trouverait sur son passage. Tout le monde, la colonie entière, la reine, les ouvriers, les gardiens, les larves, les œufs. Il croquerait les têtes d'une bouchée, lacérerait les chairs ; il les dévorerait tous. Sortant de l'abattoir, il irait se ruer dans le tube et tuer tous les décapodes qu'il rencontrerait, il dévorerait les poissons-torpilles, décrocherait les vers luisants du plafond, les mettrait en pièces et les mangerait. Il mangerait les racines des arbres. Tuer, tuer, tuer, dévorer, dévorer, dévorer !

« Tout ça est bien joli, dit Lane par gestes. Mais comment fait-il pour...? »

Martia lui fit comprendre qu'une fois par jour les ouvriers faisaient littéralement rouler la reine à travers la pièce jusqu'à la cage. Là ils l'installaient de manière à ce qu'elle présente son arrière-train à quelques centimètres des barreaux et du mâle en furie. Et celui-ci, bien que ne voulant rien d'autre que lui planter son bec dans la chair et la mettre en pièces, n'était plus maître de lui-même. La Nature était la plus forte ; sa volonté était trahie par son système nerveux.

Lane fit signe de la tête qu'il comprenait. Il avait dans l'esprit l'image du décapode disséqué. À l'extrémité intérieure de la langue, il y avait une poche. Le mâle en avait probablement deux, une pour les excréments, l'autre servant de vésicule séminale.

Soudain Martia se figea, repoussant des mains une horreur imaginaire. Elle avait posé la torche électrique sur le sol pour être libre de ses mouvements ; le faisceau lumineux éclaira sa pâleur. « Qu'y a-t-il ? » demanda Lane en faisant un pas vers elle.

Martia recula avec le même geste des mains. Elle paraissait horrifiée.

« Je ne vais pas vous faire de mal », dit-il. Néanmoins il s'arrêta, pour qu'elle vît qu'il n'avait pas l'intention de se rapprocher davantage.

Qu'est-ce qui lui faisait peur ? Rien ne bougeait dans la pièce sauf le mâle, et il était derrière des barreaux.

Alors elle tendit le doigt, tout d'abord vers lui, puis vers le décapode en fureur. Devant ce geste clair d'identification, il comprit. Elle avait entrevu qu'il était un mâle lui aussi, comme la bête en cage, et maintenant elle entrevoyait sa structure et sa fonction.

Ce qu'il ne comprenait pas, c'était la cause de sa frayeur de lui. La répulsion, oui. Lui-même avait éprouvé un dégoût voisin de la nausée en voyant son corps à elle apparemment dénué de sexe. Il n'était que

naturel qu'elle réagît devant le sien d'une façon semblable. Cependant elle avait paru s'être remise de ce premier choc.

Pourquoi ce changement inattendu, cette horreur de lui ?

Derrière lui, le bec du mâle claqua contre les barreaux sous l'effet d'une poussée de son corps. Ce bruit fit écho dans l'esprit de Lane. Parbleu ! La rage de tuer du monstre !

Jusqu'à leur rencontre, elle n'avait connu qu'une seule créature mâle. C'était la bête en cage. Maintenant, d'un seul coup, elle venait de l'assimiler au monstre. Un mâle était un tueur.

Craignant que, prise de panique, elle ne sortît de la pièce à toutes jambes, il fit une mimique désespérée pour lui signifier qu'il n'était pas comme ce monstre ; il secoua la tête : non, non, non. Il n'était pas comme lui, pas comme lui, pas comme lui !

Martia, qui l'observait intensément, commença à se détendre. Sa peau reprit sa teinte rosée. Ses yeux revinrent à leur taille normale. Elle réussit même à lui faire un sourire contraint.

Pour l'amener à penser à autre chose, il lui fit comprendre qu'il aimerait savoir pourquoi la reine et son époux avaient un appareil digestif, alors que les ouvriers n'en avaient pas. Pour répondre, elle plongea la main dans la bouche pendante du ver suspendu au plafond. Elle la retira couverte d'une sécrétion. Après avoir senti son poing, elle le lui donna à renifler. Il le saisit, feignant d'ignorer le léger recul de Martia, sans doute involontaire, à son contact.

La substance avait une odeur de nourriture prédigérée.

Martia passa de là à un autre ver. Les deux organes lumineux de celui-là n'étaient pas colorés en rouge, mais avaient une teinte verdâtre. Martia lui chatouilla la langue avec son doigt et fit une coupe de ses mains. Du liquide dégoutta dans ses paumes.

Lane huma le liquide. Pas d'odeur. Il le goûta, et découvrit que c'était une sorte de sirop sucré. Martia lui expliqua par gestes que les vers luisants servaient d'appareils digestifs aux ouvriers, et qu'ils leur servaient aussi de réserves à nourriture. Les ouvriers tiraient une partie de leur énergie du glucose sécrété par les racines des arbres. Les protéines et les éléments végétaux de leur alimentation provenaient des œufs et des feuilles de l'arbre-parapluie. Des groupes de moissonneurs qui se risquaient au-dehors dans la journée rapportaient dans les tubes des lanières de la feuille coriace et membraneuse.

Les vers digéraient partiellement les œufs, les décapodes morts et les feuilles et les restituaient sous forme de soupe. Soupe et glucose étaient avalés par les ouvriers et traversaient les parois de leurs gorges ou tombaient dans la longue poche rectiligne qui reliait la gorge aux vaisseaux sanguins plus importants. Les résidus étaient exsudés par la peau ou déversés par le canal lingual.

Lane hocha la tête en signe de compréhension et sortit.

Apparemment soulagée, Martia le suivit. Revenus dans leurs quartiers, elle mit les œufs dans un réfrigérateur, remplit deux verres de vin, trempa le doigt dans chaque verre, et toucha ensuite ses lèvres et celles de Lane. Il lui toucha légèrement le bout du doigt avec sa langue. Il conclut que ceci était un rite de plus, peut-être un rite du coucher témoignant qu'ils étaient d'accord et en paix. Ce rite pouvait même avoir un sens plus profond, mais en ce cas, celui-ci lui échappait.

Martia vérifia la sécurité et le confort du ver dans son bol. Il avait maintenant mangé toute sa nourriture. Elle le prit, le lava, lava le bol, le remplit à moitié d'eau sucrée chaude, le posa sur une table près du lit et mit la bête dedans. Puis elle s'étendit sur le lit et ferma les yeux. Elle ne se couvrit pas et ne semblait pas s'attendre à ce qu'il demandât une couverture.

Bien que fatigué, Lane n'avait pas envie de se reposer. Il marchait de long en large, comme un ours en cage. Il ne cessait de ruminer l'énigme posée par Martia et le problème de son retour à la base et finalement au navire en orbite. Il fallait que la Terre sût ce qui était arrivé.

Au bout d'une demi-heure, Martia s'assit sur son lit. Elle le regarda posément, comme si elle cherchait à découvrir la cause de son insomnie. Puis, devinant, semblait-il, ce qui n'allait pas, elle se leva et ouvrit un petit placard mural. Il contenait quelques livres.

« Ah ! je vais peut-être trouver enfin à me documenter ! » dit Lane, et il les feuilleta tous. Fébrilement impatient, il en choisit trois et les posa sur le lit avant de s'asseoir et de les parcourir à fond.

Naturellement, il ne pouvait pas lire les textes, mais les trois livres étaient pleins d'illustrations et de photographies. Le premier volume était grand et semblait être une sorte d'histoire du monde pour enfants.

Lane regarda les quelques premières images. Puis il dit d'une voix rauque : « Mon Dieu, mais vous n'êtes pas plus martienne que moi ! »

Martia, alertée par le ton surpris et pressant de sa voix, vint s'asseoir à côté de lui. Elle le regarda tourner les pages jusqu'à ce qu'il arrive à une certaine photo. De manière inattendue, elle cacha alors son visage dans ses mains et son corps fut secoué de longs sanglots.

Lane fut surpris. Il ne savait pas au juste la cause de son chagrin. La photo était une vue aérienne d'une ville sur la planète natale de Martia – ou sur quelque planète où vivaient les siens. Peut-être était-ce la ville même où, d'une manière ou d'une autre, elle était née.

Toutefois il ne fut pas long à se mettre à l'unisson de sa peine. Avant de s'en rendre compte, il se mit lui aussi à pleurer.

Maintenant il savait pourquoi. C'était la solitude, l'effroyable solitude, du genre de celle qu'il avait connue lorsqu'il avait cessé de

recevoir des nouvelles des hommes partis en char et qu'il s'était cru le seul être humain à la surface de ce monde.

Au bout d'un moment, les larmes tarirent. Il se sentit mieux et espéra qu'elle aussi était soulagée. Elle parut sentir sa sympathie car elle lui sourit à travers ses larmes. Et dans un irrésistible élan de rapprochement et d'affection, elle lui embrassa la main et happa deux de ses doigts dans sa bouche. Il pensa que c'était sa manière à elle d'exprimer l'amitié. Ou peut-être une forme de gratitude pour sa présence. Ou de la joie pure. En tout état de cause, pensa-t-il, sa civilisation devait avoir une forte orientation orale.

« Pauvre Martia, murmura-t-il. Ce doit être une chose terrible d'être obligé de se tourner vers quelqu'un d'aussi étranger et bizarre que je dois te paraître. Et surtout vers quelqu'un dont tu n'étais pas sûre, il n'y a qu'un instant, qu'il n'allait pas te manger. »

Il retira ses doigts, mais, voyant sa mine déconfite, il prit impulsivement à son tour ceux de Martia dans sa bouche.

Chose étrange, ce fut la cause d'un nouvel accès de larmes. Mais il s'aperçut vite que c'étaient des larmes de joie. Quand ce fut fini, elle rit doucement, comme de contentement.

Lane prit une serviette et lui essuya les yeux, puis il la lui mit sur le nez tandis qu'elle se mouchait.

Remise maintenant, elle fut capable de lui désigner certaines illustrations et de lui suggérer leur signification.

Le livre d'enfants commençait par un aperçu de l'aube de la vie sur la planète de Martia. Cette planète gravitait autour d'une étoile qui, selon une carte simplifiée, était au centre de la galaxie.

La vie avait commencé là d'une façon très analogue à ses débuts sur la Terre, dans les grandes lignes. Mais il y avait des images assez déroutantes de la vie aquatique primitive. Cependant Lane n'était pas sûr de son interprétation, car ces images présupposaient bien des choses.

Elles montraient clairement que les schémas d'ensemble et les mécanismes biologiques de l'évolution avaient été différents de ceux de la Terre.

Fasciné, il suivit le passage du poisson à l'amphibie, de celui-ci au reptile, du reptile à des animaux à sang chaud mais non mammifères, puis à une sorte de singe à posture verticale vivant au sol, et enfin à des êtres du genre de Martia. Celle-ci indiqua le nom de sa race : les Eeltau.

Ensuite les images peignaient différents aspects de la vie préhistorique de ces êtres. Plus tard, l'invention de l'agriculture, le travail des métaux et ainsi de suite.

L'histoire de la civilisation consistait en une série d'images dont il pouvait rarement saisir le sens. Une chose était à remarquer, en

opposition avec l'histoire de la Terre. Il y avait une absence relative de guerres. Les Ramsès, Gengis Khan, Attila, César, Hitler paraissaient manquer.

Mais il y avait plus, beaucoup plus. La technologie avait progressé d'une façon très semblable à celle de la Terre, en dépit de l'absence de stimulation des guerres. Peut-être, pensa-t-il, avait-elle commencé plus tôt que sur sa planète. Il avait l'impression que les congénères de Martia avaient évolué jusqu'à leur stade actuel bien avant *l'homo sapiens*.

Que cela fût vrai ou non, ils surpassaient maintenant l'homme. Ils voyageaient presque à la vitesse de la lumière, ou peut-être plus vite, et étaient passés maîtres dans la navigation interstellaire.

C'est alors que Martia montra une page contenant plusieurs photos de la Terre, visiblement prises à des distances variées par un spatonef. Au dos, un artiste avait dessiné une silhouette vague, mi-singe, mi-dragon.

« C'est ça que la Terre représente pour vous ? demanda Lane. *Danger ? Ne pas toucher ?* »

Il chercha d'autres photos de la Terre. Il y avait de nombreuses pages traitant d'autres planètes, mais une seule de la sienne. Cela suffisait.

« Pourquoi nous surveillez-vous à distance ? demanda-t-il. Vous avez tellement d'avance sur nous que, sur le plan technologique, nous sommes des aborigènes d'Australie. De quoi avez-vous peur ? »

Martia se leva et lui fit face. Brusquement, d'un air méchant, elle gronda, fit claquer ses dents et imita de ses mains des pattes griffues.

Il en eut le frisson. C'était la même pantomime qu'elle avait faite pour illustrer la folie meurtrière du décapode mâle encagé.

Il baissa la tête. « Je ne peux pas vous le reprocher sérieusement. Vous avez absolument raison. Si vous preniez contact avec nous, nous volerions vos secrets. Et alors, malheur à vous ! Nous infesterions l'espace tout entier ! »

Il prit un temps, se mordit la lèvre et reprit : « Tout de même, nous donnons quelques signes de progrès. Il n'y a pas eu une guerre ni une révolution depuis quinze ans ; l'U.N. a réglé des problèmes qui auraient autrefois entraîné une guerre mondiale ; la Russie et les États-Unis sont encore armés, mais sont loin d'être aussi proches d'un conflit qu'à l'époque de ma naissance. Peut-être... ?

« Tiens, je parie que vous n'avez jamais vu un Terrien en chair et en os avant moi. Vous n'avez peut-être jamais vu l'image d'un Terrien, sinon habillé. Il n'y a aucun Terrien dans ces livres. Vous saviez peut-être que nous étions divisés en hommes et femmes, mais ça n'avait pas grand sens pour vous jusqu'à ce que vous m'ayez vu prendre une douche, et alors le rapprochement qui s'est soudainement imposé à

vous entre le décapode mâle et moi vous a horrifiée. Et vous vous êtes aperçue que vous n'aviez que ça au monde comme compagnie. Un peu comme moi si je m'étais échoué sur une île et avais découvert que le seul autre habitant était un tigre.

« Mais ça n'explique pas ce que vous faites ici, toute seule, à vivre dans ces tubes parmi les Martiens autochtones. Ah ! si je pouvais vous parler !

« À *deviser avec toi* », dit-il, se remémorant les vers qu'il avait lus pendant sa dernière nuit à la base.

Elle lui sourit et il dit : « Eh bien, au moins vous n'avez plus peur. Je ne suis pas un si mauvais bougre, après tout, hein ? »

Elle sourit à nouveau et alla prendre du papier et une plume dans un placard. Et elle se mit à dessiner une série d'esquisses. En regardant courir sa plume agile, il commença à entrevoir ce qui s'était passé.

Le peuple de Martia avait eu pendant longtemps – très longtemps – une base sur la face de la Lune invisible aux Terriens. Mais quand les premières fusées venant de la Terre avaient pénétré l'espace, ses concitoyennes avaient effacé toute trace de la base. Elles en avaient créé une nouvelle sur Mars.

Puis, comme il devenait clair qu'une expédition terrienne aurait lieu sur Mars, on avait détruit cette base-là pour en construire une autre sur Ganymède.

Néanmoins cinq savantes étaient demeurées sur place afin d'achever leur étude des décapodes. Bien que les concitoyennes de Martia eussent étudié ces créatures pendant quelque temps, elles n'avaient pas encore découvert comment leurs corps pouvaient s'adapter à la différence de pression entre les tubes et l'air libre. Les cinq savantes croyaient qu'elles cernaient le secret de très près et elles avaient obtenu la permission de rester jusqu'à la limite du débarquement des Terriens.

Martia était en fait une indigène, en ce sens qu'elle était née là et y avait grandi. Elle y avait vécu sept ans. Elle expliqua cela en désignant une esquisse de la révolution de Mars autour du soleil, puis en levant sept doigts.

Lane calcula que cela lui donnait l'âge terrestre de quatorze ans. Peut-être l'espèce de Martia arrivait-elle à maturité un peu plus vite que la sienne. Si toutefois elle était adulte. C'était difficile à dire.

L'épouvante tordit son visage et agrandit ses yeux quand elle lui décrivit ce qui était arrivé la nuit précédant leur départ projeté pour Ganymède. Un mâle échappé de sa cage les avait attaquées pendant leur sommeil.

Il était rare qu'un mâle s'échappât. Mais cela arrivait de temps à autre. Quand il y réussissait, il détruisait la colonie tout entière, toute vie dans le tube sur son passage. Il mangeait même les racines des

arbres, de sorte que ceux-ci mouraient et que l'oxygène cessait d'arriver dans cette partie du tunnel.

Une colonie avertie du danger n'avait qu'un moyen de combattre un mâle en liberté – et c'était une méthode périlleuse. Elle consistait à relâcher son propre mâle. On choisissait les quelques sacrifiés qui resteraient sur place pour dissoudre les barreaux grâce à une sécrétion acide de leurs corps pendant que les autres s'enfuiraient. La reine, complètement impotente, mourrait elle aussi. Mais on mettait en lieu sûr un nombre suffisant de ses œufs pour fabriquer ailleurs une autre reine et un autre époux.

En attendant, on espérait que les deux mâles s'entretueraient ou bien que le vainqueur serait tellement affaibli que les soldats pourraient l'achever sans peine.

Lane inclina la tête. Le seul ennemi naturel des décapodes était donc un mâle échappé. Laissés à leur croissance normale, les décapodes auraient vite fait d'encombrer les tubes et d'épuiser la nourriture et l'air. Si cruel que cela parût, l'évasion d'un mâle de temps à autre était la seule chose qui pût lutter contre le surpeuplement, et sauver les Martiens de la famine sinon de l'extinction.

Quoi qu'il en soit, la brute n'avait rien eu d'un bienfait dissimulé pour les compagnes de Martia. Trois d'entre elles avaient été tuées dans leur sommeil avant que les deux autres se réveillent. L'une des trois s'était jetée à la tête de la bête en criant à Martia de s'échapper.

Presque folle de peur, Martia ne s'était pourtant pas laissé envahir par la panique et n'avait pas fui. Au contraire, elle s'était ruée sur un placard pour y prendre une arme.

Une arme, se dit Lane. Il faudra que je découvre de quoi il s'agit.

Martia mima ce qui s'était passé. Elle venait d'ouvrir la porte du placard et d'atteindre l'arme quand elle avait senti le bec du monstre happer sa jambe. Malgré le choc de la morsure profonde, elle avait réussi à appuyer le bout de l'arme contre le corps du mâle. L'arme avait rempli son rôle car la bête s'était effondrée. Malheureusement le bec n'avait pas relâché sa terrible prise sur la cuisse, juste au-dessus du genou.

Ici, Lane tenta d'interrompre le récit pour obtenir une description de l'arme et du principe de son fonctionnement. Toutefois, Martia ne tint pas compte de sa demande. Elle fit celle qui ne comprenait pas sa question, mais Lane était sûr qu'elle ne voulait pas répondre. Elle n'avait pas en lui une confiance entière, ce qui était compréhensible. Comment aurait-il pu l'en blâmer ? Elle eût été sotte de se sentir rassurée en face de l'inconnue qu'il représentait. Si toutefois il lui était inconnu.

Somme toute, bien que le connaissant peu personnellement, elle

connaissait le genre de peuple auquel il appartenait et ce qu'on pouvait en attendre. Il était étonnant qu'elle ne l'eût pas laissé mourir dans le jardin, et stupéfiant qu'elle eût partagé avec lui le pain et le vin dans cette sorte de communion.

Il pensa que sa solitude en était peut-être la cause et que n'importe quelle compagnie était préférable à rien. Ou bien qu'elle agissait à un niveau éthique supérieur à celui de la plupart des Terriens, en ne pouvant supporter l'idée de laisser mourir un autre être doué de sensibilité, quand bien même elle le considérerait comme un barbare sanguinaire. Ou encore qu'elle nourrissait d'autres projets à son égard, comme celui de l'emmener en captivité.

Martia poursuivit son récit. Elle s'était évanouie et avait repris ses sens un peu plus tard. Le mâle commençait à remuer, alors elle l'avait tué pour de bon.

Me voilà renseigné sur un autre point, pensa Lane. Cette arme est réglable selon la gravité du choc que l'on veut infliger. Puis, continua Martia, bien qu'allant de syncope en syncope, elle s'était traînée jusqu'à l'armoire aux médicaments et s'était soignée. Au bout de deux jours, elle trottait comme un lapin et les cicatrices commençaient à s'effacer.

Ils doivent être très en avance sur nous dans tous les domaines, se dit Lane. Selon elle, Martia avait eu plusieurs muscles sectionnés. Pourtant ils s'étaient ressoudés en un jour.

Martia expliqua que la réparation de son corps avait mobilisé une énorme quantité de nourriture, en cours de guérison. Elle avait passé le plus clair de son temps à manger et à dormir. Une restauration mobilisait le même apport d'énergie, qu'elle eût lieu à vitesse normale ou accélérée.

Entre-temps, les cadavres du monstre et de ses compagnes empestaient la pourriture. Elle avait dû s'obliger à les découper et à s'en débarrasser dans le brûleur de détritus. En racontant cela, des larmes emplirent ses yeux et elle sanglota.

Lane allait lui demander pourquoi elle ne les avait pas ensevelies, mais il se retint. Bien que ce ne fût peut-être pas la coutume de son peuple d'enterrer ses morts, il était plus probable qu'elle avait voulu effacer toute trace de leur existence avant l'arrivée des Terriens sur Mars.

Il lui demanda par signes comment le mâle était entré dans la chambre malgré le bouchon qui obstruait le tunnel. Elle lui fit comprendre que le bouchon n'était normalement fermé que lorsque les décapodes étaient éveillés ou que ses compagnes et elle-même dormaient. Mais cette nuit-là, c'était le tour de l'une d'entre elles de ramasser des œufs dans la chambre de la reine.

Elle reconstituait les choses ainsi : le monstre était sorti quand la

savante était là-bas, et il l'avait tuée. Puis, après avoir ravagé la colonie encore endormie, il avait parcouru le tube et avait aperçu la lumière brillant au-delà du tunnel à l'orifice débouché. Lane connaissait le reste de l'histoire.

Mais, demanda-t-il toujours par gestes, pourquoi le mâle évadé ne dormait-il pas en même temps que tous ses frères de race ? Celui qu'ils avaient vu en cage dormait manifestement comme ses compagnons. Et les gardiens de la reine dormaient eux aussi, se croyant à l'abri d'une attaque.

Non, répondit Martia. Un mâle qui était sorti d'une cage ne connaissait d'autre loi que la fatigue. Quand il s'était épuisé à tuer et à manger, il se couchait pour dormir, peu importait l'heure de la journée. Une fois reposé, il s'élançait en fureur le long des tubes et ne s'arrêtait que lorsqu'il était de nouveau trop fatigué pour remuer.

Alors, pensa Lane, ceci explique la zone d'arbres-parapluies morts au sommet du tube, près du jardin. Une autre colonie s'était installée dans la zone dévastée, avait construit le jardin à l'extérieur et planté les jeunes parapluies.

Il se demanda pourquoi ni lui ni ses camarades n'avaient vu les décapodes au-dehors pendant leurs six journées sur Mars. Il devait bien y avoir au moins une chambre pressurisée et une sortie pour chaque colonie, et les tubes, d'ici au point le plus rapproché de la base, devaient contenir une quinzaine de colonies pour le moins. Mais peut-être les moissonneurs de feuilles ne s'aventuraient-ils au-dehors qu'une fois de temps à autre.

Il se rappela alors que ni lui ni personne d'autre n'avait remarqué de trous dans les feuilles. Cela voulait dire que la récolte avait été faite depuis déjà quelque temps et que les arbres étaient maintenant prêts à être moissonnés à nouveau. Si seulement l'expédition avait eu lieu quelques jours plus tard, ils auraient pu voir les décapodes à l'œuvre et recueillir des observations. Et tout se serait passé différemment.

Il avait d'autres questions à poser à Martia. Le vaisseau qui devait les emmener sur Ganymède était-il caché dans l'espace extérieur ou bien devait-on l'envoyer les prendre ? Si on en envoyait un, comment prendrait-on contact avec la base de Ganymède ? Par radio ? Ou par quelque moyen inconcevable ?

Les globes bleus ! Servaient-ils à transmettre des messages ?

Terrassé de fatigue, il cessa d'y penser et s'endormit. Sa dernière vision fut celle de Martia se penchant sur lui en souriant.

Lorsqu'il se réveilla, la tête lourde, il était plein de courbatures et sa bouche était aussi sèche que le désert martien. Il se leva à temps pour voir Martia déboucher du tunnel, un seau plein d'œufs à la main. En voyant cela, il grogna. Cela voulait dire qu'elle était retournée à la pouponnière et qu'il avait dormi un tour de cadran.

Il se leva en vacillant et prit une douche. Il en sortit ragaillardisé pour trouver le petit déjeuner servi chaud sur la table. Martia procéda à la communion rituelle, puis ils mangèrent. Le café lui manqua. La soupe chaude était bonne mais ne le remplaçait pas de façon satisfaisante. Il y avait un bol de céréales et de fruits mélangés, provenant tous deux de boîtes de conserve. La mixture devait être hautement énergétique car elle le réveilla tout à fait.

Ensuite, il fit un peu de culture physique pendant qu'elle lavait les assiettes. Tout en exerçant son corps, il pensait à des choses sans rapport avec ses mouvements. Qu'allait-il faire maintenant ? Son devoir lui commandait de rentrer à la base et de faire son rapport. Il aurait des nouvelles d'importance pour le navire en orbite ! L'histoire serait immédiatement communiquée à la Terre. Toute la planète en serait bouleversée.

Son projet : emmener Martia avec lui, se heurtait à une objection.

Elle ne voudrait pas partir.

Au beau milieu d'une flexion des genoux. Il s'arrêta. Quel idiot était ! Il avait été trop fatigué et énervé pour s'en apercevoir. Puisqu'elle lui avait révélé que ses compatriotes avaient créé une base sur Ganymède, c'est qu'elle ne s'attendait pas à ce qu'il rapportât le renseignement. Elle eût été stupide de le lui dire à moins d'être rigoureusement certaine qu'il ne pourrait le communiquer à personne.

Cela voulait dire qu'un navire était en route et arriverait bientôt. Et que non seulement il emporterait Martia, mais lui avec. S'il devait être tué, il serait bientôt mort.

Si on avait choisi Lane pour faire partie de la première expédition sur Mars, c'est parce qu'il ne manquait pas d'esprit de décision. Cinq minutes plus tard, il s'était décidé. Son devoir était clair. En conséquence, il le remplirait, même si cela devait froisser ses sentiments personnels envers Martia et nuire à celle-ci.

D'abord, il allait la ligoter. Puis il ferait un paquet de leurs costumes pressurisés, des livres et des outils transportables pour qu'ils soient examinés plus tard sur la Terre. Il la ferait marcher devant lui dans le tube jusqu'au point situé en face de sa base.

Là ils mettraient leurs vêtements pressurisés, sortiraient et iraient au dôme. Et aussitôt que possible ils monteraient dans la fusée vers le navire en orbite. Cette partie du programme était la plus hasardeuse parce qu'il était extrêmement difficile pour un homme seul de piloter la fusée. Théoriquement, pourtant, c'était faisable. Il fallait le faire.

Lane serra les mâchoires et contraignit ses muscles à cesser de trembler. L'idée d'abuser de l'hospitalité de Martia le tracassait. Cependant, si elle l'avait si bien traité, ce n'était pas dans un but complètement désintéressé. Pour autant qu'il le sût, elle tramait quelque chose contre lui.

Dans l'un des placards se trouvait une corde, la même corde flexible avec laquelle elle l'avait tiré du marais. Il ouvrit la porte du placard et prit la corde. Martia se tenait au milieu de la chambre et le regardait faire, tout en caressant la tête du gros ver aux yeux bleus, enroulé comme un serpent autour de ses épaules. Il espérait qu'elle resterait ainsi jusqu'à ce qu'il arrivât près d'elle. Elle ne portait manifestement aucune arme sur elle, ni d'ailleurs quoi que ce soit excepté son animal. Depuis le moment où elle avait enlevé son costume, elle était restée nue.

En le voyant se rapprocher, elle lui parla sur un ton inquiet. Il n'était pas besoin d'être grand clerc pour savoir qu'elle lui demandait ce qu'il comptait faire avec la corde. Il essaya de lui adresser un sourire rassurant et n'y réussit pas. Cela le rendait malade.

Un moment plus tard, il fut violemment malade. Martia avait prononcé un mot d'une voix très forte et ç'avait été comme si ce mot le frappait au creux de l'estomac. Il fut pris d'une nausée, se mit à saliver et il dut lâcher la corde et courir à la douche pour éviter de faire du dégât par terre.

Au bout de dix minutes, il se sentit un peu mieux. Mais quand il essaya d'aller jusqu'au lit, ses jambes menacèrent de l'abandonner. Martia dut le soutenir.

Il jura en lui-même. Avoir un malaise brutal dû à la nourriture inhabituelle à un moment aussi crucial ! La chance n'était pas de son côté.

Si toutefois il s'agissait de chance. La manière dont elle avait prononcé ce dernier mot avait été si étrange et si énergique. Se pouvait-il qu'elle eût établi en lui un réflexe conditionné à ce mot, par hypnotisme ou d'une autre manière ? Dans les circonstances présentes, c'eût été une arme plus puissante qu'un revolver.

À y bien réfléchir, il lui semblait étrange que son corps eût toléré cette nourriture inhabituelle jusqu'à cet instant précis. L'hypnotisme ne paraissait pas expliquer vraiment le fait. Comment aurait-elle pu l'utiliser si facilement sur lui qui ne connaissait pas plus de vingt mots de sa langue ?

La langue ? Les mots ? Mais ils n'étaient pas nécessaires. En supposant qu'elle eût mêlé un hypnogène à ses aliments, et l'eût réveillé au cours de la nuit, elle aurait pu lui suggérer la réaction qu'elle voulait obtenir de lui en cas de besoin. Elle aurait pu lui donner le mot clef, puis le laisser se rendormir.

Il en savait assez sur l'hypnotisme pour se rendre compte que c'était possible. Que ses soupçons fussent vrais ou non, le fait demeurerait qu'il avait été réduit à l'impuissance. Néanmoins il ne perdit pas sa journée. Il apprit vingt mots de plus et elle dessina pour lui de nombreuses esquisses. Il découvrit que, lorsqu'il avait sauté

dans le marécage, il était littéralement tombé dans de la soupe. La substance dans laquelle on avait planté les jeunes arbres-parapluies était une masse glutineuse de légumes unicellulaires et d'anaérobies qui s'en nourrissaient. La chaleur dégagée par ces corps entassés et gonflés d'eau gardait le terreau du jardin au chaud et préservait les plantes délicates du gel pendant les nuits glaciales du plein été.

Lorsqu'on aurait transplanté les jeunes arbres dans le toit du tube pour remplacer les adultes morts, la « soupe » serait apportée en bloc dans le tube et jetée dans la rigole. Les poissons-fusées en filtreraient une partie et mangeraient l'autre tout en pompant l'eau venant de l'extrémité polaire du tube pour la diriger vers l'extrémité équatoriale.

Vers la fin de la journée, Lane goûta à la « soupe » et réussit à la digérer. Un peu plus tard, il mangea des céréales.

Martia insista pour le nourrir à la cuiller. Sa sollicitude avait quelque chose de si féminin et de si tendre qu'il ne put protester.

« Martia, dis-je, je me trompe peut-être. La bonne volonté et les échanges heureux peuvent exister entre nos deux espèces. Voyez notre cas. Ma foi, si vous étiez une vraie femme, je serais amoureux de vous.

« Naturellement, vous avez pu susciter en moi des sentiments tout différents au début. Vous avez pu me causer de la répugnance. Mais si vous l'avez fait, ce fut pour une raison pratique et non par méchanceté. Et maintenant vous prenez soin de moi, votre ennemi. Aime ton ennemi. Et vous ne le faites pas par devoir. »

Évidemment, elle ne le comprit pas. Néanmoins elle répondit dans sa propre langue, et il lui sembla que sa voix exprimait de la sympathie envers lui.

En s'endormant, il pensait que peut-être Martia et lui seraient les deux ambassadeurs de paix entre leurs peuples. Somme toute, ils étaient l'un comme l'autre hautement civilisés, essentiellement pacifistes et dévotement religieux. La fraternité existait non seulement entre les hommes, mais aussi entre tous les êtres sensibles à travers le cosmos, et...

Il fut réveillé par le gonflement de sa vessie. Il ouvrit les yeux. Le plafond et les murs dansaient. Les aiguilles de son bracelet-montre se contorsionnaient. Il dut faire un effort intense pour arriver à les voir droites. Cette montre, construite exprès pour mesurer la journée martienne un peu plus longue, marquait minuit.

Il se leva en chancelant. Il était sûr qu'il avait été drogué et ne se serait pas réveillé si la pression de sa vessie n'avait été si forte. Si seulement il pouvait trouver quelque antidote, ce serait le moment de mener à bien son plan. Mais il fallait d'abord qu'il allât aux lavabos.

Pour ce faire il devait passer près du lit de Martia. Elle était allongée immobile, les bras écartés tombant de chaque côté du lit, la bouche grande ouverte.

Il détourna le regard parce qu'il lui paraissait inconvenant de la contempler dans cette posture.

Mais quelque chose attira son regard – un mouvement, un éclat de lumière dans sa bouche, comme celui d'un bijou.

Il se pencha pour regarder et recula d'horreur.

Une petite tête pointait entre ses dents.

Il leva la main pour l'attraper mais s'arrêta net en reconnaissant la moue de la minuscule bouche ronde et les petits yeux bleus. C'était le ver.

Tout d'abord, il crut Martia morte. Le ver n'était pas lové dans sa bouche. Son corps disparaissait au fond de la gorge.

Puis il vit que la poitrine de Martia se soulevait calmement et qu'elle ne paraissait nullement en danger.

Domptant ses haut-le-cœur et les spasmes des muscles de son cou, il se força à s'approcher du ver et mit la main devant la bouche de celui-ci. Il sentit de l'air chaud sur ses doigts et entendit un faible sifflement.

Martia respirait par l'intermédiaire du ver !

« Dieu ! » s'écria-t-il dans un souffle en lui secouant l'épaule. Il ne voulait pas toucher au ver de peur que cela ne fît mal à Martia, de quelque manière. Sous le coup de l'émotion, il avait oublié qu'il possédait sur elle un avantage qu'il aurait dû mettre à profit.

Martia ouvrit les paupières ; ses grands yeux gris-bleu étaient fixes.

« Ne vous inquiétez pas », dit-il.

Elle frissonna. Ses paupières se fermèrent, son cou se tendit en arrière et son visage se crispa. Il n'aurait su dire si la grimace était provoquée par une douleur ou par autre chose.

« Qu'est-ce que c'est que ce... ce monstre ? dit-il. Un symbiote ? Un parasite ? »

Il pensait à des vampires, à des vers s'introduisant dans le corps des dormeurs pour leur sucer le sang.

Tout à coup elle se redressa et lui tendit les bras. Il lui prit les mains et lui dit : « Qu'est-ce qu'il y a ? »

Martia l'attira à elle tout en levant son visage vers lui.

Le ver lui sortit des lèvres et pointa sa tête vers Lane. Sa petite bouche formait un O.

Par pur réflexe de peur, Lane lâcha les mains de Martia et recula d'un bond. Il n'avait pas voulu ce geste, mais c'était plus fort que lui.

Du coup Martia se réveilla complètement. Le ver jaillit de sa bouche sur toute sa longueur et tomba sur le lit entre ses jambes. Là, il s'agita un moment avant de se lover comme un serpent, la tête posée sur la cuisse de Martia, les yeux levés vers Lane.

Cela ne faisait aucun doute : Martia avait l'air déçu et frustré.

Lane se sentit une grande faiblesse aux genoux. Il réussit cependant

à atteindre les lavabos où il soulagea sa vessie et rendit son repas. En en ressortant, il put aller jusqu'au lit de Martia mais il dut s'y asseoir. Son cœur lui battait les côtes et il haletait péniblement.

Il s'assit derrière elle pour éviter tout contact éventuel avec le ver.

Martia lui fit signe de retourner se coucher pour que tout le monde dormît. De toute évidence, elle ne trouvait rien d'alarmant à l'incident.

Mais il savait qu'il ne trouverait pas le repos avant d'avoir une explication, quelle qu'elle fût. Il prit sur sa table de chevet du papier et une plume, les lui tendit et gesticula avec véhémence. Martia haussa les épaules et se mit à dessiner des esquisses sous le regard attentif de Lane. Il lui fallut cinq feuilles de papier pour communiquer son message.

Les yeux de Lane s'étaient agrandis et il était encore plus pâle.

Martia *était donc bien* une femelle. Femelle, tout au moins, en ce sens qu'elle portait des œufs en elle – et, parfois, des petits.

Et puis il y avait le ver, comme il l'appelait. Et comment l'appeler autrement ? Il ne faisait partie d'aucune catégorie. Il était plusieurs choses à la fois. Il était une larve. Il était un phallus. Il était aussi l'enfant de Martia.

Mais il ne provenait pas de ses gènes à elle. Il ne descendait pas d'elle.

Elle lui avait donné naissance, mais elle n'était pas sa mère. Elle n'était aucune de ses mères.

Le vertige et la confusion que ressentait Lane ne venaient pas uniquement de son indisposition. Il apprenait trop de choses à la fois. Il pensait intensément, essayant de mettre de l'ordre dans ces renseignements tout neufs, mais sa pensée tournait en rond et il n'arrivait à rien.

« Il n'y a pas de raison de s'affoler, se dit-il. Après tout, la séparation des animaux en deux sexes n'est qu'un mode de reproduction parmi d'autres, celui de la Terre. Sur la planète de Martia, la Nature – Dieu – a conçu une autre méthode pour les animaux supérieurs. Et Lui seul sait combien d'autres systèmes de reproduction Il a créés sur combien d'autres mondes. »

Néanmoins, il était désemparé.

Ce ver, non, cette larve, cet embryon sorti de l'œuf et de sa mère secondaire... bon, il l'appellerait larve une fois pour toutes, puisqu'en fait il se métamorphosait plus tard.

Cette larve particulière était condamnée à demeurer sous sa forme actuelle jusqu'à ce qu'elle mourût de vieillesse.

À moins que Martia ne rencontrât une autre Eeltau adulte.

Et que cette autre adulte et elle-même fussent attirées l'une par l'autre.

Alors, à en juger par son dessin, Martia et son amie ou amante se coucheraient ou s'assoiraient ensemble. Tout comme des amants terrestres, elles se diraient des mots tendres, caressants et excitants. Elles se caresseraient et s'embrasseraient d'une façon très analogue à celle d'un homme et d'une femme de la Terre.

Puis, sans plus de rapport avec les procédés terriens, une tierce créature s'intégrerait au couple pour former un triangle éternel, désiré avec ferveur et, en fait, indispensable.

Les caresses mutuelles du couple exciteraient la larve qui, obéissant aveuglément et mécaniquement à ses instincts, descendrait la queue la première dans la gorge d'une des deux Eeltaus. Une valvule de chair s'ouvrirait dans le corps de l'amante pour laisser pénétrer le corps mince de la larve. La pointe ouverte de ce corps toucherait l'ovaire de l'hôtesse. Telle une anguille électrique, la larve lancerait un courant minuscule. L'hôtesse se pâmerait d'extase, sous l'excitation électrochimique de ses nerfs. L'ovaire libérerait un œuf gros comme la pointe d'un crayon. Cet œuf disparaîtrait dans le trou du bout de la queue de la larve, d'où il commencerait à voyager à l'intérieur d'un canal jusqu'au centre du corps de la larve, poussé par des contractions musculaires et des cils vibratiles.

Ensuite la larve se coulerait hors de la bouche de la première hôtesse et entrerait la queue la première dans celle de l'autre, pour recommencer le même processus. En fait la larve récoltait des œufs ou n'en récoltait pas, suivant que l'ovaire avait ou non un œuf développé à libérer.

Quand l'opération réussissait, les deux œufs allaient à la rencontre l'un de l'autre, mais pas jusqu'à se toucher.

Pas encore.

Il fallait que la larve récoltât d'autres œufs dans son incubateur obscur, qu'elle les récoltât par paires, mais ne provenant pas nécessairement des mêmes donneuses.

Leur nombre devait se situer entre une vingtaine et une quarantaine de paires.

Et puis, un jour, la mystérieuse chimie cellulaire avertissait le corps de la larve qu'il avait amassé une quantité suffisante d'œufs.

Il produisait une hormone ; et la métamorphose commençait. La larve grossissait énormément et la mère, voyant cela, la plaçait tendrement en un endroit chaud et la nourrissait abondamment de nourriture prédigérée et d'eau sucrée.

Alors, sous les yeux de sa mère, la larve raccourcissait et élargissait. Sa queue se rétrécissait ; ses cartilages vertébraux, largement séparés au stade larvaire, se rapprochaient les uns des autres et durcissaient. Un squelette se formait, avec des côtes et des épaules. Des jambes et des bras naissaient et poussaient, prenant une forme humanoïde. Au

bout de six mois, une chose ressemblant à un bébé *d'homo sapiens* reposait dans son berceau.

À dater de là, l'Eeltau croissait et se développait jusqu'à sa quatorzième année d'une manière très semblable à sa contrepartie terrienne.

L'âge adulte, toutefois, amenait d'autres changements étranges. Le corps libérait hormone sur hormone jusqu'à ce que la première paire de gamètes, en sommeil pendant les quatorze premières années, se réunisse.

Ils fusionnaient, la chromatine de l'un s'unissant à la chromatine de l'autre. De cette union, une créature unique, longue de dix centimètres et ressemblant à un ver, se formait dans l'estomac de son hôtesse.

Puis, une nausée. Un vomissement. Et, relativement sans douleur, la naissance d'un être génétiquement nouveau.

Ce ver deviendrait à son tour fœtus et phallus tout à la fois et procurerait des extases sexuelles ; il attirerait dans son corps les œufs d'adultes amoureuses et se métamorphoserait successivement en bébé, enfant et adulte.

Et ainsi de suite, et ainsi de suite.

Lane se leva et alla en flageolant jusqu'à son propre lit. Il s'y assit, la tête penchée, et se mit à marmonner tout seul.

« Voyons un peu. Martia a donné naissance à cette larve. Mais, en réalité, la larve n'a pas un seul gène de Martia. Celle-ci lui a simplement servi d'hôtesse.

« Mais si Martia a une amante, elle transmettra son héritage génétique par le canal de cette larve. Celle-ci deviendra adulte et se transformera en l'enfant de Martia. »

Il leva les bras en un geste de désespoir.

« Comment les Eeltaus font-ils pour s'y reconnaître dans leur généalogie ? Pour faire le compte de leurs parents ? S'en soucient-elles seulement ? Ne serait-il pas plus simple de considérer sa mère nourricière, son hôtesse, comme sa vraie mère ? Puisqu'elle l'est en ce sens qu'elle vous a porté.

« Et quel est le code sexuel de ce peuple ? Je ne pense pas qu'il puisse ressembler beaucoup au nôtre. Et il n'y a aucune raison pour qu'il lui ressemble.

« Mais qui est responsable de l'éducation de la larve et de l'enfant ? Sa pseudo-mère ? Est-ce que l'amante partage la responsabilité ? Et quelles sont les lois sur la propriété et l'héritage ? Et, et... »

Il jeta un regard misérable à Martia.

Elle lui rendit son regard tout en caressant tendrement la tête de la larve.

Lane secoua la tête.

« Je me suis trompé. Les Eeltaus et les Terriens ne trouveront pas

de terrain d'entente. Mes compatriotes auraient devant les vôtres la même réaction que devant une vermine dégoûtante. Leurs préjugés les plus profondément ancrés se verraient heurtés, leurs tabous les plus forts violés. Ils ne s'habitueraient pas à vivre avec vous autres ni à vous considérer même comme vaguement humaines.

« Et, dans la même mesure, pourriez-vous vivre avec nous ? Ne fut-ce pas un choc pénible pour vous de me voir nu ? Cette réaction fait-elle partie des raisons pour lesquelles vous ne prenez pas contact avec nous ? »

Martia posa la larve par terre, se leva, vint à lui et lui embrassa le bout des doigts. Lane, quoique se raidissant contre un mouvement de recul trop visible, lui prit les doigts et les embrassa. « Toutefois... les individus pourraient apprendre à se respecter les uns les autres, à avoir une affection réciproque. Et les masses sont faites d'individus. »

Il se recoucha. La sensation de vertige, un moment balayée par l'excitation intellectuelle, lui revenait. Il n'allait plus pouvoir lutter longtemps contre le sommeil.

« Beau et noble langage, murmura-t-il, mais qui ne veut rien dire. Les Eeltaus croient qu'il vaut mieux ne pas s'occuper de nous. Et, sans le savoir, nous poussons de leur côté. Qu'arrivera-t-il quand nous serons prêts à faire le saut interstellaire ? La guerre ? Ou bien auront-elles peur de nous laisser nous avancer même jusqu'à ce point, et nous détruiront-elles auparavant ? Après tout, une bombe au cobalt... »

Il regarda de nouveau Martia, son visage pas tout à fait humain et cependant beau, la peau douce de sa poitrine, de son ventre et de ses reins, dénuée de mamelles, de nombril et de sexe. Elle était venue de très loin, d'un endroit peut-être terrifiant à travers des distances terrifiantes. Il n'y avait pourtant en elle pas grand-chose de terrifiant, mais beaucoup de chaleur, de générosité, de sociabilité et d'attrait.

Comme sous l'effet d'un déclic mystérieux, les vers qu'il avait lus avant de s'endormir, pendant sa dernière nuit à la base, lui revinrent.

C'est la voix de ma bien-aimée qui frappe, et elle dit :

Ouvre-moi, ô ma sœur, mon amour, ma colombe, mon immaculée...

Nous avons une petite sœur,

Et elle n'a point de seins ;

Que ferons-nous pour notre sœur

Le jour où elle sera fiancée ?...

À deviser avec toi j'oublie toute notion du temps,

Toutes les saisons et leurs changements me plaisent également...

« À deviser avec toi », dit-il à haute voix. Il se retourna sur son lit en tournant le dos à Martia et se mit à taper du poing.

« Ah ! Seigneur, pourquoi n'est-ce pas ainsi ? » Il resta allongé là un long moment, la figure enfoncée dans le matelas. Il y avait un changement en lui : la fatigue accablante avait disparu ; son corps avait puisé de la force à quelque réserve naturelle. En ayant pris conscience, il s'assit sur son lit et fit signe à Martia de le rejoindre, avec un sourire.

Elle se leva lentement et fit un pas vers lui, mais il lui fit signe d'apporter la larve. D'abord, elle parut perplexe. Puis son expression se rasséra et s'illumina de compréhension. Avec un sourire ravi, elle alla à lui et, bien qu'il sût que ce n'était qu'un jeu de son imagination, il lui sembla qu'elle balançait les hanches comme une femme.

Elle s'arrêta devant lui et se pencha pour l'embrasser en plein sur les lèvres. Elle avait fermé les yeux.

Il hésita une fraction de seconde. Elle – non pas elle : ça, se dit-il – avait un air si confiant, si amoureux, si féminin, qu'il n'allait pas pouvoir.

« Pour la Terre ! » dit-il sauvagement, et il la frappa sur le cou du tranchant de la main.

Elle s'affaissa sur lui, le visage contre sa poitrine. Lane la prit sous les bras et la coucha le visage en avant sur le lit. La larve, qu'elle avait lâchée, se démenait par terre comme si elle souffrait. Lane la ramassa par la queue et, avec une frénésie qui n'était si violente que parce qu'il craignait de ne pouvoir le faire, il la fit claquer comme un fouet.

La tête s'écrasa sur le sol avec un bruit sec et le sang jaillit des yeux et de la bouche. Lane posa son talon sur la tête et appuya dessus jusqu'à ce qu'elle fût écrasée.

Puis, vite, avant que Martia reprit ses sens et prononçât un mot qui le rendrait malade et faible, il bondit à un placard. Il y attrapa une serviette au vol, courut à elle et la bâillonna. Après quoi, il lui lia les mains derrière le dos avec la corde.

« Espèce de garce ! cria-t-il dans un halètement. Rira bien qui rira le dernier ! C'est ça que tu voulais faire avec moi, hein ? Tu n'as que ce que tu mérites ; et ton monstre mérite la mort ! »

Il se mit à faire les bagages avec furie. En un quart d'heure, il eut fait deux paquets des costumes, casques, réservoirs, et de la nourriture. Il chercha l'arme dont elle avait parlé et trouva quelque chose qui pouvait raisonnablement passer pour cela. Elle avait une crosse qu'il tenait bien en main, un cadran qui pouvait être un rhéostat pour contrôler les degrés d'intensité des projectiles, quels qu'ils fussent, et une ampoule au bout. Il espéra que l'ampoule était faite pour cracher la paralysie ou la mort. Bien sûr, il pouvait se tromper. Elle servait peut-être à tout autre chose.

Martia était revenue à elle. Elle était sur le bord du lit, les épaules rentrées, la tête pendante, et des larmes lui coulaient le long des joues jusque dans la serviette nouée sur sa bouche. Ses yeux ne quittaient pas le ver écrasé à ses pieds.

Lane la saisit brutalement par les épaules et la fit se lever. Elle le regarda sauvagement et il la poussa légèrement. En même temps il se sentait écœuré d'avoir tué la larve sans y avoir été obligé, et d'être en train de brutaliser Martia parce qu'il avait peur de lui-même et non pas d'elle. S'il était si dégoûté qu'elle fût tombée dans son piège, c'était parce que lui aussi, par-delà son dégoût, avait eu envie de commettre cet acte d'amour. Commettre, pensa-t-il, était le mot à employer. Il contenait des implications criminelles.

Martia pivota et faillit perdre l'équilibre à cause de ses mains liées. Elle grimaçait et émettait des sons à travers le bâillon.

« Tais-toi ! » rugit-il en la poussant de nouveau. Elle alla à terre et n'évita de tomber sur la figure qu'en atterrissant sur les genoux. Il la releva et s'aperçut qu'elle s'était écorché les genoux. Au lieu de le radoucir, la vue du sang ne fit que l'enrager un peu plus.

« Tiens-toi tranquille ou ça ira encore plus mal ! » gronda-t-il.

Elle lui jeta un nouveau coup d'œil interrogateur, renversa la tête et émit un curieux bruit étranglé. Aussitôt son visage prit une teinte bleutée. La seconde d'après, elle tomba lourdement sur le sol.

Il la retourna, inquiet. Elle était en train de mourir d'étouffement.

Il lui arracha son bâillon, plongea la main dans sa bouche et saisit sa langue. La langue lui glissa des doigts, il la rattrapa et elle lui échappa encore comme si elle était un animal vivant qui le défiait.

Il parvint enfin à l'extirper de sa gorge où elle l'avait avalée pour essayer de se tuer.

Lane attendit. Quand il eut la certitude qu'elle allait se remettre, il lui remit le bâillon. Au moment où il venait de nouer la serviette sur sa nuque, il s'arrêta. À quoi cela servait-il de continuer ce manège ? S'il lui laissait la possibilité de parler, elle dirait le mot qui lui donnait la nausée. S'il la bâillonnait, elle avalerait de nouveau sa langue.

Il ne pouvait pas la sauver indéfiniment. Elle réussirait finalement à s'étrangler.

La seule méthode pour résoudre son problème était la seule qu'il ne pouvait pas suivre. Si on lui coupait la langue à la racine, elle ne pourrait ni parler ni se tuer. Certains hommes l'auraient fait ; il ne le pouvait pas, lui.

La seule autre manière de la réduire au silence était de la tuer.

« Je ne peux pas le faire de sang-froid, dit-il à haute voix. Donc si tu veux mourir, Martia, il faut que tu te suicides. Ça, je ne peux pas l'empêcher. Lève-toi. Je vais chercher ton paquet et nous partirons. »

Martia bleuit et s'affaissa sur le sol.

« Je ne t'aiderai pas cette fois-ci ! » cria-t-il, mais il se retrouva aussitôt en train d'essayer frénétiquement de défaire le nœud.

Il se disait en même temps qu'il était un imbécile. Parbleu ! la solution consistait à se servir contre elle de sa propre arme. Placer le rhéostat au degré d'intensité étourdissant et l'assommer chaque fois qu'elle reviendrait à elle. Ce système impliquait qu'il aurait à la porter, ainsi que son équipement, au long des cinquante kilomètres de tube jusqu'à un point de sortie près de sa base. Mais il pouvait le faire. Il fabriquerait un traîneau. Il le ferait ! Rien ne l'arrêterait. Et la Terre...

À cet instant, entendant un bruit inhabituel, il leva les yeux. Il y avait deux Eeltaus en costumes pressurisés devant lui, et une autre qui sortait du tunnel. Chacune tenait une arme à la main.

Lane essaya désespérément d'attraper celle qu'il portait à la ceinture. De sa main gauche, il tourna le rhéostat sur le côté du canon, espérant ainsi le mettre à pleine force. Puis il visa le groupe...

Il se réveilla sur le dos, habillé de son costume, le casque excepté, et ligoté à un brancard. Son corps était impuissant mais il pouvait tourner la tête. Il le fit et vit de nombreuses Eeltaus en train de démonter la chambre. Celle qui l'avait étourdi avec son arme avant qu'il eût le temps de tirer était debout près de lui.

Elle parlait anglais avec seulement une pointe d'accent étranger.

« Calmez-vous, Mr. Lane. Un long voyage vous attend. Vous serez plus à votre aise sur notre navire. »

Il ouvrit la bouche pour lui demander comment elle savait son nom, mais la referma en réfléchissant qu'elle devait avoir lu les éléments du journal de bord à la base. Et il n'était pas étonnant que certaines Eeltaus eussent appris les langues de la Terre. Depuis plus d'un siècle, leurs spationefs sentinelles captaient la radio et la T.V.

Ce fut alors que Martia parla à celle qui semblait être le capitaine. Son visage hagard était rougi par les larmes et par les traces de sa chute.

L'interprète dit à Lane : « *Mahrseeya* vous demande de lui dire pourquoi vous avez tué son... bébé. Elle n'arrive pas à comprendre pourquoi vous avez cru devoir agir ainsi. Pourquoi ? Pourquoi ?

— Je ne peux pas répondre », dit Lane. Il se sentait la tête très légère, un peu comme un ballon qui se dilaterait. Et la chambre commençait à tourner lentement.

— Je vais lui dire pourquoi, répondit l'interprète. Je lui dirai que c'est dans la nature de la bête.

— Ce n'est pas vrai ! cria Lane. Je ne suis pas une bête féroce. J'ai fait ça parce qu'il le fallait ! Je ne pouvais pas accepter son amour et en même temps rester un homme ! Pas le genre d'homme...

— *Mahrseeya*, dit l'interprète, va prier pour que vous soit pardonné

le meurtre de son enfant et pour qu'un jour, grâce à notre éducation, vous deveniez incapable de commettre un tel acte. Elle-même vous pardonne, bien que malade de chagrin de la mort de son bébé. Elle espère qu'un jour viendra où vous la considérerez comme une... sœur. Elle pense qu'il y a du bon en vous. »

Lane serra les mâchoires et se mordit le bout de la langue jusqu'au sang, pendant qu'on lui posait son casque. Il ne se risquait pas à parler, parce qu'il aurait hurlé sans fin. Il avait la sensation qu'on avait planté quelque chose en lui, quelque chose qui avait brisé sa coquille, pour croître comme une sorte de ver. Et ce ver le rongerait, et il ne savait pas comment il pourrait l'empêcher de le dévorer tout entier.

Traduit par François Valorbe.

Open to me, my sister.

© The Magazine of Fantasy and Science Fiction, 1960.

© Éditions Opta, pour la traduction.

SONYA, CRANE WESSLEMAN ET KITTEE

Par Gene Wolfe

Comme dans toute narration, il y a ici des personnages, ainsi que des relations entre ces personnages. Mais ceux-ci sont-ils humains ou non ? Et celles-là sont-elles normales ? Il existe une discontinuité entre l'univers du lecteur et celui du récit. L'indication de cette discontinuité est suggérée à travers une narration dont le ton paisible fait ressortir par contraste les singularités des personnages et des événements.

C

COMMENT définir l'étrange lien qui unissait Sonya et Crane Wessleman ? Disons que ce dernier faisait à Sonya une cour en suspens, comme un garçon fortuné peut courtiser une fille pauvre. Seulement voilà, ils étaient très vieux tous les deux. Je ne veux pas dire qu'ils le sont *maintenant*. Car Sonya, actuellement, est à peu près de votre âge et Crane Wessleman n'a que quelques années de plus qu'elle – mais ils ne se connaissent pas. Dans le cas contraire, du moins Sonya s'en faisait souvent la réflexion, tout eût été bien différent.

À cette époque chaque citoyen des États-Unis touchait un revenu garanti, augmenté d'allocations s'il avait des enfants, plus une bonification s'il exerçait certains métiers nécessaires et mal rétribués.

C'était un revenu considérable au dire des politiciens conservateurs, au-dessous du minimum vital selon les politiciens libéraux, mais Sonya infligea aux uns et aux autres un démenti net. Sans enfants ni bonification, elle vivait de son revenu, décemment mais pauvrement, à condition de ne pas fumer, d'éviter toute distraction publique qui ne fût pas gratuite et de ne prendre ni drogue, ni boisson, sauf lorsque Crane Wessleman lui versait un petit verre d'une de ses liqueurs. Alors elle le levait à la lumière pour voir si c'était jaune, rouge ou brun,

humait la liqueur délicatement en femme du monde, s'en versait sur la langue une demi-cuiller à thé, prenait le temps de la mélanger à sa salive, et enfin l'avalait. Elle répétait maintes fois ce rituel sans rien y changer jusqu'à ce qu'elle eût vidé son verre, après quoi elle se sentait légèrement rajeunie ; elle n'avait pas l'impression d'être beaucoup plus jeune, d'avoir par exemple deux ans de moins, mais c'était tout de même sensible, et fort agréable. Sonya avait été une jeune fille puis une femme très séduisante. Son revenu lui permettait de louer un deux-pièces dans un garage converti en immeuble de rapport, et son intérieur était fort bien tenu.

Crane Wessleman rencontra Sonya à l'époque où il lui arrivait encore de sortir de chez lui. Son ancien associé l'avait invité à faire un bridge, ce qu'il avait accepté, et son hôte – ou son hôtesse, pour dire la vérité – avait téléphoné à un ami – une amie, plutôt – pour lui demander le nom d'une femme libre d'attaches et d'un âge convenable susceptible de faire une quatrième. Une erreur avait été commise sur le nom indiqué et Sonya avait été invitée par suite de cette méprise ; avant que la maîtresse de maison s'en fût aperçue, Sonya avait déjà grignoté ses petits fours et réclamé du sherry au lieu de thé. Quant au maître de céans, il n'apprit l'erreur de sa femme qu'après le départ de Sonya et de Crane Wessleman, lequel n'en sut jamais rien. Il ne l'aurait pas cru si on l'en avait informé. Lorsque son ancien associé lui retéléphona pour faire un bridge, Wessleman demanda sur un ton appuyé si Sonya serait présente.

C'était pour lui une bonne partenaire, et Harlan Ellison parlerait sans doute ici d'empathie : elle jouait la bonne carte, que Crane Wessleman s'apprêtât ou non à faire une levée – grâce à son flair, si vous voulez. Elle savait aussi parler de tout et de rien de manière amusante ; la femme de l'associé la trouvait charmante, et elle s'y connaissait en flatteries.

Lorsqu'il eut perdu sa femme, qui mourut d'une tumeur maligne au cerveau, l'ancien associé de Crane Wessleman se retira aux Bermudes ; il n'attendait pour cela que d'être veuf. Crane Wessleman cessa alors complètement de sortir, et bientôt ne quitta que rarement son pyjama et sa robe de chambre. Sonya crut l'avoir perdu irrémédiablement.

Elle n'avait jamais eu pour habitude de protester contre les décrets du destin. Pourtant il lui était arrivé, lorsqu'elle était plus jeune, beaucoup plus jeune, d'aider un ami à distribuer des prospectus ronéotypés sur l'indignité de la mort et des fonctions excrétoires – imaginez-la en petite jeune fille à tresses blondes portant un pantalon à la chinoise – mais ç'avait été pour rendre service. Elle n'en acceptait pas moins ce que les prospectus honnissaient. De même elle accepta de perdre Crane Wessleman, mais la nuit, lorsque le sommeil la fuyait, elle pensait parfois à lui : il faisait partie du domaine des Occasions

Perdues. Elle ignorait tout du départ de l'associé de Wessleman pour les Bermudes et de la mort de sa femme, et aussi des circonstances dans lesquelles ils l'avaient contactée. Elle s'imaginait qu'ils avaient cessé de l'inviter à cause d'une chose – une innocente vétille que tout le monde avait oubliée en cinq minutes – qu'elle avait dite à son hôtesse. En tout cas c'était regrettable et elle échafaudait diverses stratégies en vue de se faire pardonner au cas où elle serait invitée pour un nouveau bridge.

Crane Wessleman était riche et veuf, et cela n'était pas négligeable, mais l'affection de Sonya allait plus loin : elle avait l'intuition heureuse, secrète, que c'était un homme difficile à aimer ; et puis, plus profondément, d'autres pensées s'étaient associées à l'image de Crane Wessleman ; un nouveau chapitre de sa vie, un mariage, des fleurs, un nouveau nom de famille, ne pas mourir seule. Enfin quatre mois après leur dernière partie de bridge, Crane Wessleman lui-même lui téléphona.

Il l'invitait à dîner à son domicile une semaine plus tard. Mais en des termes laissant clairement entendre qu'il présupposait qu'elle pouvait se rendre chez lui par ses propres moyens.

Non sans mal et non sans répugnance, elle emprunta à de vagues connaissances les articles d'habillement qui lui manquaient et, le soir venu, prit un autobus. Nous dirions un hélicoptère, vous et moi, mais Sonya appelait ça un autobus, et la compagnie exploitant cette ligne l'appelait un autobus, enfin, et c'est capital, le chauffeur l'appelait un autobus et avait la mentalité du chauffeur d'autobus, laquelle n'a rien à voir avec la mentalité du pilote d'hélicoptère.

Lorsque Sonya fut descendue de l'autobus elle dut faire à pied un trajet considérable pour arriver chez son hôte. Jamais encore elle n'y était allée car elle avait toujours rencontré Crane Wessleman chez son ancien associé ; elle ne savait donc pas exactement où il habitait bien qu'elle eût pris soin de consulter un plan de la ville. Elle regardait ce plan de temps en temps pour s'assurer qu'elle était sur la bonne voie, s'arrêtant pour cela sous un des rares lampadaires jalonnant son itinéraire, et faisant un signe aux caméras de télévision montées sur leurs supports afin de rassurer sur son propre compte tout policier qui la verrait à ce moment sur son écran.

La demeure de Crane Wessleman était vaste et faisait partie d'un lot de terrain assez étendu pour qu'on pût le qualifier de cité sans faire sourire personne ; la maison était à une centaine de mètres de la rue. De style Tudor, observa Sonya non sans plaisir – mais il y avait trop d'arbustes, on n'avait pas su en limiter l'extension. Sonya eût préféré des roses. Sur la porte d'entrée une plaque de cuivre portait l'indication :

et à sa vue Sonya comprit tout.

N'eût été sa longue marche, elle aurait fait demi-tour immédiatement et redescendu l'allée bordée de lampes à gaz ; mais elle était fatiguée et avait mal aux jambes ; de toute façon il n'est pas certain qu'elle aurait rebroussé chemin car des gens comme Sonya sont souvent coriaces malgré les apparences.

Elle sonna et Kittee ouvrit la porte. Sonya savait, bien sûr, que c'était Kittee, mais ce n'aurait peut-être pas été évident pour vous et moi. Nous aurions dit ceci : la porte fut ouverte par une grande fille nue qui ressemblait beaucoup à Julie Newmar ; elle avait la poitrine forte, les épaules larges, les pommettes saillantes, le visage inexpressif. Sonya savait donc que c'était Kittee et tout en elle lui était antipathique, jusqu'au nom que Crane Wessleman lui avait donné, avec le son geignard du double *e* final. Elle lui dit sur un ton neutre et amical :

« Bonsoir, Kittee. Je m'appelle Sonya. Voudriez-vous flairer mes doigts ? »

Au bout d'un moment Kittee flaira effectivement les doigts de la visiteuse, puis s'effaça pour la laisser entrer. Sonya referma elle-même la porte et ajouta :

« Conduisez-moi à votre maître, Kittee. »

Elle espérait avoir dit cela assez fort pour être entendue de Crane Wessleman. Kittee la fit entrer et Sonya, la suivant, remarqua qu'elle n'était pas complètement nue. Elle portait comme un court tablier sur son postérieur.

La maison était vaste et malpropre, bien qu'exempte de poussière grâce aux appareils de filtrage de l'air. Sonya attribua à Kittee l'odeur qui s'en dégageait ; on voyait traîner les restes oubliés des repas de Crane Wessleman, des assiettes avec des résidus de graisse séchée.

Crane Wessleman ne s'était pas habillé mais il était rasé et portait une robe de chambre propre, des pantoufles et même des chaussettes. Sonya bavarda avec lui et l'aida à déballer le repas qu'il avait commandé à son intention et à le glisser dans le four à micro-ondes. Kittee l'aida à mettre la table et Crane Wessleman proclama fièrement :

« Elle est merveilleuse, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, et très belle, répondit Sonya. Je peux la caresser ? » Sur quoi elle promena ses doigts dans la douce chevelure blonde de Kittee.

Crane Wessleman prit alors un exemplaire d'une revue mensuelle intitulée « Nos amis », destinée aux personnes possédant ou désirant

acquérir ces créatures ; tout en mangeant aux côtés de Sonya, il tournait pour elle les pages de cette revue et lui signalait les annonces des meilleurs producteurs, ou bien lisait certains des poèmes qui figuraient au bas des colonnes.

« Impossible de dire ce qu'ils étaient avant, dit Crane Wessleman. Même leurs créateurs n'en savent trop rien. »

Sonya regarda la fille nue, et Crane Wessleman ajouta :

« Je l'appelle Kittee mais son protoplasme a pu provenir d'un gibbon ou d'un chien. Regardez. »

Il montrait à Sonya la photo de ce qui lui semblait être un très beau jeune homme avec des pommettes saillantes et un visage inexpressif.

« Regardez ce sourire », dit Crane Wessleman.

Et Sonya remarqua que les lèvres du jeune homme étaient légèrement retroussées.

« Kittee en fait autant quelquefois », ajouta son maître.

Mais Sonya observait maintenant son hôte, son visage envahi par de multiples ridules, le tremblement de ses mains.

Cette visite fut renouvelée environ une fois par semaine. Sonya connaissait bien le chemin désormais, et pour le conducteur d'autobus c'était une habituée ; elle déclara, pure invention, posséder un chien à elle, un chow-chow ordinaire ; cela lui permettait de ramener à la maison une certaine quantité de viande en excédent.

Lors de l'avant-dernière visite que lui fit Sonya, Crane Wessleman lui montra un autre très beau jeune homme dans « Nos amis » ; son prix était largement supérieur au revenu annuel de Sonya.

« Je vais, dit-il, prendre des dispositions pour qu'après ma mort mon exécuteur testamentaire en achète un semblable pour Kittee. Je veux qu'elle soit heureuse. »

Et Sonya sentit qu'il la regardait d'un air entendu.

Pourtant, lors de sa dernière visite, il parut avoir tout oublié de cette affaire ; il se contenta de lui montrer une photographie où l'on voyait Kittee assise à ses côtés d'un air guindé, et de lui faire admirer l'appareil à déclenchement automatique qu'il avait utilisé en l'occurrence, spécifiant qu'il l'avait commandé sur catalogue.

La semaine suivante, Crane Wessleman ne téléphona pas une seule fois. Sonya essaya de l'appeler deux jours après la date normale d'une nouvelle rencontre, mais il n'y eut pas de réponse. Sonya se munit de son porte-monnaie et prit l'autobus pour se rendre chez Crane Wessleman. Et après avoir exploré les alentours de sa porte d'entrée, elle en trouva la clef cachée sous une pierre en dessous d'un des arbustes.

Crane Wessleman était mort, assis dans son fauteuil favori. Sonya décida que sa mort remontait à plusieurs jours. Kittee avait mangé une portion de sa jambe gauche.

« Tu as dû avoir bien faim, Kittee, dit-elle, enfermée ici sans personne pour te nourrir. »

Dans la cuisine elle trouva un paquet-cuisson de mouton Sainte-Menehould congelé. Elle le chauffa, puis l'ouvrit et le mit sur la table en criant : « Kittee, Kittee, Kittee ! » Et elle ne cessait de se demander si par hasard Crane Wessleman ne lui avait pas laissé après tout un petit héritage.

Traduit par Jean Baillache.

Sonya, Crane Wessleman and Kittee.

© Gene Wolfe, 1970/1978

© Librairie Générale Française, 1982, pour la traduction.

LE VOL 216

Par Carol Emshwiller

L'isolement de l'être qui est différent – voilà un thème qui est familier, en science-fiction, comme ailleurs. Mais un être qui se sait différent, qui se satisfait de son isolement ? Et qui, en outre, ne paraît pas rechercher la communication ? Aux frontières de la science-fiction et du rêve, créant une sensation de malaise sans se montrer malfaisante, voici la passagère qui attend le vol 216... mais qu'en attend-elle au juste ?

V

OILÀ l'avion pour Chicago qui s'envole. Ils sont montés sans problème. Ici, à l'intérieur, on n'entend rien de leur vacarme.

Les voilà partis, montant dans une traînée de fumée noire et dans le hurlement des moteurs. Mais nous ne pouvons les entendre. Pour nous, ils sont aussi silencieux que des oiseaux. Pour eux, nous autres au sol diminuons de volume. Nous sommes en train de devenir semblables à des poupées, bientôt nous aurons l'air de fourmis, puis d'une nuée de moucherons, un peu plus tard encore, peut-être de microbes ou de moisissures, et moi aussi, je ne serai plus qu'une créature microscopique. Je pourrais avoir la taille d'un chameau ou d'une souris, pour eux là-haut, c'est tout pareil. Même si je me mettais au milieu du terrain d'atterrissage (que je sois chameau ou souris), ils ne pourraient absolument pas me voir. Les voilà qui s'en vont, grandissant à mesure qu'ils approchent du soleil. Seul le ciel leur offrira maintenant suffisamment d'espace. Ce terrain d'atterrissage aura l'air infinitésimal. Il n'y aura plus sur toute cette planète un seul endroit, pas une parcelle de terre nulle part, à moins de quelque gigantesque désert, qui leur paraisse assez grand pour atterrir. Voilà. Ils sont déjà si hauts qu'on ne les voit plus.

Maintenant je vois qu'ils ont commencé l'embarquement pour Rome. Dans un instant, ils s'envoleront comme les autres, comme un grand oiseau à notre dimension au départ, puis devenant trop grand

pour nous. Derrière cette vitre épaisse, c'est à peine si j'entends ces moteurs en partance pour Rome qui vont, un par un, déployer le fracas de leur puissance.

Comme ce doit être agréable pour tous ces gens de grandir ainsi. Avec quelle condescendance ils doivent parfois nous regarder au sol.

J'ai un billet.

Je ne suis pas différente de ces autres voyageurs en train de monter dans leur avion pour Chicago, Rome ou Miami, et qui vont se transformer avec une telle rapidité. Et pas différente non plus de ceux qui sont assis là, en train d'attendre aussi. En fait, je suis presque semblable à eux, car dans mon angle de vue, j'ai remarqué qu'il y avait, pour l'instant, trois autres manteaux presque exactement du même marron que le mien, et j'aperçois deux autres petits chapeaux noirs. Je me suis vue dans la glace du lavabo des dames, pas au point que quelqu'un ait pu croire que je m'observais. Je me suis simplement permis de me regarder quand je me suis peigné les cheveux et mis du rouge à lèvres. Mais j'ai bien vu à quel point, à une certaine distance et dans mes vêtements neufs, j'étais semblable à eux. Si je pouvais m'en souvenir ! Car mon apparence, quand je m'en souviens, a une influence sur mes actes, et je suis sûre que si je pouvais me voir dans une glace derrière les employés, je me sentirais tout à fait détendue en m'approchant d'eux.

Mais désormais, ce ne sera plus nécessaire. Il est vrai que dans les salons de repos, il ne faut pas trop se fier aux miroirs. Ils ont un reflet rosâtre très flatteur et, sauf erreur, un effet allongeant, pour nous donner de nous-mêmes une idée plus proche de la femme idéale aux longues jambes. Il faut que je m'en souviensse et que je sois prudente. Et que je ne me fasse pas des idées à mon sujet. Il faut que je me rappelle bien que je ne suis pas tout à fait celle que les miroirs me montrent. Dans une certaine mesure, ils sont comme les vitres du métro où l'on se voit emporté le long de murs sombres et on a l'air follement élégant et lumineusement beau, n'ayant besoin, pense-t-on, que de boucles d'oreilles rouges ou d'un chapeau à la mode pour être une personne extraordinaire, ressortant au milieu des autres.

Voilà les gens pour Rome. Bientôt, je serai en l'air, moi aussi. Cette pensée suffit pour me faire me sentir de nouveau incroyablement jolie, aussi jolie que tous ces gens soignés, si bien dans leur peau, si habitués à leurs vêtements et à leurs corps, et je me sens jeune, presque trop jeune, comme une petite fille à son premier voyage toute seule (et il y a si longtemps que je n'ai été quelque part que, vraiment, ceci a l'air d'un premier voyage).

Vu d'ici, cet avion pour Rome a l'air lent. Mais je sais à quelle vitesse ils volent en réalité, et puis, plus on est gros, plus on semble lent. Je pense que, déjà, ils s'aperçoivent à quel point ils deviennent

énormes. Une fois en l'air, ils pourraient ne plus être capables de jamais redescendre. Ils pourraient rester là, à regarder par les hublots, tournant sans fin, étourdis par leur propre taille comparée à la terre, incapables de risquer un atterrissage.

Mais moi, je m'en retourne... je ne dis pas « chez moi », puisque je suis restée ici si longtemps... je m'en retourne, mais une fois que je serai en l'air dans cet avion, je ne crois pas que quoi que ce soit aura encore de l'importance. Je verrai le monde tel qu'il est en réalité et je ne me soucierai pas de ne plus jamais redescendre.

J'ai un siège là, près de cette paroi de verre, et je ne pense pas que quelqu'un me remarque. Il y a déjà un bon moment que je suis là, mais d'autres vont et viennent. Ils ne se préoccupent pas de savoir depuis combien de temps je suis là. Et quand je me regarde, je pense encore que j'ai l'air tout à fait aussi ordinaire que n'importe qui d'autre. Pourquoi me remarqueraient-ils, que ce soit pour me critiquer, ou pour m'admirer ? Je ne pense pas qu'il soit tellement évident que mes habits sont neufs.

Sur le sol à côté de moi, j'ai une petite sacoche noire. À l'intérieur, j'ai mes lunettes, mon journal, un melon et un petit sac de cacahuètes. Le melon est sûrement très mûr. Par moments, je crois sentir sa douce et bonne odeur. Je viens de remarquer une femme qui s'est approchée de moi, mais ensuite elle s'est éloignée pour aller s'asseoir un peu plus loin. Je crois deviner pourquoi. C'est peut-être le melon, cette odeur, étrange pour elle, et pénétrante, mais je ne le crois pas. Dans ma hâte d'arriver ici à l'heure (il est vrai que je suis arrivée beaucoup plus tôt qu'il n'était nécessaire), j'ai mis tous mes habits neufs sans me laver. Je dois dire que se laver dans mon appartement n'a jamais été facile et il se peut bien que je ne me sois pas très bien lavée depuis quelque temps déjà. Je pourrais aussi bien avoir des pieds comme un gros homme, je veux dire un homme très gras. Mes pieds ne sont pas gros, mais ils ont une certaine qualité de graisse. Cette bonne femme s'en est aperçue et c'est pourquoi elle est allée s'asseoir de l'autre côté du couloir.

Donc je ne suis pas vraiment comme les autres sous mes jolis vêtements neufs.

Mais est-ce un crime d'être sale ? Je me rends fort bien compte que c'en est un dans un endroit comme celui-ci, bien que je ne l'aie jamais remarqué dans ma propre chambre. Ici c'est certainement un crime, ou, en tout cas, frappant d'une manière ou d'une autre, différent, excentrique, extraordinaire. Et – oui, je le pense – un crime... Bon. Il n'y a rien à faire maintenant, bien que cela me fasse me sentir toute ratatinée, vêtements neufs ou pas.

Qu'est-ce que ce sera dans l'avion, d'être en même temps ratatinée et dilatée ? Parce que, dans l'avion, quelqu'un aura sûrement à

s'asseoir à côté de moi, que cela lui plaise ou non. Peut-être que le melon aidera. Peut-être garderai-je mon fourre-tout sur mes genoux.

Imaginez un peu, si je le laissais tomber par hasard de là-haut et que ce melon éléphanter, encore grossi par l'altitude, aille s'écraser sur un bâtiment minuscule, le couvrant de sa pulpe, étendant sur tout son odeur riche et douce, un melon gros comme la lune, mûr et juste à point, les écrasant tous sous trop de douceur et trop de jus. C'est trop, crieront-ils, c'est trop !

Vol 350, vol 321, vol 235, vol 216. Je me demande si mes pieds et le melon sont capables d'imprégner de leur odeur l'air du hall entier, comme le fait cette voix. Peut-être l'ont-ils déjà fait et en suis-je complètement inconsciente. Pendant que je me pose toutes ces questions, c'est tout juste si j'entends le numéro de mon propre vol, le 216, bien que je l'aie appris par cœur, vérifié et re-rappelé une douzaine de fois. Le vol 216, dit la voix s'adressant à tout le monde dans tout l'aéroport, sans le moindre tremblement ou changement d'intonation, sans nous rechercher, nous les passagers, pour nous communiquer cette information particulière, le vol 216 (j'aurais dû m'en douter), le vol 216 est différé.

Bon. C'est comme ça. Et maintenant, immédiatement après, je ne suis pas sûre que la voix ait dit « différé » ou « différé indéfiniment ». Je me demande si cela vaut la peine de demander pourquoi et quand. Je me demande si cela vaut la peine d'attendre. Voilà un autre avion qui s'envole. Je n'ai pas fait attention, ni entendu sa destination. Les avions de tous les autres gens vont et viennent, mais je sais pourquoi je n'ai jamais pensé que le mien en ferait autant, même avec mes habits neufs et mon billet.

Que cela ait un sens ou non, je vais continuer à attendre exactement comme je le faisais avant d'apprendre que mon vol était différé. Mais quand je regarde décoller les autres avions, je m'aperçois que, déjà, mes sentiments sont différents. Je suis toute ratatinée. Je me ratatine quand ils prennent de l'altitude. Je deviens trop petite pour mes vêtements neufs. Ils vont se mettre à pendre sur moi de manière tout à fait évidente, j'en suis sûre. Je vais me donner en spectacle, rien que d'aller d'ici à la porte. Tout le monde va me remarquer.

Pourquoi suis-je désappointée par ce vol 216 ? Je n'étais même pas sûre d'avoir le moins du monde envie de rentrer. À vrai dire, je n'en ai pas envie. Pas vraiment. Qu'est-ce que je voulais, alors ? Et les trois cents dollars ? Si je pouvais les ravoïr, cela compensera-t-il ce que je voulais, peu importe quoi ? Je me demande si je pourrais les ravoïr ? Parce que, sûrement, cela représenterait quelque chose. Je me demande si je devrais essayer maintenant ? Mais ce vol n'a été que différé, pas annulé.

Je vois un homme au guichet qui a l'air de demander quelque chose. Il n'est pas du tout à sa place ici. Il porte un pardessus fait à la maison dans une couverture de l'armée, et une barbe broussailleuse d'un gris olivâtre. S'il est en train de se renseigner sur le vol 216 – et certainement, c'est ce qu'il fait – je ne crois pas que je doive le faire du tout. Je ne pense pas qu'il soit souhaitable que je sois vue en compagnie de gens pareils. Peut-être même pourrait-on penser que nous sommes ensemble, partant pour la même destination. Tout de même, j'aimerais bien avoir cet argent. Peut-être, si j'attends une demi-heure de plus et que je leur demande, n'établiront-ils pas de lien entre nous.

Alors, me voilà, une femme qui attend. En cet instant de déception, j'aimerais bien avoir une signification plus grande. Si j'étais un homme, je pourrais être l'humanité en attente, l'humanité tout entière, dont le vol a été indéfiniment différé. Mais je suis une femme en train d'attendre. C'est plutôt un cliché. Aucune importance. Qu'elle attende ! Si je reste tout à fait immobile, je sens à l'intérieur de moi-même un minuscule mouvement glissant, un tout petit mouvement serpentin de rétrécissement. Mes pieds touchent à peine le sol. Voilà un autre avion qui s'en va et je sens mon cœur faire un bond.

Mais les trois cents dollars ? Y a-t-il déjà une demi-heure ? J'ai oublié de regarder la pendule au départ. Il va falloir attendre qu'une autre passe. Mes pieds se balancent. Je suis comme une petite fille dans des vêtements de femme. Si quelqu'un regarde dans ma direction, il va se demander qui peut bien me les avoir mis, et pourquoi ? Ai-je perdu quelque part mes propres habits ? Ai-je été victime d'un accident ? Me suis-je souillée ? Ai-je vomi sur moi et a-t-il fallu me mettre les affaires de ma mère ? Si j'allais au guichet maintenant, je ne pense pas que dans ma condition présente, ils me donneraient les trois cents dollars. Et même si j'avais cet argent, me serviraient-ils à la cafétéria ? Si j'attends beaucoup plus longtemps, j'aurais du mal à grimper sur leurs tabourets. Ce serait très embarrassant pour tout le monde si je continuais à rapetisser sous leurs yeux pendant que je serais assise là, avec mon café et mon sandwich. Ils s'apercevraient tous que je ne suis pas du tout comme eux. « C'est bien ce que nous pensions depuis le début, quand nous l'avons vue s'asseoir et regarder les avions. » Voilà ce qu'ils diraient. « On s'en était bien doutés pendant tout ce temps. »

Mais maintenant, je ne suis même plus une femme. Je suis une naine en train d'attendre. Je représente tous les nains (il ne doit pas en exister tellement) en train d'attendre que leur vie de nains devienne une vraie vie, qui, naturellement, est indéfiniment retardée. (Je commence à être tout à fait sûre maintenant qu'ils ont dit « indéfiniment »...) Cette sensation de glissement, si infime soit-elle,

me démange. Mais ici, dans cet endroit immense (il y a bien la place là-dedans pour plusieurs avions, s'il leur prenait la fantaisie d'enlever les parois de verre, et de les faire rouler sur le sol poli) ici, je ne crois pas qu'il serait séant de me gratter.

Mes pieds ne pendillent plus. Il faut que je descende de ce siège avant que je ne tombe de trop haut. Cela, je peux le faire facilement à l'intérieur de mes vêtements. Bien sûr, après, les gens vont penser que quelqu'un a laissé un manteau marron tout neuf sur la chaise. Drapée dans un bas, je me tapis sous l'ourlet qui dépasse le rebord du siège et au bout de quelques minutes, je suis assez petite pour rentrer dans mon fourre-tout. C'est confortable là-dedans, et sombre. Je me roule en boule à côté du melon et du journal et je grignote une cacahuète. Je ne m'en étais pas rendu compte, mais je suis complètement épuisée. Je roule mon bas pour m'en faire un oreiller et je m'y appuie. Je pense qu'être petite, c'est aussi confortable qu'être grande. Les deux ont des avantages. Là, bien au chaud, comme n'importe qui pourrait l'être dans un fourre-tout noir, moelleux et sombre, je m'endors très vite.

Je n'ai aucune idée combien de temps j'ai dormi. Peut-être quelques minutes, peut-être tout le tour du cadran. Avec ma taille, le temps peut sembler différent. En tout cas, je suis réveillée, toujours dans mon fourre-tout, par le mouvement que l'on fait en m'emportant, un mouvement rythmé et ondulant. Je colle un œil au centre d'un des œilletons qui tiennent la poignée. Je vois une pancarte : SERVICE DES OBJETS TROUVÉS. Dans cette grande salle, garnie de rayonnages, je suis placée à côté d'autres fourre-tout et valises de taille et de couleur similaires. Eh bien, j'ai mon melon, mes cacahuètes et mon journal. Mais je m'aperçois qu'en s'approchant de mon rayon, le bonhomme est déjà en train de froncer le nez.

Personne ne viendra me réclamer. De cela, je suis sûre. Pendant combien de temps vont-ils me garder là-dedans ? Pas longtemps, car je le vois qui fronce encore le nez. Vous ne supposez pas que mes pieds, mes petits pieds pourraient encore ?...

Qu'est-ce que c'est que cette odeur ? est-il en train de penser. Il va falloir chercher. Quelque chose est en train de pourrir là-dedans, dans un de ces paquets, quelque chose qu'on a apporté récemment. Les gens ne font vraiment pas attention. Voilà ce qu'il pense. Ils mettent des denrées périssables dans leurs valises et puis ils les oublient, et ce sont les autres qui sont obligés de nettoyer. C'est dégoûtant ! Ils s'en foutent ! Peut-être, pense-t-il, vais-je le jeter dehors sans avoir le désagrément de l'examiner. De toute façon, personne ne voudra de quelque chose de gâté. Je ne vais pas attendre le délai réglementaire (est-ce une semaine, un mois ?). Non, pense-t-il, je n'attendrai pas. Demain, ça s'en va, sûr.

Peut-être que juste au dernier moment, je l'appellerai et il me

découvrira là-dedans. Comment serait-ce de trouver une femme pas très attirante, haute d'un pied et complètement nue, au rayon des objets trouvés ? Et de surcroît, je ne suis pas tellement jeune non plus. Mais lui non plus n'est pas si jeune et il est complètement chauve. Comment serait-ce de trouver une femme qui était, c'est le moins qu'on puisse dire, vraiment bizarre, différente, même quand elle était de taille normale ? Va-t-il rougir en me voyant ? M'emportera-t-il chez lui secrètement, cachée dans le fourre-tout ? Pour me garder peut-être, dans un coin confortable de sa chambre, dans une petite boîte en guise de lit, avec un coussin comme matelas. Naturellement, pas question de sexe entre nous. D'ailleurs, tout ceci est ridicule !

Non. Non. Je n'appellerai pas. Je n'appellerai pas. Jamais je ne révélerai que je suis là. Dussé-je périr sous un tas d'ordures, jamais je n'appellerai.

Traduit par Dorothée Tiocca.

Woman Waiting.

© Damon Knight, 1970

© Librairie Générale Française, 1982, pour la traduction.

SON OMBRE DANS LES EAUX PROFONDES

Par Roger Zelazny

Encore une créature avec laquelle on ne communique pas : voici ichtyosaurus elasmognathus, représentant de la faune marine vénusienne, long d'une centaine de mètres et dont la « pêche » nécessite des plates-formes grandes comme des porte-avions. Entre ce monstre et l'humain qui le pourchasse, il y a un lien d'une nature particulière : celui qui permet au pêcheur de partir à la découverte de lui-même.

J

E suis un homme-appât. Personne ne naît homme-appât, sauf dans un roman français où tout le monde l'est. (En fait, je crois que c'est le titre, *Nous sommes tous des appâts*. Pffft !) Comment j'en suis arrivé là n'a pas tellement d'intérêt en soi et ça n'a aucun rapport avec les néo-ex, mais le règne de la Bête mérite quelques mots. Alors, les voici.

Les Basses Terres de Vénus s'étendent entre le pouce et l'index d'un continent qu'on appelle La Main. Quand on débouche dans l'Allée des Nuages, cela vous balance sa boule de bowling noir argenté sans vous avertir. On rebondit alors dans cette espèce de quille à réaction qui vous transporte, mais la ceinture de sécurité vous empêche de vous rendre ridicule. On en rit généralement après, mais on rebondit toujours d'abord.

Puis, on examine La Main pour la lire entre les lignes. Les deux doigts du milieu deviennent alors autant d'archipels tandis que les autres se transforment en péninsules gris-vert. Le pouce, un peu court, se recourbe comme l'embryon de queue du Cap Horn.

On respire de l'oxygène pur, on soupire peut-être et on commence la grande culbute vers les Basses Terres.

Là, on a l'impression de se faire attraper comme un ballon hors-jeu

pour être ramené dans le terrain d'atterrissage de La Ligne de Vie – ainsi appelée à cause de sa proximité du grand delta de la Baie Orientale – située entre la première péninsule et le pouce. Pendant une minute, on pense qu'on va rater La Ligne de Vie pour se retrouver comme des sardines en boîte, mais après – pour arrêter là les métaphores – on pose le pied sur une bonne piste bétonnée et on présente sa liasse d'autorisations, épaisse comme un annuaire téléphonique, au petit homme gras en casquette grise qui se trouve là. Les papiers sont censés prouver que l'on n'est pas sujet à un mystérieux pourrissement intérieur, etc. Il vous adresse alors un petit sourire gras et triste et vous fait signe de monter dans le bus qui vous mène à l'Aire de Réception. Là, on passe trois jours à prouver que oui, en vérité, on n'est pas sujet à un mystérieux pourrissement intérieur, etc.

L'ennui, cependant, est un autre genre de pourrissement. Quand les trois jours se sont écoulés, on a vraiment envie d'y aller fort avec La Ligne de Vie, qui vous retourne le compliment par pur réflexe. Les effets de l'alcool dans les atmosphères variables ont fait l'objet d'études très poussées, aussi limiterai-je mes remarques à noter qu'une bonne cuite vaut bien une semaine de sa vie et est souvent préférable à de longues études.

J'étais un étudiant exceptionnellement prometteur (encore au niveau de la licence) au bout de deux ans, lorsque le *Bright Water* nous tomba dessus sans crier gare, déversant ses techniciens comme autant de bombes sur la ville.

Pause. La Ligne de Vie, selon l'Almanach des Mondes est « ... une ville portuaire sur la côte Est de La Main. Sur les 100 000 habitants, 85 p. 100 sont des fonctionnaires de l'Agence pour les Recherches Non Terrestres (A.R.N.T.), (recensement de 2010). Les autres se composent du personnel de plusieurs grandes industries engagées dans des recherches fondamentales. Des océanographes indépendants, des fanatiques argentés de la pêche et des chefs d'entreprises maritimes forment le reste de la population. »

Je me tournai vers Mike Perrin, un collègue dans les entreprises maritimes, pour lui faire part de mes idées sur l'état lamentable des recherches fondamentales.

« Pas si on disait à voix haute ce qu'on murmure tout bas. »

Il s'abrita derrière son verre pour poursuivre un lent déglutissement, calculé pour obtenir mon intérêt et quelques jurons bien sentis, avant de poursuivre.

« Carl, finit-il par dire en abattant ses cartes, on remet l'Hypertanker à flot. »

J'aurai pu lui cogner dessus, remplir son verre d'acide sulfurique et contempler avec la plus grande joie ses lèvres se cyanosant, se

craquelant. À la place, je grommelai d'un air détaché : « Qui est assez fou pour dépenser cinquante sacs par jour ? L'A.R.N.T. ? »

Il secoua la tête, non.

« Jean Luharich, dit-il, la fille aux verres de contact violets et aux cinquante ou soixante dents parfaites. Je me suis laissé dire que ses yeux étaient marron en réalité.

— Elle ne vend pas assez de produits de beauté ces temps-ci ? »

Il haussa les épaules.

« La publicité fait monter la mise. Les Entreprises Luharich ont grimpé de seize points lorsqu'elle a gagné la Coupe du Soleil. Tu n'as jamais joué au golf sur Mercure ? »

Je l'avais fait mais négligeai les faits pour lui tirer les vers du nez.

« Alors, elle arrive avec un chèque en blanc et un hameçon ?

— Le *Bright Water* en l'occurrence, dit-il en hochant la tête. Elle devrait être là aujourd'hui. Avec des tas de caméras. Elle veut un Ikky à tout prix.

— Hum, murmurai-je, à quel prix ?

— Un contrat de soixante jours pour la location de l'Hypertanker. Prolongation indéfinie. Un million et demi de dépôt, récita-t-il.

— Tu as l'air d'en connaître un bout.

— Je suis chargé du recrutement. Les Entreprises Luharich m'ont contacté le mois dernier. Ça sert à quelque chose de boire dans les endroits à la mode.

« Ou d'en être propriétaire », ajouta-t-il, d'un air complaisant, au bout d'un moment.

Je détournai les yeux en sirotant mon amer breuvage. Après avoir ravalé plusieurs choses, je demandai à Mike ce qu'il attendait que je lui demande, sachant que je n'allais pas échapper au sermon mensuel sur la tempérance.

« Ils veulent t'embaucher, répondit-il. Quand as-tu mis le pied sur un bateau pour la dernière fois ?

— Il y a un mois et demi. Sur le *Corning*.

— Menu fretin, dit-il, d'un ton méprisant. Depuis quand n'as-tu pas plongé ?

— Ça fait un moment.

— Plus d'un an, hein ? La fois où tu t'es payé l'hélice sous le *Dauphin* ? »

Je reposai les yeux sur lui.

« J'étais dans la rivière la semaine dernière, à Angleford, là où les courants sont les plus forts. Je sais encore me débrouiller.

— Sobre, ajouta-t-il.

— Je saurai le rester, dans un cas pareil. »

Expression de doute.

« Tarif syndical. Triplé dans le cas de circonstances extraordinaires,

narra-t-il. Sois au Hangar Seize, avec ton équipement, vendredi matin, sur le coup de cinq heures. On met les voiles samedi, à l'aube.

— Tu es du voyage ?

— Je suis du voyage.

— Comment se fait-il ?

— L'appât du gain.

— Guano d'Ikky !

— Le bar ne marche pas très bien et la dame a besoin de nouveaux visons.

Je répète :

« ... Et je veux m'éloigner un peu de la dame, renouveler mes rapports avec les éléments fondamentaux, le grand air, l'exercice, les espèces sonnantes et rébuchantes...

— Très bien. Désolé de mon indiscretion. »

Je lui versai un verre en me concentrant sur la formule, H_2SO_4 , mais rien ne se produisit. Finalement, lorsque je l'eus mis à mariner, je sortis dans la nuit pour marcher et réfléchir un peu.

Une douzaine de tentatives sérieuses pour attraper l'*Ichthyosaurus elasmognathus*, plus connu sous le nom d'« Ikky » avaient été faites depuis ces cinq dernières années. La première fois qu'on avait aperçu Ikky, on avait employé les mêmes techniques que pour la pêche à la baleine. Comme celles-ci s'étaient révélées aussi inutiles que désastreuses, on s'était décidé à inaugurer un nouveau procédé. C'est alors que Michael Jandt, un sportif richissime, avait fait construire l'Hypertanker. Toute sa fortune y était passée.

Au bout d'un an passé à sillonner l'Océan Oriental, il avait dû rentrer pour déposer son bilan. Carlton Davits, un playboy doublé d'un pêcheur enthousiaste, avait alors racheté l'énorme rafirot pour se poster autour de la frayère d'Ikky. Le dix-neuvième jour, le monstre avait mordu à l'appât et Davits avait perdu cent cinquante tickets d'équipement en même temps qu'un spécimen de l'*Ichthyosaurus elasmognathus*. Douze jours plus tard, avec des lignes triples, il avait réussi à attraper, endormir et haler l'énorme bête. Qui s'était réveillée, avait détruit une tour de contrôle, tué six hommes et semé la panique et l'enfer sur la moitié de l'Hypertanker. Carlton s'en était sorti avec une hémiplegie partielle et une faillite sur les bras. Il s'était évanoui dans l'atmosphère du front de mer et l'Hypertanker avait changé de mains quatre fois par la suite, avec des résultats moins spectaculaires mais tout aussi désastreux financièrement.

Finalement, l'immense bateau, construit pour un seul et unique but, avait été mis aux enchères et acheté par l'A.R.N.T., pour effectuer des « recherches océanographiques ». La Lloyd refuse toujours de l'assurer. Quant aux « recherches » auxquelles il devait soi-disant servir, elles consistent à le louer, à cinquante tickets par jour, à des gens obsédés

par les histoires de monstres. J'avais joué le rôle de l'appât à trois reprises, lors de ces voyages, et j'avais vu Ikky d'assez près pour compter ses crocs lors de deux occasions. J'en veux absolument un pour le montrer à mes petits-enfants, pour des raisons personnelles.

Je me dirigeai vers l'aire d'atterrissage en ayant résolu un problème.

« Tu me veux pour la couleur locale, ma cocotte. Ça ferait bien en première page, et tout ça. Mais soyons clair – si quelqu'un t'attrape Ikky, ce sera moi. Je te le promets. »

Debout sur la Place vide, je contemplai les tours brumeuses de La Ligne de Vie qui se partageaient le brouillard.

Le bord de mer, à l'ouest au-dessus de La Ligne de Vie, s'avavançait, il y a quelques ères, d'une quarantaine de miles dans les terres, à certains endroits. Son altitude n'est pas très grande mais elle atteint plusieurs centaines de mètres avant de rencontrer la chaîne de montagnes qui le sépare des Hautes Terres. À environ sept kilomètres à l'intérieur des terres, et cent cinquante mètres au-dessus du niveau de la mer, sont établis la plupart des pistes d'atterrissage et des hangars privés. Le Hangar Seize abrite le service des aéronaves de Cal, qui se charge de vous transporter jusqu'au navire. Je n'aime pas Cal, mais il n'était pas dans les environs lorsque je descendis du bus et fis signe au mécanicien.

Deux aéronaves se débattaient sur la piste avec impatience, sous les halos de leurs ailes. Le carburateur de celui sur lequel Steve s'escrimait avait de profonds renvois et s'agitait spasmodiquement.

« Brûlures d'estomac ? dis-je.

— Ouais, avec un peu d'Alka-Seltzer, ça s'arrangera. »

Il tourna quelques vis jusqu'à obtenir un bourdonnement régulier avant de m'accorder son attention.

« Tu es de la partie ? »

Je hochai la tête.

« Hypertanker. Cosmétiques. Monstres. Des trucs comme ça. »

Il cligna des yeux dans la lumière des phares et essuya ses taches de rousseur. Il faisait environ – 4°, mais les gros spots au-dessus de nos têtes avaient une double fonction.

« Luharich, marmonna-t-il. Alors, c'est bien de toi qu'il s'agit. Il y a des gens qui veulent te voir.

— À quel sujet ?

— Caméras. Micros. Des trucs comme ça.

— Il vaut mieux que je range mon équipement. Lequel je prends ? »

D'une main armée d'un tournevis, il m'indiqua le second aéronave. « Celui-là. À propos, tu es sur vidéo en ce moment. Ils voulaient te prendre à l'arrivée. »

Il se retourna vers le hangar, puis lui tourna le dos. « Souris. Ils

prendront les véritables gros plans plus tard. »

Je fis autre chose qu'un sourire. Ils doivent avoir un télescope pour lire sur les lèvres, parce que cette partie du film ne fut jamais montrée.

Je jetai mon équipement à l'arrière de l'appareil, m'installai dans un des sièges et allumai une cigarette. Cinq minutes plus tard, Cal en personne sortit de ses bureaux en préfabriqué, l'air froid. Il vint frapper sur la carlingue de l'aéronef et indiquant le hangar de son pouce, cria :

« On veut te voir, là-dedans ! Pour une interview !

— Le spectacle est terminé ! criai-je en retour. C'est ça ou bien ils n'ont qu'à se chercher un autre homme-appât ! »

Ses yeux brun-rouille me transpercèrent comme des clous pointus sous ses sourcils blond-roux avant qu'il ne se retourne puis s'éloigne à grands pas. Je me demandai combien ils lui avaient donné, pour occuper son hangar et tirer le jus de son générateur.

Une bonne somme, je suppose, connaissant Cal. Je n'ai jamais aimé ce type, de toute façon.

Vénus, la nuit, est un domaine d'eaux noires. Des côtes, on ne peut dire où la mer finit et où le ciel commence. L'aube s'annonce, comme si l'on renversait du lait dans un encrier. D'abord, ça fait des caillots, puis des traînées. Secouez la bouteille jusqu'à obtenir une solution grise, laissez reposer pour qu'elle blanchisse encore un peu. Tout à coup, vous avez le jour. Puis, commencez à chauffer la mixture.

Je dus enlever ma veste tandis que nous survolions la baie. Derrière nous, l'horizon aurait pu se trouver sous l'eau tant il tremblait et ondulait sous la chaleur. Un aéronef peut contenir quatre personnes (cinq, si on veut contourner les règlements et sous-estimer le poids) ou trois, avec le genre d'équipement qu'utilise un homme-appât. J'étais le seul passager, cependant, et le pilote ressemblait à son appareil. Il bourdonnait et ne faisait pas de bruits inutiles. La Ligne de Vie fit la culbute et s'évapora dans le rétroviseur, en même temps que l'Hypertanker brisait la ligne d'horizon. Le pilote cessa de chanter et secoua la tête.

Je me penchai pour regarder par le hublot. Les émotions jouaient à saute-mouton dans mes entrailles. Je connaissais ce sacré rafioteux pouce par pouce, mais les émotions qu'on croit classées pour une bonne fois, changent lorsque leur source est hors de vue. Il faut bien dire que je n'aurais jamais cru que je remettrais les pieds sur l'immense chose. Mais, maintenant, maintenant, je croyais à la prédestination. Il était là, devant mes yeux !

Un bateau grand comme un terrain de football. Propulsé à l'énergie atomique. Plat comme une crêpe, surmonté de dômes en plastique au

milieu et de tours, à l'avant, à l'arrière, bâbord et tribord.

Les tours sont disposées comme celles d'un jeu d'échecs – elles peuvent travailler par deux pour commander les gruffes. Les gruffes (mi-gaffes, mi-grues) sont capables de soulever des charges énormes jusqu'au niveau de l'eau. Leur inventeur n'avait qu'une seule idée en tête, cependant, ce qui rend compte de la moitié gaffe. À la ligne de flottaison, le Glisseur doit soulever la charge d'un mètre ou deux pour que les gruffes soient en mesure de pousser plutôt que de tirer.

Le Glisseur est essentiellement une cabine mobile – une grosse boîte qui glisse (d'où son nom) dans n'importe quelle direction grâce à l'enchevêtrement de rails qui sillonnent le pont de l'Hypertanker, et peut « s'ancrer » du côté où la prise a mordu au moyen d'un puissant électro-aimant. Pour vous donner une idée de la force de cet électro-aimant, les treuils du Glisseur pourraient soulever un navire de guerre en faisant gîter le navire tout entier avant qu'il ne se décroche.

Le Glisseur abrite le « studio » le plus sophistiqué du monde. Tirant son énergie du générateur situé à côté de la bulle centrale, il est relié par ondes courtes au sonar, où les mouvements de la proie sont enregistrés et retransmis au « pêcheur » assis devant le tableau de bord.

Le fameux pêcheur peut attendre que ses « lignes » mordent pendant des heures, des jours même, sans voir autre chose sur l'écran que du métal et des silhouettes. Ce n'est que lorsque la bête est accrochée aux gruffes et que l'extenseur, situé à douze pieds sous l'eau, se détend pour soutenir les treuils, ce n'est qu'à ce moment-là que le pêcheur voit sa proie se lever devant lui comme un ange déchu. Alors, comme Davits l'a appris à ses dépens, on plonge son regard dans l'Abysses et, malgré cela, on est obligé d'agir. C'est ce qu'il n'avait pas fait et un monstre d'une centaine de mètres de long, d'un poids inimaginable, à moitié endormi et irrité, avait brisé les câbles du treuil, rompu une gruffe, pour se permettre une petite promenade d'une demi-minute sur le pont de l'Hypertanker.

Nous fîmes quelques cercles au-dessus du navire avant que le drapeau mécanique ne s'aperçoive de notre présence et nous fasse signe d'atterrir. Nous touchâmes le sol à côté de l'écouille et après avoir lancé mon équipement, je sautai sur le pont.

« Bonne chance », lança le pilote tandis que la porte se refermait. Puis il s'élança dans les airs et le drapeau se remit au neutre.

Mon barda sur le dos, je descendis.

Lorsque je me présentai à Malvern, le capitaine *de facto*, j'appris que la plupart des autres n'arriveraient pas avant huit bonnes heures. On avait voulu me prendre à l'arrivée chez Cal pour modeler le film publicitaire selon les critères du cinéma du XX^e siècle.

Ouverture sur : une piste d'atterrissage, sombre. Un mécanicien en

train de dompter un aéronef indocile. Scène prise sur le vif d'un bus qui s'arrête lentement. Un homme-appât, lourdement équipé, en descend, jette un regard autour de lui, traverse la piste. Gros plan : il sourit. Travelling avant sur lui pendant qu'on lui pose quelques questions. « Pensez-vous que cette fois-ci sera la bonne ? Que cette fois, on va le prendre ? » Air embarrassé, taciturne, haussement d'épaules. Doublage. « Je vois ; et pourquoi pensez-vous que Miss Luharich a plus de chances que les autres ? Est-ce parce qu'elle est mieux équipée ? (Sourire) Parce qu'on en sait plus sur les mœurs de la créature que les autres fois où vous étiez du voyage ? Ou bien est-ce à cause de sa volonté de vaincre, d'être la championne ? Est-ce l'une de ces raisons ou la combinaison des éléments ? » Réponse : « Ouais, la combinaison des éléments. – Est-ce pour cela que vous avez accepté de travailler pour elle ? Parce que votre instinct vous dit “cette fois-ci, c'est elle” ? » Réponse : « Elle applique le tarif syndical. Je ne peux pas louer ce sacré truc moi-même. Et je veux en être. » On efface. Doublage. Fondu tandis qu'il se dirige vers l'aéronef, et *et cætera*.

« Souris », dis-je. Et j'entrepris une petite visite de l'Hypertanker pour moi tout seul.

Je grimpai dans chaque tour, vérifiai le tableau de bord et l'écran de la vidéo sous-marine. Puis je pris l'ascenseur principal.

Malvern n'avait aucune objection à ce que je vérifie les appareils. En fait, il était plutôt pour. Nous avions déjà pris la mer ensemble, lorsque nos rôles étaient inversés. Aussi ne fus-je pas surpris, lorsqu'en sortant de l'ascenseur, pour entrer dans la soute frigorifique, je le trouvai en train de m'attendre. Pendant les dix minutes suivantes, nous inspectâmes la grande salle en silence, à travers les serpentins de cuivre, qui transformeraient bientôt la soute en congélateur.

Finalement, il frappa sur l'un des murs.

« Eh bien, tu penses que nous le mettrons là-dedans, cette fois ? »

Je secouai la tête.

« J'aimerais bien, mais j'en doute. La gloire, je m'en fous et m'en contrefous, du moment que je participe à la bagarre. Cette fille est une maniaque de l'ego ; elle va vouloir manœuvrer le Glisseur et elle en est incapable.

— Tu l'as déjà rencontrée ?

— Ouais.

— Il y a combien de temps ?

— Quatre ou cinq ans.

— C'était une gosse, alors. Comment sais-tu ce qu'elle sait faire maintenant ?

— Je le sais. Elle saura la position exacte de toutes les manettes et de tous les cadrans, elle saura tout de la théorie. Mais tu te souviens de la fois où nous étions ensemble dans la tour tribord avant lorsque

Ikky est apparu comme un marsouin ?

— Comment pourrais-je l'oublier ?

— Eh bien ? »

Il se frotta un menton en papier émeri.

« Peut-être qu'elle est capable de le faire, Carl. Elle a fait des courses dangereuses et elle a plongé dans de rudes conditions, là-bas. » Il lança un regard dans la direction de La Main invisible. « Et elle a chassé dans les Hautes Terres. Elle a suffisamment de culot pour retirer cette horreur de l'eau et la recevoir sur ses genoux sans bouger un cil.

« ... Et la Johns Hopkins est prête à payer l'addition, avec sept zéros, pour l'objet du délit, ajouta-t-il. C'est de l'argent, même pour une Luharich. »

Je baissai la tête pour disparaître dans une écouteille.

« Tu as peut-être raison, mais c'était une fameuse pourrie lorsque je la connaissais.

— Et elle n'était pas blonde », ajoutai-je, méchamment.

Il bâilla.

« Et si on allait déjeuner ? »

Ce que nous fîmes.

Quand j'étais jeune, j'étais persuadé que le meilleur cadeau que pouvait vous offrir la Nature, c'était de vous faire naître poisson. J'ai grandi sur la côte Pacifique et je passais tous les étés sur le Golfe ou en Méditerranée. Pendant des mois entiers, je virevoltais à travers les coraux, je photographiais les habitants des profondeurs marines et jouais avec les dauphins. Je péchais partout où il y avait du poisson, rempli de ressentiment à leur égard parce qu'ils pouvaient aller dans des endroits qui m'étaient interdits. En grandissant, je voulus de plus gros poissons et il n'y a rien, que je sache, sauf le séquoia, qui soit aussi gros qu'Ikky. C'est une partie de l'explication...

Après avoir recouvert de confiture quelques petits pains, je les mis dans un sac en papier et remplis une Thermos de café. Je m'excusai et quittai le carré pour me rendre dans le Glisseur. Il était exactement comme dans mes souvenirs. Je levai quelques manettes et les ondes courtes se mirent à bourdonner.

« C'est toi, Carl ?

— Oui, Mike. Donne-moi du jus, espèce de faux-jeton. »

Il prit le temps de réfléchir, puis je sentis la coque vibrer tandis que les générateurs se mettaient en marche. Je me versai une troisième tasse de café et trouvai une cigarette.

« Pourquoi suis-je un faux-jeton, cette fois ? reprit sa voix.

— Tu savais qu'il y avait des cameramen au Hangar Seize ?

— Oui.

— Alors, tu es un faux-jeton. La dernière chose que je veuille, c'est de la publicité. Qui a trompé, trompera. Je le sais maintenant.

— C'est toi qui te trompes. Il n'y a qu'une place sous les lumières de la rampe, et elle est plus photogénique que toi. »

Mon commentaire fut coupé, pendant que j'appuyais sur le bouton de l'ascenseur et que les grands panneaux s'ouvraient au-dessus de ma tête. Je m'élevai jusqu'au niveau du pont. Rétractant le rail latéral, je glissai jusqu'au milieu du pont, à un carrefour, puis abandonnant le latéral, je rétractai le rail longitudinal.

J'avancai à tribord, à mi-chemin entre les tours, m'arrêtai et coupai le contact.

Je n'avais pas renversé une seule goutte de café.

« Montre-moi des images. »

L'écran s'alluma. Je fis la mise au point et aperçus quelques vagues sombres.

« Okay. »

J'abaissai alors la manette du Statut Bleu. Mike répondit. La lumière s'alluma.

Le treuil se débloqua. Je visai, sortis le canon et tirai.

« Bravo, commenta-t-il.

— Statut Rouge. Proie en vue. » J'abaissai une autre manette.

« Statut Rouge. »

À ce moment-là, l'homme-appât serait sous l'eau, pour rendre les barbillons appétissants.

Ce n'est pas exactement un hameçon. Des câbles creux véhiculent une quantité de drogue à faire planer une armée de camés. Ikky avale l'appât, qu'on agite devant lui par contrôle électronique, et le pêcheur enfonce les barbillons là où il faut.

Mes mains s'agitèrent sur le tableau, pour commander les manœuvres nécessaires. Je vérifiai les réservoirs de narcotique. Vides. Bien. On ne les avait pas encore remplis. Je poussai sur le bouton « inject ».

« Dans le baba », murmura Mike.

Je lâchai du lest, imaginant la bête. Je la laissai partir, remuant le treuil pour simuler sa course.

J'avais branché le climatiseur et enlevé ma chemise, mais la chaleur était toujours aussi intolérable ; ce qui indique, en général, que la matinée est arrivée à sa fin. J'avais vaguement enregistré les allées et venues des aéronefs. Une partie de l'équipage se reposait à l'« ombre » des panneaux que j'avais laissés ouverts, observant l'opération. Je ne vis pas Jean arriver, sinon j'aurais arrêté la séance et aurais fait descendre le Glisseur.

Elle brisa ma concentration en claquant la porte assez fort pour secouer l'électro-aimant.

« Qui vous a permis de sortir le Glisseur ? demanda-t-elle.

— Personne, répondis-je. Je vais le rentrer.

— Poussez-vous un peu. »

Ce que je fis. Elle prit mon siège. Elle portait un pantalon marron et une chemise informe. Ses cheveux étaient relevés, pour la commodité. Ses joues étaient rouges mais pas forcément à cause de la chaleur. Elle s'attaqua au tableau de bord avec une intensité presque amusante, mais que je trouvai quand même inquiétante.

« Statut Bleu », ordonna-t-elle, sèchement, brisant un ongle violet sur le levier.

J'étouffai un bâillement et reboutonnai ma chemise lentement. Elle me lança un regard de côté, vérifia les cadrans et tira.

J'observai le tir sur l'écran. Elle se tourna vers moi l'espace d'une seconde.

« Statut Rouge », dit-elle d'une voix égale.

Je hochai la tête pour indiquer mon approbation.

Elle manœuvra le treuil pour montrer qu'elle savait le faire. J'étais certain qu'elle le savait et elle était certaine que j'étais certain, mais :

« Au cas où vous auriez des doutes, me dit-elle, il n'est pas question que vous approchiez du Glisseur. Vous avez été engagé comme homme-appât, ne l'oubliez pas. Pas pour opérer le Glisseur ! C'est vous l'appât ! Votre devoir consiste à aller mettre la table pour éveiller l'appétit de notre ami le monstre. C'est dangereux, mais vous êtes bien payé. Avez-vous des questions ? »

Elle appuya sur le bouton « inject » et je me raclai la gorge.

« Aucune, dis-je en souriant, mais j'ai toutes les qualifications pour manœuvrer ce truc – et si vous avez besoin de moi, je suis à votre disposition. Au tarif syndical, bien entendu.

— Monsieur Davits, dit-elle, je ne veux pas d'un perdant dans cette affaire.

— Miss Luharich, il n'y a jamais eu de gagnant à ce jeu. »

Elle commença à réenrouler le câble et coupa l'électro-aimant en même temps, de sorte que le Glisseur recula de quelques mètres pendant que le grand yoyo s'enroulait. Puis elle rentra le canon, leva les latéraux et nous glissâmes le long du rail. Elle changea de rail lentement, nous nous arrê tâmes avec un sursaut puis tournâmes à angle droit. L'équipage s'écarta des panneaux tandis que nous prenions position sur la plateforme de l'ascenseur.

« À l'avenir, monsieur Davits, n'entrez pas dans le Glisseur sans qu'on vous en ait donné l'ordre, me dit-elle.

— Ne vous en faites pas. Je n'y mettrai pas les pieds même si on m'en donne l'ordre, répondis-je. Je suis engagé comme homme-appât, ne l'oubliez pas. Si vous voulez que j'entre là-dedans, il faudra me le *demand*er.

— Le jour où les poules auront des dents », acheva-t-elle en souriant.

J'acquiesçai tandis que les panneaux se refermaient au-dessus de nos têtes. Nous abandonnâmes le sujet et partîmes, dans des directions différentes, une fois que le Glisseur fut rangé dans son berceau. Elle me lança quand même un « bonne journée », ce qui, à mon avis, était une preuve d'éducation aussi bien que de détermination, en réponse à mon ricanement.

Plus tard, cette nuit-là, Mike et moi étions en train de bourrer nos pipes dans la cabine de Malvern. Les vents creusaient des vagues, la pluie et la grêle qui tombaient sans discontinuer transformaient le pont en tambourin.

« Vilain temps », suggéra Malvern.

Je hochai la tête. Après deux bourbons, la cabine avait pris l'aspect d'une estampe familière, avec ses meubles en acajou (que j'avais naguère fait transporter par caprice depuis la Terre) et les murs sombres, le visage buriné de Malvern et l'expression perpétuellement étonnée de celui de Perrin, entre les grandes flaques d'ombre qui s'étendaient derrière les fauteuils et éclaboussaient les coins de la pièce, toutes jetées par la minuscule lampe de chevet, et vues comme à travers une vitre fumée.

« Ouais, vaut mieux être ici.

— Je me demande à quoi ça ressemble d'être là-dessous par une nuit pareille. »

Je tirai sur ma pipe, en pensant à la lumière de ma lampe découpant les entrailles d'un diamant noir, qu'on aurait secoué légèrement. L'éclair métallique d'un poisson brusquement éclairé, le balancement grotesque de fougères, pareilles à des nébuleuses – d'abord des ombres, puis verdâtres – surnagèrent un instant dans mes souvenirs. Je suppose que c'est l'impression que ressentirait un vaisseau spatial, si un vaisseau spatial pouvait avoir des impressions, lorsqu'il navigue à travers les mondes – un calme, un calme étrange, surnaturel, paisible comme le sommeil.

« Eh bien, c'est fort sombre, dis-je, et à partir de quelques brasses, on ne ressent plus tellement l'agitation.

— Encore huit heures et nous levons l'ancre, nota Mike.

— Dans dix à douze jours nous devrions y être, ajouta Malvern.

— Je me demande aussi ce que fait Ikky.

— Il dort avec Madame Ikky dans les eaux profondes, s'il a un peu de cervelle.

— Mais il n'en a pas. J'ai vu la reconstitution de son squelette que l'A.R.N.T. a faite d'après les ossements qu'on a retrouvés.

— Tout le monde l'a vue !

— ... En chair et en os, il doit bien mesurer plus de cent mètres de long. Pas vrai, Carl ? »

Je hochai la tête.

« ... Pas grand place pour le cerveau, cependant, pour sa masse.

— Il en a suffisamment pour rester hors de notre soute. »

Petits rires. Parce que rien d'autre n'existe que cette cabine, en réalité. Le monde extérieur est un pont désert sur lequel le grésil tambourine. Nous calant confortablement dans nos fauteuils, nous lâchâmes quelques nuages de fumée.

« La patronne n'approuve pas la pêche à la lanterne.

— La patronne peut se mettre sur la tête et marcher sur les mains.

— Que t'a-t-elle dit, là-bas ?

— Elle m'a dit que ma place, avec les excréments de poissons, se trouvait au fond.

— Tu ne vas pas manœuvrer le Glisseur ?

— Je suis l'appât.

— Nous verrons.

— C'est tout vu. Si elle veut un opérateur pour le Glisseur, il faudra qu'elle me le demande. Gentiment.

— Tu crois qu'elle en aura besoin ?

— Je crois qu'elle en aura besoin.

— Et si elle le fait, tu crois que tu en es capable ?

— Excellente question, dis-je, en fumant, mais je ne connais pas la réponse. »

Je vendrais mon âme et quarante pour cent de mes actions résultantes pour la connaître. Je donnerais quelques années de ma vie pour la connaître. Mais il ne semble pas qu'il y ait queue chez les preneurs surnaturels, parce que tout le monde l'ignore encore. Supposons que, lorsque nous serons là-bas, la chance aidant, nous trouvions Ikky. Supposons que nous réussissions à le faire mordre à l'appât. Et alors ? Si nous parvenons à l'amener le long du bateau, va-t-elle tenir le coup ou bien craquer ? Et si elle était faite d'un bois plus dur que Davits, qui pourtant avait l'habitude de chasser le requin avec un fusil à air comprimé et des flèches empoisonnées ? Supposons qu'elle l'attrape et que Davits doive rester planté là, sans rien faire, comme une caméra inutile.

Pire encore, supposons qu'elle demande l'aide de Davits et qu'il reste planté là, toujours comme une caméra inutile, comme la personnification de la couardise, de l'humiliation ?

C'était alors que j'avais réussi à le hisser à huit pieds au-dessus de l'horizon de métal, que j'avais regardé ce corps qui n'en finissait pas, qui s'étendait comme une chaîne de montagnes à perte de vue... Et cette tête. Petite pour le corps, mais quand même immense. Plate, pleine d'anfractuosités, avec des yeux comme des roulettes qui

devaient jeter leur éclat noir et rouge bien avant que mes ancêtres ne se décident à traverser l'Océan pour vivre sur le Nouveau Continent. Et ce corps qui ondulait.

Les réservoirs de narcotique avaient été remplis une nouvelle fois. Il fallait tirer encore, vite. Mais j'étais paralysé.

La bête avait émis un bruit : Dieu jouant sur un orgue Hammond...

... et m'avait regardé !

Je ne sais pas si des yeux comme ça enregistrent le monde comme les nôtres. J'en doute. Peut-être que je n'étais qu'une tache grise derrière un rocher noir, avec ce ciel de plexiglas qui blessait ses pupilles. Mais ce regard était fixé sur moi. Peut-être que le serpent ne paralyse pas vraiment le lapin. Peut-être que les lapins sont seulement froussards par nature. Mais quand il avait commencé à s'agiter, j'étais toujours incapable de bouger, fasciné.

Fasciné par toute cette puissance, fasciné par ces yeux. Ils m'avaient retrouvé au même endroit quinze minutes plus tard, la tête et les épaules un peu fêlées, le bouton « inject » n'ayant pas été poussé.

Et je n'en finis pas de rêver de ces yeux. Je veux les affronter encore une fois, même si cette quête dure éternellement. J'ai besoin de savoir s'il y a quelque chose en moi qui me différencie du lapin, de cette espèce de cadran chiffré de réflexes et d'instinct qui ouvre le coffre toujours exactement de la même façon, à chaque fois qu'on forme la bonne combinaison.

En baissant les yeux, je remarquai que ma main tremblait. En les levant, je remarquai que personne d'autre ne l'avait vu.

Je vidai mon verre, finis ma pipe. Il était tard et aucun chant d'oiseau ne se faisait entendre.

J'étais assis, les jambes ballantes, à l'arrière du bateau, occupé à sculpter un morceau de bois. Les copeaux s'envolaient en tourbillonnant dans le sillage du navire. Trois jours de mer. Pas d'action.

« Hé ! vous.

— Qui, moi ?

— Oui, vous. »

Des cheveux comme la queue d'un arc-en-ciel, des yeux surnaturels, des dents magnifiques. « Bonjour.

— Il y a un règlement interdisant de faire ce que vous faites, vous savez.

— Je le sais. Ça me trotte dans la tête depuis ce matin. »

— Un délicat copeau s'enroula autour de mon couteau, puis s'envola pour disparaître derrière nous. Il atterrit dans l'écume qui se chargea de l'engloutir. J'observai son reflet à elle sur ma lame, tirant

un secret plaisir de le voir déformé.

« Vous voulez me tenter ? » demanda-t-elle finalement.

Je l'entendis rire et me retournai, sachant qu'elle l'avait fait exprès.

« Pourquoi ?

— Je pourrais facilement vous pousser par-dessus bord.

— J'arriverais à remonter.

— Est-ce que vous me pousseriez, vous – une nuit sombre, peut-être ?

— Elles sont toutes sombres, Miss Luharich. Non, je vais plutôt vous faire un cadeau. »

Elle s'assit alors à côté de moi et je ne pus m'empêcher de remarquer les fossettes qu'elle avait aux genoux. Elle portait un short blanc et un maillot bain-de-soleil et avait toujours un bronzage d'une autre planète, qui était terriblement attirant. J'eus presque un pincement de remords pour avoir fait toute cette mise en scène, mais ma main droite l'empêchait encore de voir l'animal en bois.

« Okay. Je mords. Qu'est-ce que c'est ?

— Encore une seconde, c'est presque fini. » Solennellement, je lui passai le mulet que je venais de sculpter. J'eus un peu pitié d'elle et me sentis moi-même du côté des entêtés. Mais il fallait que j'aille jusqu'au bout. Je le fais toujours. Le mulet braillait, la bouche ouverte, les oreilles bien droites.

Pas un sourire. Pas un froncement de sourcils. Elle étudia simplement l'animal.

« C'est très bien, dit-elle franchement. Comme la plupart des choses que vous faites – et c'est approprié peut-être.

— Rendez-le-moi », dis-je en tendant la main. Elle me le donna et je le jetai dans l'eau. Il tomba à côté des eaux blanches et ballotta un moment comme un minuscule hippocampe.

« Pourquoi avez-vous fait ça ?

— C'était une mauvaise plaisanterie. Excusez-moi.

— Peut-être avez-vous raison, pourtant. Peut-être que cette fois-là, j'ai été un peu trop loin. »

Je m'ébrouai.

« Alors, pourquoi ne pas faire quelque chose de moins dangereux. Une autre course, par exemple. »

Elle secoua son arc-en-ciel.

« Non. Il faut que ce soit Ikky.

— Pourquoi ?

— Pourquoi vous-même vous êtes-vous acharné, au point d'y consacrer une fortune ?

— Problèmes masculins, répondis-je. Un analyste défroqué qui tenait des séances de thérapie noire dans son sous-sol m'a dit un jour : « Monsieur Davits, vous avez besoin de renforcer l'image de votre

virilité en attrapant un spécimen de tous les poissons du monde. » Le poisson est un symbole de virilité très ancien, comme vous le savez. Alors, je me suis attaqué à l'entreprise. Il m'en reste encore un à attraper. Mais pourquoi voulez-vous renforcer *votre* virilité ?

— Ça n'est pas ça, dit-elle. Je ne veux renforcer que les Entreprises Luharich. Mon statisticien m'a dit une fois : « Miss Luharich, vendez toutes les crèmes de beauté que vous pourrez dans le Système et vous serez heureuse. Riche aussi. » Et il avait raison. J'en suis la preuve. Je peux être ce que je suis et faire n'importe quoi. Et j'ai presque le monopole entier du rouge à lèvres et de la poudre dans le Système – mais il faut que je sois *capable* de faire quelque chose.

— Vous avez en effet un air froid et efficient.

— Je ne me sens pas comme ça, dit-elle en se levant. Allons nous baigner.

— Puis-je vous faire remarquer que notre vitesse n'est pas celle d'un escargot ?

— Si vous voulez souligner ce qui est évident, vous le pouvez. Vous avez dit que vous pourriez remonter sur le bateau tout seul. Vous avez changé d'avis ?

— Non.

— Alors, allez nous chercher deux combinaisons et je vous défie à la course, sous l'Hypertanker.

« Et je gagnerai », ajouta-t-elle.

Je me levai et la regardai de toute ma hauteur, parce que, généralement, je me sens alors supérieur aux femmes.

« Fille de Lir, yeux de Picasso, dis-je, vous allez avoir votre course. Rendez-vous à la tour arrière, tribord, dans dix minutes.

— Dans dix minutes, d'accord. »

Et dix minutes ce fut. Depuis la bulle centrale jusqu'à la tour, il m'en fallut peut-être deux avec l'équipement que je portais. Mes sandales étaient insupportablement chaudes et je fus ravi de me les écailler pour les remplacer par mes palmes, lorsque j'atteignis la fraîcheur relative près de la tour.

Nous enfilâmes nos combinaisons et ajustâmes nos masques. Elle s'était glissée dans un maillot une-pièce, vert et collant, qui me fit clignoter des yeux, les détourner et les poser à nouveau sur elle.

J'attachai une échelle de corde que je balançai par-dessus bord. Puis, je frappai sur le mur de la tour.

« Ouais ?

— Vous êtes en contact avec la tour de bâbord arrière ? demandai-je.

— Tout est prêt, vint la réponse. Il y a des échelles et des dragues partout, là-bas.

— Vous voulez vraiment le faire ? » demanda le petit type bronzé

qui lui servait de directeur de la publicité, un nommé Anderson.

Il était assis à côté de la tour, dans un transat, et sirotait de la limonade avec une paille.

« Ça peut être dangereux », observa-t-il, les joues creuses. (Ses dents étaient à côté de lui, dans un autre verre.)

« En effet, dit-elle en souriant, *c'est* dangereux. Mais pas à l'excès.

— Alors, pourquoi ne pas me laisser prendre quelques photos ? Elles pourraient être à La Ligne de Vie dans une heure. Et à New York ce soir. Un bon papier.

— Non », répondit-elle en se détournant de nous deux.

Elle porta ses mains à ses yeux.

« Tenez, gardez-moi ça. »

Elle lui tendit une boîte pleine de ses faux yeux et lorsqu'elle se retourna vers moi, ils étaient du même marron que dans mon souvenir.

« Prêt ?

— Non, dis-je d'une voix sévère. Écoutez-moi, attentivement, Jean. Si vous voulez jouer à ce jeu, il y a quelques règles à respecter. Premièrement. Nous allons être directement sous la coque. Aussi, il ne faut pas mettre les bouchées doubles dès le début. Si nous touchons le fond, nous pouvons heurter un réservoir à air... »

Elle se mit à protester que n'importe quel idiot savait ça mais je l'interrompis.

« Deuxièmement, poursuivis-je, il n'y aura pas beaucoup de lumière, il faut donc rester proche l'un de l'autre et prendre *chacun* une lampe. »

Ses yeux humides lancèrent un éclair.

« Je vous ai sorti de Govino sans... »

Mais elle s'interrompit, se détourna et prit une lampe.

« Okay. D'accord. Désolée.

— ... et faire très attention aux propulseurs, achevai-je ; les courants seront forts pendant encore cinquante mètres au moins derrière eux. »

Elle s'essuya les yeux encore une fois et ajusta son masque.

« Très bien. Allons-y. »

Nous y allâmes.

Elle prit la tête, sur mon insistance. L'eau, à la surface, était agréablement chaude. À deux brasses, tonifiante. À cinq, froide. À huit, nous abandonnâmes l'échelle de corde pour démarrer. Pendant que l'Hypertanker poursuivait sa course, nous nous élançâmes dans la direction opposée, projetant nos ombres jaunes sur la coque à dix secondes d'intervalle.

Le long de la coque, nous avançons, tels deux satellites. Périodiquement, j'éclairais ses pieds palmés avec ma lampe pour

repérer son antenne de bulles. Elle avait cinq mètres d'avance sur moi ; c'était bien. Je la battrais dans le sprint final, mais je ne pouvais pas encore la laisser derrière.

En dessous de nous, le noir. Immense. Profond. La Fosse de Mindanao vénusienne, où l'éternité met les âmes à reposer dans des cités de poissons dont on ignore le nom. Je levai la tête et heurtai la coque d'un rayon de lumière. Nous avions fait à peu près un quart du chemin.

J'accélérai le rythme pour m'aligner sur les battements de ses pieds palmés, et raccourcis la distance qu'elle avait brusquement augmentée de quelques mètres. Elle força encore. Je la suivis en la repérant avec ma lampe.

Quand elle se retourna, l'éclair du rayon de lumière se refléta sur son masque. Je ne saurai jamais si elle souriait. Probablement. Elle leva deux doigts dans le V de la victoire et s'élança à toute allure.

J'aurais dû le savoir. J'aurais dû le pressentir. Ce n'était pour elle qu'une autre course, un autre trophée à gagner. Au diable, les filles-torpilles !

Je m'élançai à mon tour, de toutes mes forces. Je ne tremble pas dans l'eau. Ou du moins, ça n'a pas d'importance, je ne le remarque pas. Je regagnai du terrain.

Elle se retourna pour vérifier ma position, continua sa course, se retourna encore. À chaque fois, j'étais un peu plus près, jusqu'à ce que je rattrape les cinq mètres qui à l'origine nous séparaient.

C'est à ce moment-là qu'elle mit ses moteurs auxiliaires en marche.

C'est ce que je redoutais. Nous étions à peu près à mi-chemin et elle n'aurait pas dû le faire. Les puissants jets d'air comprimé pouvaient facilement la projeter sur la coque ou lui arracher un membre si elle faisait un faux mouvement. Leur principal usage consiste à se libérer des plantes aquatiques ou à lutter contre les courants trop forts. J'avais voulu que nous nous en munissions par mesure de sécurité, à cause des énormes tourbillons que nous pouvions rencontrer.

Elle fila comme un météore et je sentis soudain ma transpiration se mêler à l'eau tourbillonnante.

Je continuai à nager, ne voulant pas encore utiliser mes propres armes et elle tripla, quadrupla son avance.

Elle coupa les moteurs. Elle était toujours dans la course. Okay, j'étais un vieux raseur. Mais elle *aurait pu* s'emmêler les pédales, elle *aurait pu* heurter la coque.

Brassant l'eau, je commençai à rattraper mon retard. Il n'était plus question que je la devance, que je la batte, mais j'atteindrais l'échelle de corde avant qu'elle ne mette le pied sur le pont.

Alors, elle entra dans l'aire d'attraction des hélico-aimants et vacilla. Même à cette distance, leur puissance est terrible. L'appel du

hachoir.

J'en avais heurté un, un jour, sous le *Dauphin*, un simple bateau de pêche. J'avais bu, effectivement, mais le temps était mauvais et on avait mis en marche ces sacrés machins prématurément. Dieu merci, on les avait arrêtés à temps et quelques agrafes m'avaient remis les tendons à neuf. Sauf que, dans le journal de bord, on avait simplement mentionné que j'avais bu. Pas un mot sur le fait que c'était arrivé pendant mes heures de congé, alors que j'avais sacrement le droit de faire ce que je voulais.

Sa vitesse avait ralenti de moitié, mais elle avançait toujours vers le coin bâbord arrière. Je commençai moi-même à sentir la poussée et dus ralentir. Elle avait dépassé le plus gros mais elle semblait être un peu trop en arrière. C'est difficile d'évaluer les distances sous l'eau, mais chaque battement de mes tempes me disait que j'avais raison. Elle était hors de danger en ce qui concernait le principal hélico-aïmant, mais le plus petit, situé à quelque quatre-vingts mètres, représentait, non plus une menace, mais une certitude.

Elle avait effectué son tournant et s'en éloignait maintenant. Vingt mètres nous séparaient. Elle était immobile. Quinze mètres.

Lentement, elle se mit à dériver. Je mis mes moteurs en marche, en visant à deux mètres d'elle et à environ vingt des lames.

Droit au but ! Dieu merci ! Un bon tuyau de plomb sur l'épaule. NE PAS DÉCROCHER SURTOUT ! Le masque fêlé, mais pas cassé. De l'air !

J'attrapai un câble et je me rappelle le brandy.

Sur cet énorme berceau qui n'arrête pas de remuer, je crache, en faisant les cent pas. Insomnie. Mon épaule gauche est douloureuse. Alors, qu'il pleuve sur moi. Ça peut toujours guérir les rhumatismes. Quelle bêtise ! Ce que j'ai dit. Sous des couvertures, frissonnant. Elle : « Carl, je n'arrive pas à le dire. » Moi : « Alors, disons que nous sommes quittes, pour cette nuit à Govino, Miss Luharich. » Elle : rien. Moi : « Il reste encore du brandy ? » Elle : « Donnez-m'en un peu aussi. » Moi : bruits de sirotement. Cela n'avait duré que trois mois. Pas de pension alimentaire. Beaucoup de dollars des deux côtés. Pas certain qu'ils soient heureux. Une mer Égée violacée. Bonne pêche. Peut-être aurait-il dû passer plus de temps à terre. Ou peut-être que c'est elle qui n'aurait pas dû. Bonne nageuse, pourtant. Elle l'avait ramené à Vido pour essorer ses poumons. Jeunes. Tous les deux. Volontaires. Tous les deux. Riches et gâtés comme c'est pas possible. De même. Corfou aurait dû les rapprocher, mais ne le fit pas. Je croyais que la cruauté mentale n'existait pas. Il voulait aller au Canada. Elle : « Tu peux aller au diable, si bon te semble ! » Lui : « Tu viens avec moi ? » Elle : « Non. » Mais elle vint. Un tas d'enfers.

Onéreux. Il perdit sa fortune avec un monstre ou deux. Elle en hérita d'une. Beaucoup d'éclairs, ce soir. Quelle bêtise ! La civilité est le cercueil des âmes dévoyées. Qui a dit ça ? Ça m'a sacrament l'air d'un néo-ex... Je te hais, Anderson, toi et ton verre rempli de fausses dents, et ses nouveaux yeux à elle... Impossible de garder cette pipe allumée. Je n'arrête pas d'avaler du tabac. Je crache encore !

Sept jours en mer, et l'écran montra Ikky.

L'alarme retentit, les pas résonnèrent, et un optimiste alla jusqu'à brancher le thermostat de la soute frigorifique. Malvern ne voulait pas de moi, mais je me harnachai, à toutes fins utiles. Le coup que j'avais reçu était surtout vilain à voir mais moins grave que son aspect le laissait supposer. Tous les jours, je m'étais astreint à faire des exercices et mon épaule ne m'avait pas fait le coup de la raideur.

À quelque mille mètres devant nous et trente brasses de profondeur, il nous ouvrait le chemin. Rien n'était visible à la surface.

« On le poursuit ? demanda un homme de l'équipage tout excité.

— Non, à moins qu'elle n'ait envie de brûler ses dollars dans la chaudière », dis-je en haussant les épaules.

Bientôt l'écran redevint clair et le resta. On maintint le cap ainsi que l'état d'alerte.

Ma patronne et moi n'avions pas échangé plus d'une douzaine de mots depuis que nous étions allés nous noyer ensemble. Je décidai d'élever le total.

« Bon après-midi, dis-je en m'approchant, quoi de neuf ?

— Il se dirige vers le nord-nord-ouest. Il faudra laisser celui-là partir. Encore quelques jours et nous pourrions nous permettre de nous mettre vraiment en chasse. Mais ce n'est pas encore le moment. »

Pas bête, la petite...

Je hochai la tête : « Pas moyen de savoir où celui-ci s'en va.

— Comment va votre épaule ?

— Très bien. Et vous ? » *Fille de Lir...*

« Très bien. À propos, vous avez droit à une forte prime. »

Yeux de perdition !

« Pas question », lui répondis-je.

Plus tard dans l'après-midi, un orage se fracassa, ce qui était approprié. (Je préfère dire « se fracassa » plutôt qu'« éclata » parce que cela donne une meilleure idée de ce que peut être un orage vénusien, et ça permet aussi de s'épargner de longues descriptions.) Vous vous souvenez de cet encrier dont je vous ai déjà parlé ? Eh bien, maintenant, prenez-le entre le pouce et l'index et donnez un bon coup de marteau. Faites attention ! Ne vous élaboussez pas, ne vous coupez pas.

À la seconde, des tonnes d'eau se déversent. Des milliers de

fragments de ciel éclatent tandis que le marteau tombe. Bruits de verre.

« Tout le monde en bas ! » suggèrent les haut-parleurs à l'équipage, déjà au pas de course.

Et moi, où étais-je ? Qui, à votre avis, criait dans les haut-parleurs ?

Tout ce qui n'était pas arrimé passa par-dessus bord, lorsque l'eau balaya le pont. Mais à ce moment-là, tous les êtres humains l'étaient déjà. Le Glisseur fut la première chose qu'on descendit. Puis les gros ascenseurs se chargèrent du reste.

Je m'étais réfugié dans la tour la plus proche dès que j'avais vu le premier éclair annonciateur de l'holocauste. De là, je branchai les haut-parleurs et passai une demi-minute à diriger les opérations.

Il y avait eu quelques blessés légers, me dit Mike à la radio, mais rien de sérieux. J'étais, cependant, isolé, pour le reste de la tempête. Les tours ne mènent nulle part. Elles sont beaucoup trop hautes par rapport à la coque pour qu'on ait pu pratiquer une issue vers le bas et, de toute façon, les extenseurs, situés en dessous, ne le permettent pas.

Je me débarrassai donc du short que je portais depuis quelques heures, croisait mes palmes sur le bureau et contemplai le spectacle. Le haut était aussi noir que le bas et nous, nous étions entre les deux et en quelque sorte illuminés, à cause de toute cette étendue plate et luisante. Les eaux du ciel ne pleuvaient pas – elles se rassemblaient et tombaient tout simplement.

Les tours ne sont pas particulièrement fragiles. Elles avaient subi bien d'autres tourmentes. Mais de par leur position, elles sont plus sensibles au roulis et au tangage, quand l'Hypertanker se met à jouer les fauteuils à bascule. Je m'étais attaché avec les courroies de mon équipement au fauteuil fixé au sol par des boulons et j'enlevai plusieurs années de purgatoire à l'âme qui avait oublié un paquet de cigarettes dans le tiroir du bureau.

Je regardai donc l'eau dresser des tentes et construire des montagnes, dessiner des mains et des arbres, jusqu'à ce que je me mette à voir aussi des visages et des gens. Alors, j'appelai Mike.

« Qu'est-ce que tu fais, en bas ?

— Oh ! je me demande ce que tu fais en haut, répliqua-t-il. À quoi ça ressemble ?

— Tu es du Middlewest, n'est-ce pas ?

— Ouais.

— Vous avez des orages par chez vous, hein ?

— Quelquefois.

— Essaie de penser au pire que tu aies jamais vu. Tu as une règle à calculer à portée de main ?

— Tout près.

— Alors, mets un 1 en dessous, imagine un zéro ou deux après, et

multiplie la chose à l'infini.

— Je me perds dans les zéros.

— Alors, retiens le multiplicande – c'est tout ce que tu peux faire.

— Bon, et qu'est-ce que tu fais là-haut ?

— Je me suis attaché au fauteuil. Je regarde ce qui roule sur le pont. »

À ce moment-là, je levai la tête et vis une ombre plus sombre dans la forêt.

« Qu'est-ce que tu fais, tu pries ou tu jures ?

Je n'en sais rien ! Mais si seulement j'étais dans le Glisseur – si seulement j'étais dans le Glisseur !

Il est là ! »

Je hochai la tête, oubliant qu'il ne pouvait pas me voir.

Aussi gros que dans mon souvenir. Il avait crevé la surface pendant quelques instants pour regarder autour de lui. *Aucune puissance au monde ne peut lui être comparée, à lui qui est né pour ne craindre personne.* Je lâchai ma cigarette. C'était la même chose : j'étais paralysé et j'avais un cri en travers de la gorge qui ne voulait pas sortir.

« Ça va, Carl ? »

Il m'avait regardé encore une fois. Ou il m'avait semblé. Peut-être que cette brute sans cervelle attendait depuis un millénaire dans le seul but de ruiner la vie d'un membre de l'espèce la plus évoluée en opération...

« Ça va, Carl ? »

... Ou peut-être qu'elle était déjà ruinée, bien avant leur rencontre, et que leur affrontement n'était qu'un combat de bêtes, le plus fort contre le plus faible, corps contre psyché...

« Sacré bon dieu, Carl, dis quelque chose ! »

Il refit surface, plus près cette fois. Vous avez déjà vu l'œil d'un cyclone ? On dirait une chose vivante, qui remue dans tout ce noir. Ni rien ni personne n'a le droit d'être aussi gros, aussi fort, et de remuer en plus. C'est un truc à vous rendre malade.

« Carl, réponds, je t'en prie ! »

Il disparut et ne reparut pas ce jour-là. Je lançai une ou deux plaisanteries à Mike, mais je tins ma cigarette suivante de la main droite.

Les soixante-dix ou quatre-vingt mille vagues suivantes se brisèrent avec régularité et monotonie. Les cinq jours qu'elles durèrent s'écoulèrent également sans particularités. Le matin du treizième jour, cependant, notre chance montra le bout de sa queue. La sonnerie d'alarme brisa en éclats notre léthargie arrosée de café et nous nous élançâmes hors du carré sans entendre ce qui était peut-être le

meilleur jeu de mots de Mike.

« À l'arrière ! cria quelqu'un. À cinq cents mètres ! »

J'ôtai mon short et bouclai ma combinaison. J'ai toujours mon attirail à portée de la main.

Je fliplopai sur le pont tout en me ceinturant d'une arabesque gonflable.

« Cinq cents mètres, vingt brasses ! » hurlèrent les haut-parleurs.

La grosse trappe s'ouvrit pour laisser apparaître le Glisseur, avec la dame de mon cœur aux commandes. Il glissa en cliquetant près de moi et prit racine plus loin. Il leva son unique bras, l'allongea.

Je donnai mentalement l'accolade au Glisseur tandis que les haut-parleurs criaient : « Quatre, quatre-vingts, vingt ! »

« Statut Rouge ! »

Le bruit d'une bouteille de Champagne qu'on débouche et le câble s'envola par-dessus les eaux.

« Quatre, quatre-vingts, vingt ! répéta le haut-parleur, plein de Malvern et de parasites. À vous, l'homme-appât ! »

J'ajustai mon masque et descendis l'échelle de corde le long de la coque. Chaleur, fraîcheur, plongeon.

Vert, vaste, profond. Vite. C'est le moment où je joue le rôle de l'arabesque. Si quelque chose de gros décide que l'homme-appât a l'air plus appétissant que ce qu'il porte, alors l'ironie colore de rouge son appellation aussi bien que l'eau autour de lui.

J'aperçus les câbles qui déviaient et descendis en les suivant. Du vert au vert foncé au noir. Le tir était trop long, beaucoup trop long. Je n'étais jamais descendu si profond. Et je ne voulais pas allumer ma lampe.

Mais je dus le faire.

Pas bon, ça ! J'avais encore beaucoup de chemin devant moi. Je serrai les dents et immobilisai mon imagination dans une camisole de force.

Finalement, j'arrivai au bout du câble.

M'accrochant d'un bras au câble, je déroulai l'arabesque. Je l'attachai aussi vite que je pus et branchai les petites fiches isolantes, qui expliquent pourquoi on ne peut pas lancer l'arabesque avec le câble. Ikky pourrait les casser, mais une fois dans l'eau, ça n'a plus d'importance.

Mon anguille mécanique branchée, je tirai sur le cordon et la regardai grossir. J'avais été obligé de descendre très bas pour faire cette opération qui me prit une minute et demi. J'étais près, trop près de là où je ne voulais jamais être.

Moi qui avais allumé ma lampe à contrecœur, j'avais à présent peur de l'éteindre. La panique m'envahit et j'attrapai le câble à deux mains. L'arabesque commençait à rosir et à remuer. Elle était deux fois plus

grosse que moi et sans doute deux fois plus appétissante pour ceux qui aiment les arabesques rosés. C'est ce que je me répétais jusqu'à ce que j'en sois intimement persuadé, puis j'éteignis ma lampe et entrepris de remonter.

Si je me cognais contre quelque chose d'énorme et cuirassé, mon cœur avait l'ordre de cesser de battre immédiatement et de m'abandonner – pour m'enfoncer d'une manière adéquate et à jamais dans l'Achéron en gargouillant.

Sans gargouiller, j'atteignis les eaux vertes et m'envolai vers mon nid.

Dès qu'on me hissa à bord, je fis un collier de mon masque, mis la main en visière et contrôlai des turbulences qui auraient pu se former à la surface. « Où est-il ? » fut naturellement ma première question.

« Nulle part, répondit un homme d'équipage, nous l'avons perdu juste après que vous avez plongé. On ne le voit plus sur l'écran. Il a dû plonger.

— Dommage. »

L'arabesque resta au fond, à s'amuser dans son bain. Mon travail était terminé pour le moment. Je descendis pour aller réchauffer mon café avec du rhum.

Derrière moi, un murmure : « Est-ce qu'on peut rire comme ça, après ? »

Réponse perçue : « Ça dépend de quoi on rit. »

Riant toujours, je me dirigeai vers la bulle centrale avec deux tasses de café.

« L'enfer n'est toujours pas en vue ? »

Mike hocha la tête. Ses grosses mains tremblaient tandis que les miennes étaient aussi précises que celles d'un chirurgien lorsque je déposai les tasses.

Il sursauta lorsqu'après m'être débarrassé de mes bouteilles, je m'assis sur un banc.

« Ne t'assieds pas là, tu es tout mouillé ! Tu veux te tuer en faisant sauter quelques plombs en or massif ! »

Je m'essayai, puis m'installai pour observer l'œil vide sur le mur. Je bâillai, détendu. Mon épaule était comme neuve.

La petite boîte dans laquelle les gens parlent voulait dire quelque chose. Aussi, Mike poussa le bouton et lui dit de le faire.

« Carl est-il là, monsieur Perrin ?

— Oui, m'dame.

— Je voudrais lui parler. »

Mike se retira et je pris sa place. « Je vous écoute, dis-je.

— Comment vous sentez-vous ?

— Bien, merci. Je ne devrais pas ?

— C'était une longue descente. Je... je crois que je suis allée trop

loin.

— J'en suis ravi, dis-je, ça me permet de gagner quelques billets de plus. Je vais être millionnaire, grâce à cette clause sur les « circonstances extraordinaires ».

— Je ferai plus attention la prochaine fois, s'excusa-t-elle. Je crois que j'étais trop pressée. Désolée... » Quelque chose arriva à la phrase, aussi elle l'arrêta à ce point, me laissant avec tout un sac de réponses que j'avais en réserve.

J'enlevai une cigarette de derrière l'oreille de Mike et l'allumai avec le mégot fumant encore dans le cendrier.

« Carl, elle essayait d'être gentille, dit-il, après s'être retourné pour étudier les cadrans.

— Je sais. Moi pas.

— Je veux dire que c'est une gosse terriblement mignonne, agréable. Volontaire et tout ça. Mais qu'est-ce qu'elle a bien pu te faire ?

— Dernièrement ? » demandai-je.

Il me regarda, puis baissa les yeux sur sa tasse. « Je sais que ça ne me regar...

— Du lait et du sucre ? »

Ikky ne revint pas ce jour-là, ni la nuit suivante. Nous trouvâmes un programme de Dixieland sur l'une des stations de radio de La Ligne de Vie et laissâmes l'appel du bugle rager, pendant que Jean se faisait envoyer son dîner dans le Glisseur. Plus tard, elle demanda qu'on y dresse un lit. Je mis la radio plus fort lorsqu'on donna *Deep Water Blues*^[4] et attendis qu'elle appelle pour nous injurier. Elle ne le fit pas, cependant, aussi décidai-je qu'elle devait dormir.

Puis j'entraînai Mike dans une partie d'échecs qui dura jusqu'à l'aube. Ce qui limita la conversation à quelques « échec », « échec et mat » et un « sacré bon dieu ! ». Comme il est mauvais joueur, cela sabota efficacement la conversation qui aurait pu s'ensuivre, ce qui me convenait parfaitement. J'avalai un steak-frites pour mon petit déjeuner et allai au lit.

Dix heures plus tard, quelqu'un me secoua pour me réveiller, et je m'appuyai sur un coude, refusant d'ouvrir les yeux.

« Qu'est-ce qu'il se passe ?

— Je suis désolé de vous réveiller, me dit un jeune marin, mais Miss Luharich désire que vous débranchiez l'arabesque pour que nous puissions bouger. »

Je me frottai un œil, ne sachant pas encore si je devais être amusé.

« Qu'on le remonte. N'importe qui peut le débrancher.

— C'est déjà fait, monsieur. Mais elle dit que c'est dans votre contrat et qu'il vaut mieux faire les choses dans les règles.

— C'est très délicat de sa part. Je suis certain que mon syndicat appréciera ce geste.

— Euh, elle a dit aussi que vous devez changer de short, vous peigner et vous raser. M. Anderson va filmer la scène.

— Okay, fiston. Dis-lui que je suis en route. Et demande-lui si je peux lui emprunter un peu de vernis à ongles pour mes orteils. »

Je passerai sur les détails. Je fus prêt en trois minutes. Je jouai correctement mon rôle, m'excusant même lorsqu'en glissant, je heurtai le complet immaculé d'Anderson avec l'arabesque mouillée. Il sourit, se brossa. Elle sourit, même si toutes les crèmes Luharich ne parvenaient pas à masquer les cernes sombres sous ses yeux. Et je souris, en saluant de la main tous nos fans, là-bas, à Vidéoland. N'oubliez pas, madame Univers, vous aussi, vous pouvez attraper un monstre. Il suffit d'utiliser la crème nourrissante Luharich.

Je redescendis pour me faire un sandwich au thon avec mayonnaise.

Deux journées comme des icebergs – mornes, désolées, à moitié fondues, froides, pour la plus grande partie immergées, et complètement hostiles à la paix de l'esprit – s'écoulèrent et ce fut bon de les avoir derrière soi. Je souffris de quelques remords et de plusieurs rêves perturbants. Puis j'appelai La Ligne de Vie pour vérifier mon compte en banque.

« Tu as l'intention de faire des courses ? me demanda Mike, qui m'avait fait l'appel.

— Je rentre chez moi, dis-je.

— Hein ?

— J'arrête les frais, Mike. Ikky peut aller se faire foutre ! Vénus aussi ! Les entreprises Luharich aussi ! Et toi, de même !

— Qu'est-ce qui te prend ?

— J'ai attendu plus d'un an pour avoir ce boulot. Maintenant que je l'ai, j'ai décidé que toute cette affaire me dégoûte.

— Tu savais de quoi il s'agissait quand tu as signé ton contrat. Quoi que tu fasses, tu vends des produits de beauté quand tu travailles pour des fabricants de produits de beauté.

— Oh ! ce n'est pas ça qui m'embête. J'admets que l'aspect commercial m'irrite beaucoup, mais l'Hypertanker a toujours été une entreprise publicitaire, depuis sa mise à flot.

— Alors ?

— Cinq ou six choses en même temps. La principale est que je m'en fous maintenant. Autrefois, le fait d'attraper cette créature envahissait toute ma vie, maintenant ça ne veut plus rien dire. Je me suis ruiné pour ce qui n'était au début pour moi qu'une farce et j'en voulais pour mon argent. Maintenant, je prends conscience que, peut-être, je l'ai

mérité. Je commence à avoir pitié d'Ikky.

— Et tu n'en veux plus ?

— Je l'attraperai s'il se laisse faire, mais je n'ai plus envie de risquer ma vie pour le mettre dans ce frigo.

— Je suppose que ce n'est qu'une des quatre ou cinq choses qui s'ajoutaient à ce que tu as dit.

— Ce qui signifie ? »

Il fit semblant de scruter le plafond.

Je grognai.

« Okay, mais je ne le dirai pas, ne serait-ce que pour ne pas te donner le plaisir d'avoir deviné juste. »

Lui, ricanant : « Cet air qu'elle affecte, ce n'est pas seulement en l'honneur d'Ikky.

— À côté, à côté, dis-je en secouant la tête. Nous sommes tous deux par nature des explosifs nucléaires. On ne va pas construire une fusée avec un moteur à chaque bout – ce qui est au milieu explose forcément.

— *C'était* comme ça. Ce n'est pas mes oignons, naturellement.

— Répète ça encore une fois, et tu n'auras plus de dents pour le dire.

— Quand tu voudras, mon grand, dit-il, en levant les yeux, et où tu voudras...

— Alors, vas-y. Répète !

— Elle se fiche éperdument de ce sacré vaurien, elle est venue ici pour toi. Ce n'est pas toi l'appât, cette fois-ci.

— Cinq ans, c'est trop long.

— Il doit vraiment y avoir quelque chose derrière cette immonde carapace, pour que les gens t'aiment, marmonna-t-il. Ou bien je ne te parlerais pas comme ça. Peut-être que tu nous rappelles à nous, êtres humains, ce chien galeux qui nous faisait pitié quand on était mômes. De toute façon, il y a quelqu'un qui veut t'emmener chez lui et te dorloter. Il y a sûrement aussi un rapport avec les mendiants qui ne peuvent pas se payer le menu.

— Camarade, dis-je en ricanant, tu sais ce que je vais faire sitôt arrivé à La Ligne de Vie ?

— Je crois que je le devine.

— Tu te trompes. Je prends la première fusée pour Mars, et puis je rentre chez moi, en première classe. Les faillites sur Vénus ne s'appliquent pas aux actions sur Mars et j'ai encore quelques liasses cachées là où les mites et la corruption ne pénètrent point. Je vais acheter une grande maison sur le Golfe et si jamais tu es au chômage, tu peux venir déboucher les bouteilles pour moi.

— Tu n'es qu'un sale poltron, observa-t-il.

— Okay, je l'admets. Mais c'est à elle que je pense aussi.

— J'en ai entendu, des histoires sur vous deux, dit-il. Tu n'es qu'une canaille, un ivrogne et elle n'est qu'une salope. C'est ce qu'on appelle la compatibilité d'humeur ces temps-ci. Je te défie, Monsieur l'homme-appât, d'essayer de garder ce que tu attrapes. »

Je tournai les talons.

« Si jamais tu es au chômage, appelle-moi. » Je refermai la porte derrière moi le plus doucement possible, tandis qu'il attendait que je la claque.

Le jour de l'avènement de la Bête se leva comme tous les autres. Je redescendai pour placer l'appât, deux jours après ma remontée sans gloire dans les eaux vides. Simple travail de routine, si jamais...

Je criai un « bonjour » de l'extérieur du Glisseur et reçus une réponse de l'intérieur avant de poursuivre mon chemin. J'avais réfléchi sur les paroles de Mike, sans bruit et sans fureur, et tout en n'approuvant ni leur sentiment ni leur signification, j'avais opté pour la politesse.

Je descendis donc en suivant un tir tout à fait correct, à environ deux cent quatre-vingt-dix mètres. Les câbles, tels des serpents, ondulaient, noirs, sur ma gauche et je suivis leurs sinuosités depuis le jaune-vert jusqu'à l'obscurité. Silencieuse était cette nuit aquatique et j'y traçai mon chemin comme une comète qui louche, mais la queue en avant.

J'attrapai le câble lisse et glissant, et commençai à préparer l'appât. Un monde glacial m'enveloppait des pieds à la tête. On aurait dit un énorme courant d'air, comme si on venait d'ouvrir des portes gigantesques. Le courant ne me faisait pourtant pas dériver vers le fond.

Ce qui voulait dire que quelque chose remontait peut-être des profondeurs, quelque chose d'assez gros pour déplacer un tas d'eau. L'idée ne me venait toujours pas que ce pouvait être Ikky. Un courant étrange, peut-être, mais pas Ikky. Ha ! ha !

J'avais fini d'attacher les courroies et j'étais en train de tirer le premier cordon pour gonfler l'appât, lorsqu'une immense île rocailleuse et noire se dessina sous moi...

Je dirigeai le rayon de ma lampe vers le bas. Sa gueule était ouverte.

J'étais la proie.

Les vagues d'une peur mortelle m'inondèrent. Mon estomac implosa. J'étais au bord de l'évanouissement.

Une chose, et une chose seulement, restait à faire. Tirer les autres cordons. Je le fis.

À ce moment-là, je pouvais compter les écailles autour de ses yeux.

L'arabesque pneumatique grossit, devint d'un rose

phosphorescent... fit son métier d'arabesque !

Puis ma lampe. Il fallait l'éteindre, laisser seulement l'appât devant lui.

Un dernier regard en arrière tandis que je branchai mes moteurs auxiliaires, et m'élançai vers la surface, vers la vie.

Il était si proche que l'arabesque rose se reflétait sur ses crocs, dans ses yeux. Quatre mètres, et je caressai ses joues ondoyantes avec les remous de mes moteurs auxiliaires. J'ignorai alors s'il me suivait ou s'il s'était arrêté. J'avais cessé de penser en attendant d'être mangé.

Les moteurs auxiliaires s'arrêtèrent et j'agitai faiblement mes jambes.

Trop vite. Je sentis venir la crampe. Un éclair de ta lampe, cria le lapin. Une seconde, pour voir...

Ou bien pour en finir, répondis-je. Non, lapin, on ne regarde pas les chasseurs. Reste dans l'obscurité.

J'atteignis les eaux vertes, puis vert-jaune, puis la surface.

À toute allure, je nageai vers l'Hypertanker. Les vagues de l'explosion, en dessous de moi, me projetèrent en avant. Le monde se referma et j'entendis un cri au loin : « Il est vivant ! »

Une ombre géante et une onde de choc. Le câble était vivant aussi.

« Adieu, Perrin, adieu yeux violets, adieu Ikky. C'est le moment de me rendre aux Champs-Élysées des poissons. Peut-être ai-je péché... »

Quelque part, La Main se refermait. Qu'est-ce qu'un appât ?

Quelques millions d'années. Je me souviens d'avoir commencé comme un organisme unicellulaire, qui, douloureusement, s'était transformé en une créature amphibienne, puis un être doté de poumons. De très haut, dans mes arbres, j'entendis une voix.

« Il revient à lui. »

Je réintégrai mon équipement *d'homo sapiens*, puis fis un pas de plus, vers la gueule de bois.

« N'essaie pas de te lever.

— Est-ce qu'on l'a attrapé ? articulai-je.

— Il résiste mais il est accroché. Nous avons cru qu'il t'avait pris comme amuse-gueule.

— Moi aussi.

Respire un peu de ça et tais-toi. »

On me fourra un masque sur le visage. Bien ; levons les verres et buvons...

« Il était dans les profondeurs. Au-delà de la portée de l'écran. Nous ne l'avons aperçu que lorsqu'il a commencé à remonter et là, il était trop tard. »

Je bâillai profondément.

« On va te rentrer, maintenant. »

Je réussis à dégager le poignard attaché à ma cheville.

« Essaie pour voir, mais fais gaffe à tes doigts.

Tu as besoin de repos.

Alors, apporte-moi quelques couvertures. Je reste là. »

Je m'allongeai et fermai les yeux.

On me secouait. Ténèbres et froid. Des projecteurs saignaient jaune sur le pont. J'étais allongé sur un lit improvisé, coincé contre la bulle centrale. Même tout enrobé de laine comme je l'étais, je frissonnais.

« Onze heures ont passé. Tu ne verras plus rien maintenant. »

J'avais un goût de sang dans la bouche.

« Bois ça. »

De l'eau. J'avais une remarque à faire mais mes lèvres ne parvenaient pas à la formuler.

« Ne me demande pas comment je me sens, croassai-je. Je sais que c'est ce qui vient après, mais ne me le demande pas. Okay ?

— Okay. Tu veux descendre maintenant ?

— Non, donne-moi seulement ma veste.

— Voilà.

— Que fait-il ?

— Rien. Il est au fond. Il est drogué mais il reste au fond.

— Ça fait combien de temps qu'il ne s'est pas montré ?

— Deux heures environ.

— Et Jean ?

— Elle ne veut laisser personne entrer dans le Glisseur. Écoute, Mike te demande de rentrer. Il est juste derrière toi, dans la bulle. »

Je m'assis et me retournai. Mike me regardait, il me fit un geste. Je lui rendis son salut.

Balançant mes pieds par terre, je pris deux grandes inspirations. Douleur dans l'estomac. Je me levai et entrai dans la bulle.

« Commenksava ? » s'enquit Mike.

J'examinai l'écran. Pas de Ikky. Trop profond.

« Qu'est-ce que tu m'offres ?

— Café.

— Non, pas de café.

— Tu es malade. De plus, le café est la seule boisson autorisée ici.

— Le café est un liquide brunâtre qui vous brûle l'estomac. Tu en as dans le tiroir du bas.

— Il n'y a pas de tasse. Il faudra prendre un verre.

— Ça va être dur. » Il versa.

« Tu fais ça bien. Tu t'entraînes pour ce boulot ?

— Quel boulot ?

— Celui que je t'ai offert... » Une tache sur l'écran !

« Il remonte, m'dame, il remonte ! cria-t-il dans la boîte.

— Merci, Mike. Je le vois aussi, crépita-t-elle.

— Jean !

— Tais-toi ! Elle est occupée !

— C'était Carl ?

— Ouais, répondis-je. À plus tard » et je coupai le contact.

Pourquoi avais-je fait ça ?

« Pourquoi as-tu fait ça ? »

Je ne le savais pas.

« Je ne sais pas. »

Sacrés échos ! Je me levai et sortis.

Rien. Rien.

Quelque chose ?

L'Hypertanker était en train de se balancer ! La bête avait dû faire marche arrière, quand elle avait vu la coque, et s'enfoncer à nouveau. De l'écume, sur ma gauche, bouillonnante. Un spaghetti interminable, qui était un câble, rugit dans le ventre des profondeurs.

Je restai là un moment, puis rentrai dans la bulle.

Malade pendant deux heures. Un mieux après quatre.

« La drogue commence à faire son effet sur lui.

— Ouais.

— Et Miss Luharich ?

— Quoi ?

— Elle doit être probablement à moitié morte.

— Probablement.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Elle a signé un contrat pour ça. Elle savait ce qui pouvait se passer. Et ça s'est passé.

— Je pense que tu pourrais l'attraper.

— Moi de même.

— Elle aussi.

— Alors, qu'elle me le demande. »

Ikky dérivait, sous l'effet de la drogue, à trente brasses.

Je sortis faire une autre promenade et, par hasard, passai derrière le Glisseur. Elle ne regardait pas dans ma direction.

« Carl ! Entre donc ! »

Yeux de Picasso, c'est ça, et une conspiration pour que je manœuvre le Glisseur...

« Est-ce un ordre ?

— Oui – Non ! S'il te plaît. »

Je me précipitai à l'intérieur pour prendre les commandes. Il remontait.

« On pousse ou on tire ? »

J'appuyai sur le bouton pour enrouler le câble et il suivit comme un petit chat.

« Décide-toi, maintenant. »

Il s'arrêta, rétif, à dix brasses.

« On l'amuse ?

— Non ! »

Elle le ramena vers la surface – cinq brasses, quatre...

À deux brasses, elle sortit les extenseurs qui l'agrippèrent. Puis les gruffes.

Cris silencieux et un éclair de flash.

L'équipage vit Ikky.

Il commença à se débattre. Elle garda les câbles raides, leva les gruffes... souleva le monstre.

Encore deux pieds, et les gruffes se mirent à pousser.

Hurlements, bruits de course.

On aurait dit un épi de maïs géant ondulant sous le vent, le cou frémissant, les collines vertes de ses épaules...

« Qu'il est gros, Carl ! » cria-t-elle.

Et il continua à grossir, grossir, grossir, en se débattant.

« *Maintenant !* » *

Il nous regarda.

Il nous regarda, comme le Dieu de nos ancêtres les plus reculés devait les regarder. La peur, la honte, un rire moqueur, tout cela résonna en même temps dans ma tête. Dans sa tête à elle, aussi ?

« Maintenant ! »

Elle leva les yeux sur cette espèce de tremblement de terre.

« Je ne peux pas ! »

C'était terriblement simple, cette fois, maintenant que le lapin était mort. Je tendis la main.

Et arrêtai mon geste.

« Fais-le toi-même.

— Je ne peux pas. Vas-y, Carl !

— Non. Si c'est moi qui le fais, tu passeras ta vie à te demander si tu aurais pu le faire. Et tu y perdras ton âme. Je le sais, parce que nous nous ressemblons et que c'est ce qui m'est arrivé. Fais-le, maintenant ! »

Elle regardait Ikky fixement.

Je l'attrapai par les épaules.

« Imagine que c'est moi, là, devant toi, lui dis-je, je suis un serpent de mer, une bête monstrueuse, haïssable, qui ne cherche qu'à te détruire. Je suis l'instance suprême. Pousse le bouton. »

Sa main se tendit, se rétracta.

« Maintenant ! »

Elle poussa le bouton.

Après avoir déposé son corps inanimé sur le sol, j'en terminai avec Ikky.

Il fallut sept bonnes heures avant que je me réveille au

bourdonnement régulier du moteur de l'Hypertanker.

« Tu es malade, m'annonça Mike.

— Et Jean ?

— La même chose.

— Où est la bête ?

— Dans la soute.

Bien. » Je me tournai sur le côté... « On l'a eu cette fois. »

Voilà comment les choses se sont passées. On ne naît pas homme-appât, je crois, mais les anneaux de Saturne entonnent la marche nuptiale, la dot que le monstre marin nous a laissée.

Traduit par Martine Wiznitzer.

The door of his face, the lamps of his mouth.

© Mercury Press Inc., 1965

© Librairie Générale Française, 1982, pour la traduction.

LE CONGRÈS DES ANIMAUX

Par R.A. Lafferty

On trouvera dans cette nouvelle une démonstration de la diversité des créatures que peut abriter la science-fiction. Dépassant le concept du zoo imaginaire évoqué par Borges, les personnages comprennent notamment un australopithèque, une poupée de son grandeur nature, la personnalité schizophrène – devenue fantôme – d’une jeune dame morte depuis longtemps, un bœuf aux yeux brillants, un couple de chevaux... Le titre original choisi par l’auteur démarque celui d’un roman bien connu de George Orwell, mais la substance et le mode de narration sont bien différents.

La plupart des animaux comprennent leurs rôles, mais l'homme, en comparaison, semble troublé par un message, dont, dit-on souvent, il ne se souvient pas exactement ou qu'il a mal compris.

(Loren Eiseley,
The Unexpected Universe.)

Un anarchiste et des arbres hirsutes,
Un gros éclair rouge qui vole,
Un chevreuil qui se cabre, une brise sauvage,
Une petite fille avec de vrais yeux.

(*L'Écho-logiste.*)

« Votre anarchiste a abîmé mon gazon, dit Mrs. Bagby à Barnaby Sheen, tandis que je me promenais avec lui un matin. Il pousse si dru tout d'un coup que je suis découragée. J'ai beau le tondre, le tailler, il n'y a rien à faire. Et mes arbres ! Regardez mes arbres !

— Je regarde vos arbres, répondit Barnaby. Ils ont l'air de pousser avec plus de vigueur, ce qui me plaît. Mais de quel anarchiste voulez-vous parler ?

— Cet anarchiste qui habite chez vous et qui vagabonde un peu partout. Je ne sais même pas si c'est un singe ou un homme.

— Oh ! c'est un jeune garçon, répondit Barnaby. Je pense que ce sera un homme quand il grandira, bien que certains membres de son espèce deviennent singes à l'état adulte. Les implications théologiques de tout ceci me laissent rêveur. Mais pourquoi dites-vous que c'est un anarchiste ?

— Parce qu'il lui suffit de regarder mon gazon pour le rendre malade.

— Votre gazon me semble se porter à merveille, dit Barnaby.

— Oui, il est retourné à l'état sauvage, voilà tout, insista la dame. Il y a tant de choses dans le quartier qui ont changé après...

— ... après un regard de lui ? Oui, je sais, Mrs. Bagby. Ou plutôt, je ne sais rien. Je n'y comprends rien moi-même. Quand j'ai posé la question à Austro, il a souri, c'est tout. Son vocabulaire s'est élargi, mais de là à discourir sur un sujet aussi ontologique que celui-ci ! D'ailleurs, il semble bien que j'aurais du mal à le faire, moi aussi.

— Eh bien, il faut vous en débarrasser, Mr. Sheen, dit Mrs. Bagby. Ce quartier n'est pas un jardin zoologique.

— Il devrait l'être, Mrs. Bagby, répondit sérieusement Barnaby. Le monde entier devrait être un jardin zoologique, un jardin qui renfermerait toutes les espèces vivantes. Il l'a été autrefois, je crois. C'est une erreur de penser que le premier jardin était petit. Il englobait le monde. *C'était le monde*. Débarrassez-vous de votre mari et de vos enfants, Mrs. Bagby et je me débarrasserai d'Austro, de Loretta et de Mary Mondo. C'est *ma* famille. Et Austro n'est pas un anarchiste. C'est vous qui l'êtes. » Nous la plantâmes là, sachant qu'elle n'était pas contente et en étant désolés. Le gazon et les arbres avaient effectivement l'air plus sauvage qu'avant.

(Austro, l'homme à tout faire et le barman de Barnaby Sheen, appartenait à la race de *l'australopithecus*, qui est soit un singe, soit un homme-singe, soit un homme, le moyen terme étant en fait impossible. La race, disait-on, en était depuis longtemps éteinte, mais Austro était bien la preuve du contraire.)

(Loretta Sheen était une poupée de son grandeur nature. Barnaby était persuadé que cet objet était le corps non mort de sa véritable fille Loretta. Nous connaissions tous Barnaby depuis longtemps, mais il était impossible de nous rappeler d'une manière certaine s'il avait vraiment eu une fille ou pas.)

(Mary Mondo était un fantôme, la personnalité schizophrénique d'une fille du nom de Violet Lonsdale, qui était morte depuis longtemps. Mais Mary Mondo, elle, n'était pas morte.)

J'ai déjà expliqué l'existence de ces trois-là ailleurs et à d'autres moments, mais il faut la ré-expliquer de temps à autre. Ces gens-là ont besoin d'un tas d'explications.

Barnaby avait aperçu un étrange mouvement dans le fossé boisé, derrière sa maison. Nous le vîmes tous deux soudain, au milieu des petits saules, presque caché. Mais si c'était ce que cela semblait être, c'était un peu gros.

« Austro veut réunir différentes sortes de gens, Mr. Sheen », dit soudain Chiara Benedetti. (Ce n'était pas à elle qu'on devait le mouvement dans le fossé : elle était arrivée d'une autre direction ou bien elle s'était simplement matérialisée là.)

« Mais bien entendu, bien entendu, Chiara, dit Barnaby. Ma maison est la maison d'Austro. Il peut inviter qui il veut. Mais pourquoi te l'a-t-il demandé à toi et pas à moi ?

— Il y a certaines choses qu'il ne sait pas comment vous demander, répondit-elle, et les gens qu'il veut inviter, eh bien, ce ne sont pas tout à fait des gens. »

(Chiara devait avoir, oh ! entre dix et quinze ans : c'est difficile de déterminer exactement l'âge d'une fille. Elle était plus jeune que

Loretta Sheen et Mary Mondo, dont la jeunesse était à présent figée à jamais. Elle n'était pas assez âgée pour faire partie du cours de Participation à la Psychologie qui avait coûté à Loretta, Mary-Violet et quelques autres leur vie normale.)

« Chiara, nous venons d'apercevoir un mouvement, là-bas, dans le fossé, dit Barnaby. J'ai l'impression que c'était un chevreuil. C'est curieux qu'il vienne en ville alors que les bois et les prairies sont en pleine floraison. Chiara, il y a quelque chose de sauvage dans la brise, aujourd'hui. »

En fait, ce fossé était une sorte de petit espace vert à l'intérieur de la ville. Barnaby Sheen en possédait un hectare et Cris Benedetti, le père de Chiara, en avait autant, en mitoyenneté. Le petit bois s'étendait sur leurs terres à tous les deux.

« Oui, c'est bien un chevreuil, dit Chiara. Il y a aussi un bison.

— Non, Chiara, ce sont des mots seulement, la sermonna Barnaby.

— Oui, mais de le dire le rend vrai. De le dire et de le voir. Comment croyez-vous que ce chevreuil soit arrivé jusqu'ici ? Ce sont les gens qui sont venus à la réunion d'Austro. Cela va durer trois ou quatre jours. Il vous faudra leur fournir le gîte et le couvert à tous, et ce ne sera pas facile.

— Eh bien, alors, ce sera difficile, Chiara, dit Barnaby. Mais je ferai de mon mieux, et je compte sur toi et les autres pour m'aider. Oh ! Mrs. Bagby dit qu'Austro abîme son gazon et ses arbres, qu'il en ferait des plantes sauvages.

— Elle disait avant la même chose de moi, Mr. Sheen. Je crois que c'était vrai d'ailleurs. Mais je ne le faisais pas aussi bien qu'Austro. Elle disait que je leur faisais peur rien qu'en les regardant. Elle disait que je les faisais ressembler à l'herbe et aux arbres des tableaux de Rossetti, qu'ils n'avaient plus l'air de vrais arbres ni de vrai gazon. Et c'est exact, parce que j'ai de vrais yeux.

— Chiara, je crois que Rossetti comprend mieux la réalité que Mrs. Bagby, répondit Barnaby. Et je crois aussi que tu peux affecter les choses avec ton regard et tes émotions. Mais je ne pense pas que tu aies pu transformer un égout en ruisseau transparent. »

L'accusation était vraie en ce qui concernait le fossé, qu'elle fût vraie ou non au sujet de la propriété de Mrs. Bagby : le fossé ressemblait vraiment à un tableau de Rossetti. Et c'était parce que Chiara s'y promenait en le regardant de ses yeux bleu-noir jusqu'à ce qu'il soit impossible pour les autres de le voir différemment.

« Si les plantes sont sensibles à la sympathie et au regard, pourquoi pas un égout ? demandai-je.

— Ah ! Laff, les égouts n'attirent pas beaucoup la sympathie, répondit Barnaby, pourtant il est vrai que le ruisseau est pratiquement un égout lorsqu'il entre dans mon fossé et que c'est un ruisseau

transparent à la Rossetti lorsqu'il en sort. Chiara ! Tu vois cet éclair à travers les arbres et les buissons. Il suit les ombres bleutées et file si adroitement derrière les arbres qu'on peut à peine le voir. Mais c'est un cardinal ! Et il est aussi gros qu'un dindon !

— Oui, c'est le cardinal royal, acquiesça Chiara, comme si elle le connaissait bien. C'est un des invités d'Austro. Si vous trouvez qu'il est gros pour un cardinal, attendez de voir le chevreuil ou le bison.

— As-tu une idée, ma chère enfant, du nombre de gens qu'Austro a invités ?

— Oh ! ce n'est qu'une réunion au niveau de la division régionale, alors, il n'y en aura pas tellement. Quelques douzaines ou quelques centaines.

— La division régionale *de quoi*, Chiara ? demanda Barnaby, un peu inquiet.

— Quelquefois, les gens ordinaires qui la connaissent l'appellent la Chambre Basse. Mais les délégués disent qu'on devrait l'appeler la Chambre Élargie.

— Est-ce que ces délégués un peu curieux comprennent ce qu'ils font, Chiara ?

— Oui, la plupart d'entre eux, Mr. Sheen. Et vous ? »

« Si l'on contemple l'évolution par en bas, on aperçoit le développement – si on la contemple par en haut, on aperçoit la Création. »

(E.I. Watkin, *L'Arc dans les nuages.*)

D'abord, vinrent les réponses bien devant, Puis des hordes de questions se bousculant – (« Je ne puis rester, dit l'homme aux graines, ni prendre mes aises avec les seigneurs. »)

(*L'Écho-logiste.*)

« *Archè* signifie le commencement, l'origine, expliquait le docteur George Drakos. Dans un deuxième temps, cela veut dire le principe, ce qui est la même chose que l'origine, le droit, la règle. Enfin, cela veut dire l'autorité ou bien la charge.

— Et anarchie ? demanda Barnaby Sheen d'un air trop innocent.

— Vous en connaissez le sens. C'est exactement le contraire d'*archè*. Ce n'est pas le commencement ; ce n'est jamais original en quoi que ce soit ; c'est le non-principe ; cela ne peut s'appliquer à une quelconque autorité ; et cela ne peut jamais représenter une charge.

— Mais si l'anarchie vient d'abord ?

— Alors, les mots n'ont plus de sens et tout est à l'envers. Mais il n'en est pas ainsi.

— Ce n'est pas l'anarchie qui règne à l'aube du monde ? Le chaos primitif ? Et le principe, l'ordre, le dessein et l'autorité qui apparaissent et se développent plus tard ?

— Jamais, Barney, jamais. L'anarchie ne peut appartenir à l'ancien ou au primordial. L'anarchie est toujours moderne, c'est-à-dire ce qui est « de mode », cet état des plus limités et éphémère.

— J'ai entendu aujourd'hui qualifier d'anarchiste une personne plutôt primordiale, bien que jeune en âge, aventura Barnaby.

— C'est une erreur, insista Drakos. Il y a un malentendu général sur ce qu'on appelle le commencement et ce qui se développe par la suite, ou évolution. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil et le soleil lui-même n'a jamais été aussi nouveau que certains l'ont dit. On a trop souvent considéré le monde comme le produit d'une évolution par la sélection naturelle, comme le résultat d'un chaos sans but plutôt que d'un ordre pourvu d'une direction. Les gens qui l'ont vu ainsi sont suffisamment nombreux pour le faire ainsi, à toutes fins incommodes.

Mais chaque thèse, si on la pousse jusqu'au bout, en arrive à sa conclusion innée. Et la seule conclusion possible à la thèse de la sélection naturelle, c'est la pollution totale jusqu'à ce que suffocation et mort s'ensuivent : les effluves de l'idiotie organisée et répandue amènent toujours cette suffocation. Et les dernières voix étranglées de ceux qui croient dans le chaos originel croasseront : « C'est la faute des autres, de ceux qui ont dit qu'au commencement était l'ordre. Ce sont eux qui ont provoqué la catastrophe. »

« Il faut que nous voyions l'histoire tout entière avec des yeux plus logiques et nous devons être suffisamment nombreux pour voir le monde tel qu'il est et rétablir sa logique. Voir le monde et le sentir tel qu'il devrait être sont des actes créateurs, pour l'amener à être comme il devrait être. Nous avons été trop longtemps des seigneurs imparfaits. À présent... »

Un petit professeur qu'on appelait l'homme aux graines, et qu'on considérait comme un excentrique, entra dans la pièce où nous étions rassemblés. Quelqu'un avait dû lui montrer le chemin. Il n'aurait jamais pu trouver tout seul ce bureau-bar privé. Ce fut Austro, jouant au valet de chambre, avec force gestes étonnants, qui l'introduisit. Puis Austro disparut, détala, s'évanouit.

« Austro veut donner une fête en l'honneur de ses amis et associés », dit l'homme aux graines. (J'ai oublié son nom ; tout le monde oublie toujours son nom.) « Qui ne sont pas tous humains, acheva le petit homme faiblement.

J'en ai entendu parler, dit Barnaby, mais il me semble que j'en sais de moins en moins à mesure qu'on m'en parle. Mary Mondo, quel genre de gîte, quel genre de couvert, offrirais-tu à un blaireau, un castor, un chien de prairie, un vautour ou un nécrophore ?

— Du crottin. Je pense que nous aurons besoin d'un tas de crottin, transmit-elle. Oh ! il y a tant de choses qu'on peut faire avec du crottin ! Les bousiers adorent ça, ainsi que les coccinelles. C'est la base de cycles de vie entiers. Un grand nombre de créatures se sentiront ainsi chez elles. On en revient toujours à cette question qui n'a pas de réponse, vous savez bien : qu'est-ce qui vient avant, le cheval ou le crottin ? Mais le crottin est indispensable.

— Je suis bien d'accord. C'est un fait qu'on oublie trop souvent. Merci, Mary, dit Barnaby, nous allons faire des réserves de crottin et acheter plusieurs chevaux.

— Vous avez déjà les chevaux, dit le petit professeur. Des chevaux plutôt grands et rustiques. Je ne crois pas qu'ils appartiennent à quelqu'un des environs. Ils ne sont certainement pas d'ici. Dites-moi, où se trouve cette Mary à laquelle vous parlez et que je ne peux pas voir ?

— Vous ne pouvez pas la voir parce que vos yeux sont incomplets,

mon ami, dit Barnaby. Et pour cette raison, vous êtes, comme je le soupçonnais, un délégué incomplet de cette réunion, quelle qu'elle soit.

— Je la vois un peu maintenant », dit l'homme aux graines. Et il le disait honnêtement.

Nous étions ce soir-là réunis dans le bureau-bar de Barnaby Sheen. Il y avait Barnaby lui-même, Harry O'Donovan, le docteur George Drakos, Cris Benedetti, les quatre hommes qui savaient tout et moi-même, qui étais loin de savoir tout. Et maintenant, il y avait aussi le petit professeur qui ne savait pas tout non plus. Et il y avait Austro qui allait et venait ; et Loretta et Mary qui étaient là sans l'être.

« Je suis ici ce soir à double titre, Barney, dit Drakos, en tant que médecin et observateur aussi bien qu'en tant qu'ami. Le Bureau de la Santé s'inquiète depuis l'apparition d'animaux sauvages autour de ta propriété. Le Bureau se réunit demain à ton sujet et je dois y participer. Je suis ici ce soir pour recueillir toutes les informations possibles.

— Je t'en prie, George, essaie, dit Barnaby. Je n'y comprends rien moi-même. Il y a des animaux ce soir dans le fossé qu'on ne voit pas en ville d'habitude : porcs-épics, castors, martres, chiens de prairie, blaireaux, skunks, lapins, renards, lièvres, chats sauvages, belettes, loutres, rats laveurs.

— Et des martinets, ajouta Harry O'Donovan, qui avait une passion pour les oiseaux. Ce ne sont pas des oiseaux nocturnes, mais ils sont arrivés ce soir. Il y a aussi des oiseaux-chats, des rossignols et des geais. J'ai déjà vu autant d'oiseaux au mètre carré mais jamais autant d'espèces. Pluviers, hérons, canards, harles, oies. Il y a même un cygne : il doit venir tout droit du lac du même nom.

— Il vient de bien plus loin, selon ma fille Chiara », murmura doucement Cris Benedetti, d'un air respectueux. Quant à cet intrus de petit professeur, il roulait entre ses doigts de petits sacs remplis de graines, composés de feuilles brun-vert aussi souples que du cuir. On l'appelait l'homme aux graines parce qu'il avait toujours sur lui ces petits sacs de graines qu'il éparpillait partout. Autrement, il était tout à fait correct, dans le genre discret.

« Insectes, vers, serpents, escargots, grenouilles, je ne sais pas d'où ils viennent tous, dit O'Donovan. Et les poissons ! C'est impossible qu'il y ait d'aussi gros poissons dans un si petit ruisseau. Il n'est pas assez profond. Or, maintenant, il l'est ou, du moins, il en a l'air.

— Quelqu'un connaît-il la réponse ? demanda Barnaby Sheen.

— Certainement, répondit Drakos. C'est ce que j'étais en train d'expliquer lorsque le petit professeur est entré. « *En archè èn ho logos* », comme le dit Jean dans les Écritures. « Au commencement

était le Verbe ». Je vous ai déjà dit que *archè* voulait dire le commencement, l'origine, le principe, l'ordre et l'équilibre, la règle, l'autorité, la charge. Et *logos* ne veut pas seulement dire le Verbe. Cela veut dire également le discours, la discussion, l'étude, la raison. Et aussi la réponse. Ainsi la phrase veut dire en réalité : « Au commencement était la Réponse ». Le contraire de *logos*, *alogos*, signifie le non-raisonnable, le bavardage, l'absurdité.

— *Logos* veut également dire la logique, dit Barnaby. Mais venons-en au fait, George, la parole est vaine.

— Non, le véritable discours, la discussion, la logique, comme tu dis, la solution, le *logos*, est une perle sans prix. La parole n'est pas vaine. Et j'ai raison lorsque je dis que *toutes* les réponses ont été données au commencement. Hélas ! ce n'est pas facile de revenir au commencement, surtout dans un monde où l'on interdit de retourner en arrière ou même de regarder en arrière.

Vous êtes des Seigneurs, dit le petit professeur aux graines. Je ne me sens pas à l'aise avec vous. Je vais m'en aller pour assister à la séance de nuit et Austro va m'accompagner. Je suppose que vous aussi, Seigneurs, vous allez tenir séance, jour et nuit, pendant ces prochains jours. Vous avez votre rôle à jouer.

— Je doute que nous tenions séance aussi longtemps, répondit Barnaby. Pourquoi le ferions-nous ? Comment se fait-il que nous ayons un rôle à jouer dans ce Congrès des Animaux ?

— Oh ! vous êtes les quatre hommes qui savent tout, expliqua l'homme aux graines, en plus du scribe scribouillard qui consigne vos paroles, comme Austro le fait pour cette réunion de la division régionale de la Chambre Élargie. Vous êtes les Lords, les Seigneurs, la Chambre Haute.

— Que nous sachions tout n'est qu'une convention littéraire du scribe scribouillard ici présent. Il a raison, Laff, tu es un peu comme Austro. Mais nous ne savons pas tout, mon ami, nous ne savons pas tout.

— Néanmoins, les membres de la Chambre Élargie ont entendu dire qu'il en était ainsi et ils le croient. Ils ont besoin d'une sorte de contrepoids, pour faire équilibre. Et plusieurs d'entre nous, nous les courriers, les messagers entre les deux chambres, vous avons désigné pour remplir ce rôle. Il se peut qu'il y ait violence. Violence animale, si les délégués de la Chambre Élargie se mettent au travail, discutent, pour découvrir par la suite que les Seigneurs n'en tiennent aucun compte. »

Sur ces paroles, l'homme aux graines fit sa sortie, flanqué du jeune Austro.

Nous restâmes silencieux pendant un moment.

« Eh bien, sommes-nous des Lords ? demanda Cris Benedetti, à la

cantonade.

— Oui, Lords nous le sommes, dit Harry O'Donovan, les Seigneurs de la création. »

Nous retombâmes dans le silence.

« Nous n'allons pas avoir besoin de ce crottin, après tout, transmit Mary Mondo, entrant dans la pièce comme les personnes dans son état le font souvent. J'aurais dû connaître la réponse : le cheval vient avant. Le cycle fonctionne très bien et nous avons déjà un très joli nom pour notre hospitalité.

— Merci, Mary », dit Barnaby Sheen.

Si jamais je refaisais le Monde, J'aviverais le rire et la douleur.
(Chant du Grand Modeleur.)

Le Congrès des Animaux, où l'on grognait et glapissait,
 S'imposa à ses Frères Supérieurs. (Cela fait partie des choses
 qu'on ne peut empêcher mais les délégués s'entredévorerent.)
(L'Écho-logiste.)

Plusieurs jours et plusieurs nuits des plus intéressants suivirent. La plupart des choses intéressantes tournaient autour de ce fossé boisé ou ravin qui courait derrière la maison de Barnaby Sheen, entre sa propriété et celle de Cris Benedetti.

Le Congrès attira un certain nombre de gens. Certains étaient des officiels, d'autres des quasi-officiels, d'autres encore n'avaient rien d'officiel du tout. Mais ils ne virent pas tous la même chose : chacun voit les choses à sa façon. Certaines personnes virent que le fossé était rempli d'animaux. D'autres ne virent rien d'inhabituel, rien qu'un simple ravin pollué qui aurait dû être assaini ou comblé. Je parvenais à voir la plupart des créatures, mais il faut dire que je m'étais entraîné avec Austro, Chiara Benedetti et Mary Mondo.

Barnaby avait commandé deux cents balles de foin. Puis, quelques pains de sel de vingt-deux kilos chacun ; une grande quantité de sels minéraux en granulés ; quelque cinquante kilos de graines et autant d'aliments en boîte pour chat et pour chien.

« Voilà qui devrait pourvoir aux besoins de chacun, dit-il, sans avoir l'air convaincu. Cela devrait contenter les herbivores et les carnivores, le troupeau terrestre et les oiseaux du ciel, les... oh ! j'ai oublié. » Il commanda alors une autre cinquantaine de kilos d'aliments pour poisson. Ce genre de truc coûte très cher, surtout quand on le déverse droit dans de l'eau qui, bien que claire et limpide parfois, semble, à d'autres occasions, boueuse et putride.

Il y eut des ricanements, il y eut de gros rires, à portée d'oreille, il y eut des rires d'animaux. Cinglants. Des rires pleins de crocs.

« Je m'efforce de me montrer accueillant, à grands frais, envers des hôtes que je ne connais pas et que je n'ai pas invités, commenta Barnaby tristement. Et on se rit de moi. Maudites bêtes ! Vous grognez après moi ? Je vous montrerai ce que c'est que de grogner vraiment ! »

Mais nous savions tous que les aliments en boîte étaient

inacceptables, que cela avait été une erreur. Personne n'a envie de manger ça. Sauf les chiens et les chats domestiques. Et les chiens et les chats domestiques étaient en train de disparaître dans l'estomac d'animaux plus gros et plus sauvages. Ce que Barnaby avait commandé pour nourrir les poissons n'était pas plus acceptable. Vous n'avez jamais entendu un poisson rire sous cape ?

Le fossé semblait, parfois, beaucoup plus grand qu'il ne pouvait l'être matériellement. Le terrain ne mesurait pas plus de deux cents mètres de long sur cent mètres de large. Le fossé ou ravin qui serpentait au milieu, entre les deux propriétés, atteignait rarement plus de neuf mètres de large et deux mètres de profondeur. Or, à présent, il semblait beaucoup plus grand, comme s'il était surimposé sur une surface plus grande ou, plus probablement, comme s'il s'étendait sous terre et brillait à travers. Il occupait un espace qui venait d'ailleurs. Des perspectives inexplicables s'ouvraient...

« ... des perspectives et des perspectives et des terres vert-de-gris

« créées par mes vrais yeux, modelées par mes mains. »

D'où venaient ces paroles qui flottaient dans l'air, sans retenue ? Oh ! elles étaient issues en partie d'un puma roux qui, sans retenue, finissait d'avaler un chien. En partie d'un glouton, cet animal sauvage et diabolique. En partie d'un taureau cornu d'une taille peu commune et, en partie, d'un serpent vautré dans l'herbe. Austro trempait également là-dedans, mains et mufle. Ainsi que l'homme aux graines et un étranger. Mais leur forme verbale était due surtout à Chiara Benedetti, qui vibrait tout entière au milieu de la clairière obscure, là, chantant silencieusement, dégageant des vagues lumineuses de tout son corps et des étincelles de ses orteils et de ses oreilles. Oh ! oui, elle vibrait, tout animée d'esprit animal ! Et les créatures se maintenaient en vie mutuellement de toute leur attention et de tous leurs sens.

Il suffit de sept personnes pour créer ou prolonger l'existence d'une scène des plus vivantes, par le simple pouvoir de leurs yeux ou de leur esprit.

C'est du moins un philosophe grec qui le dit. Et Charles Harness a laissé entendre à peu près la même chose.

Mais on ne peut créer la réalité de cette façon ! Ou bien le peut-on ? Les scènes les plus réelles sont précisément celles qui sont créées ou prolongées par les yeux et par l'esprit. Il faut avouer que la quantité l'emporte souvent sur la qualité dans ce domaine.

Eh bien, l'œil le plus myope pouvait maintenant voir qu'il y avait d'étranges animaux se prélassant autour du fossé. Il y avait, par exemple, un bœuf aux yeux brillants en train de ruminer. Que pouvait-il bien faire là ? Il y avait aussi un couple de chevaux ombrageux. Il y avait un chevreuil. Et il y avait d'autres formes qu'on aurait pu prendre pour des animaux ou bien des souches ou des troncs

d'arbres.

Et ce bison éructant ? Il avait dû s'échapper du Blue Hills Ranch : ce sont les seuls qui ont des bisons. Ils essaient de les croiser avec du bétail pour conserver certaines qualités, mais ils n'obtiennent la plupart du temps que des hybrides stériles. Et ce poisson qui, telle une flèche, bondit à près d'un mètre de hauteur et sur trois mètres de long ? Comment un poisson peut-il faire un bond de près d'un mètre au-dessus d'eaux qui n'atteignent pas vingt-cinq centimètres de profondeur ?

« Vous ne vous êtes pas débarrassé de cet anarchiste, Mr. Sheen », se plaignait Mrs. Bagby, tandis qu'Austro traînait ses guêtres partout, un grand sourire aux lèvres, et gribouillait des dessins dans un grand carnet. « Je suis persuadée qu'il provoque ces étranges scènes par son simple regard et ses dessins, ajouta-t-elle.

— C'est la marque d'un grand artiste, Mrs. Bagby, commenta Barnaby.

— Mais il est impoli et le portrait qu'il a fait de moi est grossier, se plaignit-elle.

— Montre-le-moi », ordonna Barnaby à Austro.

Ce dernier apporta son carnet et montra le portrait d'un air mi-malicieux, mi-honteux. Nous le regardâmes. On voyait une sorcière à cheval sur un balai incroyablement usé qui venait juste de tomber en panne. Quelques paroles étaient inscrites dans une bulle mais comme elles étaient traduites dans le langage d'Austro, on ne pouvait pas les lire.

« Comment savez-vous que cela vous représente, Mrs. Bagby ? demanda Barnaby.

— Oh ! je le sais, je le sais. Regardez ce sourire d'anarchiste !

— Si seulement je pouvais lire les mots que tu as inscrits dans la bulle, Austro, souhaita Barnaby à voix haute. Que peut bien dire la sorcière quand son balai tombe en panne ?

— C'est écrit : C'est la goutte qui fait déborder le vase », dit Chiara Benedetti, en regardant le dessin. Ainsi, Chiara savait interpréter les gribouillages d'Austro.

« Austro s'exprime et écrit dans un langage intuitif, dis-je. Quelques personnes seulement peuvent le comprendre. Et on ne peut l'enseigner à personne.

— Oh ! tais-toi, Laff ! » grogna Barnaby. Il était trop intelligent pour le croire, même si c'était vrai.

« En réalité, les dessins d'Austro et les choses inscrites dans les bulles représentent les minutes des sessions de la Chambre Élargie, commenta l'homme aux graines, qui passait.

— Ah ! est-ce que l'éructation du bison, telle qu'on la voit dans la bulle de ce dessin, fait partie de ce qui se dit à la séance ? voulut

savoir Barnaby.

— Oh ! oui, naturellement, répondit l'homme aux graines. Le bison est l'un des orateurs les plus respectés ici. »

Barnaby rendit le grand carnet à dessin à Austro, qui se mit une fois de plus à dessiner furieusement les événements de la séance, les ébrouements, les grognements, les rugissements. La concorde ne régnait pas toujours, mais le lapin se tenait tout de même à côté du chat sauvage et on ne pouvait nier qu'il y eût une tentative de discussion vraie. Le chat sauvage fit une déclaration et Austro l'enregistra. Puis ce fut le tour du lapin. C'était exactement l'antithèse de ce que venait de dire le chat sauvage. Alors, le chat sauvage mangea le lapin. C'était la synthèse. Eh bien, comment se passent les discussions dans votre propre Congrès ? Austro notait scrupuleusement le tout.

« La réalité, dit Harry O'Donovan avec une lueur irréaliste dans les yeux, doit rester subjective pour chaque individu, même si la Foi et les Érudits prétendent qu'il existe une réalité objective. Nous avons joué par exemple, Cris, avec ta fille Chiara à « si c'était un animal » cet après-midi et pendant un moment, j'ai partagé une réalité subjective qu'elle avait créée. Je jouais souvent à « si c'était un animal » quand j'étais petit.

Je ne me souviens pas d'avoir jamais joué à « si c'était un animal », Harry, et j'étais pourtant petit en même temps que toi.

J'étais une poule mouillée. Je jouais avec mes sœurs », expliqua Harry O'Donovan.

C'était sans doute le deuxième soir que se tenait le Congrès des Créatures ; ou bien c'était après qu'on eut commencé à jouer à « si c'était un animal » (cela dépend du point de vue où l'on se place). Nous nous étions rassemblés dans le bureau de Barnaby Sheen une fois de plus en vue de quelques plaisantes libations et conversations nocturnes. Ou peut-être que la Chambre Haute était en réunion (cela dépend du point de vue où l'on se place).

« C'est un jeu très sophistiqué pour des enfants, expliqua Harry O'Donovan. Mais, paradoxalement, il est presque inaccessible aux adultes et encore plus aux adultes sophistiqués. Ce jeu est basé sur l'autohypnose et l'hypnose de groupe. Il s'agit de voir un animal ou un groupe d'animaux à partir d'un rocher, un arbre ou un buisson. Une forme ressemble *toujours* à quelque chose. Il n'est pas de forme si pauvre qu'elle ne puisse contenir deux points de vue ou plus. Quand ton gamin, Barney, dessine ces formes dans son carnet, et que tu les regardes, puis que tu regardes son dessin, tu vois la forme s'animer et prendre l'aspect d'un animal. Cela suffit à te faire dresser les cheveux sur la tête, à te faire voir des bêtes sauvages, farouches, voraces à moins de deux mètres de toi, à te faire sentir leur chaleur animale,

portée par la brise sauvage, à te faire sentir...

— ... le crottin, interrompit Barnaby. Il y a tant de choses qu'on peut faire avec du crottin. C'est un élément tout à fait nécessaire, comme Mary Mondo nous l'a fait remarquer. Et comme je l'ai fait moi-même remarquer, on le néglige trop souvent, on le déverse dans les égouts, au péril de nos vies. Ce ne sont pas les déchets qui sont à l'origine de la pollution, c'est le fait de les exclure du cycle. Mais poursuis donc, Harry.

— ... sentir l'odeur âcre de leurs fourrures, de leurs poils, l'haleine verte des herbivores et l'haleine rouge des mangeurs d'homme (Qui parle de l'odeur du crottin, Barnaby ? Le crottin n'a pas vraiment d'odeur lorsque les animaux ne sont pas enfermés ou entassés les uns sur les autres) ; à vous faire entendre le claquement de leurs crocs et le rugissement de leurs entrailles ! Ta fille Chiara, Cris, excelle à ce jeu, avec son imagination débordante. Elle a commis une faute cet après-midi, cependant...

— Et laquelle, Harry ? demanda Cris Benedetti.

— Le lynx. Elle l'a un peu raté lorsqu'elle en a créé l'illusion. Elle a oublié que les pattes étaient énormes en comparaison de son corps ; elle a également oublié les oreilles touffues et elle lui a fait une queue trop longue et trop fournie.

— Il n'y a pas de lynx dans les environs, intervint Drakos. Vous avez peut-être vu le lynx du zoo de Mohawk, mais c'est en fait un simple chat sauvage, de cette région. (Il y en a beaucoup dans les environs. Mais il faut avoir une vue perçante pour les apercevoir et vous ne l'avez pas.) Elle n'a pas fait d'erreur. Austro non plus.

— Tu t'es laissé entraîner aussi dans ce jeu, George ? demanda Harry.

— Non. Je ne le connais pas. Mais Austro m'a montré un dessin qu'il a fait d'un chat sauvage, pas d'un lynx. Et aujourd'hui, Chiara, quand je l'observais, avait des yeux de chat sauvage, pas de lynx.

— Les animaux imaginaires ou créés par hypnose de groupe doivent manger un tas de foin, dit Barnaby Sheen. Je viens de recevoir quelques factures dans le courrier du matin. Je n'y comprends rien. Elles proviennent de plusieurs firmes différentes mais elles portent toutes clairement ma signature. Je me demande ce qui m'a pris de commander des graines et des blocs de sel, du foin et des sels minéraux en granulés, des boîtes de conserve pour les chats et les chiens ? Et de la nourriture pour poisson en quantité ? Je n'en ai certainement pas l'habitude. Tout cela est bien étrange. »

Loretta Sheen s'assit, cligna de l'œil (et quelques grains de son s'échappèrent de sa paupière) puis se recoucha. « Si c'était un animal », ah ! oui. Il vaudrait mieux jouer à « si c'était un homme ». On court toujours le danger de s'autohypnotiser quand on se trouve

dans la même pièce que cette poupée grandeur nature.

« Depuis ces derniers jours, j'ai le sentiment que des empires invisibles s'interpénètrent, comme s'ils avaient des racines communes dans un sol commun. Cela me rappelle une parabole, quelque part dans Chesterton. Il s'agit d'une pauvre petite mauvaise herbe dans le désert. Un jeune garçon l'aperçoit et essaie de la déraciner. Mais la mauvaise herbe se montre très résistante malgré sa taille. En tirant dessus, il provoque l'effondrement de tout ce qui est alentour. Puis des vergers plus lointains s'engloutissent dans le sol sous ses efforts, car ils sont tous reliés à cette plante. Puis ce sont des vignes entières qui disparaissent, et des oliveraies. Des prairies, des potagers, des champs de blé s'enfoncent dans la terre, laissant place à la désolation. Et puis des barrages, des digues s'écroulent, et on ne voit plus que des marécages d'eau putride. Les canaux et les rivières s'abîment dans des crevasses. Les maisons tremblent, se craquellent et s'effondrent. La terre frémit, les montagnes s'écroulent et des incendies dévastateurs s'allument un peu partout.

« Le garçon comprend alors que la plante qu'il cherche à déraciner n'est pas une mauvaise herbe. C'est une plante noble au contraire, qui porte pour nom la vérité-depuis-le-commencement. Lorsque le garçon cesse de tirer dessus, le monde se remet en place. Mais de temps à autre, quelqu'un d'autre cherche à déraciner la plante, croyant que c'est une mauvaise herbe. Et le monde suffoque, s'empoisonne ; tout va de travers encore une fois. Eh bien, je crois que quelqu'un est en train de tirer sur cette petite plante en ce moment.

— Il me semble en effet avoir lu quelque chose de ce genre dans Chesterton, dit Drakos, mais ce n'est pas exactement comme ça qu'il a raconté l'histoire.

— En fait, je ne l'ai pas lue. C'est ma fille Chiara qui l'a lue et me l'a racontée. Elle en était tout excitée. Loin de falsifier les choses, lorsqu'elle les change, elle les rend plus vraies. Je dirais qu'elle les vérifie, si vérifier n'avait pas pris un autre sens. Barnaby, pourquoi ne ferions-nous pas quelque chose pour cet égout dégoûtant qui court entre nos deux propriétés ?

— Oui, pourquoi ne feriez-vous pas quelque chose ? demanda Harry O'Donovan. La pollution commence chez soi : chez toi, Barney, et chez Benedetti. Pas chez moi. L'eau de ce fossé est nauséabonde et putride et les berges sont jonchées de détritus. Je le sens d'ici.

— Je fais quelque chose, répondit Barnaby. J'y pense.

— Et le fait d'y penser va le transformer en un clair ruisseau ? dit O'Donovan, sa voix haut perchée pleine d'ironie.

— Je ne sais pas, confessa Barnaby d'un air lugubre. Je crois quand même que le fait d'y penser constitue un premier pas, oui. Peut-être est-il autre chose à d'autres yeux. Un castor avec lequel je parlais

aujourd'hui m'a proposé quelques bonnes idées pour l'assainir. Il m'a montré, ou quelqu'un m'a montré, ce qu'on pourrait en faire : un agréable petit ruisseau se perdant dans un étang clair et herbu pour sortir en cascade par-dessus une digue qui servirait par ailleurs d'habitat au castor. J'ai vu des berges à l'herbe luxuriante, des arbres et des buissons en pleine santé. Il m'a également rappelé (ce que j'avais un peu oublié) que chaque ruisseau, étang, digue, cascade, arbre, buisson, possédait son esprit, qu'on appelait nymphe, à l'époque de la personnification.

« Mais qu'est-ce que je raconte ? » Barnaby leva la tête, inquiet. « Je suis fou ou quoi ? Je n'ai jamais parlé à un castor de ma vie. Mon cerveau déraile. Et puis, dites, est-ce que quelqu'un sait pourquoi j'ai signé une commande de deux cents balles de foin ? Qu'est-ce que je pourrais bien faire avec du foin ? Qu'est-ce que j'ai bien pu croire que je signalais là ? Et où se trouve ce foin maintenant, si foin il y a ? »

Barnaby avala une gorgée de son verre. Mary Mondo, ce fantôme fantomatique, venait juste d'y verser quelque chose. Ce que Barnaby n'avait pas remarqué. Il bâilla, puis hocha la tête. Il avait sommeil.

L'homme aux graines entra dans le bureau. Suivi d'Austro. Austro était entré par la porte. Mais pas l'homme aux graines.

Trois objets, brillants comme des brandons incandescents
 Sont fixés irrévocablement :
 Le mot du début ; la main du Grand Modeleur
 Ce qui est écrit sur le mur.

(Orthcutt.)

L'aiguille de la balance fait un bond, Et le temps passe !
 Oh ! rapidement, rapidement ! Car, vous n'êtes pas
 Irremplaçable, vous savez.

(L'Écho-logiste.)

« Les enfants du monde – et il est écrit que dans cette génération ils sont plus sages que les enfants de la lumière – disent que la pollution est due à la surpopulation. Ils ont tort, et pourtant, à les entendre, on croirait qu'ils ont raison », dit Harry O'Donovan. Et Mary Mondo versa quelque chose dans son verre. Apparemment, il ne vit rien.

C'était probablement le soir suivant. D'une manière ou d'une autre, une soirée et un jour s'étaient effacés. Et Mary Mondo versait quelque chose dans les verres depuis plusieurs soirées déjà. L'homme aux graines et Austro venaient d'entrer une fois encore.

« Les enfants du monde ont tort, dit Drakos. Augustin a dit « quand les saints seront en nombre suffisant pour compléter cette ville bénie », et ce nombre n'a pas encore été atteint. Lorsque la population mondiale arrivera à un certain stade, le monde se transcendera lui-même. Elle n'est pas encore à ce stade. » Et Mary Mondo versa quelque chose dans le verre de Drakos.

Loretta Sheen s'assit. Elle mit un doigt sur ses lèvres pour commander le silence et un petit nuage de son s'envola du coin de sa bouche.

« Je suis toujours entouré de prodiges, dit Barnaby, d'une voix ensommeillée. Ma "famille" tout entière se compose de prodiges. Mais depuis ces derniers jours, les prodiges dépassent l'entendement. Je vois des animaux là où il ne peut y en avoir. J'ai l'impression qu'il se tient un Congrès de Créatures ou une Fête des Animaux. Je vois un homme qu'on appelle l'homme aux graines et je parle avec lui. Je le vois traverser les murs, de sorte que je sais que ce n'est pas un homme aux graines ordinaire. Mais je sens bien que tous ces événements essaient de me dire quelque chose.

— Cela s'apparente un peu à la télépathie ou à la découverte du site d'Olduvai, Barney, dit Cris Benedetti. (Et Mary Mondo versa quelque chose dans son verre.) En fait, ce qui se passait était déjà dans ton esprit. Ce n'est qu'un reflet de tes pensées et de tes croyances. Ce Congrès des Animaux n'existe pas. Il semble plutôt qu'à force de jouer à « si c'était un animal », l'imagination de certains enfants – ma fille Chiara, ton beau-fils Austro et peut-être d'autres – s'est emballée. Et l'homme aux graines est une pure apparition. Je ne sais qui l'a créé.

— Vous en savez donc plus que moi sur ma personne ? » demanda l'homme aux graines, mais Benedetti ignore sa remarque. L'homme aux graines avait toutes sortes de graines dans ses petits sacs de feuilles. Même des œufs de poisson.

Mary Mondo versa alors quelque chose dans mon verre. Je goûtai. Le breuvage avait un goût fort, pas vraiment amer. Un peu comme de la réglisse. Cela se présente dans de toutes petites bouteilles avec une étiquette noire. La plupart des bars n'en ont pas, d'ailleurs. On appelle ça du léthé. Je n'en bus pas plus.

« Les créatures de la Chambre Élargie vous donnent un avertissement, dit l'homme aux graines, vous devez faire mieux, beaucoup mieux. » Mais nous ne fîmes guère attention à lui.

« Stevenson l'a bien dit, marmonna Barnaby. Il n'est aucun devoir que nous sous-estimions autant que le devoir d'être heureux. » Et sur ces graves paroles, Barnaby tomba dans un profond sommeil (Mary Mondo avait encore trafiqué son verre ce soir-là).

« Vous autres Seigneurs, vous ne semblez pas bien comprendre toutes les implications, dit l'homme aux graines, bien que vous entreteniez des relations amicales et pas trop paternalistes avec l'un des membres des races impliquées ici. Imaginez qu'une ou plusieurs races humaines, aussi humaines que la vôtre, aient été mises de côté, en réserve. Et qu'on introduise dans le jeu cette seconde équipe parce que la première est incapable de faire bouger le ballon. »

Austro sourit largement et pointa son doigt vers lui. Puis il croisa les mains au-dessus de sa tête comme un champion qu'on acclame. Le plus curieux, c'est qu'aucun de mes quatre amis ne semblait voir ni entendre l'homme aux graines ce soir-là. Et aucun d'entre eux ne remarqua non plus les bouffonneries d'Austro.

« Je viens d'avoir une drôle d'idée, dit Harry O'Donovan d'une voix ensommeillée. Et si l'on avait mis en réserve une ou plusieurs races humaines, aussi humaine que la nôtre ? Et si on lui demandait de prendre notre place vu notre incapacité à résoudre les problèmes ? Que pensez-vous de cette hypothèse ? » O'Donovan plongeait soudain dans un sommeil artificiel et nerveux.

Que se passait-il ? L'homme aux graines était-il quelquefois invisible et inaudible pour ces Seigneurs, alors qu'il parvenait à

transmettre son message à leurs cerveaux ? Il semblait bien que ce fût le cas.

« Ce qui ne va plus, c'est que vous ne voyez plus l'esprit qui habite les choses, dit l'homme aux graines. L'esprit du Grand Modeleur est partout, bien sûr, dans chaque personne, chaque animal, plante, arbre, étang, rocher, maison, usine. Mais vous n'êtes plus capables de le comprendre. Autrefois, vous voyiez des nymphes partout, dans les arbres, les fleuves, les pierres. À une autre époque, ce furent des anges. Et maintenant, vous, les Seigneurs, vous ne voyez plus d'esprit nulle part. Vous n'êtes plus assez divins pour voir le Grand Modeleur, plus assez divins pour voir les anges, pas même assez divins pour voir les nymphes. Ah ! la plupart d'entre vous ne sont pas assez divins pour voir une pierre. »

Mais aucun de mes deux amis restés éveillés ne semblait entendre ou voir l'homme aux graines.

« Je viens d'avoir une idée, s'écria Cris Benedetti, d'une voix où le sommeil commençait à s'infiltrer. Ma fille prétend que si l'on regarde une chose d'une certaine façon, on la fait apparaître. Cela relève de la métaphysique, du domaine qui existe par-delà ou derrière la physique. Je crois qu'il nous faudrait voir une nymphe dans chaque arbre et dans chaque ruisseau, comme autrefois. Dans chaque champ et dans chaque usine. Si seulement nous pouvions réaliser que chaque objet contient en lui le tout spirituel ! Mais, puisque nous ne le pouvons pas, alors, pourquoi ne pas voir une personnification de l'esprit dans chaque objet ? Nous avons besoin de croire aux nymphes. Même les égouts devraient avoir une nymphe. Ils comprendraient alors qu'il n'y a aucune honte à être un égout, un bon égout, sujet à transformation. Ah !... »

Ah !... et il s'endormit.

« Ainsi, vous en avez encore assommé un, dis-je à l'homme aux graines. Mais les nymphes n'existent pas, vous savez.

— Chiara en est une, répondit-il. Mary Mondo en est une autre, d'une espèce différente. Et Loretta Sheen encore une autre. C'est la nymphe ou l'esprit de cette maison désordonnée. Et son père ne comprend même pas que la sciure qui s'échappe de son corps indique que les termites sont en train de réduire cette maison en poussière.

« Mais pourquoi, Seigneurs, n'exploitez-vous pas les mines les plus riches qui soient ? Vos eaux putrides renferment des trésors, minéraux et chimiques. Dans vos tas d'ordures, se trouve le minerai de fer le plus concentré du monde. Vos cerveaux négligés, mal tenus, pollués, contiennent une telle masse de pur intellect qu'il vous serait possible d'être les Seigneurs du monde pour l'éternité. Ah ! mais utilisez-les, faites-les croître, moissonnez-les encore et encore. »

Mais le docteur George Drakos, qui avait pourtant l'ouïe la plus fine

et la vue la plus perçante de nous tous, n'entendait ni ne voyait l'homme aux graines.

« Le recyclage, murmura Drakos dans un demi-sommeil, c'est dans le recyclage que se trouve la réponse. Il faut restaurer la vie de chaque chose. Il faut recycler les déchets animaux et végétaux, les déchets des usines et ceux des mines. Recycler (restaurer est le mot propre) les provinces et les villes, les personnalités et les personnes. Et advienne que pourra ! On ne meurt qu'une fois. Nous reprendrons ainsi les choses à leur début. Et nous nous souviendrons alors du sens des mots : "Je suis la résurrection et la vie". » Puis Drakos s'endormit.

George Drakos savait par intuition que la réponse était donnée au commencement. Mais il avait ouvert le livre à l'envers, il avait commencé par la dernière page comme les Arabes ou les Juifs. Et il n'était jamais arrivé au commencement.

« Non, je n'en veux pas, Mary, dis-je à Mary Mondo. Ce truc me donne envie de dormir et me fait tout oublier.

— Oh ! la barbe, me transmet-elle, j'aime bien refiler ça aux copains et c'est mon travail pour l'instant. En outre, vous *devez* oublier. Il faut que cela reste enfoui au plus profond de vous, comme l'une des graines de l'homme aux graines, pour pouvoir croître.

— Comment vous appelez-vous ? demandai-je à l'homme aux graines.

— Je suis Enseigneur le semeur, l'un des fils de Tellus, dit-il.

— Alors, vous n'êtes pas professeur ?

— Si, je suis professeur puisque je professe. »

On entendit soudain des bruits de pas. Une odeur de poils et de fourrure montait des étages inférieurs. On sentait l'haleine verte des mangeurs de feuilles et l'haleine rouge des mangeurs de viande, l'odeur de plumes et de fiente des oiseaux. C'était un mélange de glissement, de grouillement, de trottement, de bondissement, de battement d'ailes, là-bas en bas. On percevait le cliquettement des andouillers et le crissement des griffes sur le plancher, le glougloutement de la dinde et le sifflement du blaireau.

« Descends, Austro, et enregistre leur décision, si tant est qu'ils ont pris ce qu'on peut appeler une décision », ordonna l'homme aux graines. Et Austro obéit.

« Les réunions locales de ce genre ne sont pas très importantes, m'expliqua alors l'homme aux graines. Quelques centaines d'animaux, une demi-douzaine de Seigneurs. Mais multipliez cette réunion par dix mille, et vous verrez que ce n'est pas une mince affaire. Vous êtes le scribe des Seigneurs assoupis, mais je doute que vous puissiez suivre la suite. Bah ! faites de votre mieux. Et maintenant, Seigneurs assoupis... »

L'homme aux graines se mit à leur parler, à Barnaby Sheen et à

George Drakos, à Harry O'Donovan et à Cris Benedetti. Il leur parla longuement sans qu'ils se réveillent. Néanmoins, plongés comme ils l'étaient dans un profond sommeil, ils le comprenaient parfaitement au fin fond de leur cerveau. Pas moi. Ce n'est pas donné à tout le monde. C'étaient eux les hommes qui savaient tout. Je n'étais qu'un scribe, comme Austro.

Austro remonta dans le bureau au bout d'une heure environ. On entendit en bas le glissement, le grattement, le claquement et le trépignement d'animaux et d'oiseaux qui s'en allaient. L'homme aux graines interrogea Austro du regard et Austro fit un dessin.

« Ah ! la Chambre Haute fait l'objet d'un avertissement, interpréta l'homme aux graines. Le Congrès des Animaux, ici et partout dans le monde, vous lance un avertissement à court terme. Votre contrat, tout verbal qu'il soit, ne sera plus renouvelé sur une base annuelle maintenant. Il s'établira sur une base hebdomadaire et même quotidienne. Les créatures ont fait tout le travail, disent-elles. Elles ont fourni les yeux qui forment et vous ceux qui déforment. Vous devez regarder les choses avec des yeux plus vrais, plus totaux. Vous n'êtes pas irremplaçables, vous savez.

Que devons-nous faire exactement ? demandai-je à l'homme aux graines.

— Je l'ai dit aux Seigneurs assoupis, répondit-il. Je leur ai dit certaines choses. Quant au reste, ils devront se le dire, à eux et au monde. Ce n'est pas agréable pour moi, vous savez, de devoir revenir siècle après siècle, d'abandonner mon repos si mérité. Ce n'est pas non plus agréable pour mes dix mille frères. Je vais partir maintenant. Je n'ai pas le droit de prendre mes aises ici. »

L'homme aux graines s'en alla et pas par la porte.

Avait-il jamais été là ?

« Comment se présente la situation, Austro ? » demandai-je. Pour toute réponse, il dessina une main sur son carnet à dessin. Il avait dû mal calculer les perspectives, parce que la main était un million de fois plus grosse que le carnet à dessin. C'était la main du Grand Modeleur et on aurait dit qu'elle allait s'abattre sur nous à tout moment.

« C'est sérieux, n'est-ce pas ? » demandai-je.

Il hocha la tête pour me confirmer la chose. Puis il sourit et, indiquant sa tête, il fit avec son doigt un mouvement circulaire. Il regarda les hommes assoupis, ceux qui savaient tout, et secoua la tête. Puis il cligna de l'œil. « Ils ne se souviendront de rien, dit-il, lui qui parlait rarement. Il faudra qu'ils s'en tirent sans souvenir.

— Sérieux à quel point, Austro ? » insistai-je.

Il se mit à crayonner à grands traits sur le mur avec un crayon

rouge phosphorescent. Il savait écrire quelques mots quand il le voulait, mais la phrase sur le mur était dans son langage intuitif et imagé. On voyait deux espèces de disques ou plateaux, presque en équilibre. Et sur l'un des plateaux, on apercevait plusieurs boules (je savais que j'étais l'une de ces boules), tandis que sur l'autre se trouvaient des langues de feu. En dessous, une phrase était écrite.

En regardant bien, je vis que l'aiguille de la balance bougeait légèrement sur le mur.

« On nous pèse sur cette balance ? » demandai-je craintivement. Et il hocha la tête pour montrer que j'avais déchiffré correctement le dessin. Puis il écrivit une seconde ligne. Je me sentis encore plus mal à l'aise.

« Et nous ne faisons pas le poids ? ajoutai-je.

— Kapok. Pas si vite », dit-il. Puis il réécrivit la dernière ligne en langage ordinaire avec son crayon rouge.

« Sûr que la lutte va être serrée », disaient les mots. Je crus voir l'aiguille de la balance dessinée sur le mur pencher encore plus.

Austro se versa à boire et s'assit dans un fauteuil. Pourquoi, me demandai-je, pouvais-je presque comprendre Austro, tandis que les quatre hommes en étaient incapables, malgré toutes les grandes choses qu'ils connaissaient. Ils ne parvenaient pas à comprendre intuitivement son langage intuitif ni ne reconnaissaient les quelques mots ordinaires qu'il lui arrivait de prononcer.

(Austro fit signe à Mary Mondo, qui s'approcha et versa quelque chose dans son verre. Il but. « Nous non plus », dit-il de sa voix indistincte. Il voulait dire que nous ne nous souviendrions pas non plus de ce qui s'était passé.)

Je décidai que c'était parce que je ressemblais et agissais un peu plus comme Austro que les autres. Nous bûmes ensemble, tous les deux, le jeune homme de l'espèce *Homo australopithecus* et le vieil homme de l'espèce qu'on appelle avec humour *Homo sapiens*.

« J'en prendrais bien un peu, maintenant, Mary », dis-je. Et le fantôme fantomatique versa le liquide dans mon verre.

« Santé ! » dis-je, et je bus.

« Fragtilabru », me répondit Austro, en avalant une grande gorgée.

Les gens dans la scribouille boivent souvent jusqu'à atteindre le stade du Léthé lorsqu'ils sont ensemble. Il y a comme une touche de nécessité là-dedans.

Traduit par Martine Wiznitzer.
Animal Fair.

© Robert Silverberg, 1974

© Librairie Générale Française, 1982, pour la traduction.

SUJET D'ÉTUDE

Par F.L. Wallace

Lorsque le naturaliste allemand Ernst Heinrich Haeckel introduisit le terme écologie dans le vocabulaire scientifique, au siècle dernier, il l'appliquait principalement aux adaptations des organismes au milieu ambiant. La nouvelle que voici a un sujet éminemment écologique dans ce sens.

A

U premier matin de leur installation sur la planète, l'administrateur en chef sortit du vaisseau. Le soleil n'était pas encore levé et l'administrateur Hafner cligna des yeux dans la faible lumière naissante, puis ses yeux s'écarquillèrent et il se précipita à l'intérieur. Trois minutes plus tard, il était de retour, accompagné du biologiste de l'expédition qu'il traînait par le bras.

« La nuit dernière, vous avez affirmé qu'il n'y avait aucun danger, dit l'administrateur. Êtes-vous toujours du même avis ? »

Dano Marin le regarda. « Mais oui. » Sa voix compensait en embarras son manque de conviction. Il eut un petit rire incertain.

« Il n'y a pas de quoi rire. Je vous verrai plus tard. »

Le biologiste resta près du vaisseau pour regarder l'administrateur réveiller la première rangée de colons endormis.

« Mrs. Athyl », dit celui-ci en se penchant sur la première silhouette allongée.

Elle bâilla, se frotta les yeux, roula sur elle-même et se redressa brusquement. La couverture présente le soir précédent avait disparu ; ainsi que les vêtements qu'elle portait en s'endormant. Elle prit la position classique de la femme surprise de se retrouver déshabillée à son insu.

« Ça va, Mrs. Athyl, je ne suis pas voyeur. Mais il vaudrait quand même mieux que vous passiez quelque chose. » Un bon nombre de colons étaient maintenant réveillés. Hafner se tourna vers eux.

« Si vous n'avez aucun vêtement convenable à bord, le commissaire

vous en fournira. Des explications vous seront données plus tard. »

Les colons filèrent vers le vaisseau. Ils n'étaient pas d'une pudeur outrée, pudeur qui aurait difficilement pu survivre à un an et demi d'entassement dans un vaisseau spatial, mais se retrouver déshabillés sans savoir par qui ni comment leur causait un certain choc. C'était surtout la surprise qui les déconcertait.

Hafner s'immobilisa en retournant au vaisseau : « Qu'est-ce que vous en dites ? »

Dano Marin haussa les épaules. « Pas grand-chose. La planète m'est aussi étrangère qu'à vous.

— Bien sûr, mais c'est vous le biologiste. » Seul homme de formation scientifique dans un groupe de hardis colons durs à l'ouvrage, Marin allait devoir répondre à pas mal de questions qui n'étaient pas de sa compétence.

« Des insectes nocturnes, probablement », suggéra-t-il. C'était faible, quoiqu'il sût qu'on avait vu autrefois des sauterelles dévaster des champs entiers en quelques heures. Des insectes auraient-ils pu de même faire disparaître des vêtements sans éveiller leur porteur ? « Je vais faire des recherches. Si je trouve quelque chose, je vous le ferai savoir.

— Bien », dit Hafner qui se remit en route.

Dano Marin se dirigea vers le petit bois où les colons avaient passé la nuit. C'était une erreur de les avoir laissés dormir là, mais lorsqu'ils l'avaient demandé, il ne semblait pas y avoir de raison de refuser. Après dix-huit mois d'entassement, il était naturel que tout le monde eût envie d'air frais sous le bruissement des feuillages.

Marin examina le bois, désert maintenant : les colons, hommes et femmes, avaient disparu à l'intérieur du vaisseau, probablement pour s'habiller.

Les arbres n'étaient pas très grands, avec un feuillage vert foncé et de grosses fleurs blanches, étincelantes sous les rayons du soleil qui les faisait paraître plus grandes que nature. On n'était pas sur Terre et les arbres n'étaient pas des magnolias. Mais ils ressemblaient beaucoup à des magnolias et c'est sous ce nom que Marin y pensa ensuite.

Cette histoire de vêtements volatilisés ne manquait pas d'ironie. L'Inspection Biologique ne faisait jamais d'erreur – et là, il y avait indubitablement erreur. La planète avait été classée comme la plus favorable à l'homme jamais découverte : peu d'insectes, pas d'animal dangereux, un climat tempéré. Ils l'avaient appelée Bocage parce que c'était le nom qui lui convenait le mieux. Toutes les terres étaient des prées vastes et plaisants, encadrés de bosquets.

À l'évidence, il y avait sur cette planète des choses qui avaient échappé à l'attention de l'Inspection.

Marin se mit à quatre pattes pour chercher des indices. Si des insectes avaient été en cause, il aurait dû y en avoir quelques-uns de morts, écrasés par les colons dans les mouvements du sommeil. Il n'y avait aucun insecte, mort ou vivant.

Désappointé, il se releva et parcourut lentement le bois. Ce pouvaient être les arbres. Ils émettaient peut-être une vapeur nocturne qui faisait fondre le tissu des vêtements. Un peu tiré par les cheveux, mais pas impossible. Il écrasa une feuille et la frotta contre sa manche. Une odeur pénétrante mais rien d'autre. Ce qui ne prouvait rien, bien sûr.

Il regarda le soleil bleu à travers les feuillages. C'était une étoile plus grosse que le Soleil mais elle était aussi plus lointaine. Sur Bocage, l'effet était équivalent à celui perçu sur la Terre.

Il faillit ne pas remarquer les yeux brillants qui le regardaient au-dessous d'un buisson. Faillit : le domaine du biologiste commence aux frontières de l'atmosphère mais inclut les buissons et les animaux qui vivent sous leur couvert.

Il bondit pour l'attraper. La bête s'enfuit en couinant. Elle s'élança sur l'herbe au sortir des arbres. S'écroula en un petit paquet glapissant de terreur lorsqu'il se pencha pour la ramasser. Marin lui parla gentiment et sa terreur s'apaisa.

La bête se mit à grignoter sa veste d'un air satisfait tandis qu'il la rapportait au vaisseau.

L'administrateur en chef Hafner contemplait d'un air sombre l'occupant de la cage. C'était un animal sans caractéristiques remarquables, qui ressemblait à un petit rongeur, avec une fourrure rare et grossière, dépourvue d'attrait ; rien qui puisse trouver une place sur le marché.

« Pouvons-nous l'exterminer ? demanda Hafner. Localement, au moins.

— Difficilement. C'est une base écologique. »

Le visage du responsable ne marqua aucune compréhension. Dano Marin fournit l'explication. « Vous savez comment fonctionne l'Inspection Biologique. Dès qu'une planète convenable a été découverte, ils envoient un vaisseau équipé pour l'analyse. Le vaisseau fait un survol de la planète et ses instruments enregistrent les influx nerveux émis par les animaux de cette planète. Les instruments peuvent distinguer les ondes qui caractérisent tout ce qui a un cerveau, insectes compris.

« En bref, ils ont alors une idée assez précise de tous les animaux de la planète et de leur importance relative. Bien entendu, ils prélèvent aussi quelques spécimens. C'est indispensable pour faire le rapport entre les schémas enregistrés et les animaux auxquels ils

appartiennent, sans quoi les enregistrements ne seraient que des gribouillis sur microfilms sans signification.

« L'inspection a établi que cet animal appartient à l'une des quatre espèces de mammifères de la planète. C'est aussi l'espèce la plus nombreuse. »

Hafner eut un grognement. « Ce qui veut dire que si nous les exterminons ici, il en viendra des millions d'autres d'ailleurs.

— C'est à peu près ça. Ils sont probablement des millions rien que sur la péninsule. Bien sûr, en établissant une barrière sur l'isthme qui la relie au continent, vous pourriez peut-être les exterminer localement. »

L'administrateur eut un froncement de sourcils. Une barrière était envisageable mais demanderait plus de travail que la colonie n'en pourrait fournir.

« Et qu'est-ce qu'ils mangent ? demanda-t-il agressivement.

— Un peu de tout, semble-t-il. Des insectes, des baies, des noix, des graines, la partie charnue des feuilles. » Dano Marin eut un sourire. « Je crois qu'on peut dire que c'est un omnivore – et maintenant que nos vêtements leur tombent sous la dent, ils ne se privent pas de les manger. »

Hafner ne souriait pas. « Je croyais nos vêtements garantis contre la vermine. »

Marin eut un haussement d'épaule. « Sur vingt-sept planètes, oui. Sur la vingt-huitième, nous tombons sur une bestiole qui a des sucs digestifs plus puissants, c'est tout. »

— Est-il probable, Hafner se rembrunit encore, qu'ils s'attaquent à nos récoltes ?

— À première vue, je dirais non. Mais j'aurais dit la même chose pour nos vêtements. »

Hafner prit une décision. « Bon, vous allez vous occuper des récoltes. Trouvez un moyen de tenir ces bêtes à l'écart des champs. En attendant, tout le monde dormira dans le vaisseau, jusqu'à ce qu'on construise des dortoirs. »

Des abris individuels auraient été plus appropriés à ce stade de la colonie, se dit Marin. Mais ce n'était pas à lui de décider. L'administrateur était un homme pour qui un plan de colonisation était une chose où on devait brûler les étapes.

« L'omnivore... », commença Marin.

Hafner eut un signe de tête impatient. « Mettez-vous au travail », dit-il, et il s'éloigna.

Le biologiste soupira. Cet omnivore était vraiment une drôle de petite créature, mais ce n'était aucunement le phénomène le plus important de Bocage. Par exemple, pourquoi y avait-il si peu d'espèces animales sur les terres de la planète ? Pas de reptiles, beaucoup

d'oiseaux et seulement quatre espèces de mammifères.

Toutes les planètes de ce type étaient un grouillement de vie animale. Sur Bocage, en dépit de conditions apparemment favorables, la vie ne s'était pas développée. Pourquoi ?

C'est parce que ce problème lui avait paru intéressant qu'il avait demandé cette mission aux Services de Biologie. Et voilà que maintenant, on lui demandait de jouer les dératiseurs.

Il se pencha sur la cage et en sortit l'omnivore. Il n'était pas surprenant qu'il y ait des mammifères sur Bocage. À cause des lois du développement parallèle. En présence d'un environnement à peu près semblable, l'évolution produit toujours le même genre d'animal.

Des animaux comme cet omnivore avaient parcouru les forêts du Carbonifère terrien, mammifères primitifs dont étaient issus tous les autres. Sur Bocage, cette évolution n'avait pas eu lieu. Qu'est-ce qui avait empêché la nature d'accomplir son potentiel d'évolution ? C'était ça la vraie question, et non l'extermination des omnivores.

Marin enfonça une seringue sous la peau de l'omnivore. Celui-ci glapit puis se calma. Marin préleva du sang et remit l'animal dans sa cage. On peut en apprendre beaucoup sur un animal en essayant de le tuer.

Le quartier-maître criait, alors que son ton de voix habituel était parfaitement audible.

« Comment savez-vous qu'il s'agit de souris ? demanda le biologiste.

— Regardez », dit avec colère le quartier-maître.

Marin regarda les preuves : c'étaient bien des souris.

Avant qu'il n'ouvre la bouche, le quartier-maître dit furieusement : « Ne me dites pas que ce sont seulement des créatures qui ressemblent à des souris. Je le sais bien. Ce qui m'intéresse, c'est comment s'en débarrasser ?

— Avez-vous essayé le poison ?

— Vous me dites quel poison employer et j'y vais. »

Ce n'était pas une question facile. Comment empoisonner un animal qu'on n'a jamais vu et dont on ne sait rien ? Et selon l'Inspection Biologique, un tel animal n'existait pas.

C'était une situation d'une gravité inattendue. La colonie devait assurer sa subsistance sur le pays et elle y parviendrait sans doute. Mais un deuxième groupe de colons était attendu dans trois ans et la colonie devait assurer un surplus de nourriture pour ses nouveaux membres. S'ils ne réussissaient pas à conserver la nourriture qu'ils allaient produire mieux que sous forme de concentrés, les rations deviendraient maigres.

Marin passa l'entrepôt au peigne fin. C'était une construction du

modèle colonial classique. Peu esthétique, mais solide. Un sol de terre fusionnée, des murs renforcés de plus de trente centimètres d'épaisseur et un plafond du même matériau. L'ensemble était lié par un ciment moléculaire qui le rendait pratiquement imperméable à l'air. Il y avait deux portes et pas de fenêtres. Certainement de quoi être à l'abri des rongeurs.

Un examen plus poussé révéla la faille inattendue. Le plancher était dur comme du verre, aucun animal n'aurait pu le ronger, mais comme le verre, il était cassant. Les hommes qui avaient construit l'entrepôt avaient eu visiblement tellement hâte de rentrer sur Terre qu'ils n'avaient pas été aussi soigneux qu'ils auraient dû l'être car, ici et là, le plancher s'amenuisait. Et sous la masse des marchandises posées dessus, il s'était craquelé en certains endroits.

Voilà comment un animal fouisseur avait pu trouver un passage.

À moins de construire un autre entrepôt, il était trop tard pour y remédier. Les animaux rongeurs étaient à l'intérieur et devaient être combattus là où ils étaient.

Le biologiste se redressa. « Prenez-en quelques-uns vivants et je vais voir ce que je peux faire. »

Le matin suivant, une douzaine de spécimens vivants étaient apportés au labo. Ils ressemblaient vraiment à des souris.

Leurs réactions étaient surprenantes. Il n'y en avait pas deux d'affectés par le même poison. Un mélange qui en expédiait un en quelques minutes laissait l'autre sain et actif et le poison qui avait été mis au point pour les omnivores n'avait aucun effet.

Dans l'entrepôt, les déprédations se poursuivaient. Souris noires, souris blanches, des brunes et des grises, à longue queue et à oreilles courtes ou inversement, elles continuaient à manger les concentrés et à gâter ce qu'elles ne mangeaient pas.

Marin en discuta avec l'administrateur, exposant ce qu'il savait du sujet et donnant ses idées pour combattre le fléau.

« Mais nous ne pouvons pas construire d'autre entrepôt, argua Hafner. Pas avant l'installation du générateur atomique, tout du moins. Et nous aurons d'autres usages pour cette énergie. » L'administrateur se prit la tête entre les mains. « Non, je préfère l'autre solution. Construisez-en un et voyons ce que ça donne.

— Trois me paraîtraient plus indiqués, dit le biologiste.

— Un seul, insista Hafner. Nous ne pouvons pas y consacrer trop de matériel avant d'être sûrs que ça marche. »

Là, il avait sans doute raison. Ils avaient du matériel, autant que trois vaisseaux pouvaient en contenir. Mais plus ils demandaient plus on s'attendait à ce que la colonie fournisse en retour. Le résultat était que le matériel n'était jamais suffisant.

Marin porta son bon à l'ingénieur. En chemin, il révisa ses instructions. S'il ne pouvait pas en obtenir le nombre qu'il voulait, autant avoir le meilleur possible.

La machine fut prête en deux jours.

Elle fut apportée dans l'entrepôt, enfermée dans une petite caisse. On ouvrit la caisse et la machine bondit, sur le qui-vive.

« Un chat ! » s'exclama joyeusement le quartier-maître. Il allongea la main pour caresser la fourrure noire du robot.

« Si vous avez touché quoi que ce soit qui ait pu être en contact avec une souris, retirez votre main, l'avertit le biologiste. Il réagit autant aux odeurs qu'aux sons et à la vue. »

Le quartier-maître retira vivement sa main. Le robot disparut silencieusement dans le labyrinthe des caisses empilées.

Une semaine plus tard, il y avait encore des souris dans l'entrepôt, mais elles ne présentaient plus aucun danger.

L'administrateur convoqua Marin dans son bureau, un petit bâtiment robuste placé au centre du campement. La colonie grandissait et prenait un aspect d'établissement permanent. Hafner se rassit et regarda les constructions florissantes avec satisfaction.

« Du beau boulot, cette histoire de souris », commença-t-il.

Le biologiste inclina la tête. « Pas mal, sauf qu'il n'aurait pas dû y avoir de souris ici. L'Inspection Biologique...

— Laissez tomber, dit l'administrateur. Tout le monde peut se tromper, même l'I.B. » Il se carra dans sa chaise et regarda le biologiste d'un air grave. « J'ai un travail à faire. Et je suis à court d'hommes. Si vous n'y voyez pas d'inconvénients... »

L'administrateur était toujours à court de main-d'œuvre, et le serait jusqu'à ce que la planète soit surpeuplée, et il essayait toujours de trouver quelqu'un pour faire le travail que ses hommes auraient dû faire. Dano Marin n'était pas directement sous les ordres d'Hafner : il était chargé de mission des Services de Biologie. Mais coopérer avec le patron n'est jamais une mauvaise idée. Marin soupira.

« Ce n'est pas aussi moche que ce que vous vous imaginez », dit Hafner, interprétant correctement le soupir. Il sourit : « Nous avons assemblé l'excavatrice. Je voudrais que vous la conduisiez. »

Comme ce travail était en relation directe avec ses recherches, Dano Marin ne cacha pas son soulagement.

« Sauf la nourriture, nous devons importer presque tout ce qui nous est nécessaire, expliqua Hafner. C'est un gros effort et nous devons tirer parti de tout ce que peut offrir la planète. Nous avons besoin de pétrole. Beaucoup de rouages vont devoir tourner et tous auront besoin de pétrole. Avec le temps, nous monterons une usine de synthèse, mais si vous pouviez nous trouver un gisement productif

dans l'immédiat, nous en aurions l'usage.

— Vous supposez donc que la géologie de Bocage est semblable à celle de la Terre ? »

Hafner eut un geste insouciant de la main. « Pourquoi pas ? C'est une jumelle de la Terre, en mieux. »

Pourquoi pas ? Parce qu'on ne peut pas toujours se baser sur la surface, pensa Marin. *En apparence*, on aurait dit la Terre, mais était-ce bien vrai ? Il y avait là une bonne occasion de découvrir l'histoire de la planète.

Hafner se releva. « Dès que vous serez prêt, un technicien vous expliquera le fonctionnement de l'excavatrice. Prévenez-moi avant de partir. »

En réalité, l'excavatrice n'était pas vraiment une excavatrice. Elle ne remuait pas un gramme de terre ou de roche, elle n'y touchait même pas. C'était un moyen de regarder ce qu'il y avait sous la surface à toutes les profondeurs utiles. C'était une énorme autochenille, de taille suffisante pour qu'un homme puisse y rester une semaine sans trop d'inconfort.

Elle comportait un générateur d'ultrasons démesuré et un appareil qui permettait de diriger le faisceau vers l'extérieur, sous la surface, pour la partie émission. La réception se composait de grosses lentilles soniques qui recevaient les ondes sonores réfléchies par la profondeur choisie et les transformaient en impulsions électriques qui devenaient elles-mêmes des images sur un écran.

À quinze kilomètres de profondeur, l'image était floue mais quand même assez nette pour qu'on identifie les composantes essentielles de la couche. À trois kilomètres, c'était meilleur. L'excavatrice pouvait recevoir l'onde sonore d'une vieille pièce enterrée et en tirait une image assez nette pour qu'on puisse en déchiffrer la date.

C'était au géologue ce que le microscope est au biologiste. Biologiste lui-même, Marin appréciait l'analogie.

Il commença par la pointe de la péninsule et se dirigea vers l'isthme en décrivant des zigzags. Il couvrit méthodiquement son terrain, passant les nuits dans l'excavatrice. Au matin du troisième jour, il avait découvert des traces de pétrole et, dans l'après-midi, il avait localisé le gisement principal.

Il aurait probablement dû retourner immédiatement à la base, mais maintenant qu'il avait trouvé le pétrole, il approfondit ses recherches. Commenant par la surface, il laissa défiler l'image tout du long de plus en plus profond.

C'était l'inverse de ce qu'il aurait dû normalement trouver. Dans les premiers mètres, il y avait abondance de fossiles, appartenant essentiellement aux quatre espèces de mammifères. La créature du

genre écureuil et l'herbivore de taille plus importante étaient les deux habitants de la zone forestière ; dans les prairies, il y avait deux autres animaux dont la taille se situait entre l'écureuil et l'herbivore.

Après les premiers mètres, qui correspondaient approximativement à vingt mille ans, il ne trouva pratiquement plus de fossiles. Les fossiles ne réapparurent pas avant une époque qu'il put situer comme l'équivalent du Carbonifère Supérieur sur Terre. À partir de cette profondeur, l'histoire de Bocage était très semblable à celle de la Terre.

Surpris, il fit une douzaine de vérifications dans des endroits régulièrement répartis et obtint toujours les mêmes résultats : fossiles pendant les premiers vingt mille ans, puis rien pendant environ une centaine de millions d'années. Au-delà, il devenait aisé de reprendre le fil de l'histoire géologique de la planète.

Au cours de cette période d'environ cent millions d'années il s'était passé quelque chose d'unique sur Bocage. Mais quoi ?

Le cinquième jour, ses recherches furent interrompues par un appel radio.

« Marin.

— Oui ? » Il brancha l'émetteur.

« Dans combien de temps pouvez-vous être de retour ? »

Il consulta les cartes photographiques. « Trois heures. Deux en me dépêchant.

— Mettez-en deux. Peu importe le pétrole.

— J'en ai trouvé. Mais que se passe-t-il ?

— Vous verrez par vous-même. Nous en parlerons quand vous serez là. »

À contrecœur, Marin fit remonter ses instruments. Il tourna le volant et sans trop d'égards pour le terrain, laissa rugir à fond le moteur. Les chenilles faisaient voler des mottes de terre haut dans les airs, des animaux éperdus s'enfuyaient sous ses roues ; s'il devait traverser un bois assez petit, il prenait la peine de le contourner ; sinon, il fonçait droit devant et laissait des allumettes derrière lui.

Il freina longuement la lourde machine en arrivant au campement. C'était autour de l'entrepôt que se concentrait l'activité. Une noria de camions en sortait les caisses pour les déposer plus loin sur un terrain dégagé. Il trouva Hafner dans un coin de l'entrepôt, en conversation avec l'ingénieur.

Hafner se retourna en l'entendant venir. « Marin, vos souris ont grandi. »

Marin baissa les yeux. Le chat-robot gisait par terre. Il se pencha pour l'examiner. Le squelette d'acier n'était pas brisé, mais fortement plié ; l'épaisse peau plastique avait été arrachée et, à l'intérieur, les

déliçats mécanismes étaient réduits en une bouillie non identifiable.

Il y avait des rats autour du chat, vingt ou trente, de très gros rats. Le chat avait combattu : les animaux morts étaient décapités ou démembrés, incroyablement déchiquetés. Mais le robot avait été vaincu par le nombre.

D'après l'Inspection Biologique, il n'y avait pas de rats sur Bocage. Ni d'ailleurs de souris. Quelle était la cause de leur erreur ?

Le biologiste se redressa. « Qu'est-ce que vous allez faire ?

— Construire un autre entrepôt, avec un sol de soixante centimètres d'épaisseur, des murs monolithiques et y transporter tout ce qui est périssable. »

Marin inclina la tête. Ça devrait aller. Il faudrait du temps, bien sûr, et de l'énergie, tout ce que pourrait fournir le générateur atomique fraîchement monté. Toutes les autres constructions allaient devoir être interrompues. Pas étonnant qu'Hafner eût l'air si contrarié.

« Pourquoi ne pas refaire d'autres chats ? » suggéra Marin.

L'administrateur eut un mauvais sourire. « Vous n'étiez pas là à l'ouverture des portes. L'entrepôt grouillait de rats. Combien de robots nous faudrait-il – cinq ou quinze ? Je n'en sais rien. De toute façon, l'ingénieur dit que nous n'avons pas assez de composants pour construire plus de trois chats. Les restes de celui-ci ne peuvent pas être récupérés. »

Pas besoin d'un ingénieur pour voir ça, se dit Marin.

Hafner poursuivit : « Si nous avons besoin d'autres composants, il faudra les prendre à l'ordinateur du vaisseau. Je me refuse à autoriser ça. »

Naturellement. Le vaisseau était le seul lien de la colonie avec la Terre, jusqu'à l'arrivée des colons de l'expédition suivante. Aucun administrateur de colonie dans son bon sens ne laisserait désarmer son vaisseau.

Mais pourquoi Hafner l'avait-il fait revenir ? Simplement pour le tenir au courant de la situation ?

Hafner parut deviner ses pensées. « Pendant la nuit, nous éclairerons les provisions avec des projecteurs. Nous posterons des gardes armés jusqu'à ce que nous puissions installer la nourriture dans le nouvel entrepôt. Ce qui va prendre une dizaine de jours. Pendant ce temps, nos cultures accélérées vont mûrir. Je suppose que les rats vont s'y attaquer. Comme il faut protéger nos futures réserves de nourriture, vous allez activer vos animaux. »

Le biologiste sursauta. « Mais c'est contraire au règlement de lâcher un animal sur une planète avant d'avoir fait une enquête approfondie sur les effets négatifs possibles.

— Ça prendrait dix ou vingt ans. C'est un cas d'urgence. J'en

prends la responsabilité – par écrit, si ça vous fait plaisir. »

Le biologiste devait s'incliner. Une seconde Australie infestée de lapins ou une planète envahie par les escargots pouvait en être le résultat, mais il ne pouvait rien y faire.

« Je ne pense pas qu'ils puissent servir à grand-chose contre des rats de cette taille, protesta-t-il.

— Vous avez des hormones. Servez-vous-en. » L'administrateur se détourna et reprit sa discussion avec l'ingénieur.

Marin fit ramasser les cadavres de rats et les mit au congélateur pour les étudier plus tard.

Il se retira ensuite dans son laboratoire pour mettre au point un traitement pour les animaux domestiques que les colons avaient amenés avec eux. Il leur fit les premières injections et les maintint sous surveillance attentive jusqu'à ce qu'il soit certain qu'ils aient franchi le cap du choc initial de la croissance. Dès qu'il vit qu'ils allaient tenir, il les fit se multiplier.

Il passa ensuite aux rats. Ce qui frappait, c'était l'incroyable variété des tailles. Intérieurement, c'était la même chose. Ils avaient les organes habituels, mais les proportions respectives variaient considérablement, plus qu'il n'est courant. Les dents n'étaient pas plus uniformes. Certains avaient d'énormes crocs dans des mâchoires délicates, d'autres des dents minuscules dans une structure osseuse massive. C'était l'espèce la plus hétéroclite que le biologiste eût jamais étudiée.

Il examina leurs tissus au microscope et tabula ses résultats. Là, la différence entre les individus était moins marquée, mais encore assez forte pour être surprenante. Les cellules reproductrices étaient tout particulièrement intrigantes.

Plus tard dans la journée, il sentit plutôt qu'il entendit les vibrations silencieuses des machines de construction. Il regarda dehors et vit un nuage de fumée s'élever dans le ciel. Dès que la végétation fut consumée, la fumée cessa et des vagues de chaleur dansèrent dans le ciel.

Ils bâtissaient sur une colline. Les petites créatures rampantes qui se glissaient dans les fourrés attaquaient leur point le plus faible : les réserves alimentaires. Il n'y avait plus ni un buisson, ni un brin d'herbe lorsque les colons eurent terminé.

Les terriers. Dans le passé, les chiens de chasse des ères agricoles. Leur petite taille était compensée par leur férocité envers les rongeurs. Ils avaient originellement gagné leur pitance dans les greniers et les champs et, pour un temps plus bref, c'était ce qu'ils refaisaient sur les mondes coloniaux où les mêmes conditions se répétaient.

Les chiens que les colons avaient importés étaient des terriers. Ils

étaient toujours aussi vifs, montraient la même hostilité envers les rongeurs, mais ce n'étaient plus des petits chiens. Ça n'avait pas été facile, mais Marin avait réussi et les chiens n'avaient rien perdu de leurs réflexes ou de leur habileté en devenant grands comme des dalmatiens.

Les rats se dirigeaient vers les champs de plantes hâtives. Ces récoltes forcées étaient conçues pour les mondes coloniaux. Elles pouvaient être plantées, grandissaient et arrivaient à maturité en l'espace de quelques semaines. Après de telles plantations, la fertilité du sol était détruite, mais cela n'avait aucune importance dans les premières années d'une planète coloniale alors que les terres étaient abondantes.

La marée des rats se répandit dans les champs et les chiens furent lâchés sur les rats. Ils s'élancèrent à l'attaque dans les champs. Un bond, un claquement de mâchoires, un mouvement de tête et le rat était jeté à terre, le cou brisé. Les chiens passaient au suivant.

Jusqu'à la tombée de la nuit, les chiens patrouillèrent et massacrèrent. La nuit les vit revenir épuisés, couverts d'un sang qui n'était que rarement le leur. Marin leur injecta des antibiotiques, pansa leurs blessures, les nourrit par perfusion et leur fit une piqûre somnifère. Au matin, il se réveilla avec eux et une injection stimulante les renvoya pétulants à la bataille.

Il fallut aux rats deux jours pour comprendre qu'ils ne pouvaient pas se nourrir en plein jour. Moins nombreux, ils attaquèrent la nuit. Ils grimpaient sur les vignes et mordillaient les fruits. Ils rongeaient les graines qui germaient, et ravageaient les légumes.

Le lendemain, les colons installèrent des projecteurs. Les chiens étaient là, décourageant les quelques rats assez stupides pour se risquer en plein jour.

Une heure avant le coucher du soleil, Marin fit revenir les chiens et leur injecta un somnifère. Il les réveilla à la nuit tombée et les envoya dans les champs, encore mal réveillés. L'odeur des rats leur rendit leur vigueur, ils étaient aussi vaillants que d'habitude, sinon aussi rapides.

Les rats sortirent des fourrés, non pas isolément ou par petits paquets comme d'habitude : cette fois-ci, ils vinrent en bandes compactes. Couinant dans le bruit soyeux de l'herbe qui se couchait sous leur masse, ils avancèrent vers les champs. Il faisait noir et, bien qu'il ne les vît pas, Marin les entendait. Il donna l'ordre d'allumer les projecteurs au-dessus des champs.

Les rats s'immobilisèrent sous la brillance soudaine et se mirent à tourner en rond d'un air incertain. Les chiens frissonnèrent et gémirent. Marin les retint encore. Les rats reprirent leur progression et Marin lâcha les chiens.

Ils chargèrent mais n'osèrent s'attaquer au cœur de la masse. Ils

s'attaquèrent aux isolés, forçant les rats à resserrer leur formation. Les rats devinrent alors virtuellement invincibles.

S'ils avaient eu l'équipement nécessaire, les colons auraient pu mettre le feu au groupe des rats, mais ils ne l'avaient pas et ne l'auraient pas avant des années. Même s'ils l'avaient eu, les flammes auraient endommagé les récoltes qu'ils devaient absolument sauver. C'était aux chiens d'agir.

L'armée des rats atteignit la lisière des champs et se fractionna. Ils étaient capables de rester unis pour faire front contre l'ennemi commun mais, en présence de nourriture, ils oubliaient leur unité et s'éparpillaient : la faim les divisait. Les chiens bondirent joyeusement. Ils traquèrent les rongeurs affamés, un par un, les tuant tandis qu'ils se nourrissaient.

À l'aube, la guerre des rats était finie.

Marin s'assit dans son laboratoire pour tenter d'analyser la situation. La colonie allait de crise en crise, chacune concernant la nourriture. En elle-même, chaque situation critique était mineure, mais leur ensemble pouvait conduire à l'échec de la colonie. De quelque façon que le problème fût tourné, ils n'avaient pas l'équipement voulu pour coloniser Bocage.

Il semblait que ce fût la faute de l'Inspection Biologique : elle n'avait pas consigné la présence de la vermine qui menaçait leurs réserves de nourriture. Quoi qu'en dise l'administrateur, l'I.B. connaissait son travail. Si elle avait dit qu'il n'y avait ni souris, ni rat, sur Bocage, c'est qu'il n'y en avait pas – *au moment de l'inspection*.

La question se posait : quand étaient-ils venus et comment ?

Marin s'assit face au mur, tournant des hypothèses dans son esprit, les rejetant lorsqu'elles lui paraissaient dépourvues de sens.

Son regard glissa du mur aux cages des omnivores, les créatures de la taille d'un écureuil qui peuplaient les forêts. Animal le plus commun de Bocage, il était un spectacle banal pour les colons.

Et pourtant, c'était un animal remarquable, bien plus qu'il ne l'avait pensé. Sans beauté, d'apparence insignifiante, c'était peut-être l'animal le plus important jamais rencontré par l'homme sur les nombreux mondes qu'il avait colonisés. Plus Marin le regardait, plus il en était convaincu.

Il resta silencieux, observant la créature, sans oser bouger. Il resta assis jusqu'au coucher du soleil et l'omnivore reprit son activité normale.

Normale ? Ce mot n'avait aucun sens sur Bocage.

L'observation de l'omnivore lui fournissait une des réponses. Il lui en fallait une autre ; il se dit qu'il pensait la connaître, mais qu'il lui fallait plus de données, des observations supplémentaires.

Il installa ses appareils aux bords du campement. C'était là, et non ailleurs, que se trouvaient les renseignements qu'il désirait.

Il passa du temps dans l'excavatrice, vérifiant ses premières observations. L'ensemble finit par former un tableau cohérent.

Une fois certain de ses faits, il alla voir Hafner.

L'administrateur était affable, d'une humeur qui reflétait l'aisance avec laquelle les objectifs de la colonie étaient atteints.

« Asseyez-vous, dit-il calmement. Cigarette ? »

Le biologiste s'assit et prit une cigarette.

« Je pensais que vous aimeriez savoir d'où proviennent les souris », commença-t-il.

Hafner sourit. « Elles ne nous causent plus d'ennuis.

— J'ai aussi déterminé l'origine des rats.

Nous avons la situation bien en main. Tout va bien. »

Pas du tout, pensa Marin. Il se creusa la cervelle pour trouver un meilleur début.

« Bocage a un climat et une topographie de type terrestre, déclara-t-il. Et cela depuis les vingt mille dernières années. À une centaine de millions d'années avant, elle n'était guère différente de la Terre à la même période. »

Il vit une expression, d'intérêt courtois se peindre sur le visage de son interlocuteur tandis qu'il lui expliquait ces évidences. *C'étaient* des évidences, jusqu'à un certain point. Mais les conclusions l'étaient moins.

« Entre une centaine de millions d'années et les vingt mille dernières années, il s'est passé quelque chose d'inhabituel sur Bocage, continua Marin. Je n'en connais pas la cause ; elle appartient probablement à l'histoire cosmique et il se peut que nous ne la connaissions jamais. De toute façon, quelle que soit cette cause, fluctuation du soleil, équilibre instable des forces de la planète, ou peut-être rencontre d'un nuage de poussières interstellaires de densité variable – le climat de Bocage a changé.

« Il a changé avec une violence inconcevable et a continué à changer. Il y a plus ou moins une centaine de millions d'années, il y avait sur Bocage des forêts carbonifères. Peuplées de reptiles géants ressemblant aux dinosaures terriens et de petits mammifères. Le premier grand changement balaya les dinosaures comme sur la Terre. Les premiers ancêtres encore plus primitifs de l'omnivore ne disparurent pas parce qu'ils pouvaient s'adapter à des conditions fluctuantes.

« Et laissez-moi vous donner une idée de la façon dont ces conditions changeaient. Pendant quelques années, c'était le désert dans une région donnée, puis c'était une jungle tropicale ; plus tard

encore, un glacier s'y formait. Et le cycle allait se répéter avec des variations colossales. Tout cela pouvait arriver et arriver encore – au cours de la vie d'un seul omnivore. Pendant à peu près une centaine de millions d'années, ce fut la norme de l'existence sur Bocage. Une telle condition n'était naturellement pas favorable à la préservation des fossiles. »

Hafner vit où il voulait en venir et commença à s'inquiéter : « Vous voulez dire que ces fluctuations climatiques se sont arrêtées tout d'un coup, il y a vingt mille ans ? Se pourrait-il qu'elles reprennent ?

— Je ne sais pas, avoua la biologiste. Mais nous pourrions probablement le savoir, si ça vous intéresse. »

L'administrateur approuva sombrement. « Et comment, que ça nous intéresse ! »

Peut-être bien, se dit le biologiste. Il continua.

« Ce qui importe c'est que la survie devint difficile. Les oiseaux pouvaient voler vers des climats plus favorables et c'est ce qu'ils firent. Un bon nombre d'entre eux ont survécu. Une seule espèce de mammifères a réussi à tenir le coup.

— Vous faites erreur, observa Hafner. Il y a quatre espèces, depuis la taille écureuil jusqu'à la taille bison.

— Une seule espèce, répéta fermement Marin. Ce sont les mêmes. Si la quantité de nourriture mise à la disposition du plus gros animal augmente, les prétendues petites espèces accroissent leur nombre. Et inversement, si la nourriture se fait rare dans une catégorie, la génération suivante – qui peut apparemment apparaître presque instantanément – passe à des formes qui ont des quantités adéquates de nourriture à leur disposition.

— Les souris », souffla Hafner.

Marin finit sa pensée pour lui. « Les souris n'étaient pas là lorsque nous sommes arrivés. Elles sont nées de l'omnivore à taille d'écureuil. »

Hafner acquiesça. « Et les rats ?

— Ils sont nés de la taille suivante. Après tout, nous sommes un environnement pour eux, peut-être le plus rude qu'ils aient jamais affronté. »

Hafner était un homme pratique, formé pour être l'administrateur d'une colonie. La conceptualisation n'était pas son fort.

« Des mutations, alors ? Mais je croyais... »

Le biologiste eut un sourire – un sourire mince et crispé. « Sur Terre, ce serait une mutation. Ici, c'est le processus normal d'adaptation évolutive. » Il hocha la tête. « Je ne vous l'ai jamais dit, mais les omnivores, avec leur apparence superficielle d'animal terrestre, n'ont en fait ni gènes, ni chromosomes. Il est bien évident

qu'ils ont une hérédité, mais j'ignore tout de son fonctionnement. Quel qu'il soit, il répond aux conditions environnantes bien plus rapidement que tout ce dont nous avons connaissance précédemment. »

Hafner dit doucement, comme pour lui-même. « Alors, nous ne serons jamais débarrassés des parasites. » Il serra et desserra nerveusement les poings. « À moins, évidemment, que nous n'exterminions toute la vie animale de la planète.

— Un nuage radioactif, suggéra le biologiste. Ils ont survécu à pire. »

L'administrateur considéra l'alternative. « Nous devrions peut-être abandonner la planète à ses animaux.

— Trop tard, dit le biologiste. Ils iront sur Terre et sur toutes les planètes que nous avons colonisées. »

Hafner le regarda. Une même image se forma dans son cerveau et dans celui de Marin. On avait envoyé trois vaisseaux pour la colonisation de Bocage. Il en était resté un avec les colons, assurance de survie en cas d'imprévu. Deux étaient retournés sur Terre pour dire que tout allait bien et que du matériel supplémentaire était nécessaire. Ils avaient également pris des spécimens sur la planète.

Les cages où étaient enfermées les bêtes étaient sûres. Mais une espèce plus petite n'aurait aucun mal à en sortir et c'était certainement déjà fait : passagers clandestins dans les soutes du vaisseau.

Ils n'avaient aucun moyen d'intercepter ces vaisseaux. Et une fois qu'ils auraient atteint la Terre, les biologistes allaient-ils s'alarmer ? Pas avant un long délai. Il y aurait d'abord une nouvelle espèce de rat, mutation, penserait-on. Faute d'informations précises, rien ne permettrait de la relier aux spécimens rapportés de Bocage.

« Nous devons rester ici, dit le biologiste. Il nous faut les étudier et c'est ici que nous sommes le mieux placés pour le faire. »

Il pensa à l'immensité et à la complexité des bâtiments terrestres. Ils représentaient trop de choses pour qu'on puisse les vider dans le but de les garantir contre la vermine. On ne pouvait évacuer des milliards d'habitants de la planète pendant la durée des opérations.

Ils devaient rester sur Bocage, non comme une colonie, mais comme un gigantesque laboratoire. Ils avaient gagné une planète et en avaient perdu dix, peut-être même plus, lorsque les propriétés destructrices de l'omnivore auraient atteint leur plénitude.

Une toux rauque d'animal interrompit les pensées du biologiste. Hafner releva la tête et regarda par la fenêtre. Les mâchoires serrées, il arracha un fusil du râtelier et courut dehors. Marin s'élança sur ses pas.

L'administrateur se dirigeait vers le champ où mûrissait la seconde récolte hâtive. Au sommet du monticule, il mit un genou en terre,

réglâ l'arme au maximum, visa et tira. Trop haut : il manqua l'animal qui était dans le champ. Une bande de brun carbonisé se découpa sur le vert de la végétation.

Il visa plus soigneusement et fit de nouveau feu. La charge s'arracha en miaulant de la gueule de l'arme. L'animal fut touché à l'épaule : il eut un sursaut et retomba net, brûlé à mort.

Ils examinèrent la carcasse : raies mises à part, c'était une bonne imitation de tigre. L'administrateur le tripota du bout du pied.

« Nous chassons les rats des entrepôts et ils vont dans les champs, murmura-t-il. Nous les chassons des champs avec des chiens et ils se transforment en tigres.

— C'est mieux que les rats, dit Marin. On peut tirer sur les tigres. » Il se pencha sur le chien déchiqueté près duquel ils avaient surpris le gros félin.

Le second chien sortit en gémissant du bout du champ où la terreur l'avait fait fuir. C'était un chien courageux, mais il n'était pas fait pour s'attaquer à un grand carnivore. Il se mit à gémir en léchant la tête de sa compagne.

Le biologiste ramassa les restes du chien et se dirigea vers le laboratoire.

« Vous ne la sauverez pas, dit Hafner d'un ton morose. Elle est morte.

— Mais les chiots sont vivants et nous aurons besoin d'eux. Les rats ne vont pas disparaître simplement parce que les tigres ont fait leur apparition. »

La tête ballottait mollement sur son bras et le sang trempait ses vêtements tandis qu'Hafner le suivait sur la colline.

« Nous sommes ici depuis trois mois, dit brusquement l'administrateur. Les chiens n'y sont que depuis deux mois. Et pourtant, ce tigre était adulte. Comment expliquez-vous ça ? »

Marin se courba sous le poids du chien. Hafner ne pourrait jamais comprendre la profondeur de son désarroi. Toutes ses notions de biologie étaient bouleversées. Que signifiait l'évolution ? C'était l'histoire de la vie organique sur un monde particulier. Hors de ce monde, elle n'avait peut-être plus de sens.

Il y avait encore bien des choses que l'homme ignorait sur lui-même déjà, zones obscures de son savoir que la théorie devait laisser de côté. Pour les autres créatures, son ignorance était parfois sans limite.

La naissance était une chose simple, qui se produisait sur d'innombrables planètes. De doux herbivores, de féroces carnivores, les animaux les plus incroyables donnaient naissance à leurs petits. C'était un phénomène sans cesse recommencé, les jeunes grandissaient, devenaient adultes et se reproduisaient à leur tour.

Il se souvint de cette soirée passée dans le laboratoire. C'était un hasard – et s'il n'avait pas été là et n'avait pas été témoin de ce qui s'était passé ? Ils en sauraient sans doute encore moins.

Il expliqua soigneusement les choses à Hafner. « Si la probabilité de survie est forte et s'il y a une grande disparité de taille, alors les jeunes ne sont pas des jeunes. Ils naissent adultes et pleinement maîtres de leurs fonctions ! »

À un taux inférieur à celui prévu, la colonie progressa. Les récoltes hâtives furent laissées de côté et des plantations plus diversifiées semées. On construisit de nouveaux bâtiments et les provisions qu'ils abritaient furent largement étalées pour pouvoir être inspectées plus facilement.

Les chiots survécurent et atteignirent l'âge adulte dans l'année. Convenablement dressés, ils furent lâchés dans les champs et se joignirent aux autres chiens. La bataille contre les rats était permanente mais ils étaient tenus en lisière ; cependant, ils causaient toujours des dommages considérables.

L'animal originel, dont la forme ne s'était pas modifiée, développa un appétit pour les isolants électriques. Il n'y avait pas d'autre protection que de faire toujours circuler le courant. Et même ainsi, il y avait de désagréables coupures jusqu'à ce que le court-circuit soit repéré et la carcasse calcinée ôtée. Les véhicules devaient être hermétiquement clos ou gardés dans des bâtiments à l'épreuve de la vermine. Si les fléaux ne se multipliaient pas, il n'était pas non plus possible de les éliminer.

Il y eut une invasion de tigres, mais c'étaient de gros animaux faciles à abattre. Ils chassaient la nuit et il fallut assigner à nouveau des tours de garde aux colons. Là où les projecteurs ne portaient plus, les infrarouges entraient en action. Si rapides que fussent les tigres, leur mort l'était encore plus. Les colons, ne perdirent plus un seul chien, après le premier.

Les tigres changèrent, mais en gardant le même aspect. Extérieurement, c'étaient de gros carnassiers vigoureux. Mais, au fur et à mesure du massacre, Marin remarqua un fait étonnant – la structure de leurs organes internes marquait une régression.

Le dernier qu'on lui apporta à examiner était l'équivalent d'un chaton nouveau-né. L'estomac minuscule était plus approprié à la digestion du lait qu'à celle de la viande. Qu'il ait pu avoir assez d'énergie pour mouvoir ses grands muscles tenait du miracle. Mais il avait bondi pendant quinze minutes meurtrières avant d'être abattu. On n'eut à déplorer aucune perte, mais l'infirmerie ne désemplit pas pendant quelque temps.

Ce fut le dernier tigre qu'ils abattirent. Ensuite, les attaques

cessèrent.

Les saisons passèrent sans qu'il arrive du nouveau. La civilisation spatiale, ou même ce fragment de civilisation que représentait la colonie, était-elle trop pour la créature que Marin avait maintenant baptisée « l'Omnimal » ? Un passé cataclysmique lui avait donné naissance, mais elle était incapable de s'adapter au défi d'un environnement plus féroce encore.

C'est du moins ce qu'il semblait.

Trois mois avant l'arrivée des nouveaux colons, un autre animal fut détecté. De la nourriture avait disparu des champs. Ce n'était pas un nouveau tigre : ceux-ci étaient carnivores. Ni des rats, car les vignes étaient dépouillées d'une manière impossible pour des rats.

La nourriture n'avait pas d'importance. Les réserves étaient suffisantes. Mais si le nouvel animal était le signe avant-coureur d'un nouveau fléau, il fallait le connaître pour savoir comment lutter.

Les chiens ne servaient à rien. L'animal rôdait dans les champs qu'ils gardaient sans qu'ils l'attaquent, sans même qu'ils aboient.

Les colons durent de nouveau monter la garde, mais l'animal les éludait. Ils patrouillèrent pendant une semaine, sans l'apercevoir une seule fois.

Hafner les rappela et installa un système d'alarme dans le champ favori de l'animal. Celui-ci détecta le système d'alarme et transporta la sphère de ses opérations dans un terrain où aucune alarme n'avait été installée.

Hafner s'entretint avec l'ingénieur qui mit au point une alarme thermosensible. On l'enterra dans le premier champ et le vieux système fut installé ailleurs.

Deux nuits plus tard, juste avant l'aube, l'alarme était déclenchée.

Marin rejoignit Hafner hors du campement. Tous deux étaient armés et à pied : le bruit d'un véhicule aurait probablement effrayé l'animal. Ils décrivirent un cercle pour s'approcher du champ par derrière. Dans le camp, tous étaient alertés. Si Marin et Hafner avaient besoin d'aide, les autres étaient prêts.

Ils rampèrent silencieusement dans les fourrés. L'animal se nourrissait dans le champ, sans bruit, mais ils l'entendaient quand même. Les chiens n'avaient pas aboyé.

Ils gagnèrent quelques centimètres de plus. Le soleil bleu de Bocage se mit à briller et éclaira leur proie de plein fouet. Hafner laissa tomber son fusil. Puis il serra les dents et le reprit.

Marin lui posa la main sur le bras. « Ne tirez pas, chuchota-t-il.

— C'est moi l'administrateur et je dis que cette chose est dangereuse.

— Dangereuse, oui, dit Marin, toujours chuchotant. C'est pour cela

qu'il ne faut pas tirer. Elle est plus dangereuse que ce que vous croyez. »

Hafner hésita et Marin continua. « L'omnimal n'était plus compétitif dans le nouvel environnement et il créa les souris. Nous avons stoppé les souris et il a répliqué avec les rats. Nous repoussons les rats et il produit les tigres.

« Le tigre n'était pas grand-chose pour nous et tout s'est apparemment arrêté. Mais en apparence seulement. Un autre animal était en formation, celui que vous voyez ici. Il fallut deux ans à l'omnimal pour le créer – comment, je n'en sais rien. Sur Terre, son évolution a pris un million d'années. »

Hafner n'avait pas baissé son arme et ne paraissait pas décidé à le faire. Il gardait l'œil fixé sur le viseur.

« Vous ne voyez donc pas ? insista Marin. Nous ne pouvons pas détruire l'omnimal. Il est sur Terre maintenant et sur les autres planètes, dans les profondeurs des caves et des entrepôts de nos grandes cités, sous l'apparence d'un rat. Et nous n'avons jamais été capables d'exterminer nos rats terrestres, comment pourrions-nous exterminer l'omnimal ?

— Raison de plus pour nous y mettre tout de suite », dit Hafner d'une voix résignée.

Marin abaissa de force le fusil. « Est-ce que leurs rats sont plus efficaces que les nôtres ? demanda-t-il d'un ton contenu. Qui l'emportera, notre vermine ou la leur ? Ou les deux vont-elles faire la paix et s'associer, se mélanger pour lutter contre nous ? Ce n'est pas impossible : l'omnimal en est capable, si l'union des deux espèces offre le meilleur facteur de survie.

« Vous ne voyez toujours pas ? C'est une progression. Après le tigre, c'est ça. Si cette évolution échoue, si nous l'abattons, quelle sera la création suivante ? Je crois que nous pouvons nous mesurer à cette créature-ci. *C'est ce qui vient après que je ne veux pas voir.* »

La créature les entendit. Elle releva la tête et regarda autour d'elle. Elle recula lentement et battit en retraite vers le bois le plus proche.

Le biologiste se redressa et appela doucement. La créature trotta vers les arbres et disparut sous leur ombre.

Les deux hommes reposèrent leur arme. Ils s'approchèrent ensemble du bois, les mains tendues en évidence pour montrer qu'ils n'avaient pas d'armes.

Il vint à leur rencontre. Nu, car il ne connaissait pas encore le vêtement. Et il n'avait pas d'armes. Il cueillit une grosse fleur blanche sur un arbre et la tendit sans un mot en signe de paix.

« Je me demande comment il est fait, dit Mann. Il paraît adulte, mais peut-il l'être vraiment ? Qu'est-ce qu'il a dans le corps ?

— Moi, c'est ce qu'il a dans la tête qui m'inquiète », soupira Hafner.

Cela ressemblait beaucoup à un homme.

Traduit par Françoise Serph.

Student Body.

© Galaxy Publishing Corp., 1953. Publié avec l'autorisation de l'Agence Ackerman
(Hollywood) et de l'Agence Renault-Lenclud (Paris).

© Librairie Générale Française, 1982, pour la traduction.

LES CONSPIRATEURS

Par James White

Voici encore une nouvelle où il est question d'écologie, au sens d'influence exercée sur les organismes vivants par le milieu dans lequel ils vivent. Ce milieu est un astronef voyageant dans le cosmos, et donc libéré des influences de l'environnement planétaire immédiat.

Q

UELQUE chose n'allait pas. C'était hors de sa portée, mais Félix recueillit une sensation aiguë bien qu'incohérente où se mêlaient la surprise, le deuil et la panique, à l'instant même où cela se produisit. Il resta à flotter, apparemment indifférent, au milieu du couloir qui menait à la Section de Biologie, pour attendre que les détails lui parviennent par la ligne de communication.

Quelques minutes après, le relais accroché au mur treillage du fond du couloir se mit à lui transmettre les faits. Les nouvelles étaient désastreuses.

Il semblait que le Petit, qui avait pour mission d'endommager certains circuits minuscules mais importants dans la chambre des communications, à des fins qui se rattachaient à l'Évasion, avait subi un accident. C'était Singer qui y avait assisté... Félix avait d'ailleurs deviné que c'était Singer. Même à la quatrième retransmission d'un relais, le schéma de pensée était parfaitement reconnaissable ; rien que des émotions et pas assez de réalités... Le Petit s'était précipité à couvert en entendant venir l'homme d'équipage, avait mal calculé son coup et avait atterri sur un secteur sous tension. Celle-ci n'était que d'environ deux cents volts, mais c'était énorme pour ce Petit – qui était à présent irrémédiablement mort. Ce qu'il restait de lui flottait maintenant clairement en vue et Singer n'allait pas tarder à se tuer dans ses efforts frénétiques pour retenir l'attention de l'homme d'équipage, car si ce dernier remarquait le cadavre et les fils déconnectés près de lui, il pourrait être pris de soupçons. Singer désirait qu'on fasse quelque chose, *et vite*. Le message se terminait sur

un magma insensé de frayeur, d'insistance et de panique qui touchait à la démente.

Félix renvoya le message, tel qu'il l'avait reçu, à un autre Petit caché dans un conduit d'aération à l'autre extrémité du corridor. Toutefois il avait des instructions à y ajouter. Il émit : « Inclure ceci. De Félix à Whitey. Je crois être en mesure de m'en occuper. Envoyez quelqu'un pour me remplacer. Je suis au poste de relais à mi-chemin du couloir 5C. Je me rends aux Transmissions. » Il se tortilla farouchement pour aller se mettre au contact du mur treillage, puis il s'élança le long du couloir vers l'intersection menant au lieu de l'accident.

Félix laissait en général aux Petits le soin de prendre les décisions importantes. C'étaient eux, les cerveaux. Il ignorait pourquoi il se chargeait de l'initiative, cette fois. Il songea que cela ne plairait peut-être pas à Whitey.

Il parvint à pénétrer dans la salle des transmissions et à s'approcher du corps du Petit sans que l'homme d'équipage l'ait vu. Singer, bien que manquant de sens pratique la plupart du temps, était capable, quand il le voulait, de créer des diversions de première grandeur. Singer voletait autour de la tête de l'homme en cercles serrés et l'homme faisait de vains efforts pour l'attraper, tout en se demandant à haute voix ce qui avait bien pu déchaîner cette fichue créature. Félix se rendit compte que l'homme n'avait d'yeux que pour Singer. Bon !

Le pelage du corps était fort brûlé, et le nez de Félix lui indiqua que certaines parties de la chair sous-jacente étaient également grillées. Soudain une faim brutale, animale, s'éveilla en lui et grandit, mais il la combattit. Depuis que le Changement avait commencé, il ne lui appartenait plus de se donner des satisfactions de cet ordre. Félix expédia d'un coup le minuscule cadavre vers le coin opposé de la pièce, à bonne distance de ces très importants circuits, puis il fonça à sa suite.

Quand il l'eut rattrapé et bien saisi entre ses pattes, il dit à Singer : « C'est bon, cervelle d'oiseau ! Tu peux lâcher la partie... Mais pars immédiatement. Tu es censé avoir peur de moi. »

Tel un trait de lumière jaune, Singer franchit la porte en volant, et enfila le corridor. Avant d'être hors de portée, il fit demi-tour : « J'ai *vraiment* peur de toi, toi... espèce de *sauvage* ! »

Au bout de quelques secondes, l'homme d'équipage aperçut Félix. Plutôt content, il lui dit : « Félix ! Où donc te cachais-tu ? » Il empoigna Félix par le cou, d'une main, et de l'autre se hissa sur un siège. Après s'être ceinturé et avoir déposé Félix sur ses genoux, il poursuivit : « Ainsi tu as attrapé une souris, hein, Félix ? Mais qu'est-ce que tu en as fait ? Une grillade, ou un salmigondis ? » Il cessa

ensuite de parler, mais son esprit s'affairait. Il se mit à caresser la nuque de Félix.

Félix n'avait pas la moindre envie de ronronner, mais il savait ce qu'on attendait de lui. Au bout d'un temps, malgré lui, il commença à y prendre plaisir. Cela ne l'empêchait toutefois pas de lire dans les pensées de l'homme.

Une pensée pénétrante, claire – très caractéristique des Petits – le mit brusquement en pleine conscience. Félix ne voyait pas l'autre, mais il savait que le Petit était à moins de dix mètres de lui.

— C'était le maximum de portée efficace de leurs moyens télépathiques –, probablement se trouvait-il à l'intérieur du scaphandre spatial de secours suspendu de l'autre côté de la porte, que Félix avait remarqué en arrivant. La pensée lui communiqua : « Félix, ton remplaçant est à son poste. Whitey te prie de lui rendre compte.

— C'est bon. Retransmets ceci. De Félix à Whitey... »

Un instant, Félix éprouva une sorte de terreur sacrée à l'idée de Whitey, dans le bio-labo 3 – à plus de la moitié de la longueur du grand vaisseau – entouré des Grands et des Petits qui n'étaient pas en mission de relais, tous coopérant à l'Évasion. Il songeait aussi aux autres relais télépathiques qui reliaient le labo 3 à des points tels que le magasin aux grains, le poste central de commande et les machines... Il capta une pensée impatiente du Petit à l'écoute dans le couloir et se concentra aussitôt sur son compte rendu.

« ... Cet humain n'a pas de soupçons, émit-il. Le Petit a été si sévèrement brûlé que les marques du labo en ont été effacées, aussi l'homme pense-t-il que c'est un sauvage de la section des grains. Il croit que je l'ai poussé contre des câbles sous tension en jouant avec et que j'ai beaucoup de chance de n'avoir pas subi le même sort – encore cette légende des « neuf vies » qu'on nous attribue ! – mais il se demande pourquoi je n'ai pas mangé cette créature... »

Félix savait qu'un sentiment de répulsion et d'horreur restait dans le sillage de son message tandis que ce dernier parcourait les relais de communication. Félix ne partageait pas le profond chagrin que l'accident avait causé parmi les Petits, plus intelligents et d'une sensibilité aiguë. Il prenait parfois un malin plaisir à les choquer. Sans aucune intention, ils lui faisaient prendre conscience de son infériorité, de l'envie qu'ils suscitaient en lui. Félix n'était pas fier de ces impressions, mais il était impuissant à les dissiper. En lui, le Changement était fort lent.

« ... Il ne lui vient pas à l'idée d'inspecter une partie quelconque du matériel, continua Félix. Mais il est impatient de rejoindre le reste de l'équipage qui s'est entassé dans la section d'astronomie pour voir de plus près une nouvelle planète. Il éprouve un certain ressentiment de devoir monter la garde en un pareil moment et il se demande avec

sarcasme si le capitaine espère que les indigènes – s'il y en a ! – de la planète que nous survolons vont lui passer un coup de fil.

« Dans son for intérieur, il est en colère parce que l'embarcation d'exploration n'est pas en mesure de se poser sur le sol. Mais ni lui ni quiconque ne soupçonne que nous soyons responsables des dommages subis par les bobinages de poussée planétaire. Quant au fait que les pièces de rechange manquent, ils l'imputent à une erreur d'écritures lors du magasinage ou de l'inspection du matériel, à l'astroport. Ils ignorent que nous les avons cachées. »

L'humain cessa de caresser Félix et le repoussa avec douceur de ses genoux. Félix acheva : « Il a l'intention de chercher à dormir, à présent. Il sait que personne ne viendra ici, et de toute façon, il a le sommeil léger. » Il attendit avec un peu d'anxiété la réponse de Whitey.

« Tu as très bien agi, Félix. »

Bien que teintée des personnalités d'une vingtaine d'entités chargées des relais, la pensée lui parvint toute chaleureuse, fort flatteuse. Puis elle se modifia de manière subtile : « Viens tout de suite au labo, Félix, nous avons un problème de transport.

— D'accord, répliqua Félix. Mais avant de m'en aller... l'humain dort à présent. Si tu envoies quelqu'un pour disposer les câbles coupés de façon qu'on ne s'en aperçoive pas à première vue, rien ne peut plus clocher ici. »

Il intercepta la réponse quand il n'était plus qu'à mi-distance du labo. Il avait foncé. On lui disait :

« Remerciements, Félix. C'est déjà fait. »

Quand il arriva au labo, deux des Grands firent pivoter la grille de l'aérateur pour lui livrer passage. On ne se servait jamais de la porte parce que les humains la maintenaient fermée, si bien que l'ouvrir les aurait rendus soupçonneux. Félix se faufila par l'ouverture. Tout en traversant d'un bond la petite antichambre qui donnait sur le laboratoire proprement dit, il entendit les Grands remettre la grille en place. Plus particulièrement à ce stade, alors qu'ils étaient si proches de la réussite, *rien* ne devait mettre la puce à l'oreille des hommes d'équipage. Même les Grands, qui ne brillaient pas par l'intelligence, comprenaient cette impérieuse nécessité.

Félix n'avait pas « projeté » son esprit – un excès de télépathie avait tendance à le fatiguer –, aussi n'eut-il pas le moindre avertissement de ce qui l'attendait. Dépourvu de pesanteur, incapable de s'arrêter, il vola avec beaucoup de grâce à travers le labo... en plein dans le piège.

Par cinq fois, il fut heurté et expédié tout tournoyant, son plongeon si justement calculé totalement gâché par des Grands qui flottaient. Il perdit vite le compte du nombre de fois où des Petits le heurtèrent.

Tous ceux qui occupaient la pièce – et leurs petits en supplément quand ils en avaient – exécutaient de rapides évolutions, planant de paroi en paroi, jaillissant du plancher au plafond et même d'un coin à l'autre. Cela ressemblait à une tempête de neige où des boules de poils auraient tenu lieu de flocons. Quand il réussit finalement à atteindre un treillage mural, il adressa une pensée à la souris blanche accrochée dans la fourrure d'un Grand à l'autre bout de la salle. La pensée était informulée, incohérente, c'était un point d'interrogation qui couvrait tout.

« Ils s'entraînent à l'évacuation, Félix, lui expliqua Whitey. Et c'est cela, le problème dont je te parlais. Certains d'entre eux – les jeunes, en particulier – ne seront pas en mesure de réussir. » Whitey s'interrompit pour donner des instructions à un Grand qui se mouvait maladroitement au milieu du labo. Il reprit : « Viens ici, Félix. Il nous sera plus commode de converser de plus près. »

Félix reçut encore plusieurs chocs de la part de Grands, en traversant la pièce. Toutefois, sa collision avec un cobaye ne fut pas douloureuse, tout au plus déconcertante, car il ne lui restait plus assez de dignité pour en être blessé. Il venait tout juste de s'installer près du Grand qui portait Whitey quand Singer arriva en volant pour se joindre à eux. Le canari resta suspendu, ailes repliées, à pivoter lentement sous l'effet du souffle du climatiseur, à quinze centimètres du nez de Félix.

Celui-ci se demanda inopinément quel effet cela lui ferait de trancher la tête de l'autre d'un coup de dents.

Tout en émettant des ondes scandalisées et paniquées, Singer battit désespérément des ailes pour se mettre hors de portée.

« Arrête de penser ainsi, Félix ! »

Whitey était vraiment en colère contre lui, de cette colère impuissante, décourageante, qu'inspire un enfant arriéré qui ne cesse pas de se mal conduire. Pris de honte, Félix s'adressa à Singer.

« Pardon ! Je ne le pensais pas réellement. Je ne te ferais de mal pour rien au monde. Reviens. »

Singer voleta vers lui, encore inquiet, en songeant à des brutes épaisses, horribles, et à de grands cannibales poilus. Il n'était pas tout à fait rassuré.

Whitey, dont la colère s'était dissipée aussi vite qu'elle était montée, commença l'exposé du problème.

« Vous savez l'un et l'autre que nous avons l'intention d'évacuer tout le monde, tout comme vous savez de quelle manière nous quitterons la nef – à bord de l'une des fusées d'essais radiocommandées. Mais nous avons commis une grave erreur de calcul. La distance de notre laboratoire aux rampes de lancement est d'un peu plus de cent cinquante mètres, et voilà qu'à présent nous

nous apercevons que nous ne disposerons pas d'assez de temps pour embarquer tout le monde à bord de la fusée.

« Comprenez. Il faudra faire plusieurs voyages pour transporter les jeunes, or les Grands sont lents et maladroits. Ils n'ont jamais eu l'occasion de s'exercer comme nous aux longs trajets en apesanteur, et ils y sont encore plus empotés que nous ne l'avions pensé. En outre certains d'entre eux mettent si longtemps pour apprendre... »

Si longtemps pour apprendre, songea tristement Félix. Tout comme moi. Il était sûr qu'ils pensaient tous les trois au Changement, à la manière dont ils en avaient été affectés, ainsi qu'à ses répercussions sur leurs espèces entières.

Nul d'entre eux n'avait une idée claire de la raison qui avait motivé le Changement, mais il existait des hypothèses. La plus communément acceptée était que l'absence prolongée de gravité découlant du fonctionnement de la surpoussée du vaisseau, ou la libération de la gravitation de leurs planètes d'origine, ou la disparition de quelque hypothétique radiation émise par leurs soleils respectifs, que toutes ces causes possibles, soit isolément, soit ensemble, avait déterminé une modification de la structure cellulaire des petits cerveaux relativement simples des animaux embarqués à bord. Il en résultait un accroissement constant de leur quotient d'intelligence.

Cependant le Changement ne se manifestait pas à une vitesse uniforme, il variait de rapidité selon les dimensions du cerveau en cause. Les souris à petit cerveau en étaient les premières touchées. Elles acquéraient promptement un haut degré d'intelligence et parallèlement la faculté de communiquer par télépathie. Outre la possibilité de lire dans leurs pensées réciproques, elles avaient les moyens de sonder l'esprit de l'homme d'équipage qui venait au laboratoire une fois par semaine pour regarnir le distributeur automatique d'aliments qui les nourrissait régulièrement.

Elles avaient appris de lui un tas de choses : son rôle, son passé, ce qu'il pensait des autres membres de l'équipage, et, de première importance, quel était le but de l'Expédition. De plus, comme il formulait ses pensées, elles avaient appris sa langue. Cela étendait leur compréhension de leur environnement, mais cela les avait aussi conduites à énoncer un postulat sérieux, fondé à leur insu sur des données insuffisantes.

Parce que le vaisseau n'avait quitté la Terre que depuis quatre mois et que l'affreux ennui ne s'y était pas encore fait sentir, cet humain particulier était bourré à éclater de pensées enivrantes sur cette première exploration parmi les étoiles, sur la possibilité de coloniser des planètes nouvellement découvertes, et gonflé de sentiments chaleureux et fraternels envers tout et tous en bloc. Et puis il était bon

par nature avec les animaux. Il était également le seul humain dont les animaux disposaient pour lire dans son esprit. Aucun autre ne venait jamais dans le rayon de portée télépathique des Petits, soit une dizaine de mètres. Ainsi se justifiait donc leur postulat.

Durant six semaines, la communauté des Petits avait vécu dans le labo, grâce aux servomécanismes qui pourvoyaient à tous leurs besoins, dans une atmosphère de satisfaction, de bonheur et d'excitation joyeuse.

Ils se croyaient les colons du vaisseau.

Et puis un jour on avait introduit Singer dans le laboratoire. Pour les Petits, Singer appartenait à une espèce totalement inconnue. Il était d'un jaune éclatant, il avait des ailes qui lui permettaient de se mouvoir sans difficulté malgré les conditions d'apesanteur qui régnaient à bord de la nef, et il émettait des vibrations audibles des plus agréables à écouter. Bien qu'il ne fût pas aussi intelligent que les Petits, le Changement l'avait doté du sens télépathique. Il disposait de beaucoup plus de renseignements à fournir sur le navire et son équipage, des renseignements qui laissèrent les Petits en état de choc et d'horreur. Il était en mesure de leur expliquer leur position véritable à bord, ainsi que le sort qui attendait les animaux de laboratoire lorsque le temps viendrait de conduire des tests sur l'atmosphère, la vie végétale et les bactéries de quelque nouvelle planète. Singer leur parla également d'un monstre noir et féroce que les humains appelaient Félix, et qui rôdait dans toute la nef. Il leur confia que les humains ne l'avaient introduit dans le labo que pour empêcher ce fauve de le dévorer.

La vie était devenue d'un seul coup une sombre affaire. Ils tenteraient de s'évader, naturellement, mais les Petits étaient suffisamment informés du fonctionnement du navire pour comprendre combien faibles étaient leurs chances de réussite. Ils ne pourraient même pas quitter le laboratoire à cause de cette créature dénommée Félix. S'ils avaient pu sortir, ils auraient peut-être trouvé le moyen de se créer une chance d'évasion, par le sabotage ou toute autre méthode. Mais ils n'avaient plus d'autre ressource que d'attendre dans l'espoir que les Grands qui vivaient également dans le laboratoire seraient en mesure de neutraliser Félix quand ils seraient un peu plus développés mentalement.

Cependant les Grands avaient été lents à évoluer, Félix le savait, et leur « grandeur » n'était que relative. Heureusement qu'ils ne s'étaient pas trouvés dans l'obligation de tenter une attaque contre lui. Une bagarre entre un cobaye – ou même plusieurs cobayes – et un chat adulte n'aurait pas même été un simulacre de combat.

Un jour que Félix furetait aux alentours du laboratoire dans l'espoir de se procurer quelque nourriture nouvelle, il se rendit soudain compte que les animaux enfermés à l'intérieur lui parlaient. La raison de cette étrange aptitude qu'il s'était déjà découverte à comprendre les humains – même quand ils ne s'exprimaient pas à haute voix – y trouva son explication et bientôt il eut en tête d'autres préoccupations que de désirer croquer des Petits. D'un seul coup, il était devenu personnage important, personne de *valeur*. Selon ce que lui exposèrent les Petits, la connaissance plus profonde qu'avait Félix du vaisseau et de son équipage, jointe à l'aide qu'il leur apporterait en les guidant vers certains points clefs, rendrait l'évasion non seulement possible, mais hautement probable...

« Fais donc attention, Félix ! » émit brusquement Whitey. Félix s'arracha en hâte à sa rêverie, en songeant que s'il avait été humain, son visage se serait empourpré.

« Je disais que les Grands sont lents à apprendre, reprit Whitey, et lourdauds. C'est en partie parce que nous ne les avons guère laissés sortir du labo ; ils étaient trop faciles à repérer. Mais à présent, telle est notre difficulté : les faire mouvoir rapidement.

« Pour le moment, je ne vois pas de solution. Cependant, puisque vous êtes tous les deux des « familiers » et avez toute liberté de parcourir la nef, vous auriez peut-être des suggestions à avancer ? » Whitey s'interrompit et les images atroces et informulées qu'ils connaissaient tous si bien surgirent du fond de sa pensée. L'expérimentation, la vivisection, le massacre. Tout assombri, il poursuivit : « Je ne veux laisser personne derrière pour subir *cela*... »

Il se tut car deux comptes rendus arrivaient presque simultanément des deux extrémités du grand vaisseau.

« Relais des machines secondaires. Ordre a été donné il y a trois minutes de décélérer d'un quart de G.

— Relais du poste de commande. Le capitaine a ordonné une décélération d'un quart de G. »

C'était comme un duo. Les liaisons télépathiques entre le labo et les points clefs du navire étaient rapides, efficaces et précises. Mais elles étaient tout de même un rien plus lentes que le système de transmissions intérieures du vaisseau. Certains des animaux eurent le temps de réagir avant que se fasse sentir l'effet de la décélération et restèrent accrochés. Les autres allèrent choir en un tas mouvant de gris et de brun contre la cloison avant.

Félix atterrit comme toujours, accroupi sur ses pattes. Malheureusement, il se posa aussi sur un groupe de huit très jeunes Petits. L'explosion de frayeur et de colère à l'état brut qui jaillit de leurs esprits encore insuffisamment développés faillit lui ratatiner la

cervelle avant qu'il eût pu se laisser rouler de côté. Ensuite il lui fallut parer les traits décochés par la mère indignée bien que les Petits d'âge adulte fussent en mesure de comprendre qu'il n'y avait pas de faute de la part de Félix. Ce dernier se rendit compte qu'il existait des sentiments qui n'avaient aucun point commun avec la raison, parmi lesquels l'amour maternel.

Félix se trouva brusquement impressionné par sa propre personne. C'était lui, le costaud, dans tout cela... Il n'avait encore jamais eu de pensées de cet ordre. Toutefois cette impression le déserta tout aussitôt.

Tant que dura la décélération, Félix écouta les incohérences véhémentes de la Petite tout en s'efforçant d'empêcher l'amusement qu'il en retirait de monter à la surface de son esprit. Il n'avait pas blessé les jeunots, bien sûrs, il leur avait seulement fait peur. Ils étaient étonnamment résistants pour leur âge et ils étaient si légers qu'ils pouvaient encaisser des chocs qui auraient probablement tué Félix. Il se mit à réfléchir à leurs capacités ainsi qu'au problème de l'évacuation. Supposons...

La Petite capta son idée à demi-formée et irradiia une pensée négative horrifiée. Félix s'efforça de la rassurer, mais à cet instant précis, l'apesanteur régna de nouveau et il s'élança dans la direction de Whitey.

Pendant que Félix était encore en l'air, Whitey émit : « J'ai saisi une part de ta pensée, moi aussi, Félix. Voudrais-tu me développer un peu cette idée de transport des jeunes jusqu'à la fusée ? »

Félix reprit mentalement haleine, pour se concentrer. Il avait une conscience aiguë du fait que sa pensée, par comparaison avec celle des Petits, était lente et parfois presque incohérente. Il fit toutefois de son mieux.

« Voici. Je propose que nous transportions les jeunes jusqu'aux rampes de lancement *avant* que partent les adultes, plutôt que de déplacer tout le monde en même temps. Comme cela les Grands n'auraient qu'un seul trajet à parcourir et si inexpérimentés qu'ils soient, ils auraient largement le temps de couvrir le parcours. Avec Singer pour m'aider comme éclaireur, je suis capable d'en emmener six ou huit à la fois jusqu'à la fusée d'essais. Et même si un homme d'équipage m'apercevait... »

Whitey le coupa : « *Comment* envisages-tu de les déplacer, Félix ? » Tous les cerveaux de l'endroit lui accordaient à présent leur attention.

« En feignant de jouer avec eux », répondit Félix. Il devint hésitant, en tâchant de s'expliquer. « Autrefois, avant que je sois informé du Changement, l'équipage me donnait parfois des objets pour me faire jouer avec. C'était bien gai... » Il s'arrêta aussitôt, confus et honteux de cette confession. Puis il reprit en hâte : « Naturellement, c'était

avant que j'aie fait votre connaissance à tous.

« Cependant, je tiens surtout à vous rappeler que je sais où se trouvent certains de ces jouets. Ils sont malléables, sphériques, et il est facile d'en ouvrir l'enveloppe. Les jeunots pourraient se cacher dedans pendant que je pousserais ces objets devant moi.

« Les humains n'auront jamais un soupçon en voyant un chat jouer avec une vieille balle de chiffon. »

Il avait à peine achevé de formuler sa pensée que les objections arrivaient en masse, rapidement. Félix trouva cela un peu effrayant ; jamais encore il n'avait subi les émissions simultanées d'autant de cerveaux d'un seul coup. Néanmoins, au bout de quelques minutes, il n'en fut plus impressionné. C'était une sensation étrange. Il se sentait encore plus humble devant leur intelligence tellement plus claire et ample, mais plus autant qu'auparavant. Maintenant, il les respectait – il les aimait presque – en égaux. C'était sans doute la nature de leurs pensées présentes qui causait cette modification du point de vue de Félix. Il était capable de comprendre leurs sentiments, mais ces pensées-là le blessaient.

Impatienté, il trancha le flot incessant de protestations. Ils s'étaient mis à répéter les mêmes arguments.

« Whitey ! Dis-leur donc que je ne vais pas les dévorer, ces créatures... »

Ils refusaient de le croire.

Oh ! certes, les Petits le croyaient sincère dans ses affirmations, Félix le comprenait, mais ils ne faisaient pas confiance à ses... instincts. Les Grands, moins intelligents, le considéraient encore comme un Carnivore à demi domestiqué et n'auraient pas admis qu'il emporte un de leurs petits hors de leur vue. Il savait toutefois que s'il parvenait à convaincre les Petits de la valeur de son plan, ils persuaderaient à leur tour les Grands.

Whitey n'avait pas encore pris parti dans la discussion, ce qui laissait toute l'initiative à Félix. Ce dernier réclama fermement l'attention et éprouva une surprise agréable en l'obtenant instantanément. Il entama un discours plein de conviction.

« Voici la situation telle que je la vois pour le moment, émit-il. Le vaisseau est en train d'adopter une orbite de huit heures autour de la première planète apparemment habitable qu'il ait découverte. Cette planète, qui n'a pas encore de nom, l'équipage l'appelle Epsilon Aurigae VII, et tous les hommes sont enthousiastes parce qu'ils l'ont trouvée au bout des sept premiers mois de leur voyage d'exploration prévu pour trois ans.

« Grâce à nos relais télépathiques qui aboutissent aux centres de commande de la nef, nous savons que cette manœuvre de mise en orbite sera terminée dans un peu moins de trois heures, après quoi la

majeure partie de l'équipage sera occupée à relever la carte de la surface planétaire, à en étudier la météorologie, ou tout simplement à la contempler dans les télescopes. À peu près une heure après la mise en orbite, une des grandes fusées d'essais sera envoyée en télécommande sur la surface dans le but de prélever des échantillons d'atmosphère, de sol et de liquide en des points de la planète aussi éloignés que possible les uns des autres. Cette fusée sera guidée automatiquement et si tout marche comme prévu, nous serons dedans. »

Félix resta un moment silencieux. Il songeait au Petit qui avait si récemment trouvé la mort dans la Salle des Transmissions.

Il poursuivit au bout d'un instant : « Nous avons pu arranger les circuits d'alarme, ici, sur le vaisseau, de façon à ce que la fusée qui nous renfermera se comporte normalement en apparence, bien que nous devions en fait la mettre hors de service au premier point d'atterrissage convenable, afin d'en débarquer. Mais nous ne disposons que d'une heure – *moins* d'une heure – pour compenser nos erreurs possibles, soit le temps durant lequel l'équipage sera trop affairé pour remarquer nos déplacements. Et c'est pendant cette courte période que nous devons installer à bord de la fusée tous les animaux. Cela signifie que tous ceux qui sont ici, tous les Petits du magasin aux grains et tous ceux qui font office de relais dans le navire devront avoir atteint la rampe de lancement et avoir pris place à bord avant l'expiration de ce court délai. Et la plupart d'entre eux devront effectuer plusieurs allers et retours pour transporter leur progéniture, ou... (Félix regarda les Grands, maladroits et peu entraînés) ceux qui n'ont pas eu l'occasion de s'exercer au déplacement en apesanteur. Whitey affirme que c'est impossible. »

Félix songeait que tous les Petits savaient déjà tout cela et que les Grands devaient en avoir une idée, eux aussi. Mais chacun avait pris l'habitude d'expliquer plusieurs fois les mêmes choses aux Grands... qui n'étaient pas encore très brillants par l'intelligence. Puis Félix se contrôla vivement. Cette dernière pensée était un manque de tact. Il espérait que les Grands avaient été trop préoccupés de leurs propres soucis pour remarquer son impolitesse involontaire.

« Eh bien, mon idée, c'est d'évacuer d'abord les jeunes des deux espèces, avant que soit terminée la manœuvre de placement en orbite. De cette manière, même les plus maladroits... (Félix aurait bien voulu employer un mot plus charitable, mais il lui était impossible de mentir en télépathie) parmi les Grands seront en mesure de gagner la rampe durant l'heure qu'il leur restera avant le départ de la fusée de prélèvement. En outre, chacun n'ayant qu'un seul trajet à effectuer, le risque de découverte par un homme d'équipage sera pratiquement éliminé. Je pense pouvoir m'en charger, mais j'aurai besoin de

beaucoup d'aide. »

Félix s'efforçait de les persuader qu'il serait sous leur surveillance constante et que même s'il le souhaitait, il ne pourrait pas leur jouer de vilain tour. C'était la seule façon de les amener à accepter le plan qu'il proposait.

« Il y aura des Petits aux deux bouts du parcours pour charger et décharger les jeunots et il me faudra Singer pour opérer une diversion si quelque homme se promenait par là et avait envie de jouer avec moi. Et il faudra aussi m'aider en d'autres domaines... »

Il se demanda pourquoi il se donnait tout ce mal pour eux. Il n'y avait pas longtemps, il ne s'en fût pas soucié. Que lui arrivait-il donc ?

Il acheva son discours en toute simplicité : « Je n'entrevois aucune autre manière d'aboutir dans le temps voulu. »

Plus tard, tout en poussant devant lui une balle irrégulière, aux couleurs éclatantes, dans laquelle se débattaient huit bébés cobayes, Félix réfléchissait qu'ils avaient été à deux doigts de l'échec. Une fois que Whitey eut donné son accord au plan, Félix s'était dit que tout était réglé et entendu... après tout, Whitey était leur chef. Mais il en était allé autrement. La guerre civile s'était presque déclarée avant que tous aboutissent enfin à un commun accord et les querelles leur avaient fait gaspiller plus d'une demi-heure. Il paraissait qu'ils n'avaient en définitive pas confiance en Félix.

Au croisement qui menait à la rampe, Félix laissa sa balle heurter le treillage mural, puis s'aplatit dessus pour empêcher les mailles élastiques de la renvoyer. Immédiatement, ses passagers se mirent à hurler qu'on les assassinait et à réclamer leur mère. Encore heureux, se dit Félix, que ce soit sur la fréquence de télépathie ; si ç'avait été sonique, les hommes seraient accourus aussitôt de tous les coins du vaisseau. Il rassura en hâte le Petit en mission de relais dans le couloir, qui irradiait l'angoisse comme un tube fluorescent. À l'autre bout du corridor, il vit Singer qui voletait en boucles paresseuses. C'était le signal indiquant que tout allait bien. Félix prit fermement sa charge entre ses pattes de devant et sa poitrine et se propulsa d'une détente des pattes de derrière.

Il ne pouvait guère leur faire reproche de manquer de confiance en lui. C'était dû en grande partie à la lenteur du Changement dans sa personne, mais aussi aux hommes d'équipage qui l'avaient introduit à bord en tant que mascotte du vaisseau. C'étaient les non-spécialistes du navire. Ils accomplissaient presque toutes les corvées et, pour employer un euphémisme, ils étaient pour le moins mal dégrossis. C'était dans leurs esprits que Félix avait puisé à peu près tout ce qu'il savait jusqu'au moment où il avait fait la connaissance des Petits. Il en découlait qu'il avait tendance à penser et à agir à l'instar de ses

maîtres de naguère. Le langage auquel il recourait pour exprimer ses pensées ainsi que son air habituel de dur cynisme rendait difficile aux autres de lui accorder leur confiance entière. C'était très ardu de les convaincre qu'il avait complètement modifié son point de vue.

Cependant, bien qu'il ne fût pas des plus aimables, les Petits avaient de la chance de l'avoir de leur côté. Félix reconnaissait qu'ils étaient intelligents, les êtres les plus intelligents et les plus civilisés de tous à bord, l'équipage y compris. Si seulement ils avaient eu des mains et une façon plus pratique de résoudre leurs problèmes, ils auraient pu se charger de la marche du vaisseau depuis déjà des mois et se débarrasser des humains. Mais ils n'étaient ni assez durs ni assez terre à terre. S'ils avaient des moments libres, ils consacraient leurs lumineuses intelligences à des débats philosophiques. Félix estimait avec une certaine pitié qu'ils étaient terriblement peu réalistes... il les qualifiait même de mous. Comme Singer, sous bien des aspects.

Par exemple, lorsque Whitey avait commencé à préparer l'Évasion, il avait déclaré à Félix – avec le plus grand sérieux – que personne ne devait subir de dommages, *pas même les membres de l'équipage*.

Félix avait trouvé cela très drôle.

Juste avant d'entrer en contact avec la cloison au bout du couloir, une bouffée soudaine d'accélération l'expédia tout patinant contre la paroi. Accroché aux mailles du treillage, il suivit des yeux sa balle qui roula sur plusieurs mètres avant d'aller se bloquer sans douceur dans un angle. Le message mental des passagers faillit couvrir celui d'un relais du voisinage qui signalait : « Le capitaine a ordonné une accélération d'un demi-G pendant trois secondes. »

Et c'est maintenant qu'ils me l'annoncent ! songea Félix, écœuré.

Singer, qui battait des ailes à petits coups pour compenser la demi-gravité supplémentaire, planait à quelques mètres du chat. Il s'inquiéta : « Combien en reste-t-il, Félix ? Nous n'avons plus beaucoup de temps...

— Une douzaine des Petits et cinq des autres », répliqua le chat. Les machines stoppèrent et il recommença à rouler sa balle pour l'introduire dans le sas atmosphérique du logement de la fusée d'exploration. « Ne t'en fais pas. On devrait avoir fini en deux voyages. »

Mais Singer était du genre pessimiste. Si par hasard Félix était surpris au mauvais bout du couloir pendant une poussée d'accélération ? Une chute de trente mètres ou plus, même en ne pesant que le quart de son poids normal, ce ne serait sûrement pas très bon pour les bébés...

Et ce ne serait pas plus amusant pour lui-même, songea sombrement Félix. Cela pourrait même lui être fatal. Il intima assez

sèchement à Singer de se taire. Félix n'aimait pas qu'on lui rappelle tout ce qu'il risquait de subir dans le genre déplaisant.

La fusée reposait sur son berceau. C'était une torpille grise au nez aplati avec ses panneaux d'accès ouverts ; ses antennes raides la faisaient ressembler à un scarabée de six mètres de long. L'aérodynamisme ne s'imposait nullement. L'engin n'était pas conçu pour pulvériser des records de vitesse mais bien pour croiser dans l'atmosphère de la planète à étudier, à une vitesse qui n'endommagerait pas ses délicats instruments de sondage ni les échantillons encore plus précieux qu'elle recueillerait de temps à autre. C'était ce facteur de vitesse peu élevée qui ouvrait une possibilité d'évasion. Tout engin ordinaire, même une fusée portemessage, avec son accélération de soixante G, aurait réduit en bouillie tous les passagers cinq secondes après le départ. Il réfléchissait que, du début à la fin, tout restait une question de chance. Les animaux, en dehors de cas rares comme le mort de la salle des transmissions, paraissaient connaître un sort le plus souvent favorable.

Cela ne plaisait guère à Félix. Il se méfiait d'une trop forte dose de veine.

Il imprima à son fardeau une légère impulsion en direction de la fusée. Elle paraissait déserte, sans danger, mais Félix savait qu'à l'intérieur elle bourdonnait d'activité. La plupart des Petits de la section très proche de magasinage des graines – les sœurs « sauvages » des souris de laboratoire – qui avaient pour mission d'approvisionner l'engin, étaient déjà à leurs postes. Les autres se dissimulaient aux abords des panneaux d'accès pour prendre soin des passagers de Félix.

« En voici encore une nichée », pensa Félix à l'adresse de la coque apparemment vide. Il ajouta d'un ton détaché : « Fragile ! Manipuler avec précaution !

— Parfait. Nous les voyons », lui répondit-on.

Ces Petits particuliers étaient totalement dépourvus de sens de l'humour chaque fois que Félix était en cause. Ils avaient d'ailleurs de bonnes raisons. Avant que le Changement les ait amenés à une intelligence qui leur permettait de ne pas se laisser attraper et que ce même Changement ait fait de Félix un végétarien de mauvais gré – du moins quand il s'agissait de viande vivante – il les avait souvent pourchassés. Pendant la première partie du voyage, il s'était livré à un carnage effarant dans le magasin aux grains. Ils ne l'avaient jamais oublié et ne le lui pardonnaient pas. Il arrivait à Félix de se dire que vivre avec les Petits sur quelque planète ne serait pas folichon avec leur rancune tenace envers lui – il devenait curieusement sensitif à l'égard de son passé – mais quand il songeait à ce qu'étaient parfois les esprits des humains...

Irrité contre lui-même pour une raison qu'il ignorait, Félix se

propulsa d'un coup de pied pour franchir le premier tronçon de son trajet de retour au laboratoire. Il se répétait qu'il se fichait bien de ce que les Petits pouvaient penser de lui. Il s'en moquait éperdument. Mais il avait conscience de formuler un horrible mensonge.

Transporter les derniers bébés jusqu'à la fusée était une besogne fatigante mais simple. Un seul point du parcours présentait du danger : le croisement des couloirs, visible pour quiconque se tenait sur le seuil du poste de commande. Mais il n'y avait pas eu là assez d'allées et venues pour qu'un humain eût marqué un temps d'arrêt à l'entrée et les eût remarqués. La chance restait avec eux.

Félix attendait près de Whitey ; une pesanteur à peine sensible les maintenait contre la paroi. Tout autour d'eux, des animaux étaient également dans l'expectative ; ils ne communiquaient pas entre eux, mais ils rumaient leurs réflexions personnelles. Il jeta sur le laboratoire un coup d'œil circulaire qu'il espérait bien être le dernier. Il observa qu'on avait rempli une de ses balles de chiffon à l'aide de nourriture prise au robot distributeur... Bien que le soin des approvisionnements eût été confié à ceux du magasin aux grains, il y avait quelqu'un qui ne laissait rien au hasard. Toutes les cages étaient ouvertes et les deux grilles d'aération au-dessus de la porte avaient été rabattues contre la cloison. Sous ses yeux, la porte s'ouvrit soudain vers l'extérieur et resta ouverte par l'effet de son propre poids. Le Petit qui s'était acharné contre le loquet en sauta et retomba lentement de l'autre côté de la pièce. Ils étaient presque prêts pour le départ.

Si un humain venait jeter un coup d'œil dans le labo en ce moment, se dit Félix, ce serait vraiment la catastrophe.

La pesanteur disparut de nouveau quand cessa la faible décélération. Quelques secondes après, un Petit, perdu dans la foule impatiente et inquiète, annonça : « Relais du poste de commande. Le capitaine a ordonné de couper les moteurs. Manœuvre de mise en orbite terminée. »

À l'intention de tous ceux qui étaient dans la pièce, Whitey émit : « Vous connaissez l'ordre de marche. Rien ne peut aller de travers si nous faisons attention et si nous ne nous affolons pas. Les relais nous avertiront si un homme d'équipage paraît devoir s'approcher un peu trop près de notre route d'évasion, plusieurs minutes avant son arrivée. » Il était évident que c'était aux Grands que pensait Whitey en ajoutant : « Il y a des quantités d'endroits où se cacher le long du trajet si un humain survenait – dans les scaphandres spatiaux de sauvetage, par exemple – il n'y a donc pas de danger réel si vous n'êtes pas pris de panique. Rendez-vous à la fusée le plus vite possible. Et rappelez-vous que vous êtes livrés à vous-mêmes.

« La route est libre pour le moment. Partez ! » Il se tourna : « Toi

d'abord, Félix. » Félix bondit avec précision hors de la porte du laboratoire, s'accrocha au treillage mural et fit un second saut. Un troupeau confus d'animaux aux couleurs ternes fonça à sa suite pour aller s'écraser contre la paroi d'en face. Félix capta la pensée nette et sèche de Whitey couvrant la confusion générale pour tenter de mettre de l'ordre dans la situation et de faire repartir le troupeau. Un boulot que Félix ne lui enviait nullement.

Le chat alla occuper le poste qui lui avait été affecté – au carrefour, en vue du poste de commande – et attendit. Il y avait des hommes dans la salle – il entendait des voix étouffées – mais la distance était trop grande pour qu'il pût saisir leur pensée. D'ailleurs elles ne devaient guère être intéressantes, sinon le relais dissimulé à leur portée les aurait retransmises. Avec toute une planète à étudier, l'équipage était bien trop occupé pour songer aux animaux du laboratoire... *pour le moment.*

Onze Petits arrivèrent en volant par le couloir. Ils atterrirent contre le treillage presque en bloc puis s'élancèrent pour la partie suivante du trajet, toujours en formation serrée. C'était beau à voir, se dit Félix. Il est vrai que les Petits avaient eu maintes occasions de s'exercer à manœuvrer en apesanteur. De plus, ils prenaient un vif plaisir à exécuter les acrobaties les plus compliquées au son de la musique mentale. En cet instant, leurs pensées personnelles étaient beaucoup plus sérieuses, mais quand le chat leur demanda comment se comportaient les Grands, l'un d'eux se libéra l'esprit, juste le temps de lui adresser une impression de dérision.

Félix jeta un coup d'œil vers le fond du couloir et comprit ce que l'autre voulait dire.

Une masse de Grands, trépignant et se battant follement, venait d'atteindre l'extrémité du passage. Quelques Petits s'efforçaient de rétablir l'ordre dans la mêlée qui s'ensuivait, mais sans grand succès. Félix, effaré, eut l'image d'un nuage de feuilles d'automne qu'un vent tournant eût lentement poussées. Les Grands se mouvaient rapidement, mais ils étaient dénués de tout sens de la direction... ils ne cessaient de rebondir *entre* les cloisons, très vite et avec une violence qui faisait frémir le chat. Pour un pas en avant, ils en faisaient une dizaine de côté, et même à cette distance, Félix percevait leurs pensées remplies de panique. Certains d'entre eux perdaient visiblement la tête. Soudain inquiet, le chat émit à l'adresse du relais le plus proche de lui : « Dis-leur de cesser tout ce bruit, sinon les humains vont les *entendre* ! »

Naturellement, ce n'était pas encore un danger. Félix avait l'oreille bien plus sensible que n'importe quel humain, mais il préférait ne pas courir de risques inutiles.

Un des Grands, davantage par chance que par jugement, arriva en

vol rapide par le milieu du couloir pour se heurter à la paroi face à Félix. Ravi, ce dernier se mit à émettre à contrecœur son approbation, puis il recueillit l'idée de l'autre. « Non ! l'avertit-il, au désespoir. Pas par là... »

Il était trop tard. Le Grand, désorienté et effrayé par son voyage, avait quitté le mur et *fonçait dans le corridor conduisant au poste de commande* ! Félix procéda à de rapides calculs de direction et de vitesse, en souhaitant avec ferveur de ne pas se tromper, puis il fila à la suite de l'autre.

Malgré la puissance supérieure de ses muscles qui lui imprimèrent une poussée plus forte, ils étaient tous les deux à mi-chemin du poste de commande avant que Félix eût rattrapé le Grand... Il craignit même de le dépasser. Toutefois, grâce à une succession de convulsions à se briser le dos, le chat se rapprocha assez de l'autre pour saisir entre ses dents une patte velue. Il s'accrocha avec l'énergie du désespoir tandis que leurs masses et leurs vitesses différentes les faisaient tourner furieusement autour de leur centre commun de gravité. Ils s'écrasèrent contre la cloison à quelques mètres à peine du poste. Sans tenir compte des mouvements frénétiques du Grand qui se figurait qu'il allait avoir la patte tranchée, Félix réussit à transférer sa prise sur la nuque de sa proie et bondit en sens inverse. Il s'ancra fermement au croisement.

« *Par là, idiot !* » lança-t-il en colère, puis, d'une vive détente des muscles de son cou, il expédia le Grand dans le corridor menant aux rampes de lancement.

Tout d'un coup, il eut des remords. Ce n'était pas le moment d'agir avec douceur, évidemment, mais il avait presque pris du plaisir à molester ce Grand. L'autre était perdu, affolé, n'étant encore jamais sorti du labo. Félix n'aurait pas dû... Il ne savait pas au juste ce qu'il n'aurait pas dû faire.

« Cette pensée te fait honneur, Félix. »

Whitey avait quitté le maelström brunâtre qui bouillonnait au point d'intersection et s'était cramponné au treillage, près de Félix. Il avait passé un moment au plus fort de la mêlée, pour tenter de régulariser le mouvement des Grands – dans le bon sens si possible – et il en portait les traces évidentes. Il avait été en collision avec des murs inertes et des animaux trop agités un nombre de fois qu'il ne se rappelait plus, et ses nerfs avaient également commencé à souffrir. Félix lut tout cela dans son esprit pendant un bref instant, avant que Whitey ne poursuive :

« Tu as pensé vite et juste, tout à l'heure, Félix, le félicita-t-il. Tu as très bien agi... tu peux en être fier. Et quand nous serons sur la planète, tu en feras encore plus... »

Soudain mal à l'aise et vaguement effrayé devant le sens imprécis

sous-jacent à la pensée de son interlocuteur, Félix se hâta de le couper.

« Ce sont les derniers ? » Il désignait quelques traînards qui se tortillaient à la suite du gros de la troupe dans le couloir aboutissant à la fusée.

« Oui, c'est tout pour les Grands, répondit Whitey. Mais on a dit aux autres d'attendre un peu. Il y a déjà bien assez de désordre et de monde comme cela et, de plus, étant des Petits, ils sont en mesure de se déplacer plus vite et de se cacher plus facilement en cas de découverte. Ils resteront au labo jusqu'à ce que tous les Grands soient embarqués. »

Cependant Whitey ne se laissait pas dérouter par la question. Il se remit à débiter des éloges à Félix et émit : « Pas besoin de te sentir mal à l'aise, ni effrayé... Pourtant, dis-moi ce que tu penses des Grands. Et, à ton avis, qu'est-ce qui les incite à penser et agir comme ils le font ? »

Félix songea que c'était bien le moment d'entamer un débat philosophique ! Toutefois, Whitey, plein de tact, feignit de n'avoir pas saisi cette constatation ironique et entreprit d'expliquer ses sentiments en ce qui concernait les Grands, qui avaient quelque chose d'aimable, malgré leur lenteur et leur incroyable manque de sens pratique. Cela ne dura pas très longtemps car il n'y avait encore pas beaucoup réfléchi.

« Tu aurais dû les étudier, Félix. Tu es dans l'erreur dans tout ce que tu penses d'eux... » Whitey s'interrompt quand un des traînards vint heurter la cloison près de lui. Il rassura le Grand apeuré, lui conseilla de prendre son temps et l'expédia dans le bon chemin. Puis il revint à Félix.

« Il est évident qu'ils *ne sont pas* stupides, Félix. Seulement leur évolution progresse moins vite, exposa-t-il. Le Changement est chez eux un processus lent. Pour nous autres, Petits, il en a été autrement. Nous nous sommes modifiés et avons atteint notre sommet très rapidement... en quelques mois, pour tout dire. Mais à présent, nous avons découvert que les Grands ont un potentiel d'intelligence beaucoup plus élevé que le nôtre... ils continuent à se transformer. Dans quelques mois, Félix, ils seront nos égaux intellectuellement, puis *ils nous dépasseront*. » Aucune tonalité de rancœur dans cette affirmation – Whitey était trop civilisé et évolué pour cela –, rien qu'une brûlante impatience. « Pense à ce que cela signifie, Félix ! Les dimensions de leur cerveau par comparaison avec le nôtre... »

— *Non !* » Le chat était effaré, effrayé. Il ne tenait pas à envisager cette situation.

« Mais *si !* » le contredit l'autre. Il ajouta d'un ton solennel : « On ne saurait échapper à l'évidence. Je suis désormais convaincu que – sauf accident – tu finiras par nous dominer tous, toi-même ! Tu seras le

chef.

» Si seulement tu n'étais pas seul de ton espèce... » acheva Whitey avec tristesse.

Félix eut l'impression que sa cervelle s'était mise à bouillonner et qu'elle allait lui sortir par les oreilles. Sa peur et son incrédulité firent peu à peu place à la croyance et à une peur encore plus forte... celle de la *responsabilité*. Mais avant qu'il ait pu formuler une réponse cohérente, une nouvelle interruption chassa tout le reste de son esprit.

« Salle d'observation à Whitey », signala le relais placé dans le corridor. « Un humain vient de sortir d'ici. Il a l'intention d'aller en direction des rampes de lancement. Sans but précis... il croit qu'il gêne le travail des spécialistes. » Le Petit se tut, attendant des instructions.

Trois terribles secondes s'écoulèrent et il était toujours en attente.

Félix n'avait encore jamais vu Whitey se conduire ainsi. Son esprit n'était plus qu'un cocon serré de frayeur, de panique. C'était une éventualité imprévue, peut-être tragique... une fichue déveine, mais, songea Félix pris d'une pitié subite, Whitey se comportait presque comme un cobaye !

Il se rappela brusquement un détail. Il prit l'initiative. « Singer ! Où est passé Singer ? »

— Ici, Félix. » Le canari était proche, à quelques mètres à peine derrière l'angle du couloir.

« Tu as entendu cela. » C'était une déclaration et une question. « Il faut que tu interceptes cet humain et que tu l'arrêtes. Agis comme ce matin aux Transmissions... mais rejoins-le *en vitesse* ! Suis la ligne des relais jusqu'à la salle d'observation, on te tiendra au courant de son avance.

« Attention, Singer ! C'est la mission la plus importante qu'on t'ait jamais confiée. Tout en dépend. Il faut que tu empêches cet homme de venir jusqu'ici. Les Grands ne sont pas encore tous à bord de la fusée et la moitié des Petits sont éparpillés par tout le vaisseau en mission de relais. » Il termina avec gravité : « Arrête-le, Singer, même si tu dois pour cela lui crever les yeux à coups de bec ! »

— *Félix !* » Singer était une fois de plus choqué, mais il n'en obéit pas moins. Le chat s'adressa à Whitey :

« Rappelle les relais. Singer n'arrivera peut-être pas à bloquer l'humain, mais s'il le retarde suffisamment pour que tout le monde soit dans le compartiment de lancement... »

Whitey ordonna au relais le plus voisin : « Communique ceci. À tous les Petits en poste de relais ainsi qu'à ceux qui attendent au laboratoire. Rendez-vous le plus vite possible aux rampes... *Départ immédiat* ! Ceci annule toutes instructions antérieures. » Il se tut, puis

continua à l'intention du seul Félix : « Tu parlais sérieusement ? Quand tu as dit d'aveugler l'homme ? » Sa pensée était chargée d'horreur et de profond chagrin. « Je ne peux le permettre, Félix, quoi qu'il advienne.

— Tu ne peux le permettre ! » s'exaspéra Félix. En colère et en même temps pris de pitié, il poursuivit : « Écoute. Tu m'affirmes qu'un jour ou l'autre je serai le patron. Eh bien, je prends mes fonctions *dès maintenant...* à titre provisoire. Vous autres n'êtes pas armés pour vous frayer passage de force hors de cette impasse, ni pour lutter en aucune manière. J'ignore comment vous survivrez sur la planète si une de ses propres formes de vie décide de résister... le cerveau n'est pas tout, tu sais. Tu es bien trop civilisé pour ton propre bien. Tu ne ferais pas de mal à une mouche, même si cela devait te coûter la vie. » Félix s'emportait de plus en plus au fil de son discours. « Pour moi, c'est différent. Il vous faut quelqu'un dans mon genre pour vous protéger, quelqu'un qui connaisse assez les humains pour les combattre. Je te le demande, laisserais-tu tes amis tomber aux mains des hommes qui les supprimeraient de bien des façons cruelles rien que pour éviter d'endommager un tant soit peu un être humain ?

« Moi, je tuerais l'humain avant que cela se produise ! » Puis il ajouta durement : « Un chat intelligent en qui on a confiance a les moyens d'y réussir.

— Félix, tu ne ferais pas cela... tu *ne peux pas* ôter la vie... même à un homme... comme cela ! » La pensée de l'autre n'était plus qu'horreur, répugnance, imploration. « Ne pense pas des choses pareilles, Félix, je t'en prie. Même simplement le blesser... »

Par un, par deux, les Petits passaient devant eux, se plaquaient à la cloison et bondissaient ensuite vers le compartiment des fusées. C'étaient les relais venus de tous les points du navire pour chercher à s'enfuir vers la sécurité. Aucun d'entre eux ne prêtait attention à la discussion ; ils étaient trop perdus dans leurs pensées individuelles.

« ... tu serais incapable de continuer à vivre avec un pareil fardeau sur la conscience, insistait Whitey. Tu le crois, oui, en ce moment. Mais plus tard, quand tu deviendras plus intelligent, plus sensible...

Tu n'es encore qu'un enfant, Félix, un jeune sauvage, même si... »

Un des Petits intervint de façon pressante. « Whitey, Singer est en difficulté. Je n'ai pas saisi les détails, le réseau de relais se désagrège trop vite, mais il semblerait que l'humain ait eu peur et lui ait envoyé une tape, lui brisant une aile. Maintenant, l'humain l'emporte à l'infirmerie pour le soigner. »

Le Petit reprit sa route en hâte.

Félix laissa échapper librement un chapelet de jurons à faire envie à ses anciens maîtres. Puis...

« À tous les Petits qui peuvent m'entendre, émit-il le plus fort qu'il

put. Si vous êtes en position de gagner la fusée dans moins d'une minute, *allez-y vite ! Sinon, cachez-vous !* »

La porte de l'infirmerie était voisine du compartiment de lancement.

Le corridor se trouva soudain désert, les Petits ayant disparu, les uns dans le compartiment, les autres dans des cachettes particulières. Félix savait qu'il ne restait qu'une quinzaine de minutes avant le départ de la fusée. Or, plusieurs secondes avant, les panneaux d'accès se refermeraient, le sas atmosphérique serait clos hermétiquement et une partie de la coque du vaisseau pivoterait vers l'extérieur... le tout automatiquement selon un ordre pré-établi, au dixième de seconde près. Si l'un des animaux n'était pas à bord alors, ce serait un malheur irréparable. Quant à Félix, il pesait à leur juste valeur ses chances de réussite, maintenant que survenait cet ultime accroc. De plus il faudrait quelqu'un pour prendre la situation en main sur la fusée d'essais. Quelqu'un d'habile... Ou alors, dans la presse à l'entrée, seuls quelques-uns parviendraient à s'évader...

Inutile d'achever sa pensée. Whitey savait ce qui s'imposait.

« J'y vais, Félix. Mais tâche de revenir, toi aussi. Nous aurons besoin de toi. » Whitey s'efforçait de prendre le ton du commandement, mais il y avait un malaise dans son esprit quand il répéta : « N'oublie pas, Félix ! Je ne permettrai pas qu'on fasse de mal à qui que ce soit.

— Je ferai de mon mieux, répliqua en hâte le chat. Et il n'y aura pas de bagarre, sauf obligation. File, Whitey, et bonne chance. »

Un léger claquement de sandales au bout du couloir annonçait l'approche de l'homme. Ce dernier ne remarqua pas Whitey qui filait rapidement contre la cloison peinte en gris clair. Il avançait sans difficulté, flottant en l'air par instants, toujours sans le moindre soupçon. Quand l'humain parvint à sa hauteur, Félix se lança à son côté, avec l'énergie mesurée qui lui permettait de se maintenir là. Une idée lui venait. L'homme réagit de la manière attendue.

« Non, non, Félix, n'y touche pas ! dit-il d'un ton sévère. N'y touche pas ! » Il transféra vivement Singer, privé de connaissance, de sa main dans sa poche intérieure, où l'oiseau serait en sûreté ; Il songeait que si le chat essayait de jouer avec le canari blessé, il expédierait Félix d'un bout à l'autre du vaisseau à coups de pied. Cet homme n'aimait pas les chats.

Ainsi le matelot croyait qu'il en voulait à l'oiseau ! Tant mieux ! Tout juste ce que Félix souhaitait.

Tandis qu'ils dérivait en direction du compartiment de lancement, une pensée urgente de Whitey l'informa qu'il y avait encore une masse d'animaux à piétiner devant la fusée. Le chat s'y

attendait. Il entra en contact avec la cloison latérale et, à l'instant où l'homme approchait de la porte ouverte, il lui sauta violemment à la poitrine.

Il heurta avec force un endroit voisin de la bosse que dessinait sous le tissu l'infortuné Singer, planta ses griffes et se mit à miauler et à cracher tant qu'il le pouvait. Surpris et irrité, l'humain tenta de le rejeter au sol, le cerveau plein d'idées de chats sournois qui dévoraient les pauvres oiseaux sans défense. Quand Félix lui enfonça ses crocs dans la manche et un peu dans le bras, l'humain devint brutal. Il s'ensuivit un combat furieux.

Cela se termina par une tape méchante à main ouverte qui envoya Félix contre la paroi avec un tel impact qu'il crut y perdre ses dents. Cependant le but était atteint, ils avaient dépassé en flottant dans l'air l'entrée du sas sans que l'homme s'aperçoive de ce qui se passait à l'intérieur.

Plus mort que vif, le chat observa l'homme qui stoppait net à la porte de l'infirmerie. Dès qu'il serait à l'intérieur, les animaux ne seraient plus en danger, car l'homme avait la ferme intention de soigner attentivement Singer. Peut-être Félix arriverait-il quand même à la fusée à temps pour le départ. La pensée que Singer et quelques Petits encore dissimulés sur le vaisseau ne réussiraient pas à s'enfuir assombrir l'espoir qui montait en lui. Mais il n'y pouvait plus rien, se dit-il.

L'humain avait entrouvert la porte et regardait par-dessus son épaule pour s'assurer que Félix n'allait pas se faufiler dans l'infirmerie, quand ses yeux s'écarquillèrent soudain, braqués sur le corridor. Sa bouche s'ouvrit.

Le chat sentit son poil se hérissier sur son dos. Pas besoin pour lui de suivre le regard de l'homme... il lisait ce qui se passait dans l'esprit de l'autre, avec une netteté stupéfiante.

Une vingtaine de Petits avaient atterri à l'intersection. Félix les avait oubliés ; c'étaient ceux à qui Félix avait ordonné de rester au labo ; puis, les relais ayant été rappelés, ils n'avaient pas été avertis que Singer n'avait pas pu arrêter l'humain. Sous les yeux de ce dernier, frappé de stupeur, ils repartirent comme ils avaient atterri, en une formation serrée, géométrique, en direction du sas de la chambre de lancement. Ils avaient dû apercevoir l'homme figé sur son seuil dès qu'ils avaient pris leur élan, mais ils n'avaient pu s'immobiliser, en plein vol en apesanteur.

Quelle déveine inouïe, insensée ! Si c'était arrivé seulement une seconde plus tard, l'homme aurait déjà été dans l'infirmerie et n'aurait rien vu. Mais non ! Une fureur amère, issue de son désespoir, s'empara de Félix en constatant de combien peu ils avaient manqué leur évasion... Les Petits, doux, peu réalistes, trop intelligents, et leurs

aimables grands frères, lents et stupides seulement en apparence. Mais il était encore possible d'en sauver quelques-uns – ceux qui avaient déjà embarqué – si Félix se forçait à agir assez vite.

La surprise initiale de l'homme avait fait place à une intense curiosité, en même temps qu'il commençait à nourrir des soupçons. Le chat devait intervenir sans tergiverser. Il laissa délibérément sa rage s'incruster et s'enfler dans sa tête. Il aurait pu la dominer au début, mais au contraire il l'alimenta des souvenirs qu'il conservait d'incidents pénibles et humiliants, de tout ce qui pouvait l'incendier. Il fallait être dans l'humeur appropriée pour ce qu'il lui restait à accomplir. Il n'avait plus confiance en lui-même... pas plus que dans les pensées bénignes, sentimentales qu'il nourrissait depuis quelque temps.

De l'intérieur du compartiment de lancement, l'esprit de Whitey irradiait à son adresse des objurgations continues, pressantes, désespérées, pour l'inciter à *réfléchir*. Mais autant verser un verre d'eau sur une forêt en flammes. Sa colère grandissait. Dans une brume, il comprit que la troupe de Petits avait atterri devant la porte du sas et que Whitey leur donnait des ordres, mais tout cela ne pénétrait pas son cerveau. Il était maintenant animé d'une colère blanche, froide, et ne quittait pas des yeux l'homme d'équipage.

Celui-ci restait suspendu à une dizaine de mètres, tenant la porte d'une main, l'autre passée sous son blouson. Il était sans défense. Félix saisissait vaguement que les Petits émettaient à son intention, mais cela n'avait aucun effet sur lui.

Un instant, il banda ses muscles pour bondir, calculant la distance tout en surveillant le visage de l'humain. Puis, avec une rage meurtrière au cœur, il sauta aux yeux de l'ennemi.

Il ne parvint pas jusqu'à eux.

La masse et l'inertie d'un Petit en mouvement n'est que peu de chose, mais vingt d'entre eux se précipitant ensemble et le frappant à la fois, c'en était plus qu'il ne fallait pour le dévier dans son plongeon contre l'homme. Félix s'écrasa contre le mur dans un nuage de Petits, à un mètre de l'homme. Si le choc avait abruti Félix, l'homme ne s'était pas affolé. Il s'éloigna de la porte, d'une poussée du pied, et dériva dans le couloir, en se disant que s'il n'évacuait pas les lieux en vitesse, il allait être submergé sous une masse de souris ; puis il pensa que des souris ne devaient pas se comporter ainsi et que Félix n'aurait pas au...

D'un coup, le cerveau de l'homme se mit à fonctionner en diverses directions. Des circonstances sans lien apparent prenaient une valeur nouvelle, des rapports s'établissaient. Des câbles rongés, des petits éléments subtilisés, des pièces minuscules mais importantes qui

avaient subi des sabotages. Il se pouvait... À ce même instant, il passa en flottant devant le sas ouvert du compartiment de lancement. Il vit ce qui se passait à l'intérieur.

Félix ne s'était pas rendu compte du silence qui régnait avant que la sirène d'alarme générale hurle sa plainte. Les sens obscurcis de désespoir, il vit l'homme qui parlait dans un téléphone mural tout en maintenant pressé de la paume le bouton d'alerte. Des voix se rapprochaient, venant de tous les points du vaisseau, excitées, un peu apeurées. Des pensées les accompagnaient tandis que l'homme continuait à communiquer ses soupçons – les pensées vigilantes et froidement implacables nées dans le cerveau des bêtes les plus féroces et meurtrières de toutes, *les hommes*.

Toutefois, Félix savait que ces bêtes étaient douées de logique. Les Humains se rendraient compte qu'ils avaient toujours besoin d'animaux de laboratoire pour tester les planètes qu'ils espéraient découvrir. Il souhaitait de tout son cœur que tous ses amis ne soient pas massacrés sur-le-champ.

Mais s'ils étaient trop en colère, ils ne se conduiraient pas logiquement. Au contraire, ils se mettraient à tuer, à exterminer...

Net et clair par-dessus les émanations et les bruits confus, un message arriva au niveau télépathique.

« Ici le capitaine Ericsson, Félix. *Que personne ne bouge !* Vous êtes en danger si vous vous évadez maintenant ! Je suis de votre côté... »

Le choc fut trop violent pour Félix. Cette fois il s'écroula en un petit tas de fourrure dépourvu de nerfs et dériva loin de la cloison.

Par le hublot d'observation directe, le capitaine Ericsson examinait une étoile qui brillait comme un merveilleux saphir sur un fond de poussière d'argent. Leur pays. Il avait presque l'impression de le voir se rapprocher. Souriant, il caressa le chat perché sur son épaule et qui suivait son regard avec sérénité.

« Heureusement que tes amis n'ont pas débarqué sur cette première planète, Félix, fit-il, songeur. Avec ce virus, ils n'auraient pas résisté une semaine. Mais ils devraient bien se débrouiller sur le monde que nous leur avons choisi. Pas de vie animale proprement dite, mais une vie végétale semi-intelligente qui les empêchera de devenir trop paresseux. À moins que... »

À moins que la gravité de leur nouvelle planète ne cause un revirement du Changement qui s'était produit dans l'espace, songeait-il. Lui-même ignorait si le manque prolongé de pesanteur en était la raison ou s'il s'agissait de quelque mystérieuse radiation émise par leur étoile d'origine, le Soleil. Voilà pourquoi Félix avait décidé de rester à bord du vaisseau. Un chat au milieu d'une colonie de souris et de cobayes en train de dégénérer... Ce n'était pas une idée plaisante à

envisager.

En s'adressant aux autres dans la pièce, l'être supérieur qu'était devenu le capitaine Ericsson employait la parole. Ils se placeraient en orbite autour de la Terre dans trois jours et il tenait à se réhabituer à communiquer autrement que par télépathie. Il déclara : « Nous n'allons plus aimer la Terre, bien qu'elle soit notre monde. Nous l'avons... dépassée. Le Changement qui s'est manifesté en nous autres humains, avec nos structures cervicales plus complexes, a été terriblement lent... il nous a fallu près de deux ans pour atteindre notre développement maximum. Mais Félix que voici, et qui nous considère comme des demi-dieux, est incapable de se rendre compte à quel point de maturité nous sommes arrivés. » Il s'interrompt, l'air grave, en secouant la tête. « Non. Il est de notre devoir de signaler les planètes habitables que nous avons relevées, le Changement qui s'est produit dans l'espace, tout. Et ils désireront que certains d'entre nous se soumettent à des tests psychologiques. Mais nous n'aimerons pas la Terre. Sur Terre, on hait, on exerce des violences, on se fait la guerre. On... *on tue*.

« Je crois donc que nous souhaiterons tous repartir dans le plus bref délai possible... »

Traduit par Bruno Martin.

The conspirators.

© Nova Publications Ltd, 1954.

© Éditions Opta, pour la traduction.

MOUNT CHARITY

Par Edgar Pangborn

Dans certains de ses romans, Victor Hugo s'est plu à revêtir de laideur des personnages aux âmes nobles et généreuses : Quasimodo, Gilliatt, Gwynplaine. Dans la nouvelle que voici apparaissent ceux qu'on pourrait presque saluer comme leurs cousins inférieurs : des créatures en réalité très supérieures à l'homme, mais dont l'aspect est celui d'animaux habituellement peu aimés. Les apparences sont toutefois trompeuses. Ce sont en quelque sorte, ici, des cas où l'ange fait la bête pour mieux veiller sur l'humanité.

M

ON nom est Pèlerin ; j'ai deux amis. Ne me touchez pas. Sentez l'air que je balaie de mon aile, et comprenez : je suis chair.

Un de mes amis se cache là-bas, à l'orée des pins. Il s'appelle Lykos. Pensez à un loup européen, plus grand et au poil plus rude que vos loups américains. Il y a trois mille ans, son pelage était d'un noir profond ; il a blanchi, comme mon plumage. Mon autre ami continue son travail loin d'ici, dans une caverne de l'un des pics les moins élevés de la Cascade Range. Les lointains ancêtres des Indiens Pieds-Noirs appellent ce pic *Mount Charity* à cause de l'abri qu'il procure, de ses sources, de son herbe savoureuse et de ses vents tempérés. Si vous le voyez, il vous fera penser à un singe anoure, un singe de Barbarie. Pour son amusement et le nôtre, nous l'avons baptisé Hanuman après avoir découvert les Indes. Lui aussi a blanchi. Il fut le premier d'entre nous à comprendre que nous vieillissions. Nous savions déjà que nous étions mortels. Il fut un temps où nous étions quatre.

Je ne me mettrai pas sur votre poignet. Vous trouveriez notre chair très froide. J'aime le bras de votre fauteuil. J'aime regarder le soleil couchant sur votre visage, docteur, bien que je remarque que vous vous détourniez comme s'il vous gênait, ce qui ne m'arrive jamais.

Il ne m'est pas facile de parler. Je connais bien votre langage, mais ma gorge a du mal à articuler les sons humains. Soyez patient avec

moi.

Nous vous observons depuis cinq étés. Nous aimons ces collines que vous appelez le Vermont. Nous aimons les jeunes gens qui viennent l'été avec leurs tentes, lorsque vous exploitez votre version personnelle de la méthode socratique pour éveiller leurs esprits. C'est une école socratique, n'est-ce pas ?

Dans un sens. Je les accule par la logique. Je veux leur faire connaître l'imagination et la vérité objective, de sorte qu'ils les apprécient toutes deux et comprennent leurs différences. Vous m'appelez « docteur », mais cela fait quinze ans que je ne pratique plus. Il ne sera pas facile, Pèlerin, de me convaincre que vous n'êtes pas le rêve d'un vieil homme qui s'est assoupi au soleil.

Vos doutes s'évanouiront peut-être lorsque Lykos viendra s'allonger à vos pieds et vous parlera d'une voix meilleure que la mienne.

Nous ignorons notre origine. Pendant que votre science se développait, nous écoutions à notre façon. Vous êtes capables d'explorer comme nous ne l'avons jamais su, avec vos microscopes, vos télescopes, vos mathématiques, vos techniques subtiles. Ce que nous croyons savoir de nos origines est une imitation du genre de spéculations auxquelles vous vous livrez. Comme, pour autant que nous sachions, rien de semblable à nous n'existe sur terre, sinon en nos trois corps, et comme notre chair a certainement bien peu en commun avec celle des êtres que porte la Terre, nous pensons que nous provenons peut-être de... Imaginons par exemple des spores amenées par une météorite tombée sur la péninsule Ibérique il y a trois mille ans. Cette poussière vivante inconnue avait, pensons-nous, la capacité de pénétrer dans un hôte terrestre et de croître jusqu'à ce que toutes les parties de son corps, conservant leur apparence originelle, se soient transmutes en notre substance, quelle qu'elle soit, cette substance douée d'une longévité inconnue sur Terre, d'une mémoire tenace et de pouvoirs de raisonnement, d'imagination et d'affection en partie semblables à ceux des hommes. (Il est vrai que parfois nous avons un mode de pensée qu'il m'est impossible de vous expliquer.) Et nous supposons que cette poussière pénétra les corps adultes d'un faucon pèlerin, d'un loup, d'un singe et d'un serpent. Nous retenons cette hypothèse parce que nous n'en avons point trouvé de meilleure. Lorsque nous mourrons et que vos experts nous examineront, ils trouveront peut-être une explication d'un tout autre ordre. Mais nous espérons vivre encore quelque temps. Et il nous semble que vos sages, confrontés par leur propre technologie devenue impossible à maîtriser, par votre décomposition politique et sociale et par-dessus tout par les horreurs de l'excessive fertilité humaine, ont de quoi employer leurs énergies pendant fort longtemps (si toutefois les êtres vivants de cette planète ont encore longtemps à vivre). Les

feuilles de quelques rares plantes sont notre unique nourriture. Les contacts, pour la plupart accidentels, que nous avons pu avoir avec la vie animale, n'ont causé aucun mal de part et d'autre – du moins en apparence, mais nous ne savons jamais tout. Je préfère que vous ne tendiez pas la main vers moi. Précaution bien inutile sans doute, mais cela vaut mieux que de risquer de vous nuire.

Le quatrième de notre groupe a été tué par des paysans terrifiés qui l'ont assommé avec des pierres et des bâtons. Sa forme serpentine a peut-être éveillé en eux non seulement de la peur, mais aussi une pieuse colère. Cela s'est passé au douzième siècle de votre calendrier chrétien. Nous avons toutefois vu des hommes de l'âge présent incités à cette même destruction imbécile par des formes trop éloignées de leurs petites normes humaines, et qu'ils trouvaient par conséquent haïssables.

Ophis avait emmagasiné dans sa mémoire la connaissance du vaste monde qui s'étend au-dessus des herbes. Des siècles durant, elle s'est tenu à l'écoute des nouvelles humaines – sous des planchers, derrière des murs, dans des haies, autour de feux de camp. Ce qu'elle a pu nous transmettre est préservé dans la mémoire sans failles de Hanuman, et dans le rapport écrit qu'il travaille à établir à Mount Charity. Mais Ophis est morte avant que nous ayons commencé cette œuvre, et le reste de son savoir est irrémédiablement perdu.

Si vous éprouvez le moindre désir de convaincre d'autres personnes de notre existence, fût-ce ces braves lettrés de vos amis qui ne penseraient certes jamais à nous nuire, je vous prie de n'en rien faire. Nous n'osons pas nous montrer ; je suis venu à vous avec crainte, et je demeure effrayé, malgré tout ce que nous savons de vous. Nous connaissons trop (excusez-moi) l'habitude humaine de tirer d'abord et de n'aller voir qu'ensuite ce que la balle a frappé.

De génération en génération, nous avons cherché parmi les hommes de rares personnes que nous oserions approcher en cas de besoin. Il y a longtemps que nous n'avons plus parlé. Il y a trois cent cinquante ans, Lykos avait voulu sauver une femme perdue dans les bois ; pour apaiser sa peur, il lui fallut utiliser sa plus douce voix humaine. Et à quoi servit tant de bonté ? La pauvre âme rentra chez elle, éblouie par cette sainte merveille, certaine d'avoir eu la pure expérience de la présence de Dieu ; elle en parla tant et si bien que cela parvint à de mauvaises oreilles : elle fut brûlée pour sorcellerie sur l'urgente recommandation de l'Archevêque de Cologne. Plus d'une fois, j'ai vu des hommes faire un geste empreint de bonté pour sauver un papillon de la flamme, et leur main précipiter la belle et stupide bestiole vers sa mort.

Nous sommes venus vers vous maintenant parce que nous avons réellement grand besoin d'aide. La menace qui pèse sur nous

semblerait triviale à la plupart des membres de votre race, si même ils allaient jusqu'à accepter le fait de notre existence. Nous savons que vous ne penserez pas en ces termes, mais il se pourrait que vous hésitez pour d'autres raisons. Vous avez le droit d'en savoir davantage sur ceux qui viennent mendier à votre porte. Permettez donc que je vous parle de nous un peu plus longuement.

En notre temps, nous avons examiné toutes les régions séparant les pôles, excepté les mers. J'ai volé jusqu'aux îles les plus lointaines. Je connais les couches supérieures de l'atmosphère (comme, elles étaient pures jadis !); des siècles durant, Lykos et Hanuman ont fouillé les jungles, les prairies, les steppes, les toundras, et aussi les champs et les pâturages gouvernés par les hommes. Avant sa mort, Ophis les accompagnait partout. Nous n'avons trouvé aucun autre être de notre espèce. Dans l'océan ? C'est possible, mais nous ne pouvons pas y aller. Une partie de la poussière qui nous a (peut-être) créés a pu y tomber. Je repris conscience près de l'embouchure de ce que l'on appelle aujourd'hui le Guadalquivir, et la première vision de beauté qui m'émerveilla fut le jeu de la lumière du soleil déclinant sur les eaux de l'Atlantique; la première musique que je connus fut le contrepoint du vent et des vagues. Je pense que ce fut après ma – dois-je dire « naissance » ? – qu'une ville s'établit au sud de cet endroit; les Romains l'appelaient Gades, c'est maintenant Cadix. Oui, il est bien possible que quelques-uns des nôtres se trouvent dans la mer. Je pense qu'il leur aurait été difficile d'apprendre à communiquer comme nous le faisons; pour eux, l'humanité ne serait sans doute pas plus qu'une fraction de la pluie de mort qui descend lentement dans les verts espaces des eaux marines. Si la pollution des mers par votre espèce menace de les détruire, ils se trouveront sans défense et sans possibilité de fuir.

En tout état de cause, nous n'avons trouvé personne. L'espoir ne nous a pas entièrement abandonnés, mais il est devenu bien ténu. Votre monde est immense. Seuls les hommes envahis par l'impatience ou par une indifférence absurde le trouvent petit. Seuls de pitoyables ignares pensent qu'il a été entièrement exploré.

Je vais revenir sur cette première prise de conscience. Lorsque je repris mes esprits, je n'avais ni parole, ni savoir, ni mémoire; j'étais en possession d'un corps aérien capable de voler sans l'avoir appris, de voir et d'entendre avec acuité, de découvrir les extatiques plaisirs du vent. Avec l'odorat, vint l'appétit (en rien comparable à celui d'un faucon !), et je me mis à picorer des feuilles, attiré par telle ou telle odeur aromatique; j'appris ainsi à apaiser ma faim. Mais, bien que mon esprit fût vide, il était attentif, et doté d'une charge de curiosité telle que nul autre animal n'en possède, si ce n'est, je le sais maintenant, l'homme. Sans langage, sans traditions ni guide, sans

même un concept de la communication, j'observais avec émerveillement le mouvement continu de la vie qui m'entourait, et je pus établir des comparaisons, des déductions élémentaires, puis élargir le champ de mes observations et les combiner entre elles, sans jamais rien oublier. J'ignore combien de temps je vécus de cette pitoyable façon. Guère plus de quelques années, je pense. J'apprenais à mon esprit ce que mon corps savait faire spontanément : à voler.

Je voyais certes la rotondité du monde, et l'invitation des lointains, mais, au cours de cette période, je ne dépassai pas les Pyrénées, et ne m'aventurai pas très loin en mer. J'effectuai de courts vols au-dessus de l'Afrique du Nord – comme elle était verte alors ! – mais je revenais toujours. Je pense que je savais que je m'en irais un jour, mais auparavant, il me fallait mieux comprendre cette région qui vit le début de mon existence consciente.

Je fus témoin de l'interminable destruction de la vie par la vie. Cela me rendit pusillanime, en me montrant une image de la mort en tant qu'absence de mouvement, généralement suivie d'absorption, par quelque gueule affamée, ou de décomposition. Je m'aperçus que la plupart des créatures de ma taille ou plus petites m'évitaient, et les faucons étaient aussi effrayés que le reste. Mon odeur, je suppose, ou bien quelque chose d'autre qu'ils perçoivent d'une façon que vous n'avez pas encore réussi à élucider, docteur. Trouvez-vous mon odeur offensante ?

Non. Musquée et étrange. Mais plutôt agréable.

Parfait. Les moustiques vous embêtaient il y a un moment. Vous verrez qu'ils ne reviendront qu'après mon départ.

Un jour (j'étais encore très jeune, si c'est bien le terme qui convient) je survolais les collines du Nord lorsque je vis Lykos franchir une crête couverte d'une fine couche de neige. Hanuman marchait à ses côtés. Je compris tout de suite que c'était absolument en dehors de la norme. J'avais vu des loups, certes, ces sauvages prédateurs ; les singes par contre étaient des animaux du Sud, que l'on ne voyait jamais dans ces collines, et certainement pas en compagnie d'un grand loup noir. Lorsque je repassai au-dessus d'eux, plein d'étonnement, les yeux dorés de Lykos suivirent mon vol ; Hanuman s'était accroupi à côté de lui, le tenant amicalement par le dos. Puis, le singe se leva, agitant le bras comme j'avais vu des êtres humains le faire pour en appeler d'autres. Surmontant ma frayeur, je repassai une troisième fois au-dessus d'eux, encore plus bas. Et je ne sentis ni le loup ni le singe, mais ma propre odeur ! Cette odeur de feuilles moisies que je sentais en nettoyant mes plumes ou en glissant ma tête sous l'aile. Oubliant toutes mes peurs, je me posai à côté d'eux, et la petite Ophis sortit du confortable abri de l'épaisse fourrure du cou de Lykos. Nous étions quatre.

Les trois autres avaient déjà acquis une certaine maîtrise d'un langage que nous parlons encore entre nous. Par la suite, nous apprîmes les langues humaines au fur et à mesure de nos besoins (l'histoire de leur évolution depuis trois mille ans est l'un des trésors que Hanuman a déjà couché par écrit pour vous). Il ne me fallut que quelques jours pour apprendre notre langage privé ; j'avais déjà appris l'amour au moment où Hanuman m'avait touché.

Nous n'avons pas de sexe. Les corps de Lykos et de Hanuman sont de structure mâle, mais ils ne connaissent pas le désir sexuel, que nous ne pouvons comprendre qu'en tant qu'observateurs ; Ophis, elle, est de forme féminine. Question de hasard : nous supposons que la poussière poussée par le vent pénétra dans les hôtes se trouvant à proximité. J'ignore de quel sexe était mon corps, avant qu'il ne fût transformé, et c'est d'ailleurs sans importance. Si nous nous reproduisons par spores, il est possible (je ne fais que rêver à voix haute) que si nous mourons de vieillesse, nos corps se dessèchent et éparpillent les germes de notre substance dans les airs. Cette pensée vous fait peur ?

Non, Pèlerin.

Nous connaissons l'amour en termes de dévotion, d'expérience partagée et de compassion (dans ce sens, nous pouvons aimer les membres de votre espèce, et nous le faisons), et le plaisir de la proximité, du contact d'un être par un être, souvent sans mots. Nos corps vous sembleraient froids, mais pour nous ils sont chauds... Pouvez-vous imaginer un être humain se tenant dans l'espace où mon corps devient poussière vivante ?

Je l'imagine sans angoisse.

Pouvez-vous imaginer que ce soit vous ?

C'est plus difficile.

Personnellement, je ne le souhaiterais pas. Les êtres humains doivent vivre. Je pense que ma mort naturelle est encore bien loin. Lorsqu'elle viendra, peut-être un invalide, une personne proche de la mort... mais peu importe. Si notre substance la pénétrait, seule l'apparence, la structure extérieure demeurerait humaines. Les êtres humains doivent vivre en tant qu'êtres humains.

C'est votre monde. Vous ne pouvez être pareils à nous, et nous ne pouvons être aussi divers, adaptables et aventureux, aussi beaux et même aussi heureux que vous pourriez l'être si vous appreniez à vivre – si vous commenciez à penser en termes de « moins » et de « meilleur », pas en termes de « davantage » et de « plus avide ». Je pense que nous aussi devrions vivre, quelques-uns d'entre nous, si nous sommes certains que notre substance peut rester sans danger pour la vie naturelle de la Terre. Mais, de même que nous ne possédons pas votre aptitude au mal, nous ne possédons pas tout à fait votre aptitude au bien. C'est vous qui devez devenir, si vous le pouvez,

les véritables Terriens : les bons fermiers, les musiciens, ceux qui soignent la vigne.

Nos grands voyages commencèrent peu après cette rencontre dans les collines. Nous avons traversé les Pyrénées au printemps, au cours de ce que vous appelez le neuvième siècle avant Jésus-Christ. Nous avons voyagé là où l'envie nous poussait, à travers les forêts qui devaient devenir la Gaule, le long des côtes du Nord de l'Europe et des rivages de la Baltique, jusqu'à la vaste Asie. Des années après, nous avons atteint le Pacifique. Je survolais les côtes en tous sens, voyant les toits, les fumées et les champs d'une civilisation déjà étonnante. À l'époque, nous ne nous arrêtâmes pas pour apprendre à la mieux connaître, car nous voulions avoir une vue d'ensemble du monde. Je découvris une région de brouillards, où le plus grand des océans devient un détroit divisant les continents, et je guidai mes amis sur ce long chemin. Avec l'aide de Lykos, Hanuman construisit un radeau. Nous attendîmes les glaces de l'hiver, lorsque le détroit n'a plus qu'une largeur de quelques milles, pour le traverser, à la fois aidés et menacés par les violents courants et les blocs de glace à la dérive. Lykos nagea une partie du trajet, tirant le radeau derrière lui.

Il ne risquait pas de se noyer. Nous supportons des froids qui vous seraient mortels, et notre chair est beaucoup plus légère que la vôtre. Mais nous avons peur de l'océan, car nous n'avons pas appris à le connaître. Ce jour-là, il nous parut menace et obscurité. J'espérais pouvoir les avertir de l'approche d'une sinistre nageoire, ou d'une forme inquiétante surgissant de la grise confusion – mais ce brouillard, ce brouillard qui n'en finissait pas ! Il nous cachait, certes, mais il rendait mes yeux inutiles. En tout état de cause, nous réussîmes à franchir le détroit, et par la suite, à revenir indemnes. Ensemble, nous refîmes ce trajet une seule autre fois. Pour moi, les océans ne constituent bien entendu pas des obstacles plus formidables que les divisions d'un échiquier.

Au cours de ce premier voyage (c'était déjà au huitième siècle avant notre ère) nous avons exploré toute la côte de l'Amérique du Nord, au nord jusqu'à Terre Neuve, au sud jusqu'à la région dont vous avez fait la zone du canal, puis jusqu'au cap Horn, avec des années pour nous familiariser avec une nouvelle jungle, et ensuite vers le Nord en traversant les Andes, et de nouveau l'Alaska. Après des décennies, nous étions revenus près de notre lieu d'origine.

Nous avions étudié la plupart des colonies humaines et des cultures que nous avons découvertes, évitant le contact parce que nous en connaissions les dangers. Au cours de ces siècles d'exploration, nous n'avons jamais été pour l'œil humain davantage qu'une ombre à peine entrevue, qu'une aile disparaissant au coin d'un nuage.

Souvenez-vous, docteur : trois mille ans, ce n'est pas très vieux.

Avant que nos esprits ne s'éveillent, Mohenjo-Daro avait été oubliée et enterrée sous un amoncellement de constructions postérieures. La grande Agadé de Babylonie fut fondée plus de mille ans avant notre éveil – mais nous avons connu cette ville en notre temps : Ophis dans ses caves, Hanuman, ombre fugace sur les toits à l'heure de minuit. Dans l'obscurité, Lykos s'aventurait dans les ruelles puantes, écoutant les voix humaines et mettant en fuite les chiens à son approche.

Nous connûmes la Grèce aussi, ses rares siècles de lumière. Je survolai la Crète et toutes les îles de l'archipel. Et nous pouvons vous le dire : Hélène était réellement belle, et le cœur d'Achille se brisa réellement à la mort de son ami. D'en haut, je vis brûler Troie, noires ruines ; ce n'était qu'une guerre entre les mille dont nous fûmes témoins, plus immondes, vaines et inutiles les unes que les autres. Celle-ci n'importe que parce qu'un poète l'a chantée. Oui, Ulysse aux mille ruses partit de là pour le voyage du retour... Mais de cela je ne sais, comme vous, que ce qu'en dit une voix meilleure.

Bien plus tard, nous passâmes par Antioche et Tyr, puis par la masse désordonnée d'Alexandrie, où le grec familial se mêlait aux dialectes romains. En suivant la côte vers l'ouest, nous rencontrâmes les légions devant Carthage. Selon votre calendrier, c'était en 146 avant Jésus-Christ.

Cette nuit-là, Lykos et Hanuman rôdèrent autour des camps et entendirent les jurons, les plaintes, et parfois même les pensées des soldats ; le bavardage des aides de camp et des esclaves, les grognements des joueurs de dés, le grincement des roues et le sifflement des fouets, les crachats, les ronflements, les rots – bruits nocturnes qui ne différaient guère de ce que nous entendîmes en 1346 lors du siège de Calais. Et qui ne différaient pas tellement non plus, vieillard, de ce que nous avons entendu au cours de l'été 1863 aux abords de Vicksburg. Si nous avions été présents, je pense que nous aurions entendu le même mélange de sombre gaieté, d'obscénités innocentes, de patience, d'inutile désespoir et de fatigue dans les tranchées de Verdun ou avant la bataille du mont Cassin. Et je pense que nous l'entendrions aussi, avec sans doute davantage d'hystérie, dans la guerre empoisonnée que votre gouvernement mène aveuglément et interminablement au Vietnam.

Nous essayons de comprendre.

Je survolai Carthage. Nous commençons à nous faire une idée des menées humaines. Je savais ce qui allait arriver. Nous avions deviné que la domination de Rome était inévitable, ne serait-ce qu'à cause de l'épais entêtement romain, et cette ville était le cœur de l'ennemi. Nous avons entendu des rumeurs et aussi des vérités sur le bilieux Caton, qui devait avoir dépassé sa quatre-vingtième année. Le vieillard hâsseur (il détestait aussi les Grecs) était mort depuis mais les

crachats de sa haine étaient encore perçus par les légionnaires. En l'espace de six jours, Carthage n'était plus que fumée. Avant de chercher un air plus pur, j'entendis les hurlements et entrevis les divertissements habituels des hommes. Et pourtant, l'on raconta que les officiers romains n'étaient guère d'humeur à rire – et, si vous êtes curieux, il est probablement vrai que Scipion Émilien pleura pour la postérité devant ce résultat de ses talents militaires.

Écœurés par les hommes et surtout par leur aveuglement, nous continuâmes jusqu'à la jungle africaine (c'était notre troisième voyage vers ces contrées) et regardâmes de nouveau la société humaine prendre maladroitement forme dans la vie des tribus sauvages. C'était une jungle dangereuse ; elle l'est d'ailleurs restée, en partie. Un jour, Lykos (voyez, il arrive vers vous de l'orée des pins) tomba dans une fosse piégée dont nous ne pûmes le sortir avant l'arrivée des pygmées. Je me précipitai sur eux, griffant et déchirant leurs visages jusqu'à ce qu'ils aient pris la fuite en parlant de sorcellerie.

Dans mon souvenir, tu n'avais jamais été plus beau, Pèlerin.

Laisse-moi soigner cette patte, Lykos !

Je peux marcher sur trois pattes, docteur. Nos plaies guérissent vite ; notre chair au sang vert est insensible à l'infection. Mais il est vrai que nous guérissons bien plus lentement que lorsque nous étions jeunes, et il est vrai que la balle me fait mal ; comme elle est dans l'articulation, je suppose qu'elle empêche les os de se remettre en place. Toutefois, monsieur... toucher notre chair...

Allons, vous n'y croyez pas vous-même ! Après tant de temps passé sur Terre sans avoir nui à quiconque ! Laissez-moi au moins extraire la balle et mettre des éclisses. Ce serait simple, pour moi.

Mais le contact demande quelque précaution, docteur...

Après trois mille ans sans avoir fait de mal ? Permettez que je me fie à mon bon sens. De plus, je suis... fort vieux. Cela ne ferait pas une grande différence. Mettez-vous à l'aise. Je vais aller chercher ce qu'il me faut...

Il ne va pas téléphoner pour appeler d'autres gens ?

Non, Lykos. J'en suis certain. Il est honnête.

Tu ne lui as pas présenté notre requête ?

Non, mais je lui ai dit que j'étais venu pour cela.

Il resterait du temps pour revenir en arrière, Pèlerin. Nous pouvons toujours lui faire croire qu'il s'agissait uniquement de soigner ma blessure.

Tu es trop timide, Lykos. Nous devons présenter notre requête.

Quelque chose dans son visage... Je pense qu'il a un cancer.

Peut-être... Tais-toi. Fais ce qu'il te demande...

Ça n'a pas été trop douloureux ?

Non, vous avez fait cela très bien, docteur. Mais je vous suggère d'éviter le contact avec le sang vert qui coule là où vous avez extrait la

balle. Cela se coagulera rapidement. Essayez de ne pas le toucher en posant les éclisses.

Une vraie saleté, ce calibre 22. Que s'est-il passé ?

Un chasseur. Je pensais être caché, mais j'ai dû être imprudent. Je me suis enfui. Je ne sais pas pourquoi il me prenait.

S'il s'est même posé la question. Les éclisses, maintenant. Cela va faire mal...

J'ai connu pire... Maintenant, cela guérira rapidement. Votre bonté est comme un printemps au milieu de l'hiver. Continue ce que tu voulais lui dire, Pèlerin. Mmm, ces Pygmées ! Ça m'avait mis en colère !

Je me souviens en effet que tu avais exprimé tes pensées assez librement. Bon, Docteur, reprenons. Après avoir été témoins du recul et presque de la mort du savoir pendant ce que vous appelez le Haut Moyen Âge, Hanuman commença à rédiger son rapport. Cet effondrement catastrophique qui se produisit à partir du IV^e siècle, cette éclipse de la culture occidentale qui dura près de mille ans, nous prouva combien il était facile à une société aussi imparfaite et d'un équilibre aussi précaire que la vôtre, de laisser éteindre sa lumière. Peut-être les cultures humaines connaissent-elles régulièrement des périodes d'épuisement après la grande dépense d'énergie de leurs moments de gloire. Vous foncez vigoureusement pendant un certain temps, et puis c'est l'effondrement, l'abdication de l'intelligence, qui finit, si elle est totale, par entraîner tout le reste dans la ruine.

Il nous parut que, d'une façon limitée certes, nous pouvions jouer un rôle utile en préservant l'histoire. Nous pensions qu'une description détaillée et scrupuleusement véridique de tout ce que nous avions observé avec détachement pourrait un jour vous être utile, voire vous servir de guide. Il me paraît évident que, si une culture qui oublie l'histoire est condamnée à la répéter, la proposition complémentaire devrait être vraie elle aussi.

Sois plus précis, Pèlerin, je pense que le docteur sera d'accord. En fait, aucune culture n'a encore complètement oublié l'histoire, puisqu'aucune culture n'en a jamais connu plus que des fragments. Compte tenu de cette réserve, je pense qu'il y a du vrai dans ce vieux dicton. Je suppose qu'une connaissance de l'histoire suffisante pour devenir un guide sûr n'a jamais été l'apanage que d'une poignée de savants. Certains ont fait de leur mieux pour transmettre leur savoir, mais qui les lit ? La majorité des hommes ignore tout simplement son propre passé. Des bribes hâtivement avalées à l'école – lorsqu'il y a des écoles. Des généralisations simplistes et populaires, pour la plupart erronées et nocives.

Je ne puis qu'être d'accord, Lykos.

Lykos est plus pessimiste que moi, peut-être parce que son affection

pour l'humanité est plus profonde.

Peut-être. Mais ne t'imagines pas un instant que je doute de la valeur de notre rapport. Je me demande toutefois si ces êtres volages à la vie si courte sauront jamais s'en servir.

Lui et moi parlons d'une même voix, docteur, et nos pensées sont presque identiques. Mais, comme tous les êtres doués de sentiment, Lykos a aussi des pensées personnelles. Il faudrait que vous nous voyiez dans cent ans pour vous apercevoir que, de bien des façons, nous sommes des... personnes. Ophis était notre humoriste. Elle parvenait même à faire sourire Hanuman. Ce dernier, par contre, n'est que pensée méditative, logique, philosophie, et – compassion. À force d'écrire, ses mains ont changé (il écrit indifféremment avec les deux) ; elles se sont allongées et de profonds plis noirs se sont creusés dans ses pouces et ses médius.

Nous avons commencé notre rapport au IX^e siècle de l'ère chrétienne. Nous avons espéré vous le remettre à une époque où vous commenciez à manifester des signes de comportement social intelligent. Dans les conditions actuelles, nous ne pouvons pas tarder davantage. Sans doute avons-nous déjà attendu trop longtemps, car nous avons trop confiance dans le pouvoir de quelques minorités et de rares individus brillants. Le rapport n'est pas terminé. Hanuman n'a pu pousser plus loin que les premières années de votre vingtième siècle... Lykos, mes cordes vocales sont fatiguées.

Je vais donc poursuivre, et si je parais un peu grognon, veuillez m'en excuser. Êtes-vous certain, docteur, que nous ne risquons pas d'être interrompus ? Je ne désire pas rencontrer d'autre personne que vous.

Les gosses sont tous allés voir un film au village, et ne rentreront qu'à la nuit ; vous entendrez les deux voitures arriver. Personne d'autre ne vient me voir ici, et si jamais quelqu'un venait, vous n'aurez qu'à passer par cette porte et vous cacher sous mon lit.

(Je ne sens pas mon poil se hérissier lorsqu'il me caresse la tête, Pèlerin.

Tu as toujours été trop sentimental.)

Vous avez parlé dans votre langue à vous, n'est-ce pas ?

Oui, je disais à cette vieille boule de plumes que j'aimais votre contact. L'idée de consigner ce rapport nous était venue soudainement, mais il nous fallut des années pour trouver un endroit où nous puissions travailler et mettre le texte en sécurité. Nous avons fini par nous décider pour une grotte située dans les contreforts des Alpes maritimes. L'entrée de la grotte était plus grande que nous ne l'aurions aimé, mais nous fîmes de notre mieux pour la dissimuler avec des broussailles sèches. L'endroit paraissait suffisamment reculé. L'Italie surpeuplée se trouvait à plus de cent milles, au-delà de

l'Adriatique. Notre caverne se situait dans la contrée la plus sauvage que l'on pût imaginer, fréquentée uniquement par des chèvres ; le sentier le plus proche, rarement emprunté par quelque cavalier ou quelque carriole, se trouvait à six milles. De notre falaise, nous pouvions voir au loin les toits d'un petit village, mais nous en étions protégés non seulement par notre situation élevée, mais par des ravins escarpés, de denses et épineuses forêts et des rochers chaotiques. Sans compter les ours et les bêtes de proie me ressemblant ; de plus, les habitants de ce pays croyaient à l'existence de vampires, de sorcières et de toutes sortes de fantômes. Même de jour, un homme seul n'osait guère s'éloigner du village, et un groupe aurait infailliblement attiré notre attention. Notre sentier secret était aisé pour Hanuman ; j'avais quant à moi suffisamment de mal à l'escalader pour être certain qu'aucun autre loup ne s'y risquerait, et il aurait fallu à un homme une raison bien grave pour l'emprunter. Ophis, elle, connaissait de nombreux itinéraires, mais elle préférait s'enrouler autour de mon cou – oh ! elle ne pesait presque rien...

Reprends le fil de ton histoire, Lykos.

Bon. Cette caverne nous servit pendant cinq cents ans. Hanuman put mettre au point le plan de son œuvre. En ces siècles-là, nous ne ressentions pas l'urgence de ce travail ; seule l'insécurité de toute vie nous poussait à l'effectuer. Nous nous étions forgé une perspective personnelle, mais ne pouvions être certains que la civilisation de l'Europe retrouverait sa force et sa valeur. Nous restions en contact avec le reste du monde, avec les continuels échecs des hommes comme avec leurs timides progrès.

Pèlerin était bien entendu le meilleur enquêteur de Hanuman. Il allait partout où ses ailes pouvaient le porter. Nous connaissions les Aztèques, les Mayas, les Incas, les peuples primitifs, les groupes tribaux, et aussi les jeunes civilisations au nord de ce continent, sans oublier la Chine, les Mongols, l'Inde et les habitants de l'Australie, isolés. Nous suivions également les expériences des hommes dans la jungle, dans la brousse et sur les côtes africaines. Notre rapport donne des détails que vous ignorez complètement sur les merveilleux voyages qui entraînèrent les hommes jusqu'aux îles du Pacifique. De l'Arctique à la Patagonie, il n'est pas un lieu habité par les hommes où Pèlerin n'ait pas suivi leurs conversations à l'abri de la nuit. J'ai moi-même fait plusieurs voyages, d'abord avec Ophis, puis seul.

Souvent, Hanuman abandonnait son travail pour m'accompagner, parce qu'il était notre meilleur voleur. À cette époque, les monastères étaient pratiquement notre seule source de parchemin ou de vélin. Hanuman fabriquait de l'encre, à l'aide de gomme et de suie, et aiguisait des pointes de bambou à l'époque où l'Europe ne connaissait guère que la plume d'oie. Il était généralement plus facile (et aussi

plus amusant) de voler les feuillets des malheureux moines que de nous approvisionner en d'autres matériaux dans les caves ou les entrepôts. Dans les journaux monastiques de l'Europe de l'Est du IX^e au XIV^e siècle, il ne m'étonnerait pas que l'on trouve ici et là mention de parchemins volés par le diable. Le plus difficile était de rapporter notre butin à la caverne. À l'époque, Hanuman écrivait dans le latin dense et rigoureux du règne d'Auguste ; son trait était à peine plus épais que les pattes d'une scolopendre, et il ne laissait pour ainsi dire pas de marges ; néanmoins, il avait une soif insatiable de parchemins et autres vélin. En effet, Hanuman, qui fut toujours (et de loin) le plus intelligent de notre petit groupe, se refusait à négliger le moindre fait qui pût être de quelque importance pour les hommes, et il classait tout dans un ordre si parfait que le rapport pouvait être utilisé par tout homme cultivé capable d'affronter la vérité.

Presque toujours, le fruit de nos rapines était fixé sur mon dos. Plusieurs fois, j'échappai de justesse à des poursuivants. Il m'arrivait aussi d'avoir les pattes en sang. Mais notre entreprise justifiait tous les efforts. Et dire que toute cette partie, produit de cinq cent années de labeur, fut entièrement détruite.

C'était en 1348, au mois de mai. Il y avait deux cents ans qu'Ophiss était morte. Je faisais route vers le sud à travers la France, où la guerre de Cent Ans avait déjà accumulé ses ruines et sa désolation, monument bien digne des querelles princières. En m'engageant dans la vallée du Rhône, j'entendis les hommes parler de cette autre calamité nommée la Mort Noire qui, comme nous le savons, s'était alors abattue sur Avignon. Mon esprit était submergé par la présence de la mort, lorsque Pèlerin vint m'apporter la nouvelle de cette autre catastrophe qui nous touchait plus personnellement.

Un jeune chasseur, qui s'était témérement aventuré dans la montagne, avait fait une chute à un endroit d'où l'on découvrait l'entrée de notre caverne. Plongé dans son travail, Hanuman ne s'était rendu compte de sa présence qu'en entendant son cri de douleur. Dissimulé derrière des broussailles, Hanuman regarda approcher le blessé, qui rampait péniblement. Il avait gardé son arc et son poignard, mais perdu ses flèches. Ses blessures n'étaient pas graves, mais il cherchait un abri parce qu'une tempête s'annonçait. Hanuman resta sans bouger jusqu'à ce que le jeune homme écarte les broussailles et pénètre dans la caverne. Alors, se cachant de lui, il s'écria d'une voix humaine : « Va-t'en ! Va-t'en d'ici ! » À bout de ressources, il espérait qu'en l'effrayant assez pour qu'il prenne la fuite, il lui serait possible de mettre le rapport en lieu sûr avant que le jeune homme ne revienne explorer la caverne avec des renforts.

Épouvanté, le chasseur s'enfuit hors de la caverne (emportant la plume de Hanuman et la feuille de parchemin sur laquelle il écrivait)

pour chercher la source de cet appel. Un coup de vent écarta le feuillage, et il aperçut le visage de Hanuman. Il prit la fuite en hurlant, oubliant ses blessures tant il était fou de terreur. Et, tandis qu'Hanuman l'écoutait s'éloigner, la tempête se déchaîna, accompagnée d'une pluie battante qui dura toute la nuit et une bonne partie du lendemain. Hanuman dit que même s'il avait connu un endroit sûr pour mettre le manuscrit au sec, il n'aurait pas pu l'emporter car il était trop volumineux. De plus, ces gens étaient plus courageux qu'il ne le supposait.

Ils arrivèrent le lendemain matin, avant même la fin de la pluie. Ils étaient une douzaine, armés d'arcs, de lances et de haches ; ils avaient également de l'huile et des torches, et un prêtre les accompagnait. Caché dans d'épais fourrés, à une cinquantaine de mètres en amont, Hanuman écouta l'interminable ronronnement de l'exorcisme en latin de cuisine, suivi de prières dans le dialecte local, de hurlements et d'un fracas de métaux entrechoqués destiné à mettre Satan en fuite. Il entendit le jeune chasseur le décrire avec crainte (mais aussi avec fierté) comme un être ayant deux fois la taille humaine, aux naseaux vomissant des flammes, dont émanait une puanteur infernale et dont la voix suffisait à vous glacer le sang dans les veines.

Puis il y eut de vraies flammes ; une épaisse fumée noire entraîna les fragments à demi carbonisés des inappréciables parchemins.

Ensuite, Hanuman gagna une clairière où nous avions coutume de nous rencontrer. Pèlerin l'y trouva, et m'apporta la nouvelle. Et, lorsque nous nous retrouvâmes tous les trois...

Non, Docteur, nous ne pleurons pas. Nous nous rassemblons et... nous nous reposons. Comme nous l'avions fait après la mort d'Ophis, nous gagnâmes le cœur d'une épaisse forêt, et je m'allongeai de sorte que Hanuman pût s'appuyer contre moi en tenant Pèlerin dans ses bras. Nous nous reposons. Nous oublions la pensée, la mémoire, la peine, nous oublions tout sauf la proximité confiante qui nous guérit ; avec notre connaissance imparfaite mais perfectible de la loi naturelle, c'est le seul aspect de la vie qui ne nous trahira jamais. Après cette retraite, nous nous demandâmes comment reprendre notre longue tâche depuis le début.

Nous avons donc regagné ce continent. Un nouveau radeau de branches et de lianes, amoureusement fabriqué par Hanuman avec le peu d'aide que je pouvais lui apporter, nous fit traverser une dernière fois le détroit embrumé. Je ne pense pas que je serais encore capable de refaire ce trajet à la nage, en traînant le radeau derrière moi. Auparavant, Pèlerin avait scruté toutes les chaînes de montagnes, de l'Alaska jusqu'aux sierras du Sud. Entre nombre d'endroits convenables, Mount Charity parut le plus approprié à nos besoins.

Son sommet aplati se trouve au centre d'une vaste dépression

couverte d'une épaisse forêt de jade. Cette vallée boisée décrit tant d'angles, est brisée par tant d'éperons rocheux et d'éminences diverses, qu'elle mérite à peine le nom de vallée ; il y a aussi des rivières et même de petits lacs. Une des rivières disparaît sous terre, apparemment perdue à jamais ; j'ignore si elle ressurgit quelque part. Le sommet, protégé des vents les plus violents, est entouré de géants couverts de neiges éternelles. Ils semblent si proches qu'on les croirait à portée de voix, et pourtant, me dit Pèlerin, le moins éloigné se trouve à vingt-quatre milles. Depuis dix ou quinze ans, bien sûr, l'air est moins clair, mais nous nous souvenons...

Nous savions que les hommes ne viendraient jamais faire paître leurs troupeaux ici, encore bien moins déboiser et cultiver la terre ; à peine s'il y aurait eu assez pour nourrir des chèvres. Mais pour nous, c'était l'abondance. Les aiguilles des pins et des mélèzes étaient pour nous une riche nourriture. Nous avions également amené des graines d'herbes européennes auxquelles nous nous étions accoutumés, et elles se multiplièrent sans mal. Le myrte, que nous apprécions fort, pousse également dans des clairières proches de notre caverne. Il y a en particulier une petite prairie, juste au-dessous de nous – en fait, une simple table rocheuse légèrement inclinée, qui au cours des siècles a accumulé suffisamment d'humus pour nourrir des herbes sauvages et de petites plantes. Pour nous, c'est la plus belle prairie du monde entier. Depuis 1377, nous la soignons comme si c'était notre jardin. Vous vous souvenez sans doute que cette année vit la mort d'Édouard III d'Angleterre, un des grands princes dont le chef-d'œuvre fut la guerre de Cent Ans. Un homme qui lui servit de soldat, de valet, d'envoyé et d'homme politique à tout faire, approchait alors de ses quarante ans ; comparé à lui, Édouard (et, selon moi, pratiquement tous les autres monarques de l'histoire) n'était guère qu'un vil crapaud vêtu de brillants costumes : Geoffroy Chaucer, un de vos amis si je ne m'abuse. (J'espère que vous m'excuserez, mais il y a deux ou trois mois, je m'étais introduit furtivement chez vous pour jeter un coup d'œil sur vos livres ; il n'y avait personne, et la porte n'était pas fermée.) Oui, cette petite prairie est restée notre jardin pendant près de six cents ans.

De temps à autre, des Indiens passaient et établissaient leur camp dans une clairière située bien plus bas. Ils devaient avoir d'importantes raisons pour voyager, car ils craignaient la dense forêt de la vallée et les âpres cols des altitudes. En les écoutant parler, nous apprîmes qu'ils se sentaient en sécurité dans ce lieu qu'ils appelaient Mount Charity. « Charity » est la meilleure traduction que je puisse trouver, mais le terme utilisé par les Indiens avait des implications surnaturelles, car ils pensaient se trouver en présence d'un esprit amical, protégeant le voyageur tant qu'il prenait garde à ne pas trop

s'attarder. Je dois dire à regret que par la suite cette bienveillante légende prit un relent douteux lorsqu'on y introduisit l'esprit du loup. S'il nous est donné, ce que j'espère, de passer encore de longues heures ensemble, vous pourrez m'interroger plus en détail à ce sujet, docteur.

L'entrée de notre caverne est obscure : nous avons aidé la nature. La caverne elle-même est une immense fissure située juste en dessous du sommet. La grande galerie pénètre son flanc d'une centaine de mètres. Il y a également des galeries transversales, au bout de l'une desquelles se trouve un petit lac d'eau pure nourri par les pluies ; depuis des siècles il alimente notre contemplation. Dans une autre, qui donne sur la face Ouest, la lumière pénètre par une haute fente : là, se trouve notre bibliothèque, ainsi que le rapport ; là, Hanuman travaille. Le soir, le soleil le réchauffe de ses rayons, et la nuit, il allume les chandelles qu'il fabrique avec des baies de laurier et d'autres plantes. En certaines saisons aussi, la lune l'éclaire.

Une avalanche de pierres, qui se produisit selon nous il y a au moins mille ans, a obturé la partie inférieure de l'entrée de la caverne. Nous pouvons, si nous le désirons, en fermer la partie supérieure par un rocher artificiel que nous avons fabriqué. Même si quelqu'un avait l'audace d'escalader l'abrupt éboulis pour y jeter un coup d'œil, il trouverait son aspect convaincant ; en fait, il n'est pas très solide. Pour autant que nous le sachions, les Indiens n'ont jamais eu la curiosité de venir jusqu'ici ; peut-être craignaient-ils d'empiéter sur le domaine de l'esprit. Mais un bon spéléologue n'aurait guère de mal à y parvenir, voire même un boy-scout un peu entreprenant.

De nouveau, le papier nous posait un problème. Il nous fallut plusieurs années d'essais et de labeur pour parvenir à en fabriquer avec la tige d'une certaine graminée. Au XIV^e siècle, nous pensions encore avoir beaucoup de temps devant nous. Aujourd'hui encore, l'on trouve aux environs de Mount Charity de petites clairières où cette graminée abonde et se ressème seule d'année en année. À vrai dire, nous l'y avons aidé un peu, pour des raisons sentimentales. Bien sûr, dès que les colonies espagnoles de Californie furent suffisamment établies pour nous fournir en papier, nous étions prêts, Hanuman avec ses doigts légers, et moi avec mes pattes silencieuses. Nous prenions à ces excursions presque autant de plaisir que jadis. Un jour peut-être, vos antiquaires et, qui sait, vos chimistes, s'intéresseront au papier que nous fabriquions : il est resté flexible et on peut le manier sans risques ; l'encre utilisée par Hanuman est pour sa part restée d'un beau noir.

Il y en a une quantité immense, car Hanuman était déterminé à retrouver, dans sa mémoire le moindre passage du rapport perdu, sans pour autant négliger de consigner les événements nouveaux que

Pèlerin allait sans relâche observer dans les autres continents, tandis que je me contentais d'approfondir le monde des Indiens d'Amérique du Nord et du Sud. L'importance de ce mémoire ne vous échappera certainement pas, docteur, compte tenu du fait que les pionniers blancs ne se préoccupaient guère de l'histoire des autres peuples.

Mais je pense que nous vous fatiguons, docteur. Vous paraissez...

Non, non, poursuivez, je vous en prie !

Laissez-moi continuer, Lykos. Lorsque *l'Union Pacific* arriva à Portland, cela ne nous inquiéta pas outre mesure : c'était bien loin. La route reliant Eugène à Boise nous effraya davantage, mais...

Maintenant, ils s'intéressent à Mount Charity lui-même.

Eh oui, docteur ! Nous aurions dû nous préparer à partir il y a déjà bien soixante-dix ans, lorsque les voitures sans chevaux commencèrent à supplanter attelages et écuries. Mais nous ne sommes qu'un tout petit peu plus prévoyants que les hommes. Et, comme vous, nous avons le défaut trop humain de croire que les mauvais jours ne dureront pas.

Il y a plusieurs années, un sentier franchissant les collines au Sud de Mount Charity fut d'abord élargi, puis recouvert de macadam. Et maintenant, ils veulent construire une route panoramique qui mènera jusqu'au sommet même de Mount Charity, qui sera « mis en valeur », comme ils disent, grâce à un parking capable d'accueillir huit cent voitures. Et dans notre jardin surgira un hôtel, auquel les promoteurs ont déjà donné un nom : l'Auberge du Panorama, Centre de Créativité par le regard.

Seigneur Dieu ! Laissez-moi réfléchir un moment... J'ai de l'argent...

Pas assez pour ce que vous envisagez, docteur. Calmez-vous, je vous en prie. Reposez-vous. Soyez en paix. Laissez-moi vous dire ce que nous espérons, et qui est bien plus modeste. La construction de cette obscénité débutera au plus tôt l'été prochain. Des protecteurs de l'environnement ont déjà engagé la lutte. Ils ne pourront pas gagner – trop de causes plus urgentes appellent leurs efforts et leurs moyens, et l'hôtel dispose d'un solide soutien financier – mais ils pourront retarder l'inévitable, ce qui nous ferait gagner du temps. Pourriez-vous modifier un peu cette maison ? Une cave plus grande, peut-être ? De quoi nous donner une cachette et un abri pour le rapport, pour dix ou quinze ans peut-être...

Oui. Oui, n'importe quoi, tout ce que je possède ! Seigneur, il faut que j'écrive un testament pour laisser la maison aux gosses. C'est stupide de ma part d'avoir négligé cela si longtemps, mais je suis trop souvent las et découragé...

Rasseyez-vous, docteur, détendez-vous jusqu'à ce que j'aie terminé. Il faut que les jeunes soient avec nous, c'est certain. Nous aurons besoin de leur aide. Mais... Vous comprenez, n'est-ce pas ? Si le secret

de notre existence est divulgué prématurément, tous les efforts de Hanuman pour terminer son rapport seront vains. Même en mettant les choses au mieux, en admettant que l'on ne désire pas notre destruction immédiate, il serait aussi fatal pour nous d'être étouffés par les bonnes intentions de vos amis, que... que si le Pentagone voulait me faire dire tout ce que je sais sur les préparatifs militaires russes ou chi...

Arrête, Pèlerin. Cela me soulève le cœur.

Désolé, docteur. C'était un exemple stupide... Puis-je poursuivre ?

Certainement.

Nous sommes venus vous voir en premier lieu parce que nous n'avions personne d'autre à qui nous adresser. Comprenez-nous, vos étudiants... Tous les étés, il y en a de nouveaux, et nous ne pouvons les suivre, les jauger réellement. Comme je vous l'ai dit, nous vous avons observé longtemps avant d'oser vous aborder. Pouvez-vous nous dire lesquels de ces jeunes gens sont dignes de confiance, lesquels ne trahiront pas notre secret ? Vous les connaissez. Nous, non.

Faites-leur confiance à tous.

Mais...

Pour une fois, je vous demande de vous fier à ma propre sagesse et à ma connaissance des hommes. Faites-leur confiance à tous, Pèlerin. Oh ! C'est merveilleux... Même si ce n'est qu'un rêve ! Connaître le passé, en faire un guide sûr ! Quelque chose que je peux faire, au lieu de simplement prêcher alors que le temps nous est compté...

Pèlerin...

Il est mort. C'était trop de joie pour son cœur.

Oui, c'était la joie... J'entends les voitures.

Il n'a pas rédigé le testament, Lykos. Les gosses n'auront pas la maison.

Ils trouveront un autre moyen de nous venir en aide.

Et qu'arrivera-t-il si...

Alors, il faudra accepter l'inévitable. Nous devons cesser d'attendre la perfection, Pèlerin. Je pense que cette génération est une chose que l'on n'avait jamais vue sur terre. Ils sont les premiers à comprendre qu'ils risquent de perdre ce monde – *leur* monde, Pèlerin – et mon cœur me dit qu'ils ont trop de valeur pour le laisser échapper sans réagir. Viens. Nous allons à leur rencontre, et nous leur ferons confiance, à tous.

Traduit par Frank Strachitz.
Mount Charity.

© Terry Carr, 1971

© Librairie Générale Française, 1982, pour la traduction.

DICTIONNAIRES DES AUTEURS

CARR (Carol). – Signature apparue pour la première fois il y a une dizaine d'années sous des récits de science-fiction.

CONEY (Michael Greatrex). – Né en 1932, anglais de nationalité, établi au Canada. Après avoir servi dans la R.A.F. et exercé divers métiers – dont ceux de comptable et de directeur d'hôtel – il s'est mis à écrire de la science-fiction en 1969, et il s'est rapidement imposé comme un auteur capable de traiter avec originalité des thèmes familiers. À ses débuts, s'inspira surtout de trois auteurs extrêmement dissemblables, Robert A. Heinlein, Isaac Asimov et Philip K. Dick. Méfiant plutôt que pessimiste (méfiant à l'occasion contre la méfiance elle-même), Michael G. Coney est l'auteur d'une série de romans où apparaissent en particulier des extraterrestres imitant si parfaitement la forme humaine qu'ils finissent par se croire humains – *Mirror Image* (1972), *Syzygy* (1972), *Charisma* (1973), *Brontomek* (1976, *Les Brontosaures mécaniques*).

EMSHWILLER (Carol). – Épouse de Edmund Alexander Emshwiller (« Ed Emsh »), cinéaste et remarquable dessinateur de science-fiction, elle écrit des récits en général courts et souvent imprégnés de fantastique. Le point de vue et les sentiments des personnages y sont en général plus importants que l'action et son cadre.

FARMER (Philip José). – Né en 1918, Philip José Farmer travailla pour une compagnie d'électricité, puis pour une entreprise métallurgique, après avoir terminé son collège. Suivant des cours du soir, il obtint en 1950 une licence ès lettres et se lança alors dans une carrière littéraire. Dans le monde de la science-fiction, il apparaît comme une sorte de Janus, regardant simultanément dans deux directions opposées. Il s'est courageusement attaqué, d'une part, à des sujets naguère tabous dans le récit d'anticipation : dans *The Lovers* (*Les Amants étrangers*), écrit en 1952 et profondément remanié en 1961, il évoque des rapports sexuels entre êtres d'espèces différentes ; dans *Attitudes* (1952) et dans d'autres récits rattachés au même cycle, il a considéré la place du missionnaire dans une civilisation dominée par

le voyage spatial. D'autre part, Philip José Farmer a donné une dimension nouvelle au récit d'aventures dans la science-fiction, en concevant des univers créés littéralement sur mesure par des héros-dieux qu'il a mis en scène dans le cycle s'ouvrant par *The Maker of Universes* (1965, *Créateur d'Univers*). Animé par un même souci de pousser aussi loin que possible les limites de son décor, il a imaginé dans le cycle de *Riverworld* (1965, *Le Fleuve de l'Éternité*) la résurrection de tous les hommes de toutes les époques sur une planète géante. Philip José Farmer a également écrit la biographie suivie de quelques personnages romanesques, qu'il s'est diverti à reconstituer d'après les récits où ces héros avaient été mis en scène : Tarzan et Doc Savage furent les premiers sujets de ces biographies para-romanesques. Farmer s'est aussi amusé à mettre en présence des personnages créés par des auteurs différents – Sherlock Holmes avec Tarzan, Hareton Ironcastle avec Doc Savage, Phileas Fogg avec le professeur Moriarty. Il a justifié ses libertés en inventant la chute d'une météorite dans le Yorkshire en 1795, météorite qui aurait provoqué des mutations chez les cochers et les passagers de deux diligences qui se trouvaient alors dans le voisinage immédiat du point de chute : Farmer a fait de nombreux personnages littéraires célèbres les descendants de ces voyageurs. Ce goût de l'écrivain pour l'interpénétration du réel et du fabulé se distingue aussi par l'introduction de ses *alter ego* dans l'action, généralement reconnaissables par leurs initiales identiques à celles de l'écrivain : Paul Janus Finegan, alias Kickaha, dans le cycle de *The Maker of Universes*, Peter Jairus Frigate dans celui de *Riverworld*. De même, Farmer s'est amusé à utiliser pour son roman dans *Venus on the half-shelf* (1971) la signature de Kilgore Trout – lequel Trout est un écrivain imaginé par Kurt Vonnegut Jr.

LAFFERTY (Raphaël Aloysius). – Né en 1914, R.A. Lafferty donna à Judith Merrill (dans *The year's best S.F.*, 11^e série) les notes suivantes en guise d'esquisse d'autoportrait : « Si j'avais eu une biographie intéressante, je n'écrirais pas de la science-fiction et du fantastique pour l'intérêt de remplacement. Je suis, dans le désordre, quinquagénaire, célibataire, ingénieur électricien, corpulent ». S'étant mis tardivement à l'activité d'écrivain, Lafferty a rapidement montré qu'il ne ressemblait à aucun autre auteur. Ses idées n'appartiennent qu'à lui, et il en va de même de son style narratif, qui peut paraître bâclé et mal équilibré de prime abord, mais qui possède en réalité une vivacité et une souplesse rythmique peu communes. Dans les univers de Lafferty, l'absurde et l'impossible peuvent se succéder sans attirer l'attention des personnages, ni heurter le lecteur. Ils suffisent, avec les étincelles d'une imagination infatigable, à justifier des récits où il n'y a

ni message, ni confession. Parmi ses romans, *Past Master* (1968) met en scène Thomas More, appelé dans le futur pour résoudre les problèmes d'une société qui devrait être utopique – thème qui donne un aperçu de la manière dont agit la « logique » de l'auteur. Ce dernier est cependant encore plus à l'aise dans le genre de la nouvelle, dont *Does Anyone Else Have Something Further to Add* (1974, *Lieux secrets et vilains messieurs*) offre un bon recueil. R.A. Lafferty ne fera certainement pas école – il est trop inimitable pour cela – mais sa conversion de l'électronique à la littérature s'est traduite pour la science-fiction par un enrichissement aussi substantiel qu'imprévisible : une nouvelle forme de rationalisation de la démence.

PANGBORN (Edgar). – Ancien élève de l'Université de Harvard et du Conservatoire de Nouvelle-Angleterre, Edgar Pangborn (1909-1976) effectua son service militaire dans le Corps médical de l'armée des États-Unis avant de s'établir comme fermier dans le Maine et de se consacrer (à partir de 1946) à une carrière d'écrivain. Sa première nouvelle de science-fiction, *Angel's Egg*, parut dans *Galaxy* en juin 1951. Son roman *A Mirror for Observers* (1954, *Un miroir pour les observateurs*), qui remporta l'*International Fantasy Award*, met en scène deux clans de Martiens dissimulés parmi les hommes et se disputant le contrôle du destin de l'humanité. *Davy* (1964) évoque la vie d'une communauté de survivants sur une Terre ravagée par une catastrophe, et résume assez heureusement la forme d'optimisme candide qui imprégnait souvent les récits d'Edgar Pangborn.

REED (Kit). – Pour l'officier d'état civil, Lilian Reed, née (en 1932) Craig. Journaliste, enseignante, auteur de récits, fantastiques, réalistes et de science-fiction. Dans les meilleurs de ces derniers, elle présente, sur un ton généralement paisible et sans prétention, des fables morales où l'élément scientifique reste subordonné à l'importance des problèmes humains.

STURGEON (Theodore). – Pseudonyme d'Edward Hamilton Waldo, né en 1918 d'une famille installée en Amérique depuis le XVII^e siècle et comptant beaucoup de membres du clergé. Mère divorcée en 1927 et remariée en 1929 avec un homme très autoritaire qui interdit les magazines de science-fiction à son beau-fils. Débuts en 1939 ; publie surtout du fantastique dans *Unknown*, accessoirement de la science-fiction dans *Astounding*. Lancé par *It (Unknown, 1940)*, il reste pourtant un auteur maudit à cause de ses tendances morbides : le célèbre *Bianca's Hands (Les Mains de Bianca)*, écrit en 1939, ne parut qu'en 1947. La mobilisation, puis le divorce (1945), le réduisirent au silence. John W. Campbell Jr l'ayant aidé à sortir de la dépression, il

reprend sa collaboration à *Astounding* et confie ses textes fantastiques à *Weird Tales* ; il n'écrit plus alors que des « histoires thérapeutiques », c'est-à-dire centrées sur un personnage de malade et cherchant comment on peut le guérir. Surtout connu comme auteur de nouvelles, il a néanmoins écrit deux excellents romans, *The Dreaming Jewels* (1950, *Cristal qui songe*) et *More than Human* (1954, *Les plus qu'humains*). Malheureusement, il reste psychologiquement vulnérable : un deuxième divorce l'ébranle à peine en 1951, mais la rupture de son troisième mariage l'atteint plus profondément à la fin des années 50 ; il cesse d'écrire de la science-fiction, vit à l'hôtel et travaille pour la télévision, ne répondant ni à son courrier ni au téléphone. À la suite d'un quatrième mariage en 1969, il reprend espoir et se remet à écrire. Bien qu'il soit un auteur instinctif, écrivant d'un seul jet sans se corriger, il est fort admiré par la « Nouvelle Vague » pour son sens du bizarre et son désir de comprendre et surtout de ressentir les émotions les plus singulières de ses personnages. Il a été critique de livres pour la *National Review* et *Galaxy* notamment. *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* lui a consacré un numéro spécial en septembre 1962.

WALLACE (Floyd L.). – Apparu pour la première fois au sommaire d'*Astounding* en 1951, F.L. Wallace écrivit surtout pour *Galaxy* au cours des années suivantes des récits où fiction et science étaient habituellement équilibrées dans une recherche de la construction claire et linéaire.

WHITE (James). – Né en 1928, James White est un auteur nord-irlandais dont l'activité professionnelle s'est déroulée dans des commerces d'habillement puis dans le domaine de la publicité. La première nouvelle de science-fiction qu'il écrivit, *Assisted Passage*, parut dans le numéro de janvier 1953 de *New Worlds*, la revue londonienne dirigée à l'époque par John Carnell. James White en devint rapidement un des auteurs principaux. Ses récits se caractérisent pour la plupart par leur structure rectiligne, par l'intérêt porté aux personnages extraterrestres et à leurs rapports avec les humains, ainsi que par l'opposition entre les situations extraordinaires et les individus ordinaires qui doivent y faire face. Dans son cycle de nouvelles *Sector General*, commencé en 1957, James White a choisi comme décor un astéroïde artificiel qui est un hôpital spatial ouvert aux patients et aux spécialistes médicaux de toutes les races de la Galaxie. Les motifs de compréhension et de coopération, en évidence dans un tel cadre, se retrouvent dans la plupart des autres récits de l'auteur.

WILSON (Gahan). – Principalement célèbre comme caricaturiste, Gahan Wilson étudia à Chicago avant de s'établir à New York. Il se fit connaître par ses dessins dans *Collier's*, puis dans *Playboy* et, de 1965 à 1981, il donna mois après mois dans *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* des exemples souvent sublimes de différents aspects que l'humour noir graphique peut prendre sous un éclairage fantastique. Il a également écrit quelques récits de ton mesuré mais reflétant, eux aussi, une imagination non conformiste.

WOLFE (Gene). – Né en 1931. Ingénieur diplômé, rédacteur d'un magazine professionnel spécialisé. Ses récits unissent une minutieuse attention envers la science à une écriture précise, évitant les effets brutaux. Sa trilogie *The Island of Doctor Death*, *The Death of Doctor Island* (*Nebula* pour la meilleure nouvelle de 1974) et *The Doctor of Death Island* (1970-1978) joue sur les relations entre le monde réel et l'imaginaire, à travers un emprisonnement suggéré par les permutations des mots dans les titres. *The Fifth Head of Cerberus* (1972, *La Cinquième Tête de Cerbère*) réunit trois nouvelles en un récit de colonisation planétaire utilisant les motifs des extraterrestres, de l'ethnologie et des clones. Gene Wolfe est un auteur original, profond, qui mériterait d'être plus largement lu – et relu.

ZELAZNY (Roger). – Né en 1937, avec des ascendances polonaise, irlandaise, hollandaise et américaine, Roger Zelazny a étudié à la *Western Reserve University* avant de travailler à l'administration de la Sécurité sociale des États-Unis. Depuis 1969, il se consacre à une carrière d'écrivain. Il s'était imposé comme un auteur de premier plan avec *A Rose for Ecclesiastes* (1963, *Une rose pour l'Ecclésiaste*), *The Doors of his Face, the Lamps of his Mouth* (1965, *Son ombre dans les eaux profondes*) et... *And Call Me Conrad* (1965, *Toi l'immortel*), variations sensibles et brillantes sur des thèmes connus – relations entre humains et extraterrestres, immortalité, monde post-atomique. Par la suite, Zelazny se montra souvent moins exigeant envers lui-même sur le plan de l'écriture, mais non sur celui de l'imagination. Celle-ci s'inspire chez lui aussi bien d'antiques mythologies (*Lord of Light*, 1967) et d'explorations psychanalytiques (*The Dream Master*, 1966) que de rationalisation de pouvoirs magiques (le cycle d'*Ambre*, commencé en 1970). Bien que classé parfois avec les représentants de la « Nouvelle Vague », Roger Zelazny possède un talent trop varié et une créativité trop originale pour qu'une telle étiquette suffise à la décrire. En 1979, un volume lui a été consacré dans la série *Starmont Reader's Guide*.

-
- [1] Orchestres particuliers aux îles Caraïbes et notamment de la Trinité, composés d'instruments à percussion fabriqués dans des barils (ou fûts) de pétrole en métal et accordés de telle sorte que chacun ne produit qu'un son.
- [2] Universités américaines. (*N.d.T.*)
- [3] Jeu de mots sur «HOME» et «ROME». (*N.d.T.*)
- [4] Littéralement, le Blues de l'eau profonde. (*N.d.T.*)